

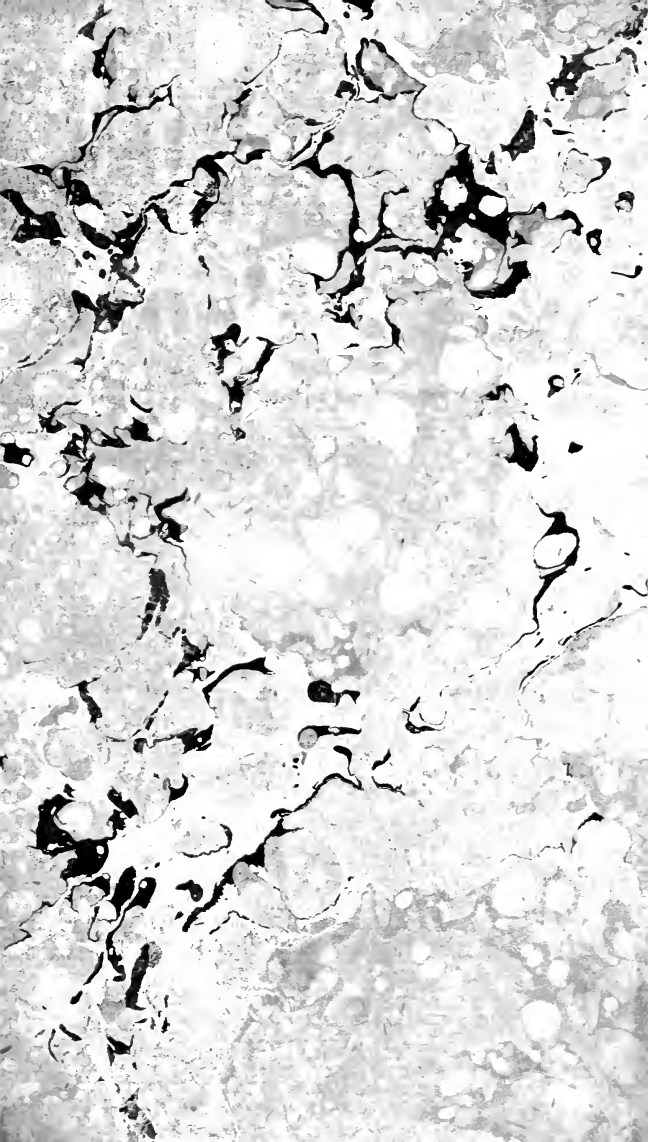
Ex Libris

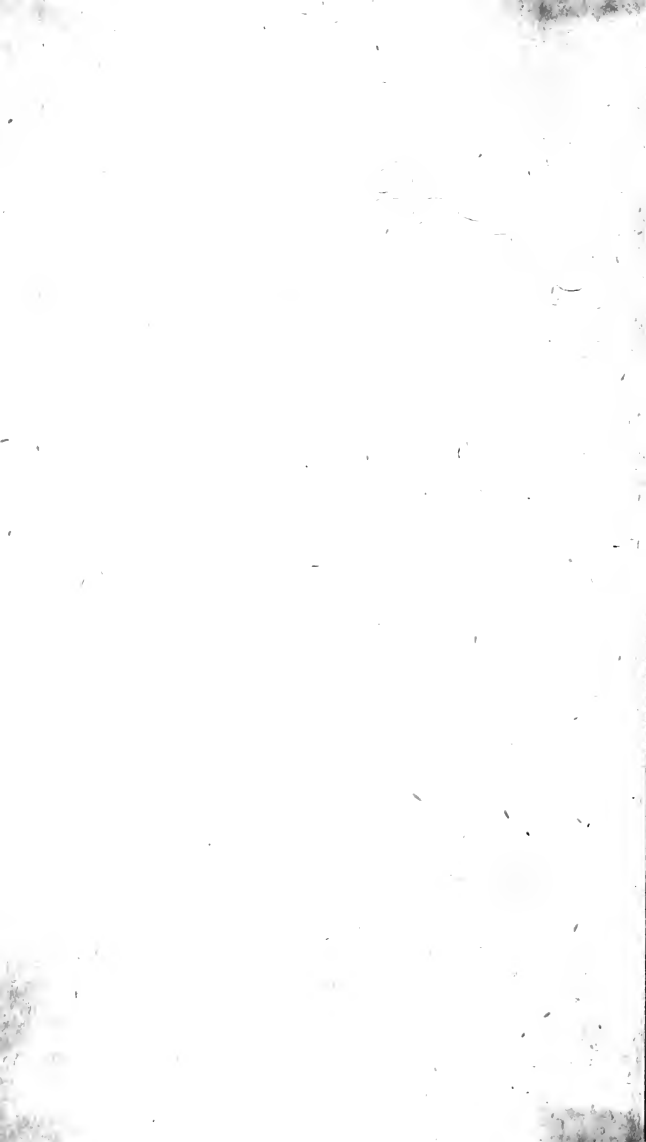


PROFESSOR J. S. WILL

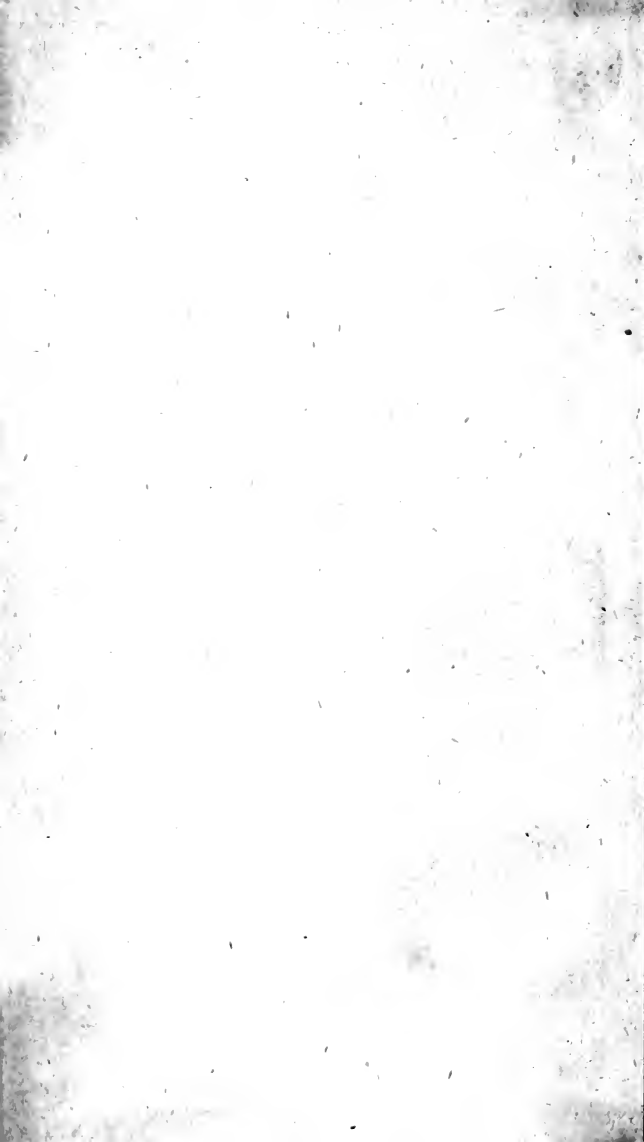


Library
of the
University of Toronto





Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto



HISTOIRE
DU REGNE
DE
LOUIS XIV.
ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE.
SECONDE EDITION,

Revue, corrigée & augmentée.

TOME TROISIEME,

Contenant la Guerre de Hollande, & les autres choses
qui se sont passées jusqu'au Congrès de Cologne.

Par H. P. DE LIMIERS *Docteur en Droit.*

*Non jus aut verum in cognitionibus, sed solam
magnitudinem spectabat. Tacit. Hist. II.*



A AMSTERDAM,
Aux Dépens de la COMPAGNIE.

M. DCC. XVIII.

THE OCEAN

AND THE

WINDS

AND

THE

WINDS

THE

THE

THE



A

THE

THE

SOMMAIRE

DES

DEUX LIVRES

Contenus dans le III. Tome.

LIVRE CINQUIEME

Commencant au tems où le Roi gouverne sans Premier Ministre, & finissant au Traité de Breda en 1666.

LE Roi gouverne par lui-même. Mariage de Monsieur, Frère du Roi. Portrait du Roi. Son caractère d'esprit. S'il étoit maître de ses passions. Son amour pour la magnificence. Il a toujours été réservé. De quelle manière il régla son tems. Choix de ses Ministres, le Tellier & Louvois. Mr. Colbert Sur-Intendant des Finances. Le Roi fait bâtir le Château de Versailles. Description de ce Lieu. Application du Roi aux affaires. Desordre qu'il trouva dans les Finances. Chambre de Justice établie. Mesures du Roi pour faire arrêter M. Fouquet. Causes de la perte de Mr. Fouquet. Le Roi le fait arrêter. Le Roi lui nomme des Commissaires. Chefs d'accusation formez contre lui. Réponses de M. Fouquet aux accusations formées contre lui. Ce qu'il dit du Cardinal Mazarin. Projet de M. Fouquet au cas qu'il fût arrêté.

Tom. III. In-

S O M M A I R E

1661. *Intention qu'il dit avoir eu en le formant. Autres circonstances du Projet trouvé dans les Papiers de Mr. Fouquet. Observations de l'Accusé sur le premier Chef. Réponse au second Chef. Réponse au troisième Chef. Réponse au quatrième. Meïens qu'il allegua pour décliner la Jurisdiction de la Chambre de Justice. Justification de l'Accusé sur un cas qu'on lui impute. Caractère de Mr. Colbert. Bon ordre qu'il rétablit dans les Finances. Autôrité du Roi sans bornes. Il veut faire croire qu'il fait tout par lui-même. Effets que produit la Chambre de Justice. Jugement rendu contre M. Fouquet. Naissance de Mr. le Dauphin. Divertissemens de la Cour. Amours du Roi & de Mademoiselle de la Valière. Portrait de cette Fille. Où le Roi la vit la première fois. Chagrin que Madame en conçut. Traverses que la Valière eut à essuier. On en avertit la Reine. Le Roi le sait & punit l'Auteur de son chagrin. Hommage rendu au Roi pour le Duché de Bar. Querelle des Ambassadeurs de France & d'Espagne sur la Prééminence entre les deux Couronnes. Dispute pour le pas entre les Ambassadeurs de France & d'Espagne à Londres. Le Roi veut avoir raison de l'injure faite à son Ambassadeur. Promotion des Chevaliers de l'Ordre du St. Esprit. Ordre de la Cérémonie. Action remarquable du Maréchal Fabert en cette occasion. Le Duel aboli. Liberalité du Roi pendant la famine. Caroussel aux Thuilleries. Droit de Préséance reconnu par l'Espagne. Déclaration de l'Ambassadeur de cette Couronne à ce sujet. Discours qu'il fait au Roi. Si cette affaire fut terminée aussi avantageusement pour la France*

D U V. L I V R E.

France qu'elle l'a cru. Suite des Amours du Roi & de Mademoiselle de la Valière. Le Roi n'en fait plus mystère, & se déclare à la vûe de toute la Cour. Chagrin que la Reine en conçut. Le Roi se trouve à l'accouchement de Mademoiselle de la Valière. Ce que l'Amour lui fit faire en cette occasion. Naissance de Marie-Louise d'Orléans. Insulte faite à Rome à l'Ambassadeur de France. Querelle des Gens de l'Ambassadeur avec les Corfes, suivie d'une Sedition presque générale. Le Roi donne ordre au Nonce de sortir de France. Allarme qu'on en conçoit à Rome. Mesures qu'on y prend pour punir les Seditieux. Moieus que le Roi mit en usage pour obtenir satisfaction du Pape. Le Duc de Lorraine fait cession au Roi de ses Etats. Déclaration enregistrée au Parlement sur ce sujet. Plaintes faites à l'encontre. Raisons de la France. Remontrances du Duc de Vendôme sur le même sujet. Aquisition de Dunkerque par la France. Plaintes des Hollandois sur ce sujet. Ils songent à se garantir de la puissance de la France. Sedition dans le Boulonnois. Mademoiselle est exilée. Naissance d'Anne-Elizabeth de France. Suite de l'affaire des Corfes. Marsal rendu au Roi. Academie des Inscriptions établie. Règlemens pour la Discipline Militaire, exécutez par les soins de Louvois. Code-Louis pour l'Administration de la Justice. Diverses Academies établies en France. Embellissement de la Ville de Paris. Avantages remportez sur les Algeriens. Ceux d'Avignon se soulèvent contre le Gouverneur. Le Roi diminue les Tailles. Renouvellement de l'Alliance des Suisses. De-

1663.

S O M M A I R E

1664. *scription de cette Cérémonie. Création de nouveaux Ducs. Secours donné à l'Empereur contre les Turcs. Défaite des Infidèles près du Raab. Accommodement de l'affaire des Corfès. Extrait du Traité de Pise. Discours du Cardinal Chigi au Roi. Si ce Traité fut aussi avantageux à la France qu'elle le crut. Fêtes galantes données par le Roi. I. Fête, Balet des Amours déguisez. II. Fête, les Plaisirs de l'Isle enchantée. Description du lieu où elle se donna. Politique des Ministres dans ces divertissemens, qui étoit de faire diversion dans l'esprit du Roi, & de le détourner du soin des affaires. Manufactures établies. Naissance de Philippe-Charles, Duc de Valois, & de Marie-Anne de France. Compagnies des Indes. La Navigation rétablie. Les Grans Jours instituez. Jansenisme condamné. Avantages remportez sur les Corsaires d'Afrique. Intrigues de la France dans la guerre des Hollandois contre l'Angleterre & l'Evêque de Munster. Traité fait par cet Evêque. Caractere de cet Evêque. Ce qui porta les Hollandois à traiter alors avec la France. Intrigues de la France avec le Pensionnaire de Hollande. Préten-
sions de cette Couronne sur celle d'Espagne. Allarmes que la Hollande en conçoit. Ce que fit le Pensionnaire de Wit dévoué à la France. Faction de Louvestein opposée à celle du Prince d'Orange. Intrigues de la France découvertes. Vuës de cette Cour en se déclarant pour les Hollandois. Intérêts des Factions opposées en Hollande. L'Alliance de la France avec cette République lui est plus préjudiciable qu'avantageuse. Combien le Roi vendit cher son secours aux Hollandois.*

DU V. LIVRE.

landois. Mort du Roi d'Espagne Philippe IV. Dispositions du Roi sur cette mort. Mort de la Reine Anne d'Autriche, Mère du Roi. Cérémonies de ses Obseques. Continuation de la guerre entre l'Angleterre & la Hollande. Tentative du Roi pour avoir Mastricht. Mesures que prirent les Espagnols & les Impériaux contre la France. Suites des Intrigues de la France avec l'Angleterre. Ambassade envoyée en Angleterre & pourquoi. Combats donnez entre les François & les Anglois dans les Mers de l'Amérique. Grand incendie arrivé à Londres. Informations faites sur ce sujet. Les Catholiques Romains sont soupçonnez d'être les auteurs de l'incendie de Londres. Les Anglois consentent à la paix, & les François sont obligez d'y donner les mains. Articles du Traité de Breda.

LIVRE SIXIEME

Qui comprend ce qui s'est passé depuis le Traité de Breda, jusqu'au commencement du Congrès de Cologne en 1673.

Affaires des Protestans de France. Moïens de persecution que la France employa contr'eux. Etablissement des Commissaires mi-partis. Emportement des Devots pour les opprimer. Recherches de toutes leurs paroles & actions. Les Protestans exclus des Arts & Métiers. Déclaration obtenue contr'eux. Mort du Comte d'Harcourt, & du Prince de Conti.

1666.

S O M M A I R E

Port de Cète. Port de Rochefort. Aca-
demie des Sciences. Ordres du Mont-Carmel,
É de St. Lazare. Etat de la Cour, après
la mort de la Reine Mère. Intrigue du Roi
avec la Princesse de Monaco. Madame de Mon-
tespan médite la Conquête du Roi. Allarmes
de Mad. de la Valière sur l'inconstance de ce
Monarque. Ce que fit Madame de Montespan pour
la supplanter. Plaintes de Mad. de la Valière
au Roi. Réponse du Roi. Naissance de Ma-
rie-Therese de France. Guerre des Pais-Bas
pour les Prétensions de la Reine. Préten-
sions du Roi sur les Pais-Bas Espagnols, de deux
sortes. Raisons de la France contre la Renoncia-
tion de la Reine. Raisons des Autrichiens en fa-
veur de la même Renonciation. Etat de la Ques-
tion pour établir le Droit de Succession. Coutu-
mes de Brabant, Malines, Gueldres, Namur,
Éc. Fondement des Prétensions du Roi. Dispu-
tes entre les Jc. des deux Partis. Raisons des
Partisans d'Autriche. Raisons pour faire voir
que la Renonciation de la Reine étoit juste. Le
Roi envoie à Madrid exposer ses Prétensions. Il
fait un Traité avec le Roi de Portugal. Cam-
pagne de Flandre. Prise de Lille. Déroute du
Comte de Marfin É du Prince de Ligne. Les
Ennemis de Mad. de Montespan tâchent inuti-
lement de la mettre mal avec le Roi. Ménage-
ment dont il use pour lui faire connoître ses
soupçons. Mr. de Montespan prend le deuil de
sa femme. Le Comte de Lauzun veut épouser
Mademoiselle. Comment l'affaire manqua. Le
Roi après y avoir consenti se retracte. Disgrace
du Comte de Lauzun. Disgrace du Chevalier de
Lorraine, Favori de Monsieur. Mort du Pape
Alexandre VII. Clement IX. lui succede. Con-
quête

DU VI. LIVRE.

quête de la Franche Comté. Prise de Besançon & de toute la Province. Triple Alliance pour s'opposer aux desseins de la France. Traité entre la France, l'Angleterre & les Etas Généraux pour faciliter la paix d'Espagne. Extrait du Traité d'Aix-la-Chapelle. Batême de Monseigneur le Dauphin. Naissance de Philippe de France Duc d'Anjou. Embellissemens que le Roi fait à Versailles. La Ville de Paris pavée de nouveau. Suite des affaires de la Religion par rapport aux Protestans. Pierre du Bosc est député pour haranguer le Roi. Discours qu'il prononça devant Sa Majesté. Réponse du Roi à Pierre du Bosc. Remonstration de Mr. du Bosc au Roi sur la suppression des Chambres de l'Edit. Eloge que le Roi fait de ce Ministre, confirmé par Mr. le Tellier. Divers Réglemens faits contre les Protestans. Illusions faites aux Protestans. Moïens de préparer les Peuples à l'entière destruction des Protestans. Piramide des Corfes abatue à Rome. Suppression de la Chambre de Justice. Le Roi envoie du secours en Candie. Vigoureuse sortie des Assiégés. Accident qui la rend inutile. Contestation sur la manière de rendre la Place, suivie de la Capitulation. Naissance de Anne-Marie d'Orléans, Demoiselle de Valois. Le Roi de Pologne se retire en France. Ambassade envoyée au Roi par le Grand Seigneur. Le Roi médite la guerre contre la Hollande. Ce qu'il fit pour dissoudre la Triple Alliance. Le Roi envoie la Duchesse d'Orléans à Londres, pour en détacher le Roi d'Angleterre. Caractère du Roi Charles. Madame de Montespan devient grosse, & invente une mode pour cacher sa grossesse. Naissance de Louis Auguste de Bourbon, Duc du Maine. Mort de la Du-

1668.

1669.

1670.

S O M M A I R E

*chesse d'Orléans. Soulèvement dans le Vivarais
 au sujet des impôts. Paix avec les Algériens. Le
 Duc de Lorraine est dépouillé de ses Etats. Me-
 sures des Alliez pour s'opposer aux desseins du
 Roi. Nouveaux embellissemens faits en la Ville
 de Paris. Reception faite à Constantinople à
 l'Ambassadeur de France. Ambassadeur de Gui-
 née envoyé en France. Divertissemens de Chan-
 tilli. Nouvelles Fortifications à Dunkerque. Fausse
 allarme des Espagnols à la marche du Roi du
 côté de Flandre. Nouvel Ordre d'Architecture
 inventé. Le Duc d'Orléans épouse la Princesse
 Palatine. Prétexte que le Roi prend pour dé-
 clarer la guerre à la Hollande. Démarche des
 Etats Généraux pour desavouer ce que le Roi
 leur imputoit. Le Roi prend occasion de la
 Triple Alliance, dont ils étoient au-
 teurs, pour leur déclarer la guerre. Le trop de
 menagement des Etats leur est desavan-
 tageux. Avantages que le Roi retire de ses Né-
 gociations avec l'Angleterre & la Suède. Ten-
 tatives pour gagner aussi l'Empereur & le Roi
 d'Espagne. Le Roi traite aussi avec l'Electeur
 de Hanover. Précautions de la France avant
 que de commencer la guerre contre la Hollande.
 Le Roi prévient l'Empereur sur les préparatifs
 de guerre contre les Hollandois. Il en use de
 même envers le Chapitre de Liège. Déclaration
 de guerre contre les Provinces-Unies. Autre
 Déclaration pour retenir les Hollandois établis en
 France. Disposition de l'Armée du Roi, & en
 quoi elle consistoit. Partage prétendu des Pro-
 vinces Unies entre les Rois de France & d'An-
 gleterre. Causes de la désolation des Provinces-
 Unies. Nonchalance des Etats Généraux. Me-
 sures qu'ils prirent enfin pour se défendre. Leur
 Flote*

1671.

1672.

DU VI. LIVRE.

Flote de Smirne attaquée par les Anglois & preservée. Rendez-vous général de l'Armée du Roi. Sièges d'Orsoi, de Burik, & de Wesel. Autres Places prises par le Prince de Condé. Embarras de l'Armée du Roi pour passer le Rhin. Le Prince de Condé va reconnoître le passage. L'Armée se dispose à passer un bras du Rhin où il y avoit très-peu d'eau. Ce que firent les Hollandois à cette nouvelle. Passage du Rhin à Tolhuis vanté mal à propos par les François. Belle action du Marquis de Langallerie. La plupart des Officiers passent dans des bateaux. Défaite des Ennemis à Tolhuis. Le Roi passe le Rhin sur un pont. Prise de Doesbourg. Utrecht se rend au Roi. Siège de Nimègue. Félicitations que les Alliez du Roi lui font sur ses Conquêtes. Le Roi fait publier une Déclaration, pour engager le reste des Villes de Hollande à se soumettre. Naissance de Louis-François, Duc d'Anjou. Naissance de Louis-Cesar de Bourbon, Fils de Madame de Montespan. Le Marquis de Rochefort manque son coup sur Muiden. Enumeration des Conquêtes du Roi. Combat Naval entre les Anglois & les Hollandois. Les François insultent aux Hollandois sur leurs pertes. Le Roi exerce à Utrecht tous les Droits de la Souveraineté. Les Etats Généraux envoient des Ambassadeurs au Roi. Le Roi d'Angleterre en fait de même. But de l'Ambassade du dernier. Dessein de la France sur la Hollande. Les Conquêtes du Roi commencent à décliner. Les Etats Généraux demandent du secours aux autres Princes. L'Electeur de Brandebourg fait un Traité avec eux. La France entreprend de l'en détacher. Entreprise du Prince d'Orange manquée

SOMMAIRE DU VI. LIVRE.

quée sur Charleroi. Les Hollandois pensent tout de bon à un accommodement. Diversité de sentimens sur ce sujet. Grotius retourne au Camp du Roi. Divisions intestines en Hollande. Par quels moïens elle se garentit de la ruine dont elle étoit menacée. Elle est préservée d'une descente des Anglois au Texel. Naissance de Louis-François, Duc d'Anjou. Naissance de Louis-Cesar de Bourbon, Comte de Vexin, Fils de Madame de Montespan. Accommodement proposé entre la France & la Hollande. Ambassade de cette République vers le Roi sans fruit. Les deux Parties se préparent à la guerre. L'Electeur de Brandebourg quitte le parti des Hollandois. Les Mediateurs Suédois présentent un Mémoire aux Etats Généraux. Les Rois de France & d'Angleterre refusent le lieu proposé pour traiter. Nouveau Mémoire présenté aux Etats Généraux pour obtenir leur consentement à ce que les deux Rois desiroient. Offices des Médiateurs sans succès. La Ville de Cologne est enfin choisie pour le lieu du Congrès.

1673.

Fin du Sommaire.



HISTOIRE

DE

LOUIS XIV.

ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE.

LIVRE CINQUIÈME,

Commençant au tems où le Roi gouverne sans Premier Ministre, & finissant au Traité de Breëa en 1666.



PRE's la mort du Cardinal Mazarin le Roi résolut de gouverner par lui-même. Il déclara dans son Conseil qu'il prétendoit être Premier Ministre, qu'il ne vouloit plus dépendre de la volonté absolue de qui que ce fût, mais qu'il feroit
Tom. III. A beau-

1661.

Le Roi
gouverne
par lui-même.

1661.

beaucoup de cas des bons avis & des services de ses Conseillers & Ministres d'Etat.

*Mémoires
de M. L.
M. D. L.
E.*

Aussi-tôt le Royaume changea de face ; les abus , qui s'étoient glissez dans l'administration de la Justice & des Finances, furent réformez ; les Arts & les Sciences refleurirent, & l'abondance qui régna par tout, fit oublier en peu de tems les maux, qu'une longue Guerre avoit causez. Le Cardinal Mazarin avoit introduit les plaisirs & les jeux à la Cour & amoli par-là les courages. Il avoit fait une espèce de trafic de toutes les Charges du Royaume, & rien ne se faisoit plus sans argent. Mr. Fouquet, Surintendant des Finances, aiant pour but, d'un autre côté, d'occuper un jour la première Place, & par défiance du Cardinal, avec qui l'Abbé Fouquet l'avoit brouillé, n'avoit songé qu'à se faire des Créatures, & avoit répandu beaucoup d'argent dans la Cour. Cela y mit de la magnificence & de la joie. Les vieux Courtisans & les plus considérables avoient perdu leur apui en la personne de Mazarin, dans les bonnes grâces duquel ils n'avoient songé qu'à se maintenir. Les jeunes ne pensoient qu'à se divertir & à jouir des bienfaits de Mr. Fouquet. Ceux qui s'étoient attachez au jeune Roi s'en trouvèrent bien dans la suite. Mais quelque idée que l'on eût conçue de son mérite, on ne pouvoit s'imaginer qu'un Prince de 22. ans osât se hasarder de porter un si grand fardeau : ou s'il l'entreprendoit, qu'il eût assez de force pour le soutenir. Toute la France avoit les yeux tournez sur lui, pour voir comment il s'y prendroit dans ces com-
men-

mencemens, où il étoit abandonné à sa propre conduite. La mauvaise éducation qu'il avoit eue, jointe à ce qu'il avoit toujours été, pour ainsi dire, sous la ferule du Ministre, faisoit douter s'il s'étoit conduit jusqu'alors par ses propres mouvemens, ou s'il n'avoit pas suivi ceux d'autrui. D'ailleurs comme la vivacité de la Nation Française ne lui donne pas beaucoup d'estime pour ce qui paroît sombre & endormi, il y en avoit beaucoup qui prenoient pour un défaut cet air de sagesse, comme d'autres l'appeloient, que le Roi avoit toujours eu dans toutes ses actions. On ne pouvoit croire qu'un Prince de son âge fût si sage, aiant toujours été élevé parmi les femmes, sur tout dans une Cour où il y avoit toujours eu un nombre infini d'Etourdis, qui disent tout ce qu'ils pensent, sans y faire la moindre réflexion. Mais on jugea bien-tôt tout autrement de Sa Majesté, dans les premières conférences qu'elle eut avec ses Ministres. Elle y pesoit si bien toutes choses, que l'on fut persuadé dès-lors que les avantages d'un bon Naturel l'emportent sur une mauvaise éducation. Tous les Sujets ne tardèrent guère à le reconnoître, sur tout quand ils virent que Louis XIV. savoit si bien *faire le Roi*. Ils comprirent qu'autant qu'ils avoient pris de liberté sous le Ministère du Cardinal Mazarin, autant le Monarque les obligerait-il à lui porter le respect qui lui étoit dû. Les réponses justes & à propos qu'il faisoit aux Ambassadeurs donnèrent une grande opinion de sa prudence, si bien qu'en peu de tems les Etrangers aussi bien que les

1661. François furent désabusez de certains discours qui s'étoient tenus au desavantage de Sa Majesté. Il ne faut que la moindre apparence pour faire médire d'un Prince qui est sur le Trône. Plus élevé que les autres par son rang, il est aussi moins épargné; parce que les défauts des Rois, étant plus exposez en vuë, en sont aussi plus remarquez d'un chacun. Au lieu qu'il faut un amas d'événemens considérables & d'actions pleines de sagesse pour les mettre en réputation. Ce qui leur doit apprendre qu'ils ne doivent jamais rien faire que de bien à propos, puis que chacun aiant les yeux sur eux, ce n'est que pour leur rendre justice, selon que leurs actions sont bonnes ou mauvaises.

Mariage
de Mon-
sieur Frère
du Roi.

Le Frère Unique du Roi, qui avoit porté jusqu'ici le titre de *Duc d'Anjou*, prit dans la suite celui de *Duc d'Orléans*, & fut appelé *Monsieur*. Ce Prince épousa au mois de Mars de cette année *Henriette d'Angleterre*, Princesse pleine de graces, d'esprit & de mérite, Fille de *Charles Stuart* détrôné par *Cromwel*. *Charles II.* son Frère, étoit, comme je l'ai dit, remonté sur le Trône de ses Ancêtres, & pour rendre à ses peuples le repos & la tranquillité dont ils étoient privez depuis si long-tems, il rechercha la paix avec les Puissances voisines. La France étoit, sans contredit, celle qui pouvoit le plus lui nuire, & traverser son nouveau rétablissement: ce fut aussi celle dont il rechercha l'amitié avec le plus d'ardeur. Le Roi T. C. de son côté fit toutes les démarches que Sa Majesté Britannique pouvoit desirer; il lui envoya ses Ambassadeurs pour le reconnoître en son nom,



PHILIPPE DUC D'ORLEANS.

Frere unique de Louis XIV.



HENRIETTE D'ANGLETERRE.

Duchesse d'Orleans.

nom, & lui demander la Princesse Henriette pour Monsieur le Duc d'Orleans. On peut

1667.

croire que, dans la situation où étoient les affaires de Charles, il n'eut garde de rejeter une Proposition si avantageuse. Le Mariage fut accordé & conclu bien-tôt après, aux conditions du Contrât fait & passé au Château du Louvre le 30. Mars. La Cérémonie s'en fit le lendemain avec beaucoup de magnificence. Les vûes de la France dans ce Mariage n'étoient pas moins Politiques, qu'elles l'avoient été dans celui du Roi même; mais avant que de parler des suites qu'il eut, & des autres choses que fit le Roi depuis qu'il eut pris en main le timon des affaires, je croi devoir placer ici le Portrait qu'un Courtisan † a fait de ce Monarque, afin de donner une idée de ce qu'il étoit, lorsqu'il se chargea de tout le poids de la Roïauté.

„ Louis XIV. est grand & bien pris dans
 „ sa taille. Il a les cheveux châains bruns & Portrait du Roi.
 „ naturellement enflés; les yeux bleus, grans
 „ & doux; le nez bien fait; la bouche très-
 „ agréable; & le sourire charmant. Sa beau-
 „ té est de ces beautés mâles, qui ne sont
 „ point incompatibles avec les fatigues de
 „ la Chasse & les travaux de la Guerre. Il a
 „ l'air d'un Heros; & quand on ne traiteroit
 „ pas sa Dignité Roïale de Majesté, on en
 „ devroit traiter sa Personne. Il a je ne sai
 „ quel charme dans la voix qui achève de lui
 „ gagner les cœurs que sa présence avoit de-
 „ ja touchés. Il danse avec une grace & une
 „ justesse admirable. Jamais homme ne s'est

A 3

„ mieux

† Le Comte de Bussi Rabutin dans ses Mémoires.

1661.

„ mieux servi d'un cheval que lui, & il fait
 „ tous ses exercices avec une adresse extraor-
 „ dinaire “. Jusques-là on peut dire que le
 Portrait n'est point flatté, puis qu'en effet le
 Roi étoit tel qu'on vient de le dépeindre, &
 que, par rapport à l'extérieur, il l'avoit sans
 contredit le plus beau du monde. Voïons si le
 reste y répond. „ Pour l'esprit il l'a infini-
 „ ment juste; il l'a aisé, naturel, plein de
 „ feu : mais son flegme s'en est rendu le
 „ maître, & l'on a remarqué qu'il ne lui
 „ est jamais échappé un mot qu'on pût mieux
 „ dire si l'on y avoit long-tems pensé. Ni
 „ les hommes, ni ses passions ne le gouver-
 „ nent; la seule raison a tout pouvoir sur
 „ lui; & quelque créance qu'il donne aux
 „ gens, il ne défère pas si fort à leur témoi-
 „ gnage sur les choses de conséquence, qu'il
 „ les croïe sans s'éclaircir d'ailleurs, particu-
 „ lièrement quand il s'agit de quelques mau-
 „ vais offices, il ne croit ni les amis ni les
 „ ennemis; & cherchant la vérité parmi les
 „ gens neutres & non suspects, il en com-
 „ pose sa Justice.

Son Cara-
 ctère d'ef-
 prit.

Par rapport à l'esprit, le Roi l'avoit *juste*,
aisé, & *naturel*, mais sans beaucoup d'éle-
 vation ni d'étendue. Il n'avoit point étudié.
 Il avoua même plus d'une fois qu'il étoit
 fort ignorant, graces, disoit-il, à Madame
 sa Mère. En effet les Troubles de sa Mi-
 norité, & le Cercle de Femmes où il avoit
 été élevé, n'étoient pas fort propres à lui
 donner une éducation telle qu'il convenoit
 à un si grand Prince. D'ailleurs les Mi-
 nistres furent bien aises de l'élever dans cette
 ignorance, afin de se faire valoir d'autant
 plus,

plus, que le Maître auroit moins de lumière. Cela n'empêche pas qu'avec la justesse d'esprit qu'avoit le Roi, il n'eût été capable de devenir aussi *Grand* qu'il le méritoit, si on lui en eût donné les moyens. A l'égard de la justesse de ses expressions, il faut avouer en même tems, qu'il est aisé de parler juste, quand on parle peu. Le Roi étoit naturellement taciturne; il en pensoit peut-être plus qu'il n'en disoit. Cette disposition naturelle étoit soutenuë d'une fine Politique. C'étoit habileté en lui que de parler peu. Il savoit que ce qui est rare en est plus estimé, & qu'outre qu'il feroit par là moins de fautes, le peu qu'il diroit seroit admiré comme autant d'Oracles. Aussi ne rendit-il presque jamais aucune réponse sur le champ. Tout fut concerté; tout fut médité dans le Cabinet. D'ailleurs ses réponses étoient courtes; il y a de l'art à parler laconiquement. Il est vrai aussi qu'il étoit naturellement bon & bienfaisant, & que dans tout le mal même qu'il a fait, il n'a peut-être eu que de bonnes intentions, qui auroient eu un succès plus légitime, s'il avoit eu lui-même plus de lumières.

A l'égard de ses Passions, dont l'Auteur que j'ai cité dit qu'il ne fut jamais gouverné, non plus que par les hommes qui l'environnoient; c'est un point qu'il faut laisser examiner au Lecteur, & dont les Jesuites & Madame de Maintenon pourroient rendre un fidèle témoignage. Continuons le Portrait que le j'ai commencé de rapporter. „Le Roi n'a jamais dit une parole „ fâcheuse à un Gentil-homme, & person-

S'il étoit
Maître de
ses Passions.

1661.

„ ne ne l'a jamais vu en colère; cependant
 „ les plus hardis tremblent en lui parlant ,
 „ quelque confiance que leur donne leur
 „ esprit : son air & la crainte qu'on a de dire
 „ quelque chose qui ne soit pas bien dit ,
 „ devant le Prince du monde qui le connoît
 „ troit le mieux , embarrasse les plus habiles.
 „ L'Ambassadeur de Venise me disoit un
 „ jour à ce propos, qu'il ne s'étonnoit pas
 „ qu'un François se troublât en parlant au
 „ Roi; mais qu'il ne pouvoit assez admirer
 „ combien ce grand Prince attiroit de respect
 „ & d'estime, pour rendre, comme il faisoit ,
 „ les Ambassadeurs même interdits, & que
 „ pour lui, il ne parloit jamais au Roi qu'il ne
 „ fût ému“. L'on n'en doit pas être surpris.
 C'est un effet de la prévention ordinaire pour
 la Personne des Rois. Il est pourtant vrai
 que Louis XIV. avoit un air de Majesté qui
 intimidait les plus hardis. Personne n'a ja-
 mais pu soutenir ses regards; & on assure
 qu'il étoit si bon Phisionomiste, qu'au premier
 coup d'œil il jugeoit de tous ceux qui se pré-
 sentoient devant lui. Cela parut sur tout lors
 qu'il choisissoit ses Gardes. Il ne faisoit que
 les envisager, & son regard decidoit de leur
 bonne ou de leur mauvaise fortune. On a
 remarqué effectivement que presque tous
 ceux qu'il a rebutez, par la seule raison qu'ils
 ne lui plaisoient pas, ont eu en eux quelque
 chose de sinistre qui les a conduits à une fin
 malheureuse.

Son A-
mour
pour la
magnifi-
cence.

„ Le Roi est propre & magnifique en ses
 „ Habits, en ses Meubles, en ses Tables, en
 „ ses Chevaux, en ses Equipages, en ses Bâ-
 „ timens, enfin en toutes choses; & les Mai-
 sons.

„ sons Roïales, qui avant lui étoient, avec
 „ un air de grandeur, les plus mal-propres
 „ du monde, ont maintenant la magnifi-
 „ cence des Rois & la propreté des Particu-
 „ liers. Il ne fait point de Grace, dont la
 „ manière ne soit obligeante; & l'air dont
 „ il donne, fait autant de plaisir que le bien-
 „ fait. On n'est pas plus assuré d'une Grace
 „ qu'il a donnée, que d'une Grace qu'il a
 „ promise; & pour n'avoir pas une Char-
 „ ge, dont on n'auroit que sa Parole Roïa-
 „ le, il ne faudroit pas avoir moins failli
 „ pour la perdre, que si on en avoit des
 „ Provisions“. Ce trait contient deux cho-
 „ ses: la Magnificence du Roi & sa fidélité à
 „ tenir sa parole. A l'égard de la première,
 „ il n'y a point de Prince dans l'Europe qui ait
 „ fait éclater plus de magnificence. Il l'a pou-
 „ sée aussi loin qu'elle pouvoit aller. Il a
 „ quelquefois forcé la nature à embellir les
 „ lieux qu'il avoit choisis pour sa demeure;
 „ & les dépenses énormes qu'il a faites
 „ pour cela n'ont pas peu contribué à l'é-
 „ puisement de ses Finances. A l'égard de
 „ de la seconde, il y a aussi deux choses à
 „ distinguer. Je veux croire que le Roi a
 „ tenu exactement sa parole; toutes les fois
 „ qu'il a été question de faire des Graces. Il
 „ y avoit de la gloire à cela, & c'étoit le
 „ moïen de se faire honneur. Mais quand
 „ il s'est agi de l'observation des Traitez,
 „ où la fidélité dans les promesses est bien
 „ d'une autre consequence; il ne s'est pas tou-
 „ jours mis en peine de la pratiquer & son in-
 „ terêt ou son ambition ont été les règles de
 „ sa parole.

1661.

Il a tous-
jours été
réfervé.

„ Il aime naturellement la société, mais
 „ il se retient par Politique. La crainte
 „ qu'il a que les François, qui abusent ai-
 „ sément des familiaritez qu'on leur don-
 „ ne, ne choquent le respect qu'ils lui doi-
 „ vent, le fait tenir plus réservé. Il aime
 „ mieux se contraindre, que de leur laisser
 „ la moindre occasion de faire quelque cho-
 „ se qui l'obligeât de se fâcher contr'eux.
 „ Tout ce qu'il fait, c'est avec tant de cir-
 „ conspection & tant de mesures, qu'il ne
 „ se trouve presque jamais obligé de chan-
 „ ger de résolution, & cela jusqu'aux moin-
 „ dres choses. Cette fermeté est une Ver-
 „ tu si nécessaire à un grand Prince, que
 „ les Rois ses Prédecesseurs, qui ne l'ont
 „ pas eüe, ont terni par ce défaut l'éclat
 „ de mille bonnes qualitez qu'ils avoient,
 „ & ont bien souvent perdu le fruit de leurs
 „ entreprises”. Quoiqu'il y ait aussi quel-
 „ ques petites choses à dire sur ce dernier
 „ trait, je me réserve d'en parler lors que
 „ l'occasion s'en présentera. „ Il a pour la Rei-
 „ ne sa Mère toute la tendresse & tout le
 „ respect qu'il avoit dans son enfance, &
 „ il n'y a que sur ce chapitre qu'il paroît
 „ n'être pas encore sorti de Minorité : il
 „ ne montre pas seulement en cela son bon
 „ naturel, il témoigne encôre sa reconnois-
 „ sance; car jamais Princesse n'a eu plus de
 „ traverses que cette grande Reine en a
 „ eües dans sa Régence pour conserver l'E-
 „ tat du Roi son Fils. Enfin on l'admire-
 „ roit, s'il étoit un particulier; & la Pour-
 „ pre, qui rehausse d'ordinaire l'éclat des
 „ bon-

„ bonnes qualitez, reçoit du lustre de toutes les siennes”. Il est vrai que le Roi faisoit les délices de sa Cour, alors la plus brillante qui fût en Europe. Sa jeunesse, sa bonne mine, ses nouvelles Amours, & l'envie de lui plaire qui éclatoit par tout dans le Roïaume, jointe aux Spectacles & aux Fêtes, firent que la Cour parut à Fontainebleau, pendant l'Eté de 1661. plus magnifique & plus belle qu'elle n'avoit jamais été. Et comme chacun, dans le commencement d'un Gouvernement nouveau, est rempli d'espérance, qui est la plus douce des Passions, ce ne furent que Festins, Jeux, & Promenades perpetuelles, où un jeune Roi après avoir choisi une Maîtresse * commençoit à jouir de la liberté & de la Roïauté : car jusques-là il n'avoit connu ni l'un ni l'autre. Cependant comme le Cardinal, dans les derniers tems, l'avoit sur tout mis en garde contre la familiarité des François, & ne lui avoit parlé que de maintenir son autorité, il en fut jaloux jusqu'à l'excès & commença à se moins communiquer.

Ce qu'il fit d'abord fut de régler son tems & de se faire des principes & des maximes de régner, tant de ses propres réflexions que des avis qu'il demanda aux plus éclairez du Conseil. Il avoit fait choix de ceux dont il vouloit qu'il fût composé, dans la vuë néanmoins d'avoir toujours à l'avenir une inspection particulière sur toutes leurs démarches & de faire lui même tout ce qu'il y avoit à faire dans l'Etat. Mais comme cela demandoit de plus grandes lumières qu'il

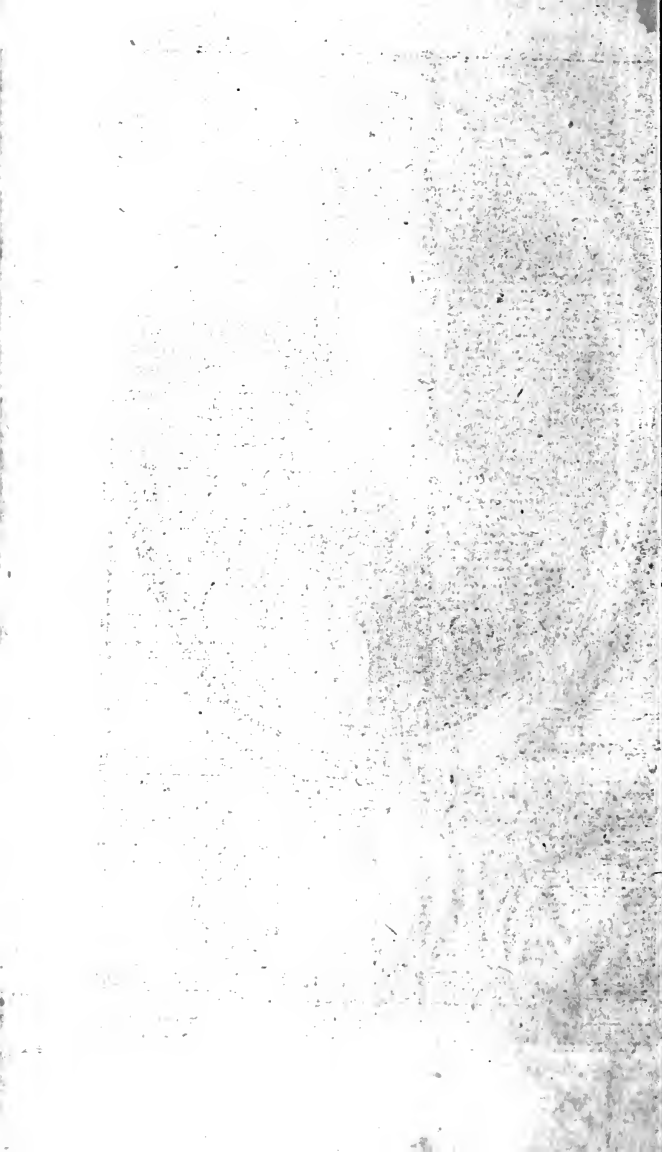
De quelle manière il régla son tems. Choix de ses Ministres, le Tellier & Louvois,

1661.

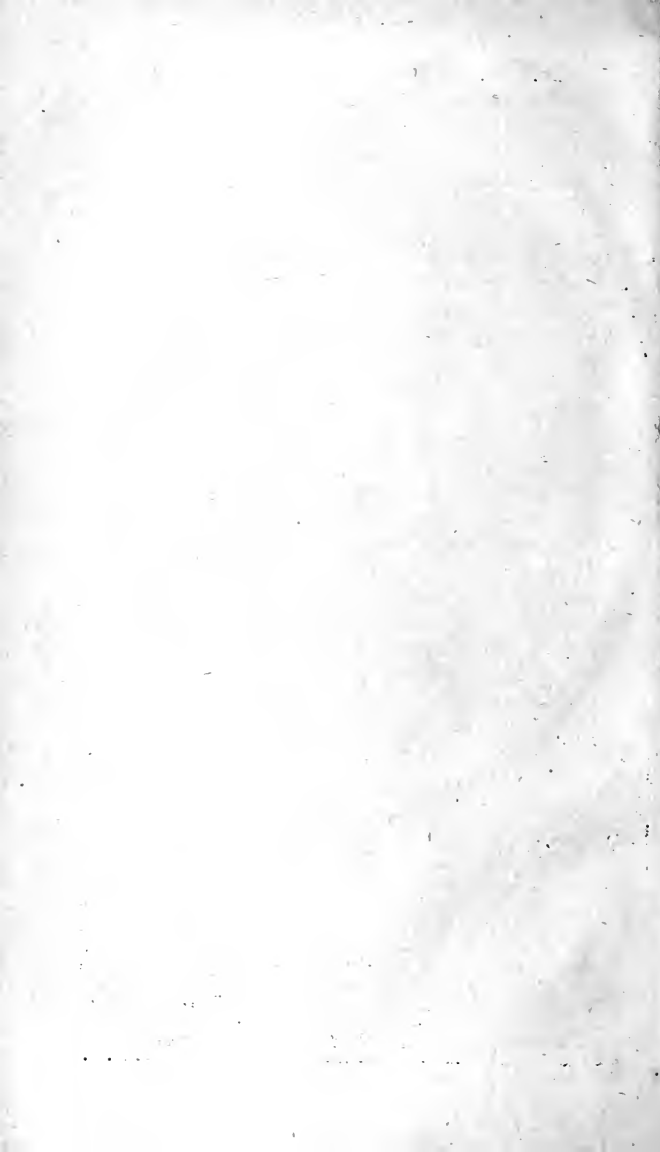
n'en avoit encore, il en consultoit chaque jour le Tellier, homme sage & judicieux; qui pourtant n'avoit osé souffler tant que le Cardinal avoit vécu. Celui-ci voyant qu'il étoit de son avantage que le Roi fût le Maître, parce qu'il n'avoit plus à répondre qu'à lui, il l'encouragea à se passer de Premier Ministre; & sachant qu'il alloit avoir plus d'occupation que par le passé, il mit sur les rangs Michel François le Tellier son Fils aîné, afin de partager avec lui le soin des affaires. Voilà quelle fut l'origine de la grande fortune du Marquis de Louvois. Il étoit à peu près de l'âge du Roi, & ayant obtenu par la faveur de son Père la survivance de sa Charge de Secrétaire d'Etat, le Roi le trouva si fort à son gré, qu'il prit plaisir de le former & qu'il en fit un des plus habiles Ministres que nous aïons vus depuis longtemps. Il avoit pourtant l'esprit un peu bouché, & voici comme on le fait parler de lui-même dans son Testament Politique adressé au Roi. „ Si les entreprises les plus difficiles ont toujours été l'objet des em-
 „ pressemens de Vôte Majesté, parce qu'El-
 „ le y voioit plus de gloire à aquerir, cel-
 „ le de réformer un mauvais Naturel, con-
 „ firmé par d'assez longues habitudes, n'é-
 „ toit pas une des moins pénibles à exé-
 „ ter. *Je veux prendre soin de former moi-*
 „ *même Louvois*, fait-il dire ensuite au Roi,
 „ *& je prétens le rendre habile.* Ce chef-d'œu-
 „ vre, continue-t-il a été fait par Vôte
 „ Majesté, & il n'y a personne qui puisse
 „ le nier, ou qui doive m'accuser de me
 „ vanter trop & de sortir des bornes de



FRANCOIS MICHEL
DE TELLIER., *Marquis*
de Louvois.







„ la modestie , puisque V^ôtre Majesté , dont
 „ la pénétration est au dessus de celle de tout
 „ le reste des hommes , en paroît elle-mê-
 „ me persuadée , en agréant les services que
 „ j'ai l'honneur de lui rendre ". En effet
 Louvois profita si bien des leçons de son
 Maître , qu'il devint lui même très-habile
 dans les choses dont il eut la direction.

1661.

Voilà quels furent les deux hommes avec
 qui le Roi s'enferma , pour travailler à ré-
 tablir la discipline de ses Armées , pendant
 qu'il en choisit un autre pour ses Finances ,
 qui ne leur cédoit en rien. Ce fut Jean Bap-
 tiste Colbert , homme sans science & sans
 érudition , mais qui avoit cela de commun
 avec le Roi , que quoi qu'on ne lui eût ja-
 mais rien fait apprendre , il en savoit pour-
 tant plus que bien d'autres , qui avoient pas-
 sé leur jeunesse chez les Jesuites ou dans
 d'autres Ecoles. Le Cardinal Mazarin , qui
 l'avoit fait Intendant de sa Maison , avoit
 reconnu sa capacité dans le maniement des
 affaires , & l'avoit recommandé au Roi en
 mourant. L'Administration des Finances
 lui fut confiée , avec le titre de Contrôleur
 Général , la Charge de Surintendant aiant
 été supprimée après la disgrâce de Mr. Fou-
 quet dont nous parlerons bien-tôt. Il avoit ,
 outre les Finances , la Surintendance des
 Bâtimens , ce qui lui donnoit moïen d'en-
 tretenir à toute heure le Roi , qui n'aïant plus
 de guerre sur les bras , avoit entrepris de bâ-
 tir un Château superbe dans un lieu où il
 étoit nécessaire que l'art corrigeât la nature ,
 ou du moins qu'il suplêât à son défaut.

Mr. Col-
 bert Sur-
 intendant
 des Finan-
 ces.
Mémoires
de Mr. L.
M. D. L.
F.

Le Roi fait
 bâtir le
 Château
 de Ver-
 sailles.

Il n'y avoit qu'un Roi aussi puissant que

1661.

Louïs XIV. qui pût venir à bout d'une telle entreprise. Ceux qui ont vu Versailles avant qu'il fût ce qu'il est aujourd'hui, conviennent que le Roi a forcé la Nature à embellir ce lieu naturellement ingrat & désagréable. Il n'y avoit sous Louïs XIII. qu'un édifice médiocre, destiné au rendez-vous des Parties de Chasse, à quoi le Pais voisin est fort propre; & composé simplement d'un Corps de Logis & de deux Aîles, terminées par quatre Pavillons accompagnés d'un Parc & d'une Ménagerie. C'est là que Louïs XIV. se proposant de faire son séjour, avec une Cour nombreuse, entreprit de rassembler tout ce que l'on peut s'imaginer d'agréable & de beau. Il commença par faire augmenter le Logement, & faire enfermer le vieux Château par un autre plus superbe. Comme il s'y plaisoit extrêmement, il voulut que les Grans de son Roïaume fissent bâtir des Hôtels à l'entour; il leur en donna à chacun le Plan, & le terrain nécessaire pour l'exécuter, afin que la Simmétrie achevât de remplir l'idée déjà occupée agréablement par la vue de son Palais. On bâtit aussi sur l'avenüe de Paris un Bourg d'une simmétrie très-regulière, soit pour le Plan, soit pour la face des Maisons, qui sont d'une égale construction, & d'une ordonnance toute semblable.

Descrip-
tion de ce
Lieu.

Quoique le Vieux Château eût été extraordinairement enrichi de Peintures, de Bustes & de Dorures, sa disposition ne contentoit pas le Roi, qui ne la jugeant pas proportionnée à la magnificence du nouveau, fit abattre dans la suite * le derrière de ce

* Cela se fit en 1678.

vieux.

vieux Bâtiment , ce qui a fait paroître le nouveau avec toutes ses graces. C'est là qu'éclate la beauté des apartemens, & que les règles de l'Architecture sont avantageusement accompagnées du riche travail des plus excellens Peintres & des plus fameux Sculpteurs. La magnificence particulière de chaque Apartement a dequoi éfacer ce qui se trouve de plus rare dans les Pais étrangers, & méritoit un détail qui ne sauroit entrer dans les bornes étroites de cette Description. Le Parc de ce magnifique Château est d'une étenduë extraordinaire; il en environne un plus petit qui renferme les Jardins & les Parterres. Quoi qu'il n'y eût au commencement ni eau ni couvert, dans deux ou trois ans on y vit des Canaux à perte de vuë, des Cascades, des Allées couvertes, des Labirintes, & enfin tout ce qui peut servir à l'embellissement d'une Maison Roïale. On fit venir les eaux de trois lieux loin; on força une Rivière entière de s'élever *, contre son cours naturel, au dessus des Montagnes, & de couler en l'air † au travers des Vallées dans un lit qui lui avoit été inconnu jusqu'alors. On fit des Réservoirs pour recevoir les eaux étrangères, & les distribuer ensuite dans des lieux pour elles tout nouveaux. On transporta des arbres tous entiers avec des montagnes de terre pour en conserver les racines; en un mot l'industrie fit voir par ses efforts merveilleil-

* Par le moyen de la Machine de Marli, qui élève l'eau de la Seine pour la conduire à Versailles.

† Par le grand Aqueduc élevé sur des Arcs par dessus les chemins.

veilleux, que rien n'est impossible à la puissance d'un grand Roi. Rien n'est comparable aux différens réduits du petit Parc dont j'ai parlé. Les eaux y sont diversifiées en mille manières admirables. Tantôt plates, tantôt jaillissantes, on diroit qu'elles prennent routes les figures * qu'il plaît au Roi de leur donner. Différentes Statues de marbre & de bronze les vomissent sous mille formes diverses dans des bassins d'un travail particulier. Outre cela une Orangerie des plus belles du monde, bâtie à la droite du Château, conserve dans ce lieu un Printems perpetuel au milieu même de l'Hiver. La belle Maison de Trianon qui est à gauche, toute travaillée en Porcelaine par le dehors, ressemble plus à un Palais de Fées qu'à un Ouvrage humain, puisque les Parterres y changent de couleur en une nuit comme par enchantement. Enfin la Ménagerie qui est au bout du Canal, renfermant tout ce que l'Asie & l'Afrique ont de rares Animaux, faisoit voir sans péril au milieu de l'Europe, ce qu'on ne peut rencontrer dans ces terres éloignées qu'avec mille dangers.

Ce fut dans ce lieu de délices que le Roi établit son séjour, après qu'il eut quitté Paris qui lui étoit odieux depuis les Barri-
cades, joint à ce que les Apartemens du Louvre n'étoient pas disposez à son gré. Il y étoit trop observé, & n'y pouvoit avoir ses Maîtresses sans être gêné; au lieu qu'à Versailles il avoit fait pratiquer toutes les com-

* Elles changeoient effectivement de figure au mouvement de la Canne du Roi, par le moyen des ressorts cachez, que le Maître des fontaines faisoit jouer, sans qu'en s'en aperçût.

commoditez nécessaires pour les voir à toute heure facilement. 1661.

C'est ainsi que Louis XIV. aimoit à se distinguer par des choses extraordinaires, pour lesquelles il sacrifia des sommes immenses & des travaux infinis. La Cour, qui dans le commencement s'attendoit de voir un Prince de vingt-trois ans se reposer sur son Conseil d'une partie de ses affaires, & donner tout son tems aux plaisirs, fut fort surprise de lui voir tenir deux Conseils tous les jours, & signer lui-même toutes ses Ordonnances.

Les fatigues & l'application, bien loin de le rebuter, lui donnèrent du goût pour les affaires : il travailloit dès ce tems-là cinq ou six heures par jour avec les Ministres. Il se faisoit rendre compte de la meilleure partie du Gouvernement, & quand il se présentoit des affaires extraordinaires, il les étudioit en particulier, afin d'être plus en état de choisir le meilleur avis. Un de ses premiers soins fut de décharger considérablement les Peuples; & comme il avoit de grandes Armées sur les bras, il réforma ses Troupes avec tant de justice & un si grand discernement, que les intéressés raisonnables ne s'en plaignirent pas; & parce qu'il lui paroissoit juste & prudent de ne pas perdre des gens qui l'avoient bien servi, & dont il pouvoit encore avoir besoin un jour, il donna des Pensions à tous les réformez, & il les mit dans ses Compagnies des Gardes du Corps & dans ses Mousquetaires. Ainsi, en se faisant la plus belle & la plus grande Garde que l'on vît chez aucun autre

Application du Roi aux affaires.
Sou-

1661.

Souverain, il conserva beaucoup d'Officiers, pour les remettre en peur de tems sur pié, sachant bien que les Troupes nouvellement levées sont long-tems mauvaises, quand les Officiers sont nouveaux aussi.

Desordre
qu'il trou-
va dans les
Finances.

Le plus grand desordre & celui qui pouvoit avoir de plus funestes suites étoit le dérèglement qu'il trouva dans les Finances. Ce sont les nerfs de l'Etat : si les nerfs s'affoiblissent, quelle vigueur peut avoir le Corps ? Quoi que depuis quinze ou seize ans on eût levé des sommes immenses, l'Etat étoit ôberé, les Peuples épuisez, le Roi n'avoit qu'un revenu médiocre & mal-assuré, & au compte des Gens d'affaires il leur devoit de leurs avances plus de trente millions. A la vérité outre les Charges ordinaires on avoit eu cinq Armées sur pié, & la Guerre civile avoit d'autant plus coûté, qu'on ne pouvoit rassasier l'avidité des Grans, dont la plupart mettoient à prix le bien ou le mal qu'ils pouvoient faire. Ce n'étoit point là néanmoins la principale source d'un si grand desordre. Le mal venoit des Financiers, qui, cachant le produit des Fermes, les tenoient toutes à moitié ou au quart de ce qu'elles valoient; encore faloit-il souvent, pour avoir de l'argent d'avance, leur faire sur ces Baux des remises si considérables, que d'une affaire d'un million à peine en revenoit-il deux ou trois cens mille livres de clair & de net au Roi. Cette déprédation avoit règné impunément pendant la Minorité, soit par la protection de ceux qui avoient leur part au batin, soit parce que dans ces tems fâcheux on



NICOLAS
*Surintend.
mort en*



FOUQUET
*les. Finances
1680.*

on avoit un si grand besoin de l'industrie des Gens d'affaires, pour trouver de l'argent comptant, qu'on n'osoit trop développer ces mystères d'iniquité.

Chambre
de Justice
établie.
Mesures
du Roi
pour faire
arrêter Mr.
Fouquet.
*Mémoires
de Mr. L.
M. D. L.F.*

La Paix étoit un tems propre à faire rendre gorge à ces Sangsuës, qui avoient profité des troubles du Roïaume pour faire leurs affaires aux dépens de celles du Roi. Mais pour ne rien faire que dans l'ordre, Sa Majesté créa une Chambre de Justice, composée de Conseillers, tirez de la plupart des Chambres Souveraines du Roïaume, pour informer des Injustices & des Concussions de tous ceux qui avoient eu part à la dissipation & aux desordres des Finances, & pour faire des Coupables une punition exemplaire. Le Roi commença par leur Chef, qui étoit celui qu'on croïoit le plus criminel. La perte de Fouquet, Surintendant des Finances, avoit été, à ce que l'on croit, résoluë par le Cardinal Mazarin; mais non pas du consentement de la Reine Mère. Il en fut pourtant abandonné à la fin à la persuasion de Madame de Chevreuse, liée d'intérêt avec Colbert, qui, après avoir eu toute la direction des affaires du Cardinal & sa confiance, avoit été dès long-tems destiné par ce Ministre pour la réforme des Finances. Cette affaire fut ménagée avec beaucoup de secret & de dissimulation de la part du Roi. Il fit beaucoup de caresses à Fouquet, & accepta une collation magnifique qu'il lui donna à Vaux-le-Vicomte, où Sa Majesté avoit passé en allant au lieu des Conférences. Cette Maison appartenoit à Fouquet, & il y faisoit une dépense si extraordinaire, que si cela eût duré encore

1661. encore quelque tems, elle fût devenue plus superbe que Fontainebleau dans le voisinage duquel elle étoit. Il y fit au Roi une réception digne de S. M. & la plus magnifique dont on eût encore entendu parler. Cette Fête surpassa même toutes celles que le Roi avoit données. Fouquet triomphoit en toutes manières, puisqu'outre le plaisir qu'il se faisoit d'étaler, sa magnificence aux yeux d'une grande Cour, il avoit encore celui de se voir aplaudi par tous les Courtisans. Il n'y en avoit pas un qui ne lui donnât de l'encens.

Le Roi lui-même en parut si content, que pour faire croire à Fouquet qu'il étoit toujours bien dans son esprit, S. M. lui dit, qu'Elle seroit bien aise de voir sceller ses Ordonnances dans un lieu si agréable. C'étoit pour faire croire au Surintendant qu'il pourroit avoir un jour les Sceaux, & le tromper d'autant mieux par cette marque aparente de confiance. C'avoit été par la même espérance qu'on l'avoit engagé peu auparavant à se défaire de sa Charge de Procureur Général, qui le mettoit à couvert des poursuites de la Chambre de Justice.

Cependant après avoir cru faire sa Cour au Roi, par cette superbe réception, il en reçut une récompense bien différente de celle qu'il en attendoit. Sa Majesté, au lieu de lui en savoir gré, jugea au contraire que tout ce que lui en avoit dit le Cardinal étoit vrai, savoir que c'étoit un grand Voleur, & que toutes les énormes dépenses qu'il faisoit ne lui coûtoient guère, parce qu'il n'y en avoit aucune qui ne fût aux dé-

pens

Causés de
la perte de
Mr. Fou-
quet. Le
Roi le fait
arrêter.

pens de Sa Majesté. Comme celle qu'il venoit de faire en cette occasion excédoit les forces d'un Particulier tel qu'il étoit, il n'en falut pas davantage pour achever de le perdre dans l'esprit du Roi. En effet il y avoit bien peu de prudence à faire tant de profusions dans la conjoncture où l'on étoit alors; toute la Cour sachant, que bien loin d'être né riche, il n'avoit pas plus de bien qu'il ne lui en falloit pour soutenir une Maison où ils étoient cinq ou six Frères. Il ne fut pas long-tems sans avoir lieu des'en repentir. Sous prétexte qu'il avoit des liaisons considérables & qu'il avoit, sans permission, fortifié Belle-Ile * sur la Côte de Bretagne, le Roi alla lui-même à Nantes pour l'y faire saisir. Le dessein de Fouquet, qui prevoyoit apparemment l'orage qui alloit fondre sur lui, étoit de faire tête au Roi dans cette Place, comptant de mettre dans son Parti plusieurs Gouverneurs de Provinces & de Places frontières, à qui il faisoit pension tout exprès. Du moins étoit-ce ce dont on l'accusoit. On en trouva même, dit-on, le Projet tout dressé parmi ses Papiers. On ne lui donna pas le tems de l'exécuter; il fut arrêté, & le Roi crut, par la démarche qu'il fit d'aller en Bretagne, que sa présence empêcheroit que personne se pût soulever en faveur de ce Ministre. Cela parut puerile aux plus seneux, mais cela flata le Roi, dans la pensée qu'il en aquerroit la réputation d'un Prince résolu, prudent, & dissimulé.

Comme Fouquet étoit naturellement vision-

Le Roi lui nomme des Commissaires. Chefs d'accusation formez contre lui.

* M. Fouquet avoit acheté cette Place de la Maison de Retz.

1661.

fionaire †, il avoit fait une liste de ses amis, comptant d'en avoir un bien plus grand nombre qu'il n'en avoit réellement. La moitié de la Cour se trouva sur ses papiers quand ils furent saisis, & en fut quelque tems dans une grande consternation: Fouquet fut premièrement conduit à Angers, ensuite à Vincennes, & de là transféré à la Bastille. Cependant le Roi nomma des Commissaires pour lui faire son Procès, & choisit les uns d'une Province & les autres d'une autre, comme si, dans l'affaire d'un homme accusé d'avoir volé tout le Roïaume, il eût fallu des Gens de toutes les parties du Roïaume pour le juger. Tous les Parens de Fouquet eurent part à sa disgrâce, aussi-bien que quelques-uns de ses amis. Mr. de Bethune, fils du Comte de Charost, Capitaine des Gardes du Corps, qui avoit épousé une de ses filles*, fut exilé avec elle. Les Frères du Prisonnier eurent le même sort que son Gendre. L'Abbé Fouquet n'en fut pas plus exempt que l'Archevêque de Narbonne, l'Evêque d'Agde, & l'Ecuyer du Roi, quoi que ce fût lui qui eût été l'Accusateur de son Frère. Il voulut emmener sa Femme avec lui dans son exil; mais comme elle ne l'avoit épousé qu'à cause de la fortune de son Frère, elle ne la vit pas plutôt renversée, qu'elle préfera un Couvent à sa Compagnie. Madame Fouquet, qui pendant la fortune de son Mari avoit été la femme du monde la plus superbe, ne ressembloit pas à sa Belle-Sœur, qui avoit a-

ban-

† Ce sont les termes de Mr. L. M. D. L. F.

* Fille de sa première femme,

bandonné le sien : elle lui rendit tous les secours dont elle étoit capable. Plusieurs de ses amies en firent de même, mais secrètement néanmoins, parce que c'étoit un Crime d'Etat, selon Colbert, que de prendre le parti d'un homme aussi coupable que Fouquet. Le moindre de ses crimes, à ce que l'on prétendoit, étoit d'avoir volé plusieurs millions. Outre les pensions qu'il distribuoit à droit & à gauche, on l'accusoit encore d'avoir tâché de faire déclarer l'Angleterre contre le Roi, & d'avoir formé des Factions dans le Royaume pour se revolter en cas qu'on le fît arrêter. On avoit trouvé dans une * de ses Maisons un Mémoire écrit de sa main, contenant la manière dont il faudroit s'y prendre pour le tirer de prison s'il y étoit une fois. Mais il est juste de l'entendre lui-même dans les Défenses qu'il donna sur tous les points de son Procès.

Les Crimes d'Etat dit-il, sont, à ce que l'on prétend,

„ I. D'avoir écrit un commencement
 „ de Projet de ce qui seroit à faire
 „ par mes Parens & Amis, en cas seu-
 „ lement qu'on me voulût perdre & oppri-
 „ mer.

„ II. D'avoir fortifié Belle-Ile & mis du
 „ Canon dedans.

„ III. D'avoir eu le Gouvernement de
 „ Concarneau.

„ IV. D'avoir pris des Ecrits de diverses per-
 „ sonnes portant engagements dans mes in-
 „ terêts.

„ ses

* L'Auteur des Mémoires de M^r. d'Artagnan dit dans une cheminée.

Réponses
de Fou-
quet aux
accusa-
tions for-
mées con-
tre lui,

1661.

Quant au premier Chef, il répond † que ce prétendu Crime d'Etat consiste en un commencement de Projet qui à la vérité lui a été représenté & qu'il a reconnu écrit de sa main, mais tout plein de ratures en forme de brouillon & minute * imparfaite, qu'il y avoit quatre ans qu'il n'avoit vu, lors qu'on le lui représenta: qu'il n'en prit la lecture qu'en courant, & que la surprise où il se trouva à la vuë d'une Pièce qu'il croyoit brulée, lui troubla tellement l'imagination, qu'à peine la mémoire lui en est demeurée: qu'il ne put obtenir ni plume, ni papier, ni encre pour faire des Notes ni de cette affaire ni de tout le reste de ce qui lui a été présenté, non plus que des Faits sur lesquels on l'a interrogé, ou des Témoins qui lui ont été confrontez.

Il supplie ensuite ceux qui pourront voir ses Mémoires d'être persuadez, en prenant Dieu à témoin, qu'une de ses plus grandes douleurs est de ne pouvoir se défendre sans parler du Cardinal Mazarin, pour faire voir à ceux qui croient qu'il lui devoit tout, ce que ce Ministre devoit au contraire à ses services. Il est vrai qu'il n'auroit peut-être pas été Surintendant sans lui; mais il proteste qu'il voudroit n'avoir jamais eu cette Charge. Il ajoûte qu'outre tout ce qu'il a fait pour lui à sa sortiedu Royaume, (qu'il a tû tant par modestie que pour ne pas attirer sa haine, aiant assez d'experience qu'il n'ai-

† Défenses de M. Fouquet sur tous les points de son Procès.
Tom. II. pag. 6. & suiv.

* E'Extrait en est ci après.

n'aimoit pas qu'on crût qu'il pût avoir des obligations si considérables à personne :) sans les autres choses qu'il a encore faites depuis son retour *, il auroit peut être eu assez de peine à demeurer Ministre. Il raporte en cet endroit avec beaucoup de moderation les sujets de plainte qu'il avoit contre ce Ministre , dont il n'avoit fait qu'exécuter les ordres , & qui malgré tout cela avoit fait tout ce qu'il avoit pu pour le perdre. Il vient ensuite au détail du Projet qui faisoit le seul Crime dont il y eût preuve contre lui. Il portoit en substance :

Que l'esprit du Cardinal étoit naturellement susceptible de toutes défiances & jalousies , particulièrement contre ceux qui étoient dans l'emploi & qui avoient aquis des amis & de la réputation. Les avis qui lui avoient été donnez de la mauvaise volonté de ce Ministre & du libre accès qu'avoient auprès de lui tous ceux qui vouloient calomnier l'Accusé & lui porter des Mémoires à son préjudice : les soins qu'il prenoit de desunir le Surintendant d'avec les Ministres & autres Personnes considérables , faisant naître des inimitiez entr'eux & les cultivant avec application , même dans sa Famille , entre ses Frères & lui : les mauvais rapports que Mazarin faisoit au Roi de sa conduite , dissimulant à Sa Majesté la vérité des services qu'il rendoit : les mauvaises affai-

Ce qu'il dit
du Car-
dinal Ma-
zarin.

Tom III.

B

res

* Le Cardinal Mazarin avoit eu besoin du Surintendant , pour liquider avant sa mort les comptes de plusieurs sommes considérables qu'il avoit maniées des deniers du Roi , & pour lesquelles ses Heritiers auroient pu être recherchez ; c'est pourquoi il ménagea alors Mr. Fouquet , & le fit , comme on a vu , un de ses Exécuteurs Testamentaires.

1661. res où il engageoit l'Abbé Fouquet & lui, pour leur susciter des Ennemis & puis les abandonner sans protection. Qu'il connoissoit d'ailleurs par plusieurs experiences, & pour l'avoir su de la propre bouche du Cardinal, que la timidité seule l'avoit empêché de pousser les personnes qu'il ne croyoit pas pouvoir accabler tout-à-fait, dans l'appréhension que, s'ils échapoient, ils n'en eussent un jour du ressentiment.

Projet de
Mr. Fou-
quet au
cas qu'il
fut arrêté,

Il expliquoit donc que si on le faisoit arrêter prisonnier, sa Mère, sa Femme, & ses Proches auroient soin de faire quelques diligences pour obtenir un Valet de Chambre, un Cuisinier & un Médecin auprès de lui. Que si le Cardinal en demeueroit là, il ne falloit rien faire davantage : même que si le Parlement vouloit faire quelques instances en sa faveur, comme aiant l'honneur d'être du Corps *, il falloit le laisser faire, pour ne paroître pas tout-à-fait abandonné : qu'il falloit empêcher qu'il n'insistât avec chaleur, de peur d'aigrir le Cardinal, & de l'exciter à faire pis. Il prioit sa Femme de se retirer dans un Couvent & de donner ordre aux affaires de sa Famille : de se servir pour Conseil dans ses affaires de quelques Amis † qu'il nomme, comme fort capables de l'assister : que sa Fille devoit aller à Calais avec son Mari, & le Comte de Charost être prié de s'y tenir, de ne rien faire, & de mettre seulement sa Place en bon état. Ensuite il nommoit les personnes de confi-

déra-

* Il ne s'étoit pas encore défait de sa Charge de Procureur Général lorsqu'il dressa ce Mémoire.

† Mrs. de Maupeau, de Harlai, Miron, Jannart, & Chanut.

dération qui lui avoient paru assez de ses amis, & qui avoient promis de lui faire plaisir dans l'occasion, soit qu'ils lui eussent de l'obligation ou non: entr'autres MM. de la Rochefoucault & de Marsillac: de Crequi, Gouverneur de Bethune, de Bar & de Mondejeu, Gouverneurs d'Amiens & d'Arras, amis de Mr. de Charost: le Maréchal Fabert & le Comte d'Estrades, qui lui avoient donné des paroles d'amitié fort précises. Il expliquoit qu'il pourroit disposer de l'Ile-Dieu, du Mont Saint Michel, & de Tombelaine, qu'il disoit pouvoir être un lieu de grande utilité pour les raisons & pour l'usage qu'il devoit expliquer plus bas. Il disoit que l'on devoit tenir Concarneau en bon état: qu'il estimoit des-Landes, qui en étoit Commandant, fort fidèle, capable & affectionné: que ses amis particuliers pourroient mettre quelques hommes dans Belle-Ile: qu'il falloit être sur ses gardes à l'égard du Maréchal de la Meilleraye, quoi qu'il lui eût donné des paroles positives d'amitié: que Gourville & Langlade étoient agissans & très capables de servir, lui ayant beaucoup d'obligation.

Toutes ces choses demeurant en cet état, il prétendoit qu'il ne fût rien fait, si on ne le vouloit point opprimer, & si on se contentoit de le tenir en prison & de lui ôter ses Emplois. Mais si on passoit plus avant, & que l'on commençât à faire des procédures contre lui, en ce cas il prioit ces Messieurs de s'employer: que Madame du Plessis-Bellièvre, qui étoit de ses amies intimes,

Intention
si qu'il dit
avoir eu
en le for-
mant.

1661. en qui il avoit toute confiance, & à qui la plupart des personnes susdites avoient fait connoître les intentions qu'elles avoient de le servir, les convieroit de le lui témoigner en cette occasion, & les engageroit, s'il se pouvoit, d'écrire & de parler en sa faveur au Cardinal: de lui répondre pour lui de toutes choses: & que se joignant tous ensemble, il étoit impossible que cela ne fît une grande impression sur son esprit, & ne le rendît moins hardi à entreprendre une violence. Que si, nonobstant toutes ses prières, il passoit outre, il falloit faire appréhender les suites: que pour cet effet on pourroit écrire quelque Manifeste & le débiter, exciter les Parlemens sur diverses occasions qui ne se présentent que trop: que ses Frères chercheroient des raisons d'Assemblées, de Sinodes, & autres affaires du Clergé: parce que si on avoit plusieurs affaires sur les bras, on ne seroit pas si hardi à pousser une telle violence.

Que le Sieur Guinant pourroit avoir quelques Vaisseaux, pourroit les armer & s'en servir, pour faire crier; qu'il falloit voir même si on pourroit enlever quelqu'un des ennemis les plus déclarez contre lui, soit Mr. le Tellier, ou autres. Qu'il falloit mettre des Matelots ou Soldats étrangers dans les Vaisseaux qui étoient à lui: qu'il falloit cultiver Mr. de Neufcheze, à qui il disoit avoir donné l'argent pour acheter la Charge de Vice-Amiral, & qui lui avoit donné des paroles formelles d'amitié; en sorte que si l'on envoïoit des Vaisseaux du Roi à Belle-Ile, il ne pressât pas la Place, &

& y laissât entrer du secours. Et qu'enfin il falloit faire toutes les choses que l'on pourroit pour venir à un bon accommodement, d'autant plus qu'on ne demanderoit que la liberté d'un homme qui donneroit caution de ne point faire de mal. Qu'il falloit que ses amis fussent avertis de prendre créance en ce que diroit Me. du Pleffis-Bellièvre, comme en ce qu'il diroit lui même, étant assuré de son affection & fidélité, & qu'elle avoit connoissance de toutes choses. Il prioit aussi le Premier Président, comme l'ayant servi utilement dans sa Charge, de s'employer auprès du Cardinal Mazarin en sa faveur, & d'y faire de grans efforts, en sorte qu'il témoignât qu'on lui feroit déplaisir de le refuser.

Voilà à peu près quelle étoit la teneur de cet Ecrit, sur lequel il faut encore observer diverses circonstances : savoir qu'il paroïssoit de deux encres, & écrit à deux fois; environ la moitié, dans laquelle il n'y avoit rien de mal, en un tems, & le reste en un autre: que dans cette première moitié il y avoit le nom de Ham, qui étoit éfacé, & qu'au dessus étoit rétabli de sa main Belle-Ile qui fut acquise depuis: que plusieurs Articles, où l'affection de son Frère l'Abbé étoit expliquée, étoient éfacez, ce qui prouve que le commencement étoit écrit en 1657. parce qu'ils s'étoient brouillez ensemble à la fin de 1658. Que dans la première page il y avoit des Chifres raturez, & au dessus écrit *Mr. le Cardinal*, & dans la seconde d'autres, au dessus desquels étoit rétabli *le Roi & la Reine*. Que la première feuille de cet Ecrit ne lui

Autres circonstances du Projet trouve dans les Papiers de Mr. Fouquet.

1661. a point été représentée, pour y reconnoître les mots qui y étoient de sa main, *en cas d'oppression seulement*. Que le Procès Verbal ni l'Inventaire de S. Mandé ne portoient point en quel lieu de son grand Cabinet il avoit été trouvé, Messieurs Poncet & Foucault lui aiant dit verbalement, que c'étoit sur une Table en vuë (ce qui l'étonna fort croïant l'avoir brûlé il y avoit plusieurs années, & ne sachant qu'en penser, parce qu'il n'avoit alors aucune connoissance de la défectuosité des Scellez & Inventaires, qu'il se persuadoit être en bonne forme;) mais que par la lecture qu'il en avoit faite depuis, il avoit vu qu'il n'en étoit fait aucune mention. C'étoit néanmoins une circonstance bien essentielle, à charge ou décharge, d'expliquer s'il étoit dans une Envelope ou Paquet cacheté, ou non; s'il étoit dans une Cassette, Cofre ou Tiroir, ou dans une Cache bien secrète *; quels autres papiers importants étoient au même lieu, ou s'il étoit seul: qui sont toutes lumières servant à confirmer ou infirmer la chose, & savoir si c'étoit un dessein formé ou non, subsistant ou non, & quelles précautions il avoit prises pour faire qu'on s'en pût servir.

Observations de l'Accusé sur ce premier Chef.

Après ces Observations générales pour détruire ce Chef, qui est le principal du Procès,

* J'ai remarqué ci-devant que l'Auteur qui a écrit sous le nom de Mr. d'Artagnan, rapporte que ce Papier fut trouvé dans une Cheminée, mais une personne qui vit encore & qui étoit de ce tems-là, m'a assuré qu'il avoit été mis après coup dans un Sac de papiers inutiles, où on l'avoit fait trouver à dessein, & que ce fut sur cela principalement qu'on se saisit de la personne de Mr. Fouquet.

cès, il semble, dit Mr. Fouquet, que le nom du Roi n'étant point en tout ce Discours, où il s'agit seulement de repousser la violence faite injustement par un homme qui n'étoit point le Maître légitime, contre un Sujet du Roi qui l'avoit bien servi, & ne cherchant aucun secours chez les Ennemis de l'Etat, où il étoit facile d'en trouver, lorsque ce Papier fut écrit; il semble, dit-il, que ce ne seroit pas un Crime d'avoir exécuté la plus grande partie du contenu en ce Projet, & d'avoir garenti sa vie en faisant peur au Cardinal par ce moïen; puisque toute voïe de se sauver d'une pareille injustice est naturelle & doit en quelque façon recevoir excuse. A plus forte raison, s'il avoit, comme il le dit lui-même, seulement donné les ordres, & concerté avec les personnes dénommées audit Ecrit: qu'il l'eût mis en lieu sûr, & disposé toutes choses dans l'intention de l'exécuter, en cas qu'il fût opprimé; de quoi l'exécution ne s'étant pas ensuivie, l'Etat ni le Peuple n'en ayant rien souffert, & le Cardinal même n'en ayant pas eu la peur; il semble que cela auroit peine à passer pour un Crime. Enfin ce dessein n'ayant été ni formé ni résolu, s'il avoit écrit au net un Projet entier de toutes les pensées qui lui pouvoient venir, & de tous les moïens qu'il avoit, ou qu'il se pouvoit procurer, en cas de perte inévitable, afin de les examiner & de prendre sur cela sa résolution; il est évident, ajoute-t-il dans le même endroit, que ce ne seroit plus rien, puisque c'est une Maxime constante dans le Droit & par l'usage du Roïau-

1661.

1661.

me, * *qu'une pensée ne se punit point.* Or de quelle autre pensée cette Loi peut-elle s'entendre que d'une pensée connue ou par discours ou par écrit ? puisque celle qui ne seroit jamais sortie de la bouche ou de la plume de celui qui l'auroit conçue, seroit aussi obscure que si elle n'étoit point du tout, & que par conséquent elle ne pourroit être mise en question, ni le cas porté devant le Juge.

Mais si ce Projet n'a pas été mis au net, s'il n'a jamais été achevé d'écrire, si jamais on n'en a fait de copie, si le Chifre sous lequel les noms devoient être cachez, en cas qu'on l'eût mis au net, n'a été que commencé, & qu'il se soit passé plusieurs années depuis ; si même ces commencemens de Projet n'ont pas été serrez ni enfermez, & qu'il soit visible que le tout a été tellement abandonné qu'il a été oublié, étant si bien sorti de sa mémoire, qu'il ne s'en souvenoit plus : s'il est prouvé qu'il ait pris une autre résolution toute contraire : s'il s'est ôté à lui-même volontairement, sans aucune con-

* *Cogitationis pœnam nemo patitur. L. 18. ff. de Pœn & L. Quisquis C. ad Leg. Jul. Majest. Car quand il est dit eadem severitate voluntatem sceleris, quâ effectum puniri : cela doit être rapporté & appliqué à l'espèce de la même Loi, laquelle parle de celui qui cum scelestam inierit factionem, aut factionis ipsius inierit sacramentum, vel dederit. Car alors la volonté aiant été suivie de quelque execution, par une Coniuration conclue & engagée par serment avec d'autres personnes, c'est le cas auquel elle peut être recherchée & punie. Mais lors qu'elle est demeurée aux termes d'une simple & nuë délibération intérieure, elle ne tombe point sous la Censure de la Justice, & la Glose in verb. eadem dit : que la volonté n'est point criminelle nisi ad actum deveniret, & qu'elle se soit manifestée par quelque action extérieure. Toute cette Remarque est de Mr. Fouquet.*

contrainte ni utilité, tous les moyens de l'exécuter, seulement de peur d'être tenté une autre fois d'y penser, & qu'il ait détruit tout ce qui est porté par cet Ecrit, en donnant des ordres directement oposez à chacun des Articles; que peut-on conclure autre chose, (c'est la dernière réflexion,) sinon qu'un homme qui voit sa perte résolue, qui a des moyens en grand nombre pour s'en garentir, & ne veut pas s'en servir, aimant mieux se remettre à la discrétion de ses ennemis, que de faire pour sa propre conservation aucune chose qui pût déplaire au Roi; s'il a été digne de blâme dans ce premier mouvement, il est assurément, dans la suite, plutôt digne de louange & de récompense?

L'Accusé s'attache ensuite à prouver que la chose va de la manière qu'il vient de dire, & qu'il n'y a aucun des Faits ci-devant allégués qui ne soit véritable & bien justifié. Je n'en rapporterai pas davantage pour ne pas trop grossir ce Volume.

Quant au second Chef, qui regarde Belle-Réponse
Ile, il répond en un mot qui est sans répli-au second
que, par la lecture du Brevet du Roi, le-Chef.
quel porte: „ que le Roi desirant que cette
„ Place fût entre les mains d'une personne
„ dont la fidélité lui fût connue, lui permit
„ d'en traiter à tel prix qu'il vouloit: d'en
„ jouir comme faisoient les précédens Sei-
„ gneurs, d'y faire travailler aux Fortifica-
„ tions & autres Ouvrages: y mettre du Ca-
„ non & des munitions de toutes sortes, &
„ telle Garnison & Officiers qu'il voudroit.
De plus qu'il y avoit Lettres Patentes du

1661.

20. Janvier 1660, vérifiées à la Chambre des Comptes de Nantes, le 2. Mars de la même année, portant non seulement la permission, mais une charge de travailler aux Réparations, Fortifications, Ouvertures de Port, & autres choses nécessaires, moien-
nant certains Privilèges accordez aux Hab-
tans.

Réponse
au troisiè-
me Chef.

Pour ce qui est du Troisième, qui regarde le Gouvernement de Concarneau, il dit, que les Provisions signées & scellées au nom de son Frère, du Gouvernement de cette Place peu importante, dont étoit aupara-
vant pourvu Mr. de Chalain Président en Bretagne, & son Fils reçu en survivance, l'un & l'autre de Robe & ses proches Pa-
rens, sont une bonne Réponse à cet Arti-
cle.

Réponse
au qua-
trième.

Le Quatrième enfin, est pour trois Ecrits trouvez entre ses Papiers, portant certains engagemens en différentes expressions, les-
dits Papiers signez *Montatelon*, *Maridor*, & *Des-Landes*. Il répond que le premier n'est point en son nom, mais au nom d'une tierce personne, par lequel il promet de ne remettre la Place de Belle-Ile que par ses Ordres, &c. On peut voir dans les Défenses du Sieur Fouquet les autres choses qu'il répond à ces trois Articles, qui dans le fond ne sont pas fort importants. Je ne dirai rien non plus des Malversations dont il fut accusé au fait des Finances: cela nous mèneroit trop loin. J'ajouterais seulement les moïens qu'il alléguait pour décliner la Jurisdiction de la Chambre de Justice, n'ayant produit ses Défenses, que comme des Ré-
pon-

ponfes qu'il allégueroit, s'il étoit devant les Juges naturels.

„ Le I. est son Privilège, de ne pouvoir être pourſuivi criminellement qu'au Parlement. les Chambres aſſemblées, lequel Privilège n'a pas été révoqué par l'Edit d'Etabliſſement de la Chambre, les paroles générales ne dérogeant jamais à un Privilège particulier.

Moyens qu'il allé-
gua pour
décliner la
Jurisdic-
tion de la
Chambre
de Juſtice.

„ Le II. les Clauſes de ſa Commiſſion de Surintendant, qui portoient qu'il ne pourroit être recherché ni pourſuivi devant aucun Juge pour l'adminiſtration des Finances, & qu'il en rendroit raiſon ſeulement à la perſonne du Roi : ſecond Privilège, qui n'a pareillement point été révoqué par le même Edit.

„ Le III. parce que l'Edit ne parle que des Officiers comptables, leurs Commis, & non point des Surintendans, lesquels n'y peuvent être compris, non plus que les Premiers Miniſtres, Chanceliers, Gardes des Sceaux, Secrétaires d'Etat, Grans Maîtres de la Maïſon du Roi, Grans Maîtres de l'Artillerie, Premiers Gentils-hommes de la Chambre, Généraux d'Armée & autres Ordonnateurs des Deniers du Roi, qui ſont perſonnes d'une qualité aſſez conſidérable pour avoir été exprimées dans ledit Edit, ſi ce n'eſt que l'on ait voulu ſurprendre le Parlement, & les Compagnies qui l'ont vérifié, afin qu'elles ne connuſſent pas ce qu'elles faiſoient.

„ Le IV. que ſ'étant rendu oppoſant à cet Edit, & à la Vérification d'icelui au

„ Parlement, aussi-tôt qu'il lui a été libre
 „ de le faire; ladite Opposition & Demande
 „ en Interpretation, pour ce qui le concerne,
 „ ne peut être traitée ailleurs.

„ Le V. que ses Parties étant de la Cham-
 „ bre, ou leurs Parens en nombre suffisant
 „ pour en évoquer, si elle étoit Juge; elle ne
 „ le peut être.

„ Le VI. que le prétendu Crime d'Etat
 „ étant notoirement de la Jurisdiction du
 „ Parlement, & de plus commis lorsque le-
 „ dit Fouquet étoit encore Procureur Gé-
 „ néral, comme avant qu'il y eût une Cham-
 „ bre établie & faisant le Principal de son
 „ Procès, le surplus ne peut être considéré
 „ que comme Accessoire & Incident qui doit
 „ suivre le Principal, & être jugé au même
 „ lieu &c.

Justifica-
 tion de
 l'Accusé
 sur un cas
 qu'on lui
 impute.

Enfin comme l'Auteur des Mémoires pu-
 bliez sous le nom de Mr. d'Artagnan, ra-
 porte qu'au commencement du Procès, dont
 je viens de parler, il courut des Billets
 scandaleux attribuez au Sieur Fouquet, où il
 perdoit de réputation quantité de personnes
 d'honneur; je ne puis m'empêcher de ra-
 porter ici ce qu'il dit pour sa justification sur
 cet Article. Voici ses propres * termes :
 „ ce que je ne puis dissimuler, dit-il, c'est
 „ l'horreur des outrages que mes ennemis
 „ ont vomis contre mon honneur au mo-
 „ ment que j'ai été arrêté, aiant mécham-
 „ ment, & par un Complot qui ne peut avoir
 „ été concerté qu'avec les Démon's les plus
 „ enragez, suposé des Lettres scandaleu-
 „ ses,

* Ceci est tiré de l'Inventaire des Pièces baillées à la
 Chambre de Justice par N. Fouquet, Tom. VIII. p. 94.

„ ses, que les plus perduës de toutes les
 „ Femmes publiques ne voudroient pas 2-
 „ voir écrites ni pensées, & d'avoir eu l'é-
 „ fronterie de les publier sous des noms de
 „ personnes de qualité, qu'on a voulu diffa-
 „ mer par là, & me rendre odieux au Roi
 „ & au Public, encore que le tout fût ca-
 „ lomnieusement forgé dans la Boutique de
 „ ces abominables Forgerons, qui n'évite-
 „ ront jamais le châtiment de leurs méchan-
 „ cetez, puis qu'elles sont si détestables, qu'e-
 „ les ne sauroient être suffisamment vengées,
 „ que par l'Enfer même qui les a produites
 „ &c. On a eu l'impudence de dire que ces
 „ Lettres dissoluës avoient été trouvées
 „ sous mes Scelletz; & ceux qui les avoient
 „ mises dans leurs poches en sortant de
 „ leurs propres maisons, ont feint de les
 „ avoir trouvées dans les miennes avec
 „ d'autres Papiers dont ils s'étoient saisis:
 „ ils y ont mêlé le nom des Personnes qui
 „ pouvoient animer le Roi contre moi; &
 „ pendant que j'étois rigoureusement dete-
 „ nu, & sans commerce, on distribuoit par
 „ tout le Roïaume les Copies de ces infame
 „ Compositions d'un infame Auteur,
 „ &c.

„ L'on n'a pas voulu me permettre d'in-
 „ former des Papiers que l'on a suposez ma-
 „ licieusement entre les miens: les Coupa-
 „ bles ont eu recours à l'Autôrité du Roi,
 „ pour les mettre à couvert d'une recher-
 „ che qu'ils ont eu raison de craindre; & il
 „ ne me reste pas de voïe humaine pour fai-
 „ re connoître la vérité. * Mais je prie le

B 7

„ Dieu

* A côté de cet Article, est une Apostille en ces termes:

En

„ Dieu Vivant, en la présence dequel j'ai
 „ dicté & signé ceci, de me perdre sans mi-
 „ séricorde, si ces infames Lettres qu'on
 „ a fait courir par le monde, ne sont des
 „ Pièces méchamment & calomnieusement
 „ fabriquées par mes Ennemis, lesquelles
 „ n'ont jamais été du nombre de mes Pa-
 „ piers; & je conjure en même tems la
 „ Justice Divine de rendre cette vérité si
 „ connue & si manifeste, que le Roi puisse
 „ apprendre l'indigne trahison qu'on a faite,
 „ non seulement à moi, mais à Sa Majesté,
 „ & les honteux artifices dont on s'est ser-
 „ vi, pour surprendre sa bonté, & pour l'a-
 „ nimer à ma perte.

On a peine à comprendre comment l'Au-
 teur des Mémoires dont j'ai parlé, a pu
 ignorer cette circonstance, puisqu'elle s'est
 passée, comme l'on voit, en présence de Mr.
 d'Artagnan. Quoi qu'il en soit, c'est ainsi
 que Mr. Fouquet répondit à tous les points
 de ses Accusations, on trouva qu'il le fai-
 soit si pertinemment, qu'un Maître des Re-
 quêtes, qui étoit un de ses Juges, entreprit
 sa Justification & fit revenir tous les autres
 du Jugement qu'ils avoient déjà porté. Ce-
 pendant comme il n'étoit pas facile de le
 justifier entièrement, devant un Tribunal où
 la suprême Puissance est la suprême Loi,
 il fut enfin condamné, comme nous le di-
 rons dans la suite, mais il se passa plus
 de trois ans sans que le Procès pût être
 jugé.

J'ai

*En écrivant ceci, j'en ai juré sur les SS. Evangiles de Dieu,
 en présence de mon Conseil, & de Mr. d'Artagnan, signé
 Fouquet.*

J'ai dit que Colbert avoit été choisi pour gouverner les Finances. C'étoit un homme d'ordre, d'un génie actif, propre à avoir de grandes vues, & d'une fermeté à ne point accorder de Grace qui fût contraire au bien public. Sous ce nouveau Ministre les choses changèrent de face : les Fermes furent publiées & données pour ce qu'elles valoient : les Gratifications supprimées ou réduites : les Gages des Officiers fixez sur le pié de la Finance, & les Charges de Manièmens, du moins les plus considérables, furent exercées par des Commis en la place des Officiers, qui, se voyant pourvus en Titres, s'imaginoient en avoir un pour piller & voler impunément dans ces tems de désordre & de confusion. Un changement si prompt parut un enchantement, tant on le croïoit difficile ; & par raport au tems passé, on avoit peine à croire qu'on ne fût pas dans un autre Etat. Le Roi se vit dans l'opulence, & bien loin d'être redevable aux Traitans & aux Financiers, ils lui devoient des sommes immenses, tant des vols qu'ils lui avoient faits dans l'adjudication des Traitez & des Fermes, que des remises excessives qu'ils en avoient tirées par surprise & par fraude. Leurs richesses prodigieuses, les superbes Palais qu'ils avoient élevez, la somptuosité de leurs meubles, la délicatesse & la profusion de leur table, tant d'autres monumens de leur orgueil & de leur luxe, étoient des témoins plus que suffisans pour convaincre ces Gens-la, nez la plupart sans bien, de maïversation & de vol.

1661.

Caractère
de Mr.
Colbert.
Bon ordre
qu'il réta-
blit dans
les Finan-
ces.

1661.

Autôrité
du Roi
sans bor-
nes.
Mémoires
de M. L.
M.D.L.F.

La Chambre de Justice procéda rigoureusement contr'eux, & contre tous ceux qui devinrent suspects par leurs richesses, de quelque manière qu'elles fussent acquises. Les prisons furent remplies de Criminels & d'Innocens : il parut qu'on en vouloit aux biens de tout le monde. Colbert, persuadé que le Roi en étoit Maître absolu, aussi bien que de la vie de ses Sujets, le fit aller un jour au Parlement pour en même tems se déclarer quitte & le premier Créancier de tous ceux qui lui devoient. Le Parlement n'eut point la liberté d'examiner ses Edits. Il fut dit que désormais il commenceroit par vérifier ceux que le Roi lui enverroit, & qu'après cela il pourroit faire ses Remontrances, ce qui dans la suite lui fut encore retranché. On peut s'imaginer quelle fut la tristesse, la crainte, & l'abattement répandus alors dans le Public, à la vuë de ces recherches & de ces violences. Voilà l'Epoque fameuse de cette Autôrité sans bornes du Roi, inouïe jusqu'à ce Siècle, qui après avoir été cause de grans biens & de grans maux, est parvenue à un tel excès, qu'elle est devenuë à charge à elle-même. On peut donc dire, avec l'Auteur des Mémoires que je cite, que l'esprit du Règne dont j'écris l'Histoire, a été, du côté de la Cour, un dessein continuel de relever l'Autôrité Roïale jusqu'à la rendre Despotique ; & du côté des Peuples, une patience & une soumission parfaite, si l'on en excepte quelques Particuliers pendant la Régence.

Le Roi, à cette jalousie de son Autôrité, joignoit la jalousie du Gouvernement. Il eut peur,

peur, sur toutes choses, parce qu'il avoit été gouverné, qu'on ne crût qu'il l'étoit encore; & par là ses trois Ministres, le Tellier, Colbert, & de Lionne, en lui disant toujours qu'il faisoit tout & qu'il étoit le Maître, éloignèrent de lui & ceux qui l'avoient bien servi, & ceux qui étoient capables de le bien servir encore. Ils le réduisirent, comme il ne parloit qu'à eux, soit à faire tout ce que chacun d'eux vouloit, en accordant tantôt une chose à l'un, & tantôt une autre chose à l'autre; soit à faire tout ce qu'ils vouloient tous trois, quand il leur plaisoit de s'accorder. On ne parla plus aux Maréchaux de Villeroi, de Gramont & de Clairembaut, ni à Mr. de Turenne, auxquels Mr. le Cardinal avoit accoutumé de communiquer les affaires importantes. Monsieur, jeune & beau, & qui ne songeoit qu'à ses plaisirs, ne fut compté pour rien: la Reine-Mère elle-même n'eut bientôt plus de part aux affaires: le Roi vécut séchement avec elle, & elle se repentit souvent d'avoir consenti à la perte de Fouquet. Pour Mr. le Prince, qui étoit depuis rentré en grace & avoit beaucoup de choses à expier, il n'osa pas dire le moindre mot, porté d'ailleurs par son naturel à une souplesse excessive pour la Cour. Cette soumission des premières têtes de l'Etat, aïra, comme on peut penser, celle de tout le reste des sujets; & l'habitude à l'esclavage ne faisant qu'augmenter, il parvint enfin au même excès que l'Autôrité.

L'érection de cette Chambre de Justice attira à Colbert la haine publique.: les Peuples, de Justice.

Essets que
produit la
Chambre
de Justice.

1661.

ples, envers qui il commençoit à se montrer dur, lui imputoient tous les maux qu'on faisoit, & regretoient Fouquet, sous qui il leur sembloit qu'ils avoient été plus heureux. On accusoit le Roi de manquer de bonne foi, en ruinant des gens dont la bourse lui avoit été si utile au besoin, & en payant ses dettes par des Taxes excessives. Colbert l'avoit prévu & alloit toujours son train. Distinguant, comme il dit, ce qui avoit été fait pendant la Minorité du Roi, de ce que le Roi auroit pu faire lui-même : il faisoit rendre compte avec la dernière severité à ceux qui avoient gouverné les Finances pendant la Régence. En quoi il semble qu'il n'avoit pas tout le tort, puisque, comme il dit encore, *le Roi ne doit pas être de pire condition qu'un Particulier, qui se relève quand il vent de ce que son Tuteur a fait contre ses intérêts.* A l'égard de la mauvaise foi dont on accusoit le Roi, il avouoit que c'est un vice dont un Prince ne doit jamais se rendre coupable, parce qu'il se prive par là des secours dont il peut avoir un extrême besoin. Qu'un Roi qui dans un tems fait un plus grand amas d'argent que celui qui roule dans son Etat, altère lui-même son revenu par l'impuissance où il met ses peuples de le paier. Qu'il doit ménager ses affaires comme un bon Père de famille, & ne pas donner un gain si excessif aux Partisans, que ses peuples en soient ruinez. Qu'autrement c'est un juste sujet de taxer les Gens d'affaires, au lieu que quand leur gain est médiocre, on les laisse jouir en paix du fruit de leur travail. Que le tems d'une

Mino-

Minorité étant toujours fâcheux, il est impossible que les Coffres du Prince ne soient chargez de beaucoup de dettes; qu'ainsi bien loin qu'il y ait de la mauvaise foi à s'aquitter alors par la voie de recherche, il n'y a pas au contraire de moïen plus doux & qui fasse moins crier. En quoi il semble accuser de mauvaise foi le Prince, qui, aiant souffert lui même les malversations des Gens d'affaires, & qui s'en étant servi au besoin, les rechercheroit après cela avec rigueur quand ils ne lui seroient plus utiles. Ce seroit effectivement le moïen de ne trouver plus personne qui voulût le secourir dans ses nécessitez.

Je reviens au Surintendant, à qui on faisoit toujours le procès avec beaucoup de chaleur. Plus le peuple le plaignoit & souhaitoit qu'il pût se justifier, plus Colbert s'efforçoit de le perdre & de le faire même condamner à la mort. Le Tellier, quoi que son Ennemi capital, ne voulut agir ni directement ni indirectement contre lui. Il commençoit à entrer en jalousie de la bonne volonté que le Roi témoignoit à Colbert, & l'on faisoit passer pour une injustice le traitement que ce Ministre faisoit au Surintendant. Il s'y passoit effectivement des choses criantes, & qui faisoient bien voir qu'on vouloit sa perte à quelque prix que ce fût. A peine avoit il pu trouver un Avocat qui osât prendre sa défense, & il n'y avoit presque point de Commissaires qui ne le condamnaient déjà à la mort. Cette nouvelle réjouïssoit le Ministre, qui avoit la foiblesse de croire qu'il ne seroit jamais en sûreté qu'il

Jugement
rendu con-
tre M^r.
Fouquet.

1661.

qu'il n'eût mis cette Tête à bas. Il n'en alla pourtant pas ainsi. Après une infinité d'Interrogatoires, Fouquet fut jugé & condamné à un Bannissement perpétuel. Le Ministre, surpris de ce Jugement, auquel il ne s'attendoit pas, remontra au Roi que Fouquet aiant connoissance de toutes les affaires du Roïaume, il n'y auroit pas de sûreté à le laisser dans les Pais étrangers, & que de crainte qu'il n'en abusât, Sa Majesté devoit changer sa peine en une Prison perpétuelle. Ce conseil fut approuvé & suivi: Fouquet fut conduit au Château de Moret, à deux lieues au dessus de Fontainebleau, & de là transferé dans la Citadelle de Pignerol.

Naissance
de Mr. le
Dauphin.

Depuis le Mariage du Roi, le Roïaume jouissoit d'une profonde Paix, & n'avoit rien à desirer que d'heureux fruits de ce Mariage. Le Ciel, favorable aux vœux de la France, lui accorda de bonne heure un Prince, dont la naissance acheva de mettre le comble à l'attente publique. Ce fut le 1. de Novembre que nâquit à Fontainebleau Mr. le Dauphin. La joie fut universelle par tout le Roïaume, & le même jour on chanta un *Te Deum* dans l'Eglise de Nôtre Dame de Paris, pour rendre grâces à Dieu de ce premier & heureux fruit de l'Auguste Alliance de Leurs Majestez. Toutes les Cours Souveraines & le Corps de ville y assistèrent, & le soir on tira un magnifique Feu d'artifice devant l'Hôtel de Ville, au bruit des Tambours & au son des Trompettes. La joie publique éclata dans les autres quartiers par les illuminations & les feux que l'on alluma dans toutes les rues. Le

Le Roi continuoit de s'appliquer aux affaires; mais quelque assiduité qu'il y apportât, il ne laissoit pas de donner aussi une partie de son tems aux plaisirs. Ce ne furent depuis son Mariage que réjouissances, Festins, Balets, Courses de bagues, Carousels, tous Passe-tems qu'une ingenieuse & opulente oisiveté a inventez pour divertir les Rois, & pour briller aux yeux du peuple, qui aime le spectacle & qui ne juge de leur puissance que par ces aparences de Grandeur. Jamais Prince n'a mieux entendu que Louis XIV. cette pompe de bienséance qui fait honneur au Trône quand on ne la pousse pas trop loin, & qui relève l'éclat de la Roïauté quand on n'en fait pas une occupation. Mais ces plaisirs d'éclat n'étoient pas pour lui les plus touchans. Il avoit le cœur tendre, & il lui faloit une Passion pour l'amuser.

1661.

Divertissemens de la Cour.

J'ai dit, il n'y a pas long-tems, qu'il avoit fait une Maîtresse; ce fut Mademoiselle de la Valière * qui n'avoit rien de recommandable du côté de la beauté, mais dont l'esprit, rempli de mille charmes, joint avec une belle ame, éloignée de toute dissimulation & de tout intérêt, la faisoit préférer à bien d'autres. Le hazard fut pourtant ce qui en decida. La Connétable Colonne étoit partie, & cette séparation ne s'étoit pas faite sans verser beaucoup de larmes de part & d'autre. Le Roi l'avoit conduite à son Carrosse en cet état, & en y montant, l'ame outrée de douleur & de dépit, elle avoit dit à son

Amours du Roi & de Mademoiselle de la Valière.

* Louise Françoise de la Baumele Blanc de la Valière, Duchesse de Vanjour, &c.

1661.

à son Amant qui lui paroissoit plus mort que
 viv : *Vous pleurez, vous êtes Roi, vous m'aimez ; cependant je suis malheureuse & je pars.*
 Paroles remarquables & pleines d'un grand
 sens ! qu'un fameux Poëte * de nos jours,
 pour justifier la foiblesse du Roi en cette oc-
 casion, a apliquées à un sujet pareil en les
 mettant dans la bouche d'une grande Rei-
 ne. Ce départ causa au Roi un chagrin
 mortel. Mais comme le tems vient à bout
 de tout & que Sa Majesté étoit dans la fleur
 de son âge, elle s'en consola peu à peu. La
 Cour étoit alors remplie de Dames qui cher-
 choient à prendre parti, & qui n'étoient pas
 inhumaines, si on en croit les Écrivains de
 ce tems-là. L'abondance a ses incommo-
 ditez. Au milieu de tant de Beutez, le
 Roi ne savoit en faveur de laquelle se dé-
 terminer. Il se plaignoit même quelquefois
 en leur présence, que son cœur n'avoit plus
 d'occupation. Un jour qu'il étoit chez Ma-
 dame, beaucoup plus chagrin qu'à l'ordi-
 naire, le Duc de Roquelaure, l'un des hom-
 mes du Roïaume le plus agréable, s'avisa
 de dire au Roi pour le divertir, que la Va-
 lière l'aimoit passionnément. En effet, elle
 avoit commencé à l'aimer la première & el-
 le

* Racine dans *Berenice* Act. IV. Sc. V. où cette Reine
 s'adressant à Titus qui ne pouvoit se résoudre ni à la voir par-
 tir, ni à la retenir, dit :

Vous êtes Empereur, Seigneur, & vous pleurez !

Mr. Bayle, dans ses Réponses aux Questions d'un Pro-
 vincial, Tom. III. s'inscrit en faux contre cet *Adieu* de la
 Connétable, mais son autorité doit-elle l'emporter sur le senti-
 ment de tout Paris, & l'Auteur des Mémoires qu'il cite, at-
 tribuez à la Connétable, ne peut il pas avoir eu ses raisons
 pour ne point rapporter ce fait ?



LOUISE FRANÇOISE DE LA BAUME LE BLANC

Duchesse de Valois.

le avoit dit plusieurs fois à quelques-unes de ses Amies, qu'elle auroit souhaité qu'il ne fût pas Roi. Roquelaure dit là-dessus mille choses plaisantes, & excita la curiosité du Roi. Sa Majesté, qui n'avoit jamais remarqué cette Fille, demanda qui elle étoit; & le hazard l'ayant fait passer un autre jour devant la Chambre du Roi, comme il en sortoit pour retourner encore chez Madame, *la voilà, Sire*, dit Roquelaure, qui la fit approcher en même tems, en la raillant de ce qu'elle n'en vouloit qu'à des Monarques. Cette raillerie la jetta dans un desordre dont elle ne put se tirer. Le Roi la rassura & lui parla fort obligeamment. Cependant, comme il n'y trouva rien pour lors qui fût capable de lui plaire, il dit un jour au Comte de Guiche, que par reconnaissance il vouloit la marier à un Marquis de ses Amis; & sur ce que le Comte répondit que ce Marquis aimoit la Beauté, il est vrai, repliqua le Roi, que la Valière n'est pas belle, mais je l'embellirai par le bien que je lui ferai.

La Valière étoit d'une taille médiocre, mais fort déliée, un peu boiteuse, blonde & blanche, marquée de petite Verole, les yeux bruns, les regards quelquefois languissans & quelquefois pleins de feu, la bouche grande & vermeille; mais ses dents n'avoient rien de beau, point de gorge, le bras plat, mais au reste d'un esprit brillant, vif, & qui avoit quelque littérature: avec cela généreuse & sincère: bonne amie, éloignée de ce qu'on appelle Coquetterie, & plus capable que personne du monde d'un grand at-

Portrait de
cette fille.
Où le Roi
la vit pour
la première
fois:

1661.

tachement. L'Histoire * des Amours du Palais Royal n'en fait qu'une petite Bourgeoise de Tours. Cependant je trouve † qu'elle étoit d'une Famille alliée à celle de Beauvau le-Rivau, l'une des plus nobles de la Province. Je ne sai qui l'introduisit à la Cour, ni quel âge elle avoit quand elle y vint : il suffit de dire qu'elle étoit Fille d'honneur de Madame, & que ce fut chez cette Princesse que le Roi la vit & commença de l'aimer. Elle avoit seule toute la part aux fréquentes visites que le Roi rendoit à Madame, & sur lesquelles on débita tant de mauvais Contes, dans la pensée que le Roi étoit amoureux de sa Belle Sœur. Mais il est certain que ces bruits étoient mal fondés. Les assiduités du Roi pour Madame étoient mal expliquées : il n'y alloit que pour voir sa nouvelle Maîtresse, & un jour qu'il trouva moyen de l'entretenir dans l'Anti-Chambre durant deux heures entières, il fut si satisfait de sa conversation, qu'il commença de faire par amour ce qu'il n'avoit fait jusqu'alors que par reconnoissance.

Chagrin
que Madame
en
conçut.
*Mémoires
de Mr. L.
M.D.L.F.*

Il est vrai que Madame, Princesse ambitieuse & coquette, avoit eu, à ce qu'on croit, quelque prétension sur le cœur du Roi; & comme on croit aisément ce que l'on souhaite, elle s'imagina que c'étoit pour elle-même que le Roi avoit de l'inclination. Quoiqu'il y ait lieu de croire qu'elle n'eût pas

* *Bussi Rabutin dans l'Histoire amoureuse des Gaules.*
Pag. 336.

† *Dans le Catalogue des Ecrits de Mr. de Marolles*
Abbé de Ville loin, Pag. 8.

pas voulu pousser cette affaire à bout, il est certain que la pensée lui en fit plaisir, & donna quelque inquiétude à la Reine-Mère. Ainsi quand Madames s'aperçut qu'elle avoit peu de part aux fréquentes visites du Roi, & qu'elle servoit seulement de prétexte à celles qu'il faisoit à la Valière, elle en conçut un dépit extrême. Elle ne pouvoit digérer qu'une de ses Filles d'honneur lui enlevât une Conquête qu'elle avoit regardée comme assurée, & dit à ceux * qui étoient avec elle, un jour que le Roi entretenoit la Valière dans un des coins de la Chambre :

„ je ne sai si je serai long-tems le prétexte
 „ de tout ceci : je ne saurois voir sans hon-
 „ te que les gens prennent des attachemens
 „ si bas & si indignes, & je ne conçois pas
 „ comment une si grande fierté a pu si fort
 „ se ravaler ”. Mais l'inégalité des condi-
 tions n'est jamais un obstacle à l'amour. Le Cœur des Rois est fait comme celui des autres hommes, & lors que l'amour s'en empare, il applanit toutes les difficultez & réunit les choses les plus éloignées. Le Roi ne pouvoit aimer dans ses Etats une personne de son rang : il falloit qu'il descendît ou qu'il vécût sans Maîtresse ; & comme il y avoit peu de Princesses capables de l'attacher, il salut qu'à l'exemple des Rois ses Prédécesseurs, il portât ses vœux aux simples Demoiselles. Le Roi tint son amour caché pendant quelque tems, aiant de grands égards pour la Reine, à qui il craignoit de donner du chagrin. Cependant les fréquen-

Tom. III.

C

tes

* Le Comte de Guiche, Fils aîné du Maréchal de Gramont, & Melle. de Montalet, Confidente de Madame.

1661.

tes visites qu'il faisoit chez Madame, & un présent d'un Colier de Perles & de Boucles d'oreilles de Diamans, que le Roi fit à sa Maîtresse, révélèrent enfin le secret. Ceux qui vouloient plaire au Roi faisoient la Cour à la nouvelle Favorite. Madame de Choisi, qui étoit revenuë de son exil*, s'empressoit à instruire cette aimable personne de la manière dont elle devoit se comporter dans sa nouvelle fortune. Il ne manqua pas de gens qui firent auprès d'elle le même personnage. Le Comte de *** Premier Gentilhomme de la Chambre, & la Marquise de M. *** s'y montrèrent des plus empressés. Cela leur fut compté pour beaucoup, de sorte qu'ils montèrent ensuite à la plus haute faveur.

Traverfes
que la Va-
lière eut à
essuyer.

Il n'en fut pas de même de ceux qui se soulevèrent contre le choix de Sa Majesté. Ils ressentirent bien-tôt des effets de son indignation. Cependant la crainte de lui déplaire n'empêcha pas quelques personnes de traverser ses amours. La Comtesse de Soissons, que le Roi avoit aimée, fut au desespoir de ce qu'il lui préféreroit une Fille, dont le mérite lui paroissoit au dessous du sien. Elle s'étoit renduë à l'amour du Marquis de Vardes † qui, quoi qu'il ne fût plus dans sa première jeunesse, étoit plus aimable encore par son esprit, par ses manières infi-

* Elle étoit Femme du Chancelier du Duc d'Orleans, & avoit été exilée à cause de ses liaisons avec ce Prince & le Prince de Condé.

† On a cru que ce fut par ordre du Roi qu'il s'attacha à la Comtesse, & que le Roi fut son Confident. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il fit ce qu'il fit plus par ambition que par amour.

insinuantes, & même par sa figure, que plusieurs des jeunes gens de la Cour. Madame, pour se dépiquer de l'inclination qu'elle avoit pour le Roi, avoit aussi écouté favorablement le Comte de Guiche, jeune homme bien fait, & qui, à beaucoup d'esprit & de courage, joignoit encore plus d'audace. Ces quatre personnes, qui virent avec chagrin que la Valière possédoit seule le Roi, formèrent le dessein de la perdre, pour rester les Maîtres à la Cour. Ils s'imaginèrent que si par quelque moïen la jeune Reine pouvoit savoir le Commerce du Roi avec la Valière, elle éclateroit & feroit éclater la Reine-Mère: de manière que le Roi ne pourroit s'empêcher de se défaire de sa Maîtresse. Il n'étoit pas facile d'apprendre une chose comme celle-la à la Reine, sans que quelqu'un s'en aperçût.

Quand Sa Majesté étoit venuë en France, elle ne savoit pas un mot de François. Elle n'en avoit pas encore beaucoup appris depuis qu'elle y étoit arrivée, tellement que quand on lui vouloit dire quelque chose, il falloit toujours le recommencer trois ou quatre fois, avant qu'elle le pût comprendre. Dans cet embarras ils résolurent tous quatre d'écrire là-dessus une Lettre, comme de la part du Roi d'Espagne à sa Fille, qui l'avertissoit des Amours du Roi. Cette Lettre fut composée par Vardes, & traduite en Espagnol par le Comte de Guiche, qui se piquoit de savoir plusieurs Langues. La Lettre arriva à bon port & sans que personne se doutât pour lors d'où elle venoit. La jeune Reine, qui aimoit son Mari passion-

On en
avertit la
Reine.
Mémoires
de M. L. M.
D. L. F.

1661.

nément, & d'autant plus qu'elle en avoit été véritablement aimée pendant la première année de son Mariage, fut outrée de douleur. La Reine Mère prit son parti. Le Roi en eut beaucoup de chagrin & d'inquiétude, mais il ne quitta pas pour cela sa Maîtresse. Quand la jeune Reine lui en parla, il lui répondit qu'il n'aimoit point à être gêné : qu'il en usoit civilement avec elle, puisqu'il n'avoit pas d'autre lit que le sien, & qu'ainsi il la prioit de mettre fin à ses plaintes. Toute sa mauvaise humeur retomba sur ceux qui avoient eu la hardiesse de l'attaquer par un endroit si sensible. Toutefois, loin de se douter d'où cela lui venoit, il appela Vardes, pour qui il avoit une inclination singulière, & consulta avec lui, qui ce pouvoit être qui avoit osé l'offenser. Vardes détourna malicieusement le soupçon sur Madame de Navailles, Dame d'honneur de la Reine, dont l'humeur austère avoit déplu au Roi. Cette Dame avoit fait griller toutes les avenues de chez les Filles de la Reine, pour empêcher le Roi d'aller voir Mademoiselle de la Mothe, dont j'ai déjà parlé. Elle avoit été poussée à cela par la Comtesse de Soissons, qui avoit toujours pour but de se défaire de la Valière. Madame de Navailles fut chassée, sans que l'on dît pourquoi, & son Mari fut compris dans sa disgrâce. Il se passa ensuite un tems considérable, sans que le Roi pût savoir d'où étoient venus à la Reine les avis qu'on lui avoit donnez.

Le Roi le
fait & pu-
nit l'Au-
teur de
son cha-
grin.

Pendant ce tems-là, Vardes étoit toujours l'homme de la Cour le mieux avec son Maî-
tre,

tre, & celui dont le Roi recherchoit le plus l'aprobation. Il arriva pour son malheur que le Comte de Guiche aiant été chassé, à cause de la hardiesse qu'il avoit eue d'élever ses desirs jusqu'à Madame, cette Princesse forma quelque dessein sur Vardes, & voulut lui faire abandonner la Comtesse de Soissons. Celle-ci fut retenir son Amant, & fière de ce succès, elle tint un jour sur cela à un Balet des discours dont Madame fut outrée. La querelle s'échauffant, Vardes, pour plaire à la Comtesse, fit une imprudence qui ne se peut pardonner à un homme de son âge. Un jour qu'il trouva le Chevalier de Lorraine, Favori de Monsieur, auprès de Mademoiselle de Fiennes, Fille d'honneur de Madame, il lui dit d'un ton moqueur : *Comment, Monsieur, un Prince fait comme vous s'amuse-t-il aux Soubrettes? Les Maîtresses ne sont pas trop bonnes pour vous.* Ce discours, que le Chevalier de Lorraine dit à son Ami, le Marquis de Villeroi, & qui fut peut-être entendu par d'autres, parvint bien-tôt aux oreilles de Madame. Elle s'en plaignit au Roi, & Vardes fut envoyé à la Bastille. On crut d'abord que ce ne seroit que pour quelques jours ; mais ses Ennemis aiant aigri l'esprit de Madame, elle découvrit le secret de la Lettre Espagnole qu'ils avoient écrite de concert. Le Roi fut d'autant plus irrité, qu'il se voioit trahi par ceux qu'il avoit le plus aimez. La Comtesse de Soissons fut exilée en Champagne, dont son Mari avoit le Gouvernement, & Vardes fut envoyé dans un cachot à la Citadelle de Montpellier.

1661.

Hommage
rendu au
Roi pour
le Duché
de Bar.

Le refus que faisoit le Duc Charles de Lorraine d'accepter les conditions, sous lesquelles il avoit été compris dans le Traité des Pirenées, sembloit devoir attirer la perte entière de ses Etats. Le Duché de Bar, qui en compose une partie, le rendoit Vassal de la Couronne de France, & pouvoit être confisqué suivant la rigueur du Droit. Cependant le Roi voiant tous ses Ennemis desarmez, & le Duc abandonné même par ceux, qui avoient le plus contribué à l'éloigner de son devoir, le traita plus favorablement que ce Prince n'eût osé l'espérer. Sa Majesté avoit fait le dernier de Février un Traité avec lui, par lequel les Villes de Stenai, Clermont, Jamets, & Dun, demouroient à la France; & le Duc s'engageoit à desarmer, à la réserve de la Compagnie de ses Gardes, de ses Chevaulegers, & des Garnisons de ses Places. Les Fortifications de Nanci devoient être rasées. Néanmoins le Roi lui rendit non seulement la Lorraine, mais encore le Duché de Bar; se reservant seulement un passage en Allemagne. Une des principales conditions fut que huit jours après la signature du Traité, le Duc, à l'exemple de ses Predecesseurs, rendroit hommage au Roi pour le Duché de Bar, ancienne Mouvance du Comté de Champagne, ce qui fut exécuté.

Querelle
des Am-
bassadeurs
de France
& d'Es-
pagne sur la
Préemi-
nence en-
tre les
deux Cou-
ronnes,

Tout étoit tranquille au dedans & au dehors de l'Etat, si on en excepte les Pour-
suites que la Chambre de Justice faisoit aux
Gens d'affaires: quand un accident impre-
vu pensa renouveler une Guerre d'autant
plus fâcheuse, qu'il ne s'agissoit ni de Villes

ni

ni de Provinces, mais de défendre la Dignité de la Couronne attaquée par les Espagnols dans l'endroit le plus sensible. La France prétend depuis long-tems d'avoir sur tous les autres Etats l'honneur de la Préséance. Il n'est pas de mon sujet d'examiner sur quoi cette Prétension est fondée; il suffit de dire que depuis plus de treize Siècles que cette Monarchie subsiste, elle étoit en possession, aussi ancienne que paisible, de n'avoir point de Concurrent pour le rang & la préséance; quand Philippe II. Roi d'Espagne entreprit * le premier de la lui disputer. Philippe perdit sa cause à Venise † à Rome, & en Pologne; & les Ambassadeurs d'Espagne n'ont jamais disputé le pas à ceux de France, qu'avec autant de honte pour eux que de gloire pour les François. Néanmoins ils ont toujours renouvelé cette prétension, jusqu'à ce que le Roi ait obligé le Roi d'Espagne d'y renoncer expressément, à l'occasion de la Dispute que je vais rapporter.

Les Commissaires nommez de la part des deux Rois pour régler à l'amiable les Limites & les Dépendances des Places cedées dans les Pais-Bas, étoient encore assemblez, & n'avoient pas entièrement levé les difficultés qui s'étoient rencontrées en leur Commission, quand il arriva à Londres une chose qui pensa rallumer la guerre éteinte depuis si peu de tems, & qui l'auroit effectivement rallumée, si le Roi Philippe IV. qui

Dispute pour le pas entre les Ambassadeurs de France & d'Espagne à Londres.
Mém. des Politiques de Mr du Mont. Hist. d'Angleterre. Hist. de Hol-

C 4

étoit

* La dispute commença à Venise en 1558.

† A Venise en 1558. à Rome en 1564. en Pologne en 1661.

1661. étoit âgé & infirme, & qui ne craignoit rien tant que de laisser en mourant son Etat embarrassé d'une nouvelle Guerre, ne l'eût prévenuë en donnant au Roi une satisfaction, que, dans tout autre tems, il ne lui auroit sans doute pas accordée.

Le Comte d'Estrades, Ambassadeur du Roi, & le Baron de Batteville, ou selon d'autres de Vatteville, Ambassadeur de Sa Majesté Catholique, résidoient tous deux à Londres auprès de Sa Majesté Britannique. De longue main ils ne se vouloient point de bien ; mais comme il est mal-séant à des Ministres du premier Ordre, de laisser paroître dans les fonctions de leur Ministère aucun autre intérêt que celui de l'Etat qu'ils servent, ils cherchoient à prétexter leur inimitié particulière des Droits & des Prérogatives de leurs Maîtres. Dans cet esprit, ils s'avisèrent réciproquement l'un & l'autre de prendre l'occasion d'une Entrée publique qui se devoit faire à Londres le 10. d'Octobre de cette année, par l'Ambassadeur Extraordinaire de Suède *, pour se faire quelque outrage signalé. Le Comte d'Estrades, en y envoiant ses Carosses, suivant la coutume, renforça son train, & donna ordre à ses Gens de prendre le devant à quelque prix que ce fût, & d'en venir aux dernières extrémités, plutôt que de souffrir que les Carosses du Baron de Batteville marchassent devant les siens, ou même alternativement. Le Baron de son côté, bien résolu à ne point céder, avoit fait escorter ses Carosses du plus grand nombre de Domestiques qu'il avoit

* Le Comte de Brabé.

avoit pu envoïer à cette Entrée: & sachant que le Comte d'Estrades s'étoit vanté qu'en cas de résistance, il feroit couper les traits des Chevaux, il avoit eu la précaution de les faire garnir de chaînes de fer couvertes de cuir, & de s'assûrer par argent de quantité d'Anglois d'entre le menu peuple, qui devoient se trouver là pour seconder ses gens en cas de besoin. Tout cela ne se put faire si secrètement que la Cour n'en fût avertie, & comme on y étoit très-bien informé de l'animosité qui étoit entre ces deux Ministres, le Duc d'York * envoïa une Compagnie de Cavalerie, & trois Compagnies de son Régiment d'Infanterie, pour empêcher le desordre & les voyes de fait. Mais cette précaution fut inutile, parce que ces Compagnies, n'osant pas agir offensivement contre aucune des Parties, à cause du Privilège des Ambassadeurs, furent réduites à servir seulement de témoins & de spectateurs, sans pouvoir mettre ordre à rien. Le Combat fut sanglant & opiniâtré, plusieurs personnes y demeurèrent de part & d'autre, mais à la fin les Espagnols l'emportèrent, parce qu'ayant d'abord tué les chevaux, ils n'avoient garde de marcher, & que quand les François voulurent couper les traits du Carosse du Baron de Batteville, suivant l'ordre qu'ils en avoient reçu de leur Maître, ils les trouvèrent garnis de fer; cela fut cause que le Roi d'Angleterre régla, qu'à l'avenir les Carosses des Ministres Etrangers ne se trouveroient plus aux Cérémonies.

C 5

Ce-

* Depuis Roi d'Angleterre sous le nom de Jacques II.

1661.

Cependant les Espagnols comme en triomphe accompagnèrent seuls l'Ambassadeur de Suède l'épée nuë à la main , & faisant retentir toutes les ruës où ils passoient de cris de joie. Cette action parut basse aux gens de bon sens. On avoit peine à comprendre ce que Batteville prétendoit par une Rodomontade si hors de saison. On ne savoit si c'étoit un coup de sa tête ou s'il en étoit avoué. Ce Baron * n'étoit point un étourdi, ni un homme neuf , qui sans un ordre supérieur eût voulu se signaler par un zèle aussi indiscret, qui exposoit son Maître, ou à essuyer un affront en avouant que son Ministre avoit eu tort de contester le rang & la prééminence , ou à voir renouveler une guerre d'autant plus funeste, qu'il paroïssoit moins que jamais en état de la soutenir. D'un autre côté le Roi d'Espagne étant infirme , & la Monarchie sur le declin, & épuisée d'argent & de forces , il n'y avoit guère d'apparence que dans le commencement d'une Paix désirée avec tant d'ardeur, & achetée avec tant de peine , l'Espagne eût voulu la rompre pour le Pas : Elle qui n'en étoit jamais venue à de telles extrémités , non pas même au milieu de sa plus grande splendeur.

Le Roi
venoit avoir
raison de
l'injure
faite à son
Ambassa-
deur.

Quoiqu'il en soit, le Comte d'Elstrades, qui n'avoit pas eu l'avantage du Combat, prit le parti de la Plainte ; & le Roi se trouvant fort scandalisé de cette affaire, fit dire au Comte de Fuensaldaigne, Ambassadeur d'Espagne à la Cour, de se retirer dans 24 heures,

* Il avoit été Ambassadeur en plusieurs Cours & Gouverneur de St. Sébastien.

res, & de ne s'arrêter en aucune Ville, jusqu'à ce qu'il fût hors du Roïaume; & au Marquis de la Fuente, que le Roi Catholique avoit choisi pour relever le Comte de Fuenfaldagne en qualité d'Ambassadeur Extraordinaire, de n'y point entrer. Sa Majesté envoya aussi ordre au Gouverneur de Peronne d'empêcher que le Marquis de Caracène, Commandant pour le Roi C. dans les Pays-Bas, ne passât par cette Ville pour s'en retourner en Espagne, nonobstant le Passeport dont il étoit déjà pourvu de la part de Sa Majesté. Elle fit pareillement commander aux Commissaires qu'elle avoit députez sur la Frontière des Pais-Bas, pour l'exécution du dernier Traité de Paix, de rompre tout commerce avec les Commissaires députez pour le même effet de la part du Roi Catholique. En même tems Sa Majesté dépêcha le Sieur du Vouldi, l'un des Gentilshommes Ordinaires de sa Maison, vers l'Archevêque * d'Ambrun, son Ambassadeur à Madrid, pour l'informer de tout ce qui s'étoit passé en cette affaire, & lui ordonner d'en demander une Reparation authentique, & de se retirer en cas qu'on refusât de l'accorder. C'est assez la Coutume du Conseil d'Espagne de faire languir les moindres affaires; soit que cette lenteur soit un Mystère de Politique, pour rendre les gens plus dociles en épuisant leur patience, soit que ce soit l'effet du tempérament de la Nation & d'une Coutume sans Mystère. Cependant dès que l'Archevêque eût demandé satisfaction, le Roi

* *George d'Aubusson, ensuite Evêque de Metz,*

1661. d'Espagne lui promit de la donner au Roi son Gendre. Nous dirons dans la suite de quelle manière cela se fit.

En ce tems-là le Roi supprima la Charge de Colonel Général de l'Infanterie, vacante par la mort de Bernard de Nogaret, Duc d'Epéron, & S. M. fit ensuite tous les Mestres de Camp d'Infanterie Colonels de leurs Regimens.

1662.

Promo-
tion des
Cheva-
liers de
l'Ordre
du St. Es-
prit.

Medailles
sur le Regne
de Louis le
Grand.
Mémoires
de Buffi
Rabutin.
Tom. III.

Le premier jour de l'an 1662. est marqué par une nombreuse Promotion que le Roi fit de Chevaliers du St. Esprit. Le nombre de Cent dont cet Ordre est composé se trouvant réduit à Quarante, le Roi résolut de le rendre complet. Entre les Grans de son Roïaume & parmi ceux qui à la Noblesse de leur extraction avoient joint de grans Services, il choisit les Soixante qu'il jugea les plus dignes, & les nomma pour être Chevaliers. Sa Majesté ne pouvoit mieux placer cette Grace qu'après une longue Guerre, qui l'avoit fait mériter à la plûpart de ceux qui reçurent cet honneur. La Cérémonie se fit avec grande Pompe dans l'Eglise des Grans Augustins, où par les Statuts de l'Ordre elle doit être faite quand le Roi est à Paris. Henri III. Roi de France & de Pologne, avoit institué cet Ordre le jour de la Pentecôte, comme un Monument de sa reconnoissance, de ce qu'à pareil jour il avoit été honoré des Couronnes * de ces deux Royaumes. Ce Roi voïant que plusieurs personnes se laissoient aller à embrasser

* De celle de Pologne en 1573. & de celle de France en 1574. après la mort de Charles IX.

braffer la nouvelle Doctrine, comme on appelle celle des Religionnaires, crut que cette noble Société dans laquelle ils auroient esperance d'être admis, seroit capable de les retenir; parce qu'outre la preuve d'une ancienne & véritable Noblesse qu'on étoit obligé de faire, il falloit encore être de la Religion Catholique-Romaine. Il esperoit aussi que s'étant fait le Chef & le Grand Maître de cet Ordre, ceux qui y seroient reçus en seroient plus étroitement attachez à son service & à sa Personne, par le Vœu & le Serment qu'ils feroient devant lui. D'ailleurs l'Ordre de St. Michel s'étant fort avili & presque entièrement aboli depuis quelques années, ce Monarque en voulut relever la gloire par un Ordre nouveau. Les ornemens & habits des Chevaliers, & les Cérémonies de leur reception, marquoient en effet par leur magnificence, que cet Ordre avoit quelque chose de plus grand, que toutes les autres Dignitez de Chevalerie qui se conféroient ailleurs.

Le Roi avoit nommé dès le trois de Décembre de l'année dernière les Personnes qu'il vouloit faire Chevaliers le 1. de celle-ci : & le dernier jour du même mois, Sa Majesté s'étant renduë sur les deux heures à l'Hôtel de Luines, près des Grans Augustins, avec les anciens Chevaliers du St. Esprit & ceux qui le devoient être, qu'on appelle Chevaliers Novices, il en partit peu de tems après dans l'ordre qui suit. Les Gardes de la Grande Prévôté de l'Hôtel, & les Cent Suisses de la Garde marchaient

Ordre de
la Céré-
monie.

1662. les premiers , & ensuite les Trompettes & les Tambours. Les quatre Herauts d'Armes precedoient les Chevaliers Novices , qui alloient deux à deux vêtus de Toile d'argent avec les Chausses retroussées à l'antique, le Bas de soie gris de perle, le Soulier blanc, & la Mule de velours noir. La Toque étoit aussi de velours noir, aiant le bord relevé d'une agraffe de diamans & orné d'une aigrette: leurs Cappes aussi de velours noir étoient enrichies d'une broderie de soie , relevée de perles & de pierreries. Les Officiers de l'Ordre venoient ensuite en habit de Cérémonie. L'Huissier marchoit seul portant une Masse de vermeil doré, & le Héraut d'armes aussi seul; le Sieur de la Bazinière, Prévôt & Maître des Cérémonies de l'Ordre, avoit à droite le Sieur de Nouveau, Grand Tresorier, & à gauche le Sieur de Castille, Secrétaire de l'Ordre qui marchaient tous trois de front, vêtus de blanc avec les Chausses retroussées, & aiant de grans Manteaux de velours violet semez de flammes d'or & bordezz d'une broderie d'or & de soie, représentant les Chiffres de l'Ordre, avec un petit Mantelet par-dessus de toile d'or, à fond verd, bordé de colombes d'argent. L'Evêque de Rhodéz, Chancelier de l'Ordre, marchoit seul après, en Camail & en Rochet, le Bonnet en tête & couvert d'un grand Manteau du même Ordre. Ensuite les anciens Chevaliers venoient deux à deux, avec des habits de toile d'argent, & aiant les grans Manteaux par dessus, tous brodezz comme les autres. Monsieur alloit seul, & deux Huissiers de la Cham-

Chambre , portant la Masse , précédoient immédiatement le Roi , qui , vêtu comme les autres anciens Chevaliers , faisoit voir tant de Majesté , qu'il se faisoit distinguer de tous les autres. La queue de son manteau étoit portée par le Marquis de Bellefonds , qu'il avoit choisi pour sa naissance & pour sa valeur. L'Archevêque de Rouën , l'Evêque de Lisieux , l'ancien Evêque de Rennes , & l'Evêque du Mans , en Camail & en Rochet , suivoient comme Chevaliers Novices. Les Gardes du Corps faisoient la clôture avec les 200. Gentilshommes de la Maison du Roi , portant leurs Becs-de-Corbin. Les Herauts d'armes étant arrivez au Chœur de l'Eglise se rangèrent aux deux côtez de l'entrée , & laissèrent passer les Chevaliers Novices , qui s'étant avancez jusqu'au milieu , firent leur première reverence à l'Autel , la seconde vers le Siège qui étoit reservé pour le Roi près de l'Autel , & la troisième aux Reines qui étoient placées du même côté , & aux Ambassadeurs des Rois & Princes étrangers , assis sur un banc à gauche. Les anciens Chevaliers en firent autant à leur tour. Le Roi étant entré fit aussi la reverence à l'Autel , aux Reines , aux Ambassadeurs , & aux Chevaliers. Les Séances étant prises , chacun se mit à genoux , & l'on commença la Cérémonie par des Prières à Dieu pour attirer les Benedictions sur l'Assemblée. Quelque tems après les Herauts & tous les Officiers de l'Ordre vinrent au devant du Roi , qui alla prendre sa place sur un fauteuil de

1662. velours tanné à fleurs de lis d'or, au côté gauche de l'Autel, posé sur une Estrade élevée de deux marches, sous un Dais. Le Chancelier se mit à sa droite, le Trésorier proche, le Secrétaire à sa gauche, & le Maître des Cérémonies devant lui. Les Prélats, qui avoient été nommez par le Roi pour être reçus à l'Ordre, s'approchèrent, & s'étant mis à genoux, le Secrétaire donna le Formulaire du Serment au plus ancien, qui le lut tout haut, & ils promirent tous de l'observer en touchant le Livre des Evangiles, présenté par le Chancelier. S'étant ensuite levez, on leur mit une Soutanelle violette, ornée de la grande Croix de l'Ordre, & le Roi leur donna à chacun le Cordon bleu où la Croix étoit attachée, qu'il prenoit des mains du Trésorier du Marc d'or. Cette Cérémonie étant faite, on chanta les Vêpres où l'Archevêque de Lion officia en Habits Pontificaux.

Le lendemain, premier Jour de l'Année, lors-que tous les Chevaliers de l'ancienne & nouvelle Création eurent pris leurs places dans le Chœur de la même Eglise, le même Archevêque de Lion célébra pontificalement la Messe, à laquelle S. M. assista, & après laquelle ils se rendirent tous au Réfectoire où un Dîné magnifique les attendoit. L'après-dînée S. M. en habit violet & les Chevaliers de l'Ordre en habits noirs, assistèrent aux Vêpres qui furent chantées, selon l'usage de l'Eglise Romaine, pour le repos de l'ame des Chevaliers morts.

Je ne dois pas oublier l'action que fit en 1662. cette rencontre le Maréchal Fabert, Gouverneur de Sedan, qui refusa par modestie l'honneur que le Roi vouloit lui faire, de le mettre au nombre des Chevaliers. Il ne descendoit pas de ces Maisons dont l'ancienne Noblesse est un degré pour monter à toutes sortes de Dignitez ; mais ce fut une distinction d'autant plus glorieuse pour lui, de ce que son seul mérite & ses services avoient engagé le Roi à lui vouloir faire cet honneur. Il s'étoit d'abord attaché au Cardinal de la Valette, qui lui trouvant de l'esprit & du courage, l'avoit employé dans sa Maison, & puis l'avoit fait Major du Régiment de Rambures. Le Cardinal de Richelieu connoissant son mérite, lui avoit fait avoir une Compagnie au Regiment des Gardes de Louis XIII. Ensuite Frederic de la Tour, Duc de Bouillon, aiant été arrêté, on lui avoit donné le Gouvernement de Sedan. Lors que le Cardinal Mazarin étoit sorti de France pendant la guerre civile, il lui avoit confié ses Nièces, son argent & ses pierreries. A son retour il lui avoit fait donner une Armée à commander, avec laquelle il avoit pris Stenai en 1654. & le Cardinal avoit fait récompenser ses services du Bâton de Maréchal de France. Quand le Roi nomma les Chevaliers, S. M. écrivit au Maréchal Fabert qui étoit à Sedan, qu'il se disposât à venir recevoir cet honneur au premier jour de l'an, & que cependant il fît faire ses preuves, & les autres choses nécessaires pour cette Cérémonie. Le Maréchal

Action remarquable du Maréchal Fabert en cette occasion,

1662. réchal manda à Sa Majesté, qu'il avoit toute la reconnoissance qu'il devoit pour une aussi grande Grace que celle qu'elle lui vouloit faire; mais qu'il ne la pouvoit accepter, parce qu'il falloit jurer que les preuves que l'on donnoit de sa Noblesse étoient véritables, & que pour rien au monde il ne voudroit faire un faux serment. Le Roi voulut le dispenser des preuves de trois Races, en considération de ce qu'il étoit déjà Officier de la Couronne; mais il aim mieux faire louer sa modestie, que de consentir que pour le favoriser, il se fit quelque chose contre les Statuts de cet Ordre; & il crut avoir assez d'obligation au Roi par plusieurs Graces qu'il en avoit reçues, sans lui être encore redevable de cette faveur particulière.

Cette action parut belle, & fut admirée comme venant d'un homme qui se trouvoit assez paré par sa vertu, sans vouloir acheter d'autres ornemens de la moindre tache à son honneur. Cependant la plupart des Courtisans dirent, les uns que c'étoit une action de vanité, & les autres de bassesse; mais peut être que la véritable raison pour laquelle ils la blamèrent, fut qu'ils ne se sentoient pas le cœur assez bien fait pour l'imiter. Quoi qu'il en soit, l'Ordre fut envoyé au Prince de Conti, au Duc de Beaufort, à Merinville, à Polignac & à Castries, parce que les uns servoient le Roi dans les Etats de Languedoc, & les autres ailleurs, & qu'ils ne pouvoient quitter le service.

Le Duel
aboli.

En même tems que le Roi rendoit justice

ce à ceux qui l'avoient bien servi, il tenoit rigoureusement la main à l'observation des Loix & à l'établissement du bon ordre dans le Roïaume. Un faux point d'honneur avoit si fort allumé en France la fureur des Duels, que tous les Edits des Règnes précédens n'avoient pu l'arrêter. Cette gloire étoit réservée à la Sagesse du Roi. Le premier jour de sa Majorité il avoit fait un Edit contre les Duels, & depuis il s'imposa la Loi de n'accorder jamais de Grace aux Coupables. Cette sévérité salutaire a entièrement aboli la pernicieuse coutume qui avoit souvent coûté à la France le plus pur sang de sa Noblesse.

A ces marques de Justice & de Sagesse, il en ajouta une autre de Liberalité. La Disette de blé étoit fort grande cette année en France. Le Roïaume, & particulièrement la Ville de Paris, étoient menacez d'une grande Famine; & le peuple auroit eu beaucoup à souffrir, si le Roi, par une sage prévoyance, n'eût de bonne heure fait venir des Païs étrangers une grande quantité de Blez. On en fit du pain, & Sa Majesté ordonna qu'il fût distribué dans le Palais des Thuilleries; ce qui fut d'un si grand secours, qu'on ne s'aperçut presque point de la nécessité publique.

Du moins les Plaisirs n'en diminuèrent-ils point à la Cour. Sur la fin de l'année dernière, le Roi voulut augmenter la joie de ses peuples par un Spectacle digne de sa Magnificence, & ordonna pour celle-ci tous les préparatifs d'un Caroufel. La grande Place qui est devant le Palais des Thuilleries fut choisie à ce dessein, & on la disposa en forme d'un Camp fermé de doubles Barrières,

Liberalité
du Roi
pendant la
Famine.

Caroufel
aux Thuil-
leries.

1662. res, & entouré d'Amphithéâtres propres à contenir un grand nombre de Spectateurs. Il en vint de toutes les Provinces du Roïaume, & la Curiosité attira même beaucoup d'Etrangers. Il y eut cinq Quadrilles sous le nom de cinq Nations différentes. Le Roi, vêtu à la Romaine, marchoit à la tête de la première, qui représentoit les Romains; & dans sa marche, comme dans les Courses, il se fit autant admirer par sa bonne grace & par son adresse, que par la Majesté qui brilloit dans toute sa personne. Monsieur, Frère du Roi, étoit à la tête de la seconde Quadrille, qui représentoit les Perses. La troisième, qui étoit conduite par le Prince de Condé, représentoit les Turcs. Le Duc d'Enguien commandoit la quatrième, qui représentoit les Indiens; & le Duc de Guise conduisoit la cinquième, qui représentoit les Sauvages. La Reine, la Reine Mère, la Reine d'Angleterre & toutes les Princesses de la Cour, contribuèrent par leur présence aux agrémens de la Fête, qui dura trois jours; & les Reines y distribuèrent les prix. Le Marquis de Bellefonds, de la Quadrille de Monsieur, reçut le premier jour des mains de la Reine, le premier Prix, qui étoit une Boîte de portraits, garnie de Diamans; & le second jour le Comte de Sault, de la Quadrille du Prince de Condé, reçut des mains de la Reine Mère, un Diamant fort riche.

Droit de
préséance
reconnu
par l'Espa-
gne.

Le Conseil d'Espagne fut deux ou trois mois à se déterminer sur la Satisfaction que le Roi demandoit, pour l'insulte faite à Londres à son Ambassadeur. Il n'étoit nullement disposé à l'accorder, & croïoit au contraire que

que le Baron de Batteville n'avoit fait que son devoir, & que par conséquent il ne méritoit que des louanges. Mais le Pacifique Philippe IV. dont les uniques vuës étoient, comme j'ai dit, de laisser son Roïaume en paix à son Fils, en jugea autrement, & sans trop se faire presser accorda de bonne grace, ce qu'il n'étoit pas dans la résolution de refuser au peril d'une guerre. Il faut avouër que ce fut une grande démarche à ce Roi, de quelque côté qu'on la considère; il ne pouvoit guère s'y déterminer sans engager l'honneur de sa Couronne. Mais je ne croi pourtant pas que l'on en puisse précisément tirer toutes les conséquences que les François en tirent. Quoi qu'il en soit, le Baron de Batteville fut révoqué, & le Roi Catholique promit à l'Archevêque d'Ambrun qu'il enverroit ordre à tous ses Ambassadeurs, tant en Angleterre que dans les autres Cours, de s'abstenir de se trouver en aucune cérémonie où se trouveroient les Ambassadeurs du Roi Très-Chrétien. Il promit de plus que le Marquis de la Fuente, qu'il avoit choisi pour son Ambassadeur Extraordinaire près de Sa Majesté, lui en feroit sa Déclaration en la première Audience qu'il auroit d'elle, & en effet il la fit le vingt-quatrième du mois de Mars 1662. dans la forme & dans les termes contenus au Procès verbal que je rapporte ici.

„ Ce jourd'hui vingt-quatrième du mois
 „ de Mars, Sa Majesté aiant eu agréable de
 „ donner audience dans son grand Cabinet
 „ audit Marquis de la Fuente, nouvelle-
 „ ment arrivé en sa Cour, & Mr. le Com-
 „ te

Déclara-
 tion de
 l'Ambas-
 sateur de
 cette Cour-
 ronne à ce
 sujet.

1662.

„ te d'Armagnac l'ayant amené à Sa Ma-
 „ jesté, ledit Marquis de la Fuente, après
 „ lui avoir présenté la Lettre de Créance
 „ du Roi Catholique, qui le déclaroit son
 „ Ambassadeur, & fait ses complimens en
 „ la manière accoutumée, rendit à Sa Ma-
 „ jesté une seconde Lettre du Roi Catholi-
 „ que, aussi en créance sur lui, au sujet de
 „ l'attentat commis par ledit Batteville, &
 „ ensuite le Marquis en présence de nous
 „ Louis Phelipeaux, Sieur de la Vrillière,
 „ Comte de Saint Florentin, Baron de Her-
 „ vivif & de Château-Neuf sur Loire, Com-
 „ mandeur des Ordres du Roi : Henri de
 „ Guenegaut, Seigneur du Pleffis, Marquis
 „ de Planci, Vicomte de Semoine, Baron
 „ de Saint Just, Commandeur des Ordres
 „ de Sa Majesté : Michel le Tellier aussi
 „ Commandeur desdits Ordres, & Louis
 „ Henri de Lomenie, Comte de Brienne
 „ & de Montbron, Baron de Pougi, tous
 „ Conseillers du Roi nôtre dit Seigneur en
 „ ses Conseils, Secretaires d'Etat & de ses
 „ Commandemens, a dit à haute voix en
 „ Espagnol :

SIRE,

Discours
 qu'il fait
 au Roi.

„ Le Roi mon Maître m'a commandé de
 „ remettre entre les Roïales mains de Vo-
 „ tre Majesté cette Lettre qui est en créan-
 „ ce sur moi, de ce que je représenterai en
 „ son Roïal nom à Votre Majesté, en ré-
 „ ponse de celle qu'il reçut de Votre Ma-
 „ jesté à Madrid par les mains de l'Arche-
 „ vêque

„ vêque d'Ambrun, son Ambassadeur, le
 „ 24. Octobre de l'année dernière 1661. dat-
 „ tée de Fontainebleau le dix-septième du
 „ même mois, sur laquelle il m'a ordonné
 „ de dire à Votre Majesté, qu'il a été fort
 „ fâché du cas arrivé à Londres le dix dudit
 „ mois d'Octobre, entre les Ambassadeurs
 „ de Votre Majesté auprès de la Personne du
 „ Roi d'Angleterre, pour la compétence
 „ du rang que devoient tenir leurs Carosses
 „ en l'Entrée Publique d'un Ambassadeur
 „ Extraordinaire de Suède, à cause du dé-
 „ plaisir que Votre Majesté a reçu de cet
 „ accident, lequel a causé la même surpri-
 „ se au Roi mon Maître que celle qu'avoit
 „ eue Votre Majesté, & qu'aussi dès qu'il
 „ a eu cet avis, il a ordonné au Baron de
 „ Batteville son dit Ambassadeur de sortir
 „ de Londres, & de se rendre en Espagne,
 „ le révoquant de l'Emploi qu'il avoit,
 „ pour donner satisfaction à Votre Majes-
 „ té, & témoigner contre lui le ressenti-
 „ ment que mériteroient ses excès. En outre
 „ il m'a ordonné d'assurer Votre Majesté
 „ qu'il a envoyé ses Ordres à tous les Am-
 „ bassadeurs & Ministres, tant en Angle-
 „ terre, comme en toutes les Cours où ré-
 „ sident & résideront lesdits Ministres, &
 „ où se pourront présenter de pareilles dif-
 „ ficultez, pour raison des Compétences,
 „ afin qu'ils s'abstiennent & ne concourent
 „ point avec les Ambassadeurs & Ministres
 „ de Votre Majesté en toutes les Fonctions
 „ & Cérémonies Publiques, auxquelles les
 „ Ambassadeurs & Ministres de Votre Ma-
 „ jesté assisteront.

A quoi Sa Majesté répondit :

„ Je suss bien aise d'avoir entendu la Décla-
„ ration que vous m'avez faite de la part du
„ Roi votre Maître, d'autant qu'elle m'oblige-
„ ra de continuer à bien vivre avec lui.

„ Ensuite le Marquis de la Fuente s'é-
„ tant retrié, Sa Majesté adressant la parole
„ au Nonce de sa Sainteté & à tous les Am-
„ bassadeurs & Résidens qui étoient présens,
„ dit :

„ Vous avez oui la Déclaration que l'Am-
„ bassadeur d'Espagne m'a faite, je vous prie
„ de l'écrire à vos Maîtres, afin qu'ils sachent
„ que le Roi Catholique a donné ordre à tous
„ ses Ambassadeurs, de céder les rangs aux
„ miens en toutes occasions.

„ A laquelle Audience ont été présens
„ Mr. le Duc d'Orleans, le Prince de Con-
„ dé, le Duc d'Enguien, le Chancelier,
„ plusieurs Ducs, Pairs, & Officiers de la
„ Couronne, & autres Notables Personna-
„ ges du Conseil de Sa Majesté : ensemble
„ tous les Ambassadeurs, Résidens ou En-
„ voïez étant présentement en cette Cour,
„ lesquels y ont été conviez, le Nonce du
„ Pape, les Ambassadeurs de Venise & de
„ Savoïe, Mantouë, Modène, & Parme,
„ les Ambassadeurs de Suède, les trois Ex-
„ traordinaires de Hollande, avec l'Or-
„ dinaire, les Envoïez & Résidens de
„ Maïence, Trêves, Brandebourg, &
„ Palatin, de l'Archiduc d'Inspruk, du
„ Duc de Neubourg, des Ducs de Lu-
„ nebourg, Brunswick, du Landgra-
„ ve

„ ve de Hesse, de l'Evêque de Spire, & du 1662.
 „ Prince d'Orange. Fait à Paris ce 24. Mars
 „ 1662.

Il y a quatre choses à remarquer dans ce Procès Verbal. La première que le Roi Très-Chrétien reçut le Discours du Marquis de la Fuente pour une Déclaration formelle qu'à l'avenir l'Espagne céderoit la main & le pas à la France. La seconde que les termes du Marquis sont équivoques, en ce qu'il promet de la part du Roi son maître qu'à l'avenir ses Ambassadeurs & Ministres s'abstiendront, & ne concourront point avec les Ambassadeurs & Ministres de Sa Majesté Très-Chrétienne, sans expliquer si ce sera précisément en cédant ou seulement en s'abstenant de se trouver dans les lieux & Cérémonies Publiques où cette difficulté pourroit de nouveau se rencontrer. La troisième que ce Procès Verbal est un Acte passé & attesté par les seuls Ministres de France, qui en cette occasion étoient parties intéressées, & nullement reconnus par ceux du Roi Catholique. Et la quatrième enfin que Sa Majesté Très-Chrétienne attendit que le Marquis de la Fuente se fût retiré, pour dire aux Ministres des autres Princes, qu'ils avoient été témoins de la Déclaration qu'il venoit de lui faire de la part du Roi Catholique, qu'à l'avenir ses Ministres céderoient en toutes les occasions aux siens.

Si cette affaire fut terminée aussi avantageusement pour la France qu'elle l'a cru.

Je n'ai pas dessein de rien décider sur une Question si délicate; je rapporterai seulement ce qui fut dit là-dessus par de fort habiles gens de l'un & de l'autre Parti. Les

1662.

François disoient que , malgré les termes ambigus du Marquis de la Fuente , on n'en pouvoit conclurre autre chose , sinon qu'à l'avenir les Ministres du Roi Catholique céderoient à ceux du Roi Très-Chrétien dans les Cérémonies Publiques & en toutes rencontres , & que l'on ne sauroit donner aucun autre sens à ces termes , *afin qu'ils s'abstiennent & ne concourent point , &c.* à quoi ils ajoûtoient que s'il n'avoit été question que de s'absenter & non pas de céder , le Marquis de la Fuente auroit pu aisément s'expliquer d'une manière claire & intelligible en disant : *afin qu'ils s'abstiennent & s'absentent de toutes les Fonctions & Cérémonies auxquelles les Ambassadeurs de Votre Majesté assisteront , & afin d'éviter par ce moien toutes les occasions qui pourroient faire naître des disputes sur le sujet de la Compétence.* A cela les Espagnols répondoient , que le Roi Catholique n'avoit garde de s'exclurre lui-même en la personne de ses Ministres de toutes les Cérémonies Publiques pour l'amour du Roi de France , & que c'étoit assez qu'il consentît à se réduire à l'égalité , sans prétendre plus l'emporter , & que c'est l'unique sens naturel qu'on puisse donner aux paroles du Marquis de la Fuente , étant certain que par toute la terre , *ne pas concourir* ne signifie point *céder* , mais seulement *ne pas s'empresser pour l'emporter.* Ils ajoûtoient que si le Roi Catholique avoit été dans la résolution de céder la Prééminence au Roi Très-Chrétien , il auroit fort bien su ordonner à son Ambassadeur de s'expliquer en termes propres , & que si Sa Majesté Très-
Chrê-

Chrétienne l'avoit ainsi prétendu, elle n'au- 1662.
roit eu garde de se contenter des termes é-
quivoques du Marquis. Qu'une marque é-
vidente de cela, c'est que Sa Majesté avoit
observé de ne rien dire de la Cession pré-
tendue, jusqu'à ce que l'Ambassadeur se
fût retiré, dans la crainte, sans doute, que
si elle l'avoit fait en sa présence, il ne se
fût expliqué plus clairement, & qu'au fonds,
comme la chose s'étoit passée verbalement,
on avoit encore lieu de douter si dans l'Ac-
te qui en fut fait par les quatre Secretaires
d'Etat, on n'avoit point inséré un mot pour
l'autre, ou de propos délibéré, ou plus
vraisemblablement faute de mémoire. Ce
qu'il y a de certain, c'est qu'on n'a point
vu que depuis ce tems-là les Ministres d'Es-
pagne aient été plus disposez qu'auparavant
à céder le pas à ceux de France. Ils ont
constamment prétendu l'égalité sans jamais
s'en départir, & il n'est pas à supposer qu'ils
l'aient fait sans ordre.

Ce fut pendant cette Audience que le Roi Suite des
apprit la retraite de Mademoiselle de la Va- Amours
lière dans le Couvent de Chaillot. On ne du Roi &
cessoit de la maltraiter chez Madame, & de Made-
les Reines venant encore à la charge lui de la Va-
faisoient souvent des reproches très-durs & lière.
très-mortifiants. Elle s'étoit contentée plu-
sieurs fois d'en pleurer; mais enfin poussée
à bout par les choses outrageantes qu'on lui
dit dans une Visite que les Reines rendi-
rent un jour à Madame, elle prit la résolu-
tion désespérée de s'aller enfermer pour le
reste de ses jours. Soit que son desespoir
l'empêchât de raisonner, soit qu'elle crai-

1662.

gnît que le Roi ne voulût pas consentir à sa retraite, elle partit sans le lui faire savoir. Sa Majesté l'aprit, comme j'ai dit, à l'Audience de l'Ambassadeur d'Espagne, & l'auroit sans doute quittée brusquement, si par bonheur la Harangue ne se fût pas trouvée finie. Le seul nom de la Valière, prononcé par le Marquis de Sourdis qui étoit en conversation auprès du Roi avec le Duc de St. Aignan & qui parloit assez bas, fit tourner la tête à Sa Majesté qui demanda ce qu'ils disoient de la Valière. Sourdis répondit qu'elle s'étoit retirée au Couvent de Chaillot. Le Roi, frappé de cette nouvelle comme d'un coup de foudre, commanda qu'on fit venir un Carosse pour l'aller trouver. Mais il n'eut pas la patience d'attendre qu'il fût prêt; il monta d'abord à cheval, & poussa à toutes jambes jusqu'à Chaillot. La Reine, qui le vit partir, voulut l'arrêter & lui faire quelque remontrance; mais il la repoussa & ne voulut pas seulement l'écouter. On dit que cette Princesse étonnée, se contenta de lui dire gravement, *en vérité, Sire, vous n'êtes guère Maître de vos passions*: Et que le Roi, en la regardant d'un œil de dépit, répondit, *si je ne le suis pas de mes passions, Madame, j'espère que je le serai de ceux qui me font pièce*, & là-dessus donna des deux. Il arriva tout échauffé au Couvent & demanda Mademoiselle de la Valière, qui parut aussi-tôt à la Grille. Le changement qu'il remarqua sur son visage le toucha tellement, qu'il ne put retenir ses larmes. Il lui fit des reproches de la manière dont elle étoit partie, auxquels la Belle ne répondit aussi

aussi qu'en pleurant. Ce langage muet aiant duré quelque tems , fit place aux discours les plus passionnez & les plus tendres. Le Roi essuia ses pleurs & ceux de sa Maîtresse ; & usant enfin de son Autorité, il la fit monter dans un Carosse avec lui. Quelque répugnance que Mademoiselle de la Valière eût à retourner à la Cour, dans la crainte d'avoir encore des duretez à essuier de la part des deux Reines & de Madame : elle se laissa fléchir aux assurances que le Roi lui donna d'y mettre ordre. On se rend sans peine aux sollicitations d'un Amant & d'un Amant absolu. Le Roi savoit se faire obéir ; & quoi qu'il eût pour la Reine les égards que la bienséance demandoit, il espéroit de l'engager, aussi bien que Madame, à avoir désormais plus de ménagement pour la Valière. Néanmoins pour la voir avec plus de liberté & lui épargner les chagrins auxquels elle craignoit de s'exposer encore, il lui proposa de lui donner un Equipage & un Hôtel ; mais cette Belle le refusa d'abord. Elle rentra donc chez Madame où le Roi la mena lui-même, & pria cette Princesse d'avoir soin d'une Personne qui lui étoit plus chère que sa vie. Madame lui répondit séchement, *vous me donnez-là un bel emploi, Sire, je ferai ce que Votre Majesté m'ordonne, & je la regarderai comme une Fille qui vous appartient.* Le Roi ne répliqua rien & ne fit pas semblant d'entendre le sens de cette équivoque. Il rendit à Mademoiselle de la Valière des visites plus fréquentes & plus longues qu'au paravant, & lui fit quantité de beaux présens, qui achevèrent d'exciter la

1662. jalousie de toutes les Dames de la Cour.

Le Roi
n'en fait
plus-mistère, & se
déclare à
la vuë de
toute la
Cour.
*Histoire
Amoureuse
des Gai-
les par le
Comte de
Bussi Rabu-
tin.*

Je ne m'amuserai point à décrire toutes les circonstances de ces Amours : les déclarations que le Roi fit à sa Maîtresse : les petits soins qu'il lui rendit & tout ce qui a coûtume de précéder l'heureux moment de la conclusion. Quoi que les Rois ne soupirent pas long-tems d'ordinaire, notre Monarque oublia qu'il l'étoit en cette occasion. Il fit tout ce que fait l'Amant le plus timide. Il est vrai aussi que la Valière considéroit moins en lui le Sceptre que la Personne, & qu'elle n'aimoit que Louis indépendamment de sa qualité de Roi. Cette Fille avoit de la Vertu ; mais quelle Vertu est à l'épreuve d'une Passion tendre & réciproque ? Son cœur étoit touché du mérite personnel de ce jeune Prince : elle lui fit enfin un sacrifice de ce qu'elle avoit de plus cher. Elle n'eut pas lieu de s'en repentir. Il falloit qu'elle fût bien sûre de ses charmes, pour ne craindre pas que les faveurs éteignissent l'ardeur de son Amant. Il n'en fut dans la suite que plus empressé & plus tendre. Chacun fait les témoignages publics qu'il lui en donna. Ce Commerce faisant bruit à la Cour, la Reine-Mère voulut user de son Autorité pour le faire cesser. Mais le Roi lui parla d'une manière qui ne lui donna pas envie de revenir une autre fois à la charge.

Il affecta de dire devant elle dans un Cercle qui se tenoit dans son Cabinet, qu'on avoit mauvaise grace de prêcher la Vertu quand on étoit sur le retour, & de paroître si sévère pour les autres quand on ne l'avoit pas. Ces discours & de-
- sem-

semblables firent connoître à tout le monde qu'on s'oposeroit inutilement à une passion déclarée & dont le Roi ne faisoit plus mystère. La jeune Reine elle même, après plusieurs plaintes sans fruit, fut obligée de prendre son parti. Qu'auroit-elle pu faire autre chose, quand ceux à qui elle s'ouvroit là-dessus, lui disoient pour toute consolation, que* le Roi son Père en avoit fait tout autant ?

Cependant cette Princesse se chagrina si fort qu'elle en tomba malade. Le Roi, qui avoit pour elle de la tendresse, en fut touché. Il lui rendit visite, & la trouva dans un si grand accablement qu'il en pleura. Il pleuroit facilement, comme nous l'avons vu ; mais après tout ses larmes étoient des marques de son extrême sensibilité. On s'en aperçut, & une Dame qui remarqua qu'il étoit fâché qu'on les vît, lui dit tout haut de ne point cacher le seul remède qui pût guérir la Reine. C'étoit un éfet de son étoile d'être amoureux en plus d'un endroit. La tendresse qu'il avoit pour la Reine étoit une tendresse d'Epoux qui ne faisoit point de tort aux ardeurs de Galant. Son Amour pour Mademoiselle de la Vallière n'en étoit pas moins vif ; & comme on ne peut pas suffire à tout, le Roi tout jeune & vigoureux qu'il étoit tomba malade à son tour. Sa maladie fut même assez fâcheuse & accompagnée de délire. Il parloit continuellement de sa Maîtresse, & demandoit toujours à la voir. Mais les Médecins s'y opo-

Chagrin
que la
Reine en
conçut.

D 4

soient

* C'est ce que lui dit le Marquis de la Fuente, Ambassadeur d'Espagne, un jour que la Reine se plaignoit à lui de la manière d'agir du Roi.

1662.

soient, de crainte que sa présence n'irritât son mal. On peut juger des allarmes que la Belle souffroit de son côté : elle ne dormoit point : elle étoit plus morte que vive , & charmoit sa douleur en écrivant du moins tous les jours à celui qu'elle ne pouvoit voir. Un jour pourtant que le Roi se trouva mieux, il commanda au Duc de * * * de lui faire venir sa Maîtresse. Il ne pouvoit plus résister à son impatience. Ce Duc, pour le satisfaire, alla promptement chercher Mademoiselle de la Valière qui n'étoit pas moins impatiente de voir son Amant. La Cour étoit fort grosse chez le Roi quand elle y arriva. Le Monarque s'en défit bien-tôt sur quelque prétexte, pour passer dans une autre Chambre où l'on avoit fait entrer la Valière. Il suffit de connoître l'amour pour juger de ce qui se passa dans cette entrevue. Le Roi foible & convalescent voulut lui donner des marques d'une santé parfaite. Il fit un effort qui pensa lui coûter la vie. Mais sa jeunesse & son bon tempérament le tirèrent encore de ce danger. L'Amour qui avoit fait le mal, ne vouloit pas qu'il fût sans remède. Il le reservoit à d'autres combats où la bravoure de ce Héros devoit se signaler. Cependant la Valière devint grosse, & fut Mère d'une Fille*, qui fut appelée Mademoiselle de Blois. J'avance exprès ce récit pour n'être pas obligé d'y revenir.

J'ai

* Marie Anne de Bourbon, née au mois d'Octobre 1666. & mariée en 1680. à Louis Armand de Bourbon, Prince de Conti.

J'ai dû dire plus haut, que cette Fille, 1662.

que nous appellerons Dame desormais, parce que le Roi la fit Duchesse, avoit enfin accepté le *Palais Brion* *, où Sa Majesté l'avoit logée, & lui avoit fait sa Maison, aiant mis auprès d'elle une Fille de confiance, nommée Marion † Bourlasque. Comme je ne m'attache pas à suivre l'ordre des tems dans le récit de ces Amours, pour ne pas interrompre trop souvent la narration de choses plus importantes, j'espère que l'on me pardonnera aisément ces petites transpositions. J'ajouterais encore, pour n'en faire pas à deux fois, que cet accouchement de la nouvelle Duchesse fut suivi l'année d'après d'un autre *, qui marquoit que la possession n'avoit rien diminué de l'ardeur du Roi. Elle étoit au Louvre avec son Amant dans un de ces momens où l'on ne peut souffrir de tiers, quand elle fut surprise de ce mal qui fait tant crier. La douleur fut si violente & les convulsions si terribles, que jamais homme ne se trouva si embarrassé que le fut alors le Roi. Il appela du monde par les fenêtres, & cria qu'on allât vite avertir deux Dames † qu'il nomma. Une Fille de la Duchesse courut en même tems à la Sage-femme ordinaire; mais toutes vin-

D 5

rent

Le Roi le trouve à l'accouchement de Mademoiselle de la Vallière. Ce que l'amour lui fit faire en cette occasion.
Histoire Amoureuse des Gaules par le Comte de Buffi Rabutin

* Ce Palais répondoit au bout du Jardin du Palais Royal, où il avoit une issue. On fit en ce tems-là l'Anagramme de Palais Brion, & l'on trouva Bon à plaisir.

† Elle étoit de Linn, & fut mariée depuis au Sr. de Pleffis Vautelet, Ordinaire de chez le Roi.

* D'où naquit en Octobre 1667. Louis de Bourbon, Comte de Vermandois, Amiral de France, mort à Courtrai en Novembre 1683.

† Madame de Montauxier & Madame de Choisi.

1662.

rent trop tard pour empêcher que la Veste du Roi, en broderie de Perles & de Diamans, la plus magnifique du monde, ne portât des marques du desordre. Elles trouvèrent le Roi qui suoit à grosses gouttes d'avoir soutenu sa Maîtresse dans les douleurs. Elle n'avoit point respecté sa parure, & lui avoit déchiré un Collet de mille-écus en se pendant à son cou : elle ne pouvoit souffrir d'être touchée par d'autres mains, que par celles qui étoient accoutumées à manier des Sceptres & des Couronnes. Il est certain que le Roi fit en cette occasion des choses fort passionnées, & d'autant plus propres à marquer l'excès de son amour, qu'il avoit ordinairement une extrême répugnance à entrer seulement dans la Chambre de la Reine, lors qu'elle étoit en cet état. Mais tout cela n'étoit rien, en comparaison de la sensibilité qu'il fit paroître lors que la Duchesse étant tombée dans une syncopè très-violente, Madame de Choisi s'écria, *elle est morte !* Le Roi faillit à mourir aussi : il fondoit en larmes & crioit de la manière du monde la plus douloureuse, *rendez la moi & prenez tout ce que j'ai.* Il étoit à genoux au pié de son lit, immobile comme une statue, sinon dans de certains momens où il jettoit des cris si pitoïables, que les Dames & les Médecins en avoient le cœur percé de douleur. La Malade revint enfin, & son premier mouvement aiant été de regarder où étoit le Roi, Madame de Montauzier le fit aprocher de son lit : elle lui serra les mains quicque très-foiblement ; mais la douleur du Roi augmentant, on l'en arracha

racha par force & on le mit sur un lit, où il revint aussi au bout de quelques tems. Dès que la Duchesse fut soulagée par les remèdes que les Médecins lui donnèrent, elle demanda à Madame de Montauzier ce qu'elle pensoit de l'amour du Roi; mais elle le lui demanda comme en étant charmée elle-même. Madame de Montauzier, qui étoit véritablement surprise de tout ce qu'elle venoit de voir, lui dit sincèrement qu'on ne pouvoit trop aimer un Prince qui aimoit si passionnément. On ne peut dire avec quelle ardeur le Roi remercia ces Dames des services qu'elles venoient de rendre à la personne du monde qu'il aimoit le plus. Il les assura qu'il en auroit une reconnoissance Royale; & en effet la suite a bien fait voir qu'il n'étoit pas ingrat.

Le mariage de *Monsieur* célébré l'année précédente avec la Princesse d'Angleterre, ne fut pas moins fécond que celui du Roi. Le premier fruit qui en sortit, fut *Marie Louise d'Orléans*, née le 17. Avril de cette année & mariée dans la suite à Charles II. Roi d'Espagne, comme nous le dirons en son lieu.

L'affaire des Ambassadeurs étoit à peine finie, qu'il en survint une autre entre le Pape & le Roi, au sujet d'une semblable insulte faite à Rome à l'Ambassadeur de France. L'injure étoit atroce, mais aussi il faut avouer que la réparation s'en fit d'une manière proportionnée à l'outrage, & qu'il n'y a point d'exemples où le droit des Gens, si ouvertement violé, ait été maintenu avec

Naissance de Marie Louise d'Orléans

Insulte faite à Rome à l'Ambassadeur de France. Histoire des Demelez de la Cour de France avec la Cour de Rome &c. par Mr. Renier Desmarais.

1662. tant de gloire, & où les Auteurs du mal aient été punis avec tant de sévérité. Mais pour reprendre la chose dans son origine, il faut remonter au Voïage que le Cardinal Mazarin fit à Cologne * lorsqu'il fut exilé du Roïaume. Le Cardinal Chigi s'y trouva à cause de sa Nonciature, & c'est là que commença à éclater la jalousie, ou plutôt l'inimitié conquë dès les Conférences de Munster, & qui s'étoit conservée depuis entre lui & Mazarin. Ce fut par une suite de cette même inimitié, que le Cardinal Mazarin ne voulut jamais consentir que l'autre, devenu Pape † sous le nom d'Alexandre VII. intervînt au Traité des Pyrénées comme Médiateur; & cette exclusion, jointe à celle que le Roi avoit voulu lui donner au Conclave, avoit rendu la Nation Françoise si odieuse à Sa Sainteté, qu'elle ne pouvoit plus la souffrir. Le Roi ne l'ignoroit point : cependant il ne laissa pas d'envoier le Duc de Crequi à Rome en qualité d'Ambassadeur Extraordinaire. Le Pape de sa part le reçut sans aucune marque apparente d'averfion ni d'aigreur; mais il n'y eut pas fait grand séjour, qu'il s'aperçut de la mauvaise volonté qu'on lui portoit. Toute la Famille des Chigi, qui étoit celle du Pape, affectoit de lui montrer une extrême froideur : sur tout Don Mario Frère du Pontife, & le Cardinal Chigi son Neveu. A cette froideur le Duc de Crequi oposa une indifférence qui aprochoit fort du mépris, & des manières hautes qui achevèrent d'en-

* Au mois de Mars 1651.

† Au mois d'Avril 1655.

d'envenimer l'esprit du Pape & celui de ses Parens. 1662.

Par malheur pour la France, ou si l'on veut pour le S. Siègè, les François n'étoient point alors regardez à Rome de bon œil. On y rejettoit sur eux la cause de tous les troubles qui étoient arrivez en Italie depuis trente ou quarante ans, & l'on y étoit tout disposé à leur faire insulte, pour peu qu'on vît de jour à l'impunité. Telle étoit la disposition générale des choses & des esprits, lors que deux ou trois François de la suite de l'Ambassadeur prirent querelle dans les ruës avec une Brigade de Corfès, Soldats destinez pour la garde de Rome & pour assûrer les Exécutions de la justice. Ils n'eurent en cette rencontre aucun respect pour les Loix militaires, qui veulent que les particuliers cèdent en toutes choses aux Corps de Troupes qui sont en fonction, & qui ont des Officiers à leur tête. Ils mirent hardiment l'épée à la main, & comme il est expressément défendu à toutes ces sortes de Brigades à Rome de tuer, il ne leur fut pas difficile de se tirer de leur combat avec avantage. Cependant tout le Corps des Corfès prit part à l'affront que venoient de recevoir quelques-uns de leurs membres. Comme il avoit été fait à une Garde en fonction, & non pas à des particuliers du Corps, ils se crurent deshonorés, s'ils passoient cela sans en prendre vengeance. Quelques-uns dirent que ce furent les Parens du Pape qui les y excitèrent sous main, par le moïen de quelques-uns des Officiers, auxquels ils promirent leur protection : & que sans cela jamais les Corfès n'auroient osé ne

Querelle
des Gens
de l'Ambassadeur
avec les
Corfès.

1662.

venir aux extrémités où ils se portèrent. Quoi qu'il en soit, ils coururent aux armes tumultueusement & mirent toute la Ville de Rome en combustion. Le droit des Gens, & le respect inviolable que l'on doit aux Ambassadeurs, ne fut point capable de les retenir ni de modérer l'aveugle fureur dont ils étoient possédés. Ils marchèrent en bataille vers le Palais du Duc de Crequi, Tambour battant, Enseignes déployées, sous la conduite de leurs Officiers, & s'emparèrent de toutes les avenues qui y conduisoient, comme s'ils avoient eu dessein de l'assiéger dans les formes. Ils firent plus, ils chargèrent les gens du Duc qui étoient sortis pour leur demander raison de ce procédé, & lors qu'il voulut paroître sur un Balcon pour apaiser le desordre par son Autorité, ils tirèrent sur lui-même plusieurs coups de Mousquet & de Carabine, & l'obligèrent à se retirer après avoir couru danger de sa propre vie.

Suivie d'une
néfandité
presque
générale.

La Duchesse de Crequi, qui pour lors étoit occupée à visiter les Eglises, n'en fut pas quitte à meilleur marché. Elle fut rencontrée par quelques-uns de ces Corses qui s'étoient séparés des autres pour battre l'estrade, & attaquée avec la dernière fureur & la dernière insolence. Plusieurs coups de mousquet furent tirés dans son Carosse, un de ses Pages qui tenoit la main sur la portière fut tué à ses yeux, & tout le reste de ses Gens fut extrêmement maltraité, de manière qu'elle se trouva heureuse de rencontrer la Maison du Cardinal d'Est pour s'y réfugier. Cependant le desordre augmentoit d'heure à autre & dura plusieurs jours, pendant lesquels ce
fut

fut un crime à Rome que d'être François ou d'avoir seulement quelque liaison avec eux. Le Duc Cesarini, qui étoit de ce nombre, à cause de l'Ordre du St. Esprit dont il avoit été honoré, pensa être envelopé dans cette Sédition. On le menaça de lui faire son Procès, parce qu'il avoit offert ses services à l'Ambassadeur, & entre les divers outrages qu'il fut contraint de souffrir, il vit emprisonner deux de ses gens comme des malfaiteurs. Enfin le Duc de Crequi, jugeant qu'il ne pouvoit plus demeurer dans Rome sans exposer l'honneur du Roi, en se commettant lui même à de nouvelles insultes, prit le parti de se retirer, & fit savoir aux Cardinaux, & aux personnes de qualité qui étoient dans les intérêts de la France, qu'ils l'obligeroient d'en faire de même.

Il dépêcha en même tems un Courier en France, pour donner avis au Roi son Maître de tout ce qui s'étoit passé. Sa Majesté en fut tellement irritée, que sans plus différer elle envoya ordre au Nonce de Sa Sainteté de sortir incessamment de son Roïaume, & lui donna trente Cavaliers pour le conduire jusques aux Frontières, avec ordre d'empêcher qu'il eût communication avec qui que ce fût. Elle écrivit aussi une Lettre très-forte à Sa Sainteté, où elle se plaignoit de la violence commise contre son Ambassadeur, & en demandoit satisfaction en des termes, qui sentoient plutôt la déclaration de Guerre que la Remontrance.

Cette Lettre mit toute la Cour Romaine en allarme. Le Roi Très-Chrétien y étoit déjà connu pour un Prince extrêmement délicat,

Le Roi donne ordre au Nonce de sortir de France.

Allarme qu'on en conçoit à Rome.

1662.

licat, sur tout ce qui regarde les Droits de la Couronne, & le respect dû à ceux qui la portent. La seule pensée de le voir entrer à main armée en Italie faisoit frémir tout le monde, & l'on ne pouvoit, sans trembler, songer aux calamitez dont Rome se trouveroit remplie, si une fois il venoit à en former le siège. Dans cette crainte dont personne n'étoit exempt, on songea sérieusement à donner à Sa Majesté Très-Chrétienne toutes les satisfactions possibles. Les Parens du Pape, que les François accusoient hautement d'être les Auteurs secrets de toute l'affaire, en haine du peu d'état que le Duc de Crequi avoit fait d'eux, lui envoierent l'Abbé Rospigliosi pour se justifier d'un si injurieux soupçon & le convier de revenir; & le Duc n'en aiant pas paru content, parce que cet Abbé n'avoit point d'autre Créance qu'une Lettre du Cardinal Chigi, le Sieur Rasponi y fut renvoyé de la part du Pape même.

Mesures
qu'on y
prend pour
punir les
Seditieux.

Cependant on mit en prison quelques uns des Soldats Corfes qui avoient paru les plus insolens, & on cassa le Corps entier, Officiers & Soldats, avec ignominie. Et parce que le Cardinal Impérial, Gouverneur de Rome, étoit accusé d'avoir souffert l'insolence des Corfes, & de n'avoir ni réprimé la Sédition, ni puni les Seditieux comme il devoit faire; le Pape le destitua de son Gouvernement & l'envoia Légat à Ancone comme dans un honnête exil. Mais tout cela ne fut point capable de faire le Roi Très-Chrétien; au contraire les François en prirent un nouveau sujet de plainte. Ils publièrent que l'on n'avoit cassé la Garde Corse, que pour la

la soustraire à la juste punition que Sa Majesté Très-Chrétienne en auroit sans doute demandée, & qu'on n'auroit pu lui refuser : qu'au lieu de punir tous les Criminels, ou tout au moins une grande partie, on en avoit seulement arrêté trois ou quatre, & on avoit facilité l'évasion des autres : que le Cardinal Impérial, qui étoit convaincu de connivence en cette occasion, & d'avoir attendu que les Mutins fussent en sûreté pour les mettre au Ban, avoit néanmoins obtenu des honneurs au lieu de censures, & des récompenses au lieu de châtimens ; & enfin qu'il paroïssoit par tout le procédé de la Cour de Rome, que l'on n'avoit aucun dessein de faire à Sa Majesté une réparation proportionnée à la grandeur de l'insulte.

Ces Discours étoient accompagnez dans la bouche des François de menaces terribles, qui n'alloient pas à moins qu'à la ruine entière de Rome, & de toutes les Rodomontades ordinaires dans ces occasions. Les Pastoureaux couroient de toutes parts en Prose & en Vers ; & jusques dans Rome même, où la consternation redoubloit à proportion de la confiance des François. Mais comme tout cela n'étoit point assez pour obliger le Pape à prendre les résolutions que Sa Majesté Très-Chrétienne desiroit de lui, elle passa aux effets & s'empara d'Avignon par un Arrêt de réunion en date du 26. Juillet 1663. Là-dessus le Pape se reveilla tout de bon, & voyant que les Lettres écrites au Roi dès l'année précédente par la Reine de Suède & par les Cardinaux, n'avoient de rien servi, il écrivit lui même à Sa Majesté un Bref fort hon-

Moyens
que le Roi
mit en u-
sage pour
obtenir sa-
tisfaction
du Pape.

1662. honnête, par lequel il l'assûroit qu'il étoit résolu à lui donner toute la satisfaction qu'il desiroit; & pour faire voir la sincérité de ses intentions, il ôta au Cardinal Imperial sa nouvelle Légation, comme le Gouvernement de Rome, & l'obligea à se retirer à Gênes, lieu de sa naissance. Le Roi Très-Chrétien témoigna d'être assez satisfait de ce commencement, & comme la Lettre du Pape l'assûroit d'une réparation entière, il consentit enfin de remettre l'affaire entre les mains de deux Plénipotentiaires qui la règleroit. Le Pape nomma de sa part le même Sieur Rasponi qu'il avoit déjà employé auprès du Duc de Crequi, & le Roi Très-Chrétien de la sienne le Sieur Bourlemont, tous deux Prélats & Officiers de la Cour de Rome, & tous deux Personnages d'un grand mérite. Ce fut à Pise que les Négociations furent faites & conclûes, comme nous le dirons en son lieu.

Le Duc de
Lorraine
fait cession
au Roi de
ses Etats.

En même tems que la France assûroit sa Gloire, par la réparation des injures qui lui avoient été faites, elle augmentoit aussi sa Paissance. Le Roi engagea habilement le Duc Charles de Lorraine, à lui faire cession de ses Etats, en reconnoissance de la liberté qu'il lui avoit procurée par le Traité de Paix avec l'Espagne. Le Duc n'avoit point d'enfans, & il avoit souvent jetté les yeux sur le Prince Charles son Neveu, pour le faire son Héritier. Il avoit même proposé de le marier avec une Princesse de France, offrant de lui donner ses Duchez avec ce qui en dépendoit, à la reserve d'une somme considérable dont il auroit la jouissance sa vie durant. Mais cette Négociation n'ayant pu avoir lieu, à cause des

diffi-

difficultez qui se rencontrèrent à régler les prétentions de ce Duc, il rompit & renoua 1662.

plusieurs fois. Il s'opposa même formellement aux Propositions que l'on continuoît de faire pour le Mariage du Prince Charles & pour la Propriété de ses Etats. Mais le Roi s'y étant engagé, & voulant voir l'accomplissement d'une affaire si souvent proposée & tant de fois rompuë, résolut de mettre ce jeune Prince en possession des Etats de son Oncle. Cette résolution fit naître mille inquiétudes dans l'esprit du Duc de Lorraine. Il craignit que son Frère & son Neveu, aiant prévenu le Roi, n'eussent obtenu de Sa Majesté tout ce qu'ils demandoient à son préjudice. Il en conféra avec ses Ministres, & prévoyant qu'on pourroit bien l'obliger à faire malgré lui une chose à laquelle il avoit si souvent donné son consentement; il choisit enfin le parti le plus sûr & le plus honorable, qui fut des'en remettre à la disposition entière de Sa Majesté. „ Il demeura donc d'accord
 „ de lui transporter la Propriété de ses Duchés de Lorraine & de Bar, avec leurs dépendances & annexes, pour les posséder
 „ après son décès en tous Droits de Souveraineté & demeurer à jamais unis & incorporés à la Couronne de France; à la charge néanmoins qu'il en jouïroit sa vie durant, & qu'il ne s'y feroit aucun établissement nouveau en ce qui concernoit les levées & les impositions sur les Peuples; & pour sûreté de sa parole il devoit remettre
 „ Marfal au Roi.

Sa Majesté fit quelque tems après porter au Parlement une Déclaration contenant les

Déclaration enregistrée au Parlement sur ce sujet

1662.

Clauses & Conditions particulières du Traité, par lequel le Duc de Lorraine lui avoit abandonné la Propriété des Duchez de Lorraine & de Bar. Elle y fut enregistrée *, le Roi étant présent; & l'Avocat Général †, avant que de prendre ses Conclusions, fit voir „ que la Lorraine aiant toujours été dépendante de la Couronne de France, il étoit „ juste qu'elle y fût réunie”. C'étoit toujours là le titre dont on coloroit ces sortes d'Aquifitions. Nous verrons encore de ces Réunions ‡ dans la suite, par lesquelles on pourra juger de la justice de celle-ci.

Plaintes
faites à
l'encontre.

Ce Traité ne fut pas plutôt enregistré au Parlement, que le Prince Nicolas François, Frère du Duc, en écrivit au Roi. Il remontra „ que le Transport fait par son Frère à „ Sa Majesté pouvoit être nul par plusieurs „ considérations. La première, parce que si „ les Duchez de Lorraine & de Bar étoient „ considérez comme des Etats où l'on suivoit la Loi Salique, ils étoient inaliénables; & qu'en suivant la Disposition Testamentaire de René, Roi de Sicile & Duc de „ Lorraine, par laquelle ses Etats avoient été substitués de mâle en mâle, il en falloit tirer la même conséquence de ne laisser au Possesseur que le seul Usufruit; & „ qu'ainsi, selon toutes les Loix, le Duc „ de Lorraine son Frère n'avoit pu en disposer. Que si d'un autre côté on s'arrêtoit „ au Droit des Femmes, qui étoit le plus suivi „ vi

* Dès le 2. Février.

† Mr. Talon.

‡ Celles des Chambres de Metz & de Brisac, en 1680.
& 1681.

„ vi dans la Lorraine, confirmé par plusieurs 1662.
 „ exemples, & récemment par celui de la
 „ Duchesse Nicole, au nom de laquelle le
 „ Duc son mari avoit eu le Gouvernement de
 „ ses Etats, ils devoient retourner en la pos-
 „ session du Prince Charles, unique Héritier
 „ de cette Princesse. On ajoûtoit à toutes ces
 „ raisons les grans services que les Ducs de
 „ Lorraine avoient rendus à la France, en
 „ faveur desquels on se promettoit que le Roi
 „ ne voudroit pas les dépouiller de leurs
 „ Etats.

Les Partisans de la France répondoient aux *Raisons de*
 raisons alleguées dans cette Lettre, „ que les *la France,*
 „ Droits du Roi sur la Lorraine étoient in-
 „ contestables : qu'outre la possession dont il
 „ jouissoit déjà, ces Duchez n'avoient ja-
 „ mais été réglez par la Loi Salique, & que
 „ pour ce qui regardoit la Substitution de
 „ mâle en mâle faite par le Roi de Sicile, elle
 „ étoit au profit des Rois de France, puis-
 „ que Charles d'Anjou, Neveu & Succes-
 „ seur de René n'ayant point d'enfans, avoit
 „ fait les Rois Louis XI. & Charles VIII.
 „ ses héritiers. Qu'ainsi le feu Roi & Louis
 „ XIV. son fils à présent régnant, avoient
 „ pu succéder à leurs Droits : que c'étoit se
 „ contredire que d'alleguer la Succession des
 „ Femmes, après avoir voulu établir celle
 „ des Mâles. Qu'au reste à quelque droit que
 „ le Duc Charles tint ses Duchez, en ayant été
 „ dépouillé par le feu Roi, ils ne lui avoient
 „ été rendus que par indulgence. Que se trou-
 „ vant un moïen legitime de les réunir à la
 „ Couronne par un Traité, S. M. pour l'in-
 „ terêt de son Etat devoit s'en servir ; & que
 „ les

1662.

„ les conditions accordées aux Princes Lorrains leurs étoient avantageuses, puisqu'elles leur procuroient l'honneur d'être réputez du Sang de France.

Remon-
trances du
Duc de
Vendôme
sur le mê-
me sujet.

Le Duc de Vendôme pour ses Enfans fit aussi là-dessus des plaintes à Sa Majesté. Il la suplioit de considérer: „ Que le Roi Henri IV. avoit envoié une Déclaration au Parlement portant qu'ils marcheroient immédiatement après les Princes du Sang: Que conformément à cette Déclaration, S. M. avoit bien voulu lui donner ce rang dans la dernière Cérémonie des Chevaliers du S. Esprit: qu'il espéroit aussi qu'Elle voudroit bien accorder la même grace à ses Enfans, qui en avoient le droit du côté de leur Mère, étant Fille de feu Emmanuel de Lorraine, Duc de Mercœur, laquelle devoit précéder toute la Maison de Guise & celle du Marquis de Moui, qui n'étoient que des Puînez; & qu'enfin il suplioit S. M. de lui permettre & à ses Enfans de former leur opposition & défendre leurs Droits dans les règles de la Justice ordinaire „ Le Prince de Courtenai & ses Enfans, qui ne vouloient perdre aucune occasion de faire connoître qu'ils prétendoient être du Sang de France, firent aussi leurs protestations. Les Ducs & Pairs de leur côté présentèrent un Placet au Roi, par lequel ils remontrèrent, „ que la grace accordée aux Princes Lorrains bleffoit la première Dignité du Roïaume: qu'il s'étoit trouvé des exemples comme quoi les Princes du Sang & les Rois mêmes des autres Roïaumes avoient été „ précédés par les Pairs au Sacre des Rois, aux

„ aux Assemblées des Parlemens & autres
 „ Cérémonies, quoi que ces Pairs n'eussent
 „ pas l'honneur d'être du Sang de France :
 „ qu'ils esperoient que S. M. ne permettroit
 „ pas sous son Règne qu'ils souffrissent quel-
 „ que diminution en leurs Droits ni en leur
 „ Rang". Toutes ces Remontrances furent
 écoutées favorablement, & le Roi promit aux
 uns & aux autres de les conserver & mainte-
 nir tous dans les Droits qui leur pouvoient
 appartenir légitimement.

La France acquit encore cette année la
 Ville de Dunkerque sur les Anglois. Le
 Roi se servit de l'occasion du Mariage de
 Monsieur avec la Princesse d'Angleterre,
 pour proposer à Sa Majesté Britannique l'A-
 liénation perpétuelle de cette Ville & de la
 Citadelle, avec toutes ses dépendances,
 moyennant une somme * raisonnable. C'é-
 toit prendre le Roi Charles par son foible,
 car bien que le Parlement lui eût accordé
 d'abord, comme par forme de présent, une
 somme de cinquante mille livres sterling, &
 que depuis ce tems-là il eût joui de tous les
 droits & revenus attachez à la Couronne;
 il ne laissoit pas de se trouver obéré. Le Roi
 T. C. qui ne l'ignoroit pas, s'en prévalut
 habilement en lui ouvrant sa bourse à pro-
 pos. Ce fut le Comte d'Estrades qui en fit les
 premières propositions. Et ce Gentilhom-
 me sut ménager la chose avec tant d'adresse,
 qu'il amena insensiblement le Roi Charles
 à ce qu'on desiroit de lui. Il lui insinua dou-
 cement „ que dans la conjoncture d'alors
 „ l'amitié de la France devoit être plus con-
 „ fidé-

Aquisition
de Dun-
kerque
par la
France.
*Mémoires
du Comte
d'Estrades.
Mémoires
Politiques
de DuMont.*

* Cinq Millions.

1662.

„ fidérable à Sa Majesté qu'aucune autre
„ chose du monde, & que le véritable moïen
„ de l'aquerir d'une manière ferme & assurée
„ étoit de lui vendre cette Place, qui toute
„ importante qu'elle étoit par elle même,
„ ne convenoit point à l'Angleterre, & ne
„ lui pourroit servir à l'avenir que d'une oc-
„ casion de guerre, comme elle l'avoit été
„ à ses Prédécesseurs”. Le Roi Charles goû-
ta ces raisons, & considérant d'ailleurs que
l'Angleterre, qui est une Ile renfermée de
toutes parts par la Mer, ne sauroit en bonne
Politique se proposer pour but de passer ses
bornes naturelles pour faire des Conquêtes
en Terre-ferme: il fit réflexion au peu d'a-
vantage que cette Couronne avoit retiré de
toutes celles qu'elle avoit entreprises par le
passé, & à l'utilité présente qu'il en pourroit
recevoir. Séduit par cet apât, & sollicité par
ses besoins pressans, il se détermina entière-
ment & consentit à traiter. S'il fit bien ou mal
en cela, c'est ce que je ne dois pas décider. Je
ne puis du moins m'empêcher de remarquer,
que l'Espagne fit, ce semble, une faute ca-
pitale en laissant aller cette Place à la France.
S'il ne falloit que de l'argent pour l'empor-
ter, elle ne devoit pas l'épargner en cette oc-
casion; & supposé que le Roi Charles n'eût
pas été d'avis de se defaire de Dunkerque en
faveur des Espagnols, (à quoi pourtant on
ne voit aucune raison valable,) il falloit lui
donner les cinq Millions, & plus s'il étoit
nécessaire, pour l'obliger à ne s'en point dé-
faisir. L'expérience a fait voir que l'Espagne
en devoit user de la sorte, par une infinité de
raisons qu'il n'est pas de mon sujet d'exami-
ner.

ner. Tout ce qu'on peut donc dire là-dessus, c'est qu'il s'en faut bien que les Princes agissent toujours selon leurs vrais intérêts ; peut-être aussi qu'en ce tems-là le Roi Catholique manquoit d'argent. Quoiqu'il en soit, l'affaire fut conclue au profit de la France, par un Traité fait à Londres le 27. d'Octobre.

Ce qu'il y a de surprenant en toute cette affaire, c'est que la Hollande, qui, très-certainement, n'étoit point dans le cas d'impuissance où nous supposons que l'Espagne étoit peut-être, y ait cependant donné les mains, & ait permis qu'en pleine Paix, & sans coup férir, le Roi s'acquît une Porte si considérable pour entrer dans ses Etats, & une retraite si assurée pour ses Armées Navales, & pour ses Armateurs en tems de Guerre. J'avouë qu'il n'étoit pas de son intérêt de dissuader le Roi de la Grande Bretagne de se défaire de cette Place : le voisinage des Anglois n'étant guère alors plus commode aux Hollandois que celui des François. Mais il semble qu'ils devoient faire toutes sortes d'efforts pour engager ce Prince à la leur vendre à eux mêmes, & lui donner plutôt toutes les satisfactions que le Parlement desiroit touchant le Commerce. Ce n'étoit pas une affaire de si grande conséquence, ou, pour mieux dire, ce n'étoit rien en comparaison de l'avantage qu'ils se feroient procuré. Ils auroient aquis, premièrement, une Place Maritime meilleure qu'aucune de celles qu'ils possèdent en Europe ; & en second lieu, ils se feroient épargné une Guerre avec l'Angleterre qui leur tomba

1662.

bien-tôt sur les bras , & peut-être même celle de Septante-deux. Si l'on peut douter de celle-ci , du moins ne le peut-on pas faire de la précédente, qui n'eut point d'autre prétexte que les brouilleries du Commerce.

Plaintes
des Hol-
landois
sur ce
sujet.
*Lettres &
Mémoires
du Comte
d'Estrades.*

Il est vrai que les Hollandois se plaignoient de la Franchise que le Roi avoit accordée à Dunkerque, comme d'un obstacle à la liberté de leur Commerce, établi par le Traité d'Amitié, de Confédération & de Navigation, fait avec la France au mois d'Avril * de cette année. Ils firent là-dessus des remontrances à l'Ambassadeur † de Sa Majesté. Ils lui représentèrent le tort que cela feroit aux Douanes établies en France, dans les Villes Frontières de la Flandre, & le préjudice que cela leur portoit à eux-mêmes : que la plupart des Ouvriers des Manufactures retirées en Hollande depuis 20. ans, s'en vouloient retourner vers Gand & Bruges pour travailler & trafiquer du côté de Dunkerque ; que les meilleurs Marchans étoient dans la résolution, si cette Franchise subsistoit, d'y envoyer des Facteurs & d'y aller eux-mêmes après avec leurs Familles. La Zelande étoit dans la même appréhension pour les Marchandises ‡ qui viennent des Iles St. Christophe, de la Martinique & de Guadeloupe, dont le Commerce avoit déjà enrichi plusieurs Familles, nonobstant les grans Droits

* Daté du 27.

† Le Comte d'Estrades.

‡ Le Sucre, le Tabac, & l'Indigo.

Droits qu'elles païoient en Zelande. Aussi 1662.

avoit-on envoié secretement à Anvers, Gand & Bruges, pour tâcher de détourner les Magistrats d'avoir aucun Commerce par Dunkerque; pour leur offrir diminution des Droits par Zelande: & pour leur persuader qu'il n'y avoit nulle sûreté de s'établir dans une Ville de Guerre; & qu'il valoit bien mieux qu'ils continuassent leur Trafic avec leurs anciens Amis qu'avec de nouveaux. Mais les réponses de l'Ambassadeur n'ayant pas satisfait à leurs plaintes, il leur falut souffrir ce qu'ils ne pouvoient empêcher. Le Roi n'avoit garde de manquer l'occasion de s'assurer une Place qui pouvoit le garantir contre les entreprises de l'Espagne, & qui le mettoit en état de se faire redouter aux Anglois & aux Hollandois. Il ne pouvoit mieux gagner la fidélité des Habitans, qu'en leur accordant des Privilèges qui faisoient fleurir leur Commerce. Le seul objet que le Roi s'étoit proposé en n'établissant pas les Bureaux de ses Douanes, a été, si on l'en veut croire * de ne traiter pas plus mal ces nouveaux Sujets-là, que les autres de ses Conquêtes, qu'il n'avoit point surchargé de ces impositions, qui ne se levent que dans l'ancienne étendue du Royaume.

Quoi qu'il en soit, on parloit d'une Ligue entre les Dix-Sept Provinces: on craignoit le voisinage de la France, dont l'ambition ne permettoit pas de douter que

ils songent à se garantir de la puissance de la France,

E 2

* Voyez la Lettre du Roi au Comte d'Esbrades du 26. Janvier 1663.

1662.

le dessein du Roi ne fût de s'emparer des Etats de tous ses Voisins. Ce qui augmentoit cette crainte, c'est le bruit qui couroit que le Roi avoit déjà traité de Casal & du Montferrat avec le Duc de Mantouë, & que le Roi d'Espagne étoit dans la disposition de hazarder plutôt le Duché de Milan, que de souffrir une acquisition comme celle-là; même pour prévenir les maux que pourroit causer une rupture entre les deux Couronnes, on disoit que Sa Majesté Catholique prenoit ses mesures avec tous ses Alliez, & avoit envoié faire des Propositions très-avantageuses au Roi d'Angleterre, à la prière duquel le Roi d'Espagne faisoit la Paix avec le Portugal, pour se servir au besoin des trente mille hommes qui avoient été occupez à cette guerre. Le Roi assuroit au contraire * que tous ces bruits étoient mal fondez, & qu'il n'avoit d'autre intention que d'entretenir l'union & la paix avec tous ses Voisins. La suite fera voir ce qu'on en devoit croire.

Sedition
dans le
Boulon-
nois.

Cependant le repos & l'oïseté faisant naître ordinairement la licence parmi les peuples, avoient donné lieu à plusieurs Païsans de se revolter dans le Boulonnois; mais ce soulèvement ne fut pas de longue durée. Le Roi y envoia quinze Compagnies des Gardes Françaises & Suisses, & 23. de Cavalerie sous la conduite du Duc d'Elbœuf, & du Sieur de Montpezat, qui châtièrent les Rebelles. La Cour étant retournée à Paris à la fin de l'Automne, on résolut d'envoier

* Voyez sa Lettre au Comte d'Esstrades du 9. Fevrier
1663.

voier trois mille hommes de pié, & douze cens Chevaux sous la conduite du Sr. de Bellefonds, Lieutenant Général, hiverner dans les Etats de Parme & de Modène Alliez de la France, pour leur aider à recouvrer quelques Places que le Pape refusoit de leur rendre, comme il y étoit obligé par la dernière Paix *. Le Roi étoit bien-aise d'avoir ce prétexte de faire avancer des Troupes en Italie, pour presser l'accommodement de l'affaire des Corfes qui se traitoit à Rome avec les longueurs ordinaires de cette Cour, & faire ses conditions meilleures; ou pour être plutôt en état de se faire raison, si les choses ne s'accommodoient pas.

Dans ce même tems le Duc de Lorraine aiant manqué à quelques Articles du Traité qu'il avoit fait avec le Roi, & en particulier de remettre Marsal à Sa Majesté, Elle envoia dans son Pais cinq mille hommes de pié, & trois mille chevaux, commandez par le Comte de Guiche & par Pradel. Ce fut aussi environ dans ce tems-là † que Mademoiselle fut exilée à Saint-Fargeau, sur ce que le Roi voulant qu'elle épousât le Roi de Portugal, elle s'en étoit non seulement excusée, mais elle en avoit même écrit une Lettre au Roi d'Espagne, pour s'en faire un mérite auprès de lui. Cette Lettre avoit été interceptée, & fut la cause de sa disgrâce. Le Maréchal de Turenne étoit, à ce que disoit Mademoiselle, celui qui portoit le Roi à faire ce Mariage, dans la vuë de lui faire vendre son bien dont on tireroit

Mademoi-
selle est
exilée.
*Mémoires
du Comte
de Bussy
Rabutin.*

* Faite en 1660.

† Vers le milieu d'Octobre.

1662.

quinze Millions, avec lesquels le Roi de Portugal feroit la guerre à l'Espagne. Mais elle n'y trouva pas son compte, parce, disoit-elle, que si ce Roi venoit à ne pas se maintenir sur le Trône, elle seroit obligée de revenir en France comme une misérable Princesse, sans Roïaume & sans bien. D'ailleurs ce Roi étoit, à ce qu'elle disoit, un es-pèce de fou & fort mal fait de sa personne; de sorte qu'elle ne pouvoit se résoudre à l'épouser.

Naissance
d'Anne-
Elizabeth
de France.

Le 18. Novembre, la Reine accoucha d'une Princesse, nommée *Anne-Elizabeth de France*, qui mourut le 3. Décembre suivant. Le Roi n'avoit pas encore quitté Paris alors, & la Cour étoit toujours dans le Château du Louvre. Enfin sur la fin du même mois, ce Prince voulut aller voir sa nouvelle acquisition de Dunkerque, & y établir lui même sa Garnison. Ce voïage n'ayant duré que huit jours, la Cour retourna à Paris, où elle passa le reste de l'hiver dans les Bals, les Balets, & les Comédies.

1663.

Suite de
l'affaire
des Corfées.
Hist. des
Démêlez
de la Cour
de France
& de la
Cour de
Rome.

Les choses étant fort aigries depuis le commencement de la brouillerie entre la Cour de Rome & celle de France, le Roi se disposa à se faire par les armes une plus ample satisfaction de l'offense qu'il avoit reçue, & le Pape de son côté leva des Troupes. Le Cardinal d'Est, Protecteur de France, étoit revenu à la Cour pour aviser aux moïens de mettre le Pape à la raison. Le Roi avoit aussi donné ordre aux Cardinaux Maldachini & Mancini, de la Faction de France, & à Bourlemont, Auditeur de Ro-
te,

te, de sortir incessamment de Rome, & de l'Etat Ecclesiastique. Après quatre mois d'instances pour la réparation de l'outrage fait à l'Ambassadeur de S. M. le Pape avoit enfin fait pendre un Sbirre, & exilé le Cardinal Imperial, qui s'étoit retiré à Gênes sa patrie, comme je l'ai dit. Mais le Roi aiant témoigné à l'Ambassadeur de cette Republique, qu'il ne trouvoit pas bon qu'elle retirât un homme qui lui avoit manqué de respect; l'Ambassadeur l'écrivit au Senat, & le Cardinal fut aussi-tôt chassé de Gênes. Le Roi étoit alors non seulement absolu dans ses Etats; mais il donnoit encore la loi à tous ses Voisins, & il n'y en avoit point qui n'aprehendassent de lui déplaire. Il y eut au Pont de Beau-Voisin une Conference entre le Duc de Crequi, & l'Abbé Rasponi, mais elle fut rompue sans pouvoir rien conclurre.

On avoit aussi essayé d'accommoder l'affaire de Lorraine, mais l'accommodement n'aïant pu avoir lieu, le Roi résolut d'aller lui-même assiéger Marsal. Le Duc de Lorraine, comme j'ai dit, s'étoit engagé de remettre cette Place à Sa Majesté, pour sûreté de la parole qu'il lui avoit donnée dans le fameux Traité, par lequel il lui cédoit la Lorraine. Dès que ce Traité fut signé, ce Prince, aussi célèbre par son inconstance & par la légèreté de son esprit, que par sa valeur & sa grande capacité pour la Guerre, chercha tous les moïens d'en éluder l'exécution. Il recommença ses anciennes pratiques avec les Ennemis de l'Etat, fit fortifier Marsal, & y jétta une Garnison nombreuse.

Marsal
rendu au
Roi.

1663.

breuse. Le Roi irrité fit investir la Place, en attendant qu'il en fît le Siège en personne. Il se rendit à Metz en quatre jours, & s'avança à Nomeni, où il fit la revue de ses Troupes. Alors ce Duc, dont cette extrême diligence avoit rompu toutes les mesures, prit le parti de se mettre à la merci du Roi. Il vint trouver Sa Majesté à Metz, envoya ordre de remettre Marsal aux Troupes du Roi, qui lui rendit son Païs, & signa un nouveau Traité qui étoit le troisième depuis trois ans. Le Roi vit après cela sa Cavalerie en bataille au-dessus de Nomeni. Elle étoit de quinze Escadrons, faisant deux mille hommes effectifs, sans l'Infanterie. Le Maréchal de la Ferté-Senneterre fut nommé Général de cette Armée, & entra dans Marsal avec quelques Troupes qui y demeurèrent, sous le Commandement de Fauri, Lieutenant des Gardes du Corps.

Académie
des Inscriptions
etablie.

La haute opinion que les François avoient conçue de leur Monarque, dès les premières années de sa vie, se fortifiant de plus en plus : cette prévention leur fit croire que son Règne, déjà si fécond en merveilles, (comme ils parloient) produiroit un nombre infini d'événemens dignes d'être transmis à la Postérité. Dans cette vue Mr. Colbert, plein de zèle pour la gloire de son Maître, fit agréer à Sa Majesté l'Institution d'une Académie, qu'il composa d'un petit nombre d'hommes choisis dans l'Académie Française, pour faire les Inscriptions, les Devises, les Médailles, qui pourroient avoir quelque rapport au Roi, ou au Public ;

&c.

& pour répandre la noble simplicité & le bon goût dans tous les Monumens qu'on dresseroit. Ces Monumens aussi-tôt reprirent l'air antique qui en fait le véritable prix. Les Academiciens nouvellement établis commencèrent l'Histoire de Louis le Grand par Médailles. Ce dernier travail devint leur principale ou plutôt leur unique occupation, par le soin qu'ils prirent de tourner à la gloire du Roi tous les événemens de son Règne. J'ai dit au commencement de cet Ouvrage * que la naissance de ce Monarque, qui étoit venu au monde tout armé, & avoit sucé avec le lait de ses Nourrices le sang qu'il tiroit de leur sein, l'avoit fait comparer à Hercule. On ne manqua point de pousser cette pensée aussi loin qu'elle pouvoit aller, & pour ne pas dérober à Louis XIII. la Massue de ce Heros, qui faisoit le Corps de sa Devise †; on encherit encore là-dessus & l'on tâcha d'élever la gloire du Fils bien au-dessus de celle du Père. Après les demi-Dieux il n'y avoit plus rien sur la terre à quoi on pût le comparer. Aussi chercha-t-on dans le Ciel un Emblème des divers talens qu'on dit qu'il possédoit éminemment; & rien ne parut plus propre à exprimer la vaste étendue de ses lumières, (comme parlent ses Panegiristes,) & sa capacité profonde dans l'art de régner, que le Soleil qu'ils choisirent alors pour le Corps de sa De-

E 5

vise.

* Tom. I. Pag. 4.

† Cette Devise étoit : Erit hæc quoque cognita Mōn-
stris. Les Monstres éprouveront aussi sa force.

1663.

vise *. Leur pensée étoit, qu'ainsi que les rayons de cet Astre éclairent à la fois la Terre & plusieurs Globes Celestes, de même le Génie du Roi suffiroit à gouverner ensemble & la France & plusieurs Roiaumes.

Règlemens
pour la Di-
scipline
Militaire.

On ne peut pas nier que le Roi n'ait soutenu ces grandes idées par des qualitez personnelles qui l'en eussent rendu digne, s'il ne les eût pas porté trop loin, & s'il n'eût pas terni la gloire de tant de belles actions par d'autres qui en obscurcissent l'éclat. Entre les choses qui méritent d'être louées, je dois placer ici les beaux Règlemens qu'il fit pour rétablir la Discipline Militaire, & remédier aux abus qui s'étoient glissez dans les Troupes.

Jusques à la Paix, la licence y avoit régné avec impunité, & leurs excès étoient venus à un tel point, qu'ils auroient été funestes non seulement aux Particuliers qui souffroient de ces violences, mais même au Corps de l'Etat, si le Roi n'y eût remédié. Une exacte mais discrète sévérité à faire exécuter ces Règlemens, fut donc le remède qu'il y apporta. Personne ne fut exempt de les observer. Les Troupes ne manquèrent de rien, ni en santé ni en maladie. Tous les Emplois, grans & petits, ne furent plus donnez qu'aux Gens de service & à proportion du mérite. L'Amour de la gloire, le desir de plaire au Roi, la crainte de la punition, l'espérance des récompenses, cet heureux mé-

* Voyez les Médailles sur l'Histoire de Louis le Grand; d'où ceci a été tiré. La Devise du Roi étoit: Nec pluribus impar.

mélange de vuës & de passions différentes fit une telle impression, qu'on eut autant d'empressement à faire son devoir, qu'on avoit eu auparavant de négligence à s'en acquiter. Le bon ordre se rétablit, & peut-être n'a-t-on jamais vu de Troupes mieux disciplinées que le furent celles de France durant un tems. Quoi qu'à la Paix des Pyrénées le Roi en eût congédié la plus grande partie, il réserva toute l'Elite, qu'il renforçoit de tems en tems, pour garnir ses Places, & pour avoir toujours sur pié un Corps capable de tenir ses Peuples & ses Voisins en respect. Pour tenir aussi ses Troupes en haleine, il formoit tous les ans un Camp, où, sans verser de sang, on donnoit des Batailles & on assiégeoit des Places. Dans les intervalles de la Paix il a toujours continué cette coutume, avec tant d'utilité, que rien n'a plus contribué à toutes ses Victoires, que d'avoir par ces Campemens, ces Revuës & ces Exercices, entretenu ses Troupes dans une exacte discipline, formé de bons Officiers, & appris aux uns & aux autres le métier de la Guerre.

Michel François le Tellier *, Marquis Exécuteur de Louvois, Ministre & Secrétaire d'Etat, par les contribua beaucoup par sa vigilance à réta- soins de blir la Discipline, & le bon ordre dans la Louvois. Milice. Il entendoit parfaitement le détail des Troupes, la Fortification des Places, & ce qui regarde l'entretien d'une grande Armée. Il étoit d'une activité merveilleu-
E 6 se,

* Michel le Tellier, Chancelier de France, eut deux fils, savoir, Michel François, Marquis de Louvois, & Charles Maurice, Archevêque Duc de Reims &c.

1663.

se, ferme, décisif, hardi dans ses entreprises, heureux à y réussir. Il n'y a guère eu de Ministre, qui, exécutant les ordres du Prince, ait plus mérité de l'Etat.

Code Louis pour l'Administration de la Justice.

Le Roi n'eut pas moins d'ardeur à faire rendre la Justice, qu'à rétablir la Discipline Militaire. Il estima les bons Juges, couronna leur Vertu de louanges & de récompenses, méprisa ceux qui n'étoient dans les Charges que pour satisfaire leur Ambition, & fit châtier les autres qui abusoient de leur pouvoir & commettoient des injustices. Il eût encore mieux fait de ne permettre jamais la Vénalité de ces Emplois; puisque l'argent tenant lieu de mérite à la plupart de ceux qui les possédoient, il étoit bien difficile qu'ils eussent la capacité requise pour s'en acquitter dignement. Du moins, pour bannir la chicane & retrancher, autant qu'il se pouvoit, ces malignes subtilitez qui perpetuent les procès, il fit un nouveau Code * où il réduisit les Procédures aux formalitez indispensables. Et comme les plus belles Loix sont inutiles & stériles si les Juges ne tiennent la main à les faire observer, il se faisoit de tems en tems rendre compte de l'exécution, recommandant au Chancelier d'en avoir soin & de prendre garde que tous les Magistrats fussent exacts à rendre justice à tout le monde, & à n'avoir aucun égard dans la punition des Crimes à la qualité des Personnes. Pour en don-

* Il ne faut pas croire que Louis XIV. ait été lui-même le Compilateur de ce Code. Il a fait en cela le personnage que Théodose, Justinien & Alphonse X. Roi de Castille ont soutenu dans la Compilation des Codes qui portent leur nom.

donner l'exemple, il tint lui-même le Sceau quelques années après, pendant environ trois mois *. S'il faisoit grace dans les fautes secrètes, échapées ou par foiblesse ou par malheur, il étoit inflexible à châtier les Crimes publics, & principalement les Duels. Il s'étoit, comme je l'ai dit, imposé cette Loi pour empêcher qu'une trop grande indulgence n'attirât le mépris de l'Autôrité, & ne fît perdre par des douceurs à contretems le respect qu'on ne peut sauver que par des châtimens sevéres.

Cette fermeté & ce zèle pour la Justice se répandirent insensiblement dans tous les Ordres du Roïaume un esprit de droiture, qu'il seroit à souhaiter qu'il s'y fût toujours conservé. A l'abri du repos dont on jouissoit sous la protection des Loix, les belles Connoissances en tout genre refleurirent, & le Prince, qui avoit du goût, mais à qui l'on persuadoit qu'il en avoit mille fois davantage, prenoit plaisir à combler de biens & d'honneurs les hommes rares & excellens. Boileau Despréaux fut de ce nombre dans la suite. Mr. de Vivonne le présenta au Roi †, pour lui réciter une partie du LUTRIN auquel ce Poëte travailloit alors: Et Sa Majesté lui ayant demandé quel étoit l'endroit de ses Poësies, qu'il trouvoit le plus beau, Despréaux récita les 40. derniers vers de son Epître au Roi *. Ce Prin-

Diverses
Académies
établies en
France.

E 7

ce

* Après la mort du Chancelier Seguier arrivée le 28. Janvier 1672.

† Ceci est arrivé en 1669.

* La. 1. Epître, qui commence ainsi: „ Grand Roi, „ c'est vainement qu'abjurant la Satire &c.

1663.

ce en fut sensiblement touché, son émotion parut dans ses yeux & sur son visage. Il se leva de son fauteuil avec un air vif & satisfait, en disant, *voilà qui est très beau, cela est admirable. Je vous louerois davantage si vous ne m'aviez pas tant loué. Le Public donnera à vos Ouvrages les éloges qu'ils méritent; mais ce n'est pas assez pour moi de vous louer. Je vous donne une pension de deux mille livres. J'ordonnerai à Colbert de vous la paier d'avance, & je vous accorde le Privilège pour l'impression de tous vos Ouvrages. Les libéralitez du Monarque attirant de toute l'Europe ce qu'il y avoit de Gens d'élite en toutes professions, il forma de ces Etrangers & des François les plus habiles, des Academies de Science (a), de Peinture (b), de Sculpture, d'Architecture (c) & de Musique (d), où ces grans Maîtres & leurs Elèves, s'efforcèrent à l'envi par mille beaux Ouvrages, plus finis les uns que les autres, d'arriver à la perfection. Profitant du talent de*

(a) L'Academie des Sciences ne fut établie qu'en 1666, j'en parlerai en son lieu.

(b) L'Academie de Peinture & de Sculpture doit son premier établissement à M. Des-Noiers Secrétaire d'Etat, & Surintendant des Bâtimens du Roi, pendant le Règne de Louis XIII. Mais aiant été négligée après la mort de ses premiers Protecteurs, MM. Chambray & Chantelou son Frère, elle fut rétablie par le Chancelier Seguier, sous la Protection du Cardinal Mazarin, & sous celle de Mr. Colbert ensuite. En 1648. elle obtint un Arrêt contre les Maîtres Peintres & Sculpteurs de Paris, & dressa des Statuts, qui ont été augmentez & homologuez depuis par Lettres Patentes du Roi.

(c) Celle d'Architecture ne fut établie qu'en 1671. J'en parlerai encore en son lieu.

(d) Celle de Musique ne fut proprement établie que lorsque J. B. De Lul i, Surintendant de la Musique du Roi, mitro-
duisit les Opera en France.

de ces excellens Ouvriers , le Roi fit faire ces superbes meubles qui n'ont rien d'égal ni pour le dessein ni pour le travail ; particulièrement les magnifiques Tapisseries des Gobelins (e), où l'on comptoit alors plus de huit cens Ouvriers en Tapisserie, en Peinture, en Sculpture, en Orfèvrerie, en Broderie, & généralement en tout ce qui pouvoit servir à la Splendeur & à la Magnificence. La Tapisserie sur tout étoit ce qu'il y avoit de plus beau, tant pour la manière dont on y travailloit, que par l'or & l'argent qui n'y étoient point épargnez. Le dessein & l'exécution répondoient à la richesse. On y copioit souvent les plus beaux Tableaux des grands Maîtres, afin de ne rien faire que d'achevé, & que tout fût parfait dans ces rares Ouvrages. Charles le Brun (b) premier Peintre du Roi & l'un des plus habiles que la France ait vu naître, a été long-tems Directeur de cette Maison, destinée uniquement pour les meubles de la Couronne. Les riches Tentures qui ont été faites sur les desseins qu'il en a donnez, & qui sont encore aujourd'hui un des plus beaux ornemens des Maisons Roïales, sont, outre quantité de beaux Tableaux, des monumens de son habileté & de son bon goût.

Le Roi fit aussi bâtir de tous côtez, & principalement au Louvre, dont la Façade est estimée un des morceaux d'Architecture les plus beaux qu'il y ait au monde. A l'exemple du Prince, chacun selon ses forces, se piqua de faire bâtir. Paris s'accrut de jour en

Embellissement de la Ville de Paris.

(a) Maison située à l'extrémité du Faubourg S. Marceau.

* Mort en 1690.

1663. en jour : les ruës furent élargies , les Carrefours ornez de Fontaines : la Rivière bordée de Quais ; & presque toutes les Maisons rebâties d'un air de grandeur , de politesse & de bon goût , qu'on n'avoit point eu jusques alors. Les Curieux & les Etrangers y accouroient de toutes parts ; la sûreté y régnoit par la bonne Police que le Roi y faisoit garder ; tout y étoit en abondance dans le tems même de la disette ; les libéralitez & la prévoïance du Prince avoient su conserver le bon marché des vivres. Paris n'étoit pas seul à jouir de ce bonheur ; les Provinces avoient leur part à la felicité publique , par l'aplication du Prince à répandre les richesses de tous côtez , en faisant fleurir le Commerce. Quelque utilité qu'il aporte , & quelque commodité que l'on ait pour y réussir dans un Roïaume comme la France , baigné de deux Mers , coupé de Rivières & abondant en toutes choses , le Commerce néanmoins y étoit presque abandonné ; soit parce que ce n'étoit pas le génie de la Nation , soit parce que depuis longtems le Roïaume avoit été dans des Guerres continuelles , ou étrangères ou civiles. Le Roi n'épargna rien pour le rétablir ; il diminua les Droits & supprima tous ceux qu'on levoit sur les Rivières du Roïaume. Il fit travailler à ses frais à la jonction des Mers* , à celle des grandes Rivières , & à rendre navigables les autres qui ne l'avoient point encore été , ou qui avoient cessé de l'être.

Cepen-

* Par le moien du Canal de Languedoc , que le Roi fit creuser pour procurer une communication entre la Méditerranée & l'Océan par la Garonne.

Cependant les Algeriens ne laissèrent pas de vouloir inquiéter les Vaisseaux François, & troubler par leurs courses le Commerce qu'ils avoient entrepris de faire par Mer. Mais le Duc de Beaufort, Grand Amiral de France, aiant été envoyé * avec le Commandeur Paul contre ces Pirates, il leur donna la chasse si vigoureusement, aiant gagné sur eux un Combat, qu'il en nétoia la Mer, & mit le Commerce en sûreté. Pour le faire fleurir davantage, le Roi entreprit encore de faire un établissement sur la Côte de Barbarie, autant pour s'y ménager un Port, & pour étendre ses Conquêtes, que pour tenir en bride les Pirates, qui la dominoient & qui desoloient le Négoce. Ce dessein réussit d'abord : on s'empara de Gigeri †, où l'on se maintint pendant trois mois, quoi que l'on y manquât de munitions & de vivres. Mais les forces des Ennemis augmentant continuellement, d'ailleurs la Famine & la Peste survenuës en Provence aiant retardé les Convois, les Troupes du Roi furent obligées d'abandonner cette Conquête & de s'en retourner en France *. Cette entreprise fut malheureuse : on y fit de grans frais, on y perdit de bonnes Troupes, & un peu de réputation.

Nous avons dit ci-devant que le Roi se préparoit à tirer raison par les armes de l'injure qu'il avoit reçue de la Cour de Rome.

Les Gouverneurs.

* Au mois de Septembre.

† Bourg avec un assez bon Port & un Château, situé sur la Côte de la Province de Bugie, dans le Roïaume d'Alger.

* Ceci n'arriva qu'en 1664. ; mais la matière m'y aiant conduit insensiblement, j'ai un peu anticipé le tems.

1663.

Avantages remportez sur les Algeriens.

1663.

Les Bourgeois d'Avignon, de même que tout le Comtat, craignant les effets de cette mesintelligence des deux Cours, & que Sa Majesté ne commençât par eux à donner des marques de son ressentiment, se soulevèrent contre le Gouverneur que le Pape leur avoit envoïé : arrachèrent les Armes de Sa Sainteté, qui étoient au dessus de la Porte de son Hôtel, & y placèrent celles du Roi, sous la protection duquel ils se mirent.

Le Roi diminué les Tailles.

A tous les avantages que Louis XIV. procuroit à ses Peuples, pour leur faire goûter les fruits de la Paix, il en ajoûta encore un autre, qui les toucha plus sensiblement. Ce fut de faire publier un Arrêt du Conseil, par lequel il déchargeoit les Tailles de dix millions de livres, & diminueoit trois livres sur le prix de chaque Minot de Sel.

Renouvellement de l'Alliance des Suisses.

Sur la fin de cette année les Treize Cantons Suisses envoïèrent en France leurs Ambassadeurs, pour renouveler leur Alliance avec le Roi. Cette Alliance est très-ancienne, & ils la renouvellent toujours, quand le tems porté par les Traitez est sur le point d'expirer. Le dernier avoit été fait sous le Règne de Henri IV. pour lui & pour le Dauphin son Fils, qui depuis régna sous le nom de Louis XIII. Dès les premières années du Règne du Roi, les Cantons cherchèrent à renouveler cette Alliance, mais les conjonctures des tems en avoient retardé l'exécution. Enfin cette année ils envoïèrent une célèbre Ambassade à Paris. Leurs Ambassadeurs y reçurent les mêmes honneurs que du tems de Henri IV. Le Roi, pour lui

&c

& pour le Dauphin son Fils, jura solennellement l'Alliance dans l'Eglise de Nôtre-Dame avec des Cérémonies qui méritent d'être rapportées. 1663.

Sa Majesté, précédée des Cent Suisses de la Garde, arrivant à la porte de l'Eglise, y fut reçue par les principaux du Chapitre & conduite au Chœur, aiant avec Elle quatre Herauts d'armes, & à ses côtez les Huissiers de la Chambre portant les Masses. Elle se plaça au milieu du Chœur sur un Tapis couvert de velours rouge, semé de fleurs de lis d'or, sous un riche Dais, accompagnée de Monsieur, du Prince de Condé, & du Duc d'Enguien. Les Evêques & autres Prélats étoient en leurs rangs accoutumés, ainsi que les Secretaires d'Etat, le Corps de Ville, les Ambassadeurs, & autres Ministres des Princes Etrangers. Les Ducs & Pairs & les Marêchaux de France avoient la droite, & les quatre premiers Gentilshommes de la Chambre venoient après. Les Ambassadeurs des Cantons aiant pris leurs places & le Roi les aiant saluez, la Messe fut célébrée par l'Evêque de Chartres à laquelle toutefois les Députez des Cantons Protestans n'assistèrent pas. Quand ils furent revenus, les Secretaires d'Etat montèrent sur l'Estrade où étoit le Roi. En même tems le Sieur de Lionne, qui avoit le Département des Affaires Etrangères, porta le Traité sur un Carreau semé de fleurs de lis d'or, & le Secrétaire de l'Ambassade des Suisses le même Traité sur un autre Carreau; & après que le Sieur de la Barde, Ambassadeur du Roi auprès des Cantons,

1663.

tons , eut parlé sur ce sujet , le Cardinal Antoine , Grand Aumônier de France , s'approcha du Prié-Dieu du Roi , & y tint le Livre des Evangiles , sur lequel Sa Majesté mit la main en même tems que l'un des Ambassadeurs pour tous les autres y posa aussi la sienne. Alors le Doïen * du Conseil , en l'absence du Chancelier , fit la lecture du Serment. La Cérémonie étant achevée & le *Te Deum* chanté , les Ambassadeurs furent conduits à l'Archevêché & régalez magnifiquement. Au milieu du repas le Roi leur fit l'honneur de venir dans la Salle où ils mangeoient , but à la santé des Cantons , & ajouta toutes les autres marques d'amitié propres à cimenter la nouvelle Alliance.

Création
de nou-
veaux
Ducs.

Enfin cette année fut glorieusement terminée par la Création que le Roi fit * de quatorze Ducs. Outre l'intention que Sa Majesté avoit de récompenser par cet honneur des Gens de qualité qui l'avoient bien servi ; on peut croire qu'il se souvenoit encore du tems de sa Minorité , où le Parlement de Paris voulut gouverner l'Etat ; & que pour empêcher désormais de pareils desordres , il augmenta sagement le nombre des personnes qui devoient toujours être dans les intérêts de la Cour , & qui pourroient retenir les mal-intentionez dans leur devoir.

Secours
donné à
l'Empe-
reur con-
tre les
Turcs. De-
faite des
Infideles
près du
Raab.

Le commencement de l'année 1664. ne fut pas moins glorieux pour la France , par le secours , quoique petit , qu'elle donna à l'Em-
pe-

* Mr. Dormeffon.

† Le 15. Decembre.

pereur * contre les Turcs. Le Comte Strozzi 1664. étoit venu † à la Cour de la part de Sa Majesté Imperiale demander des Troupes au Roi pour repousser ces infidèles ‡ qui étoient venus fonder en Hongrie. Sa Majesté lui accorda seulement quatre mille hommes de pié & deux mille Chevaux, dont il donna le Commandement au Comte de Coligni. La Feuillade & Potuitz y furent en qualité de Maréchaux de Camp, & Gassion commanda la Cavalerie. Le Grand Vizir Coprogli étoit à la tête de quatre-vingt mille hommes, & après avoir emporté d'assaut le Fort de Serin, il s'avança jusques sur les bords du Raab, & répandit la terreur dans toute l'Allemagne. L'Armée Imperiale étoit campée en deçà de cette rivière. Quelques jours après l'arrivée des Troupes du Roi, les Turcs, au nombre de dix ou douze mille hommes, passèrent le Raab au dessous de Saint Gothard, taillèrent d'abord en pièces quelques Régimens des Cercles, & commençoient à s'étendre pour donner le tems au reste de leurs Troupes de les suivre. Alors les François les chargèrent si vivement par la gauche, tandis que le Comte Montécuculi, Général de l'Armée Imperiale, les chargeoit par la droite, qu'ils furent renversez & précipitez dans la rivière. Les Troupes du Roi remportèrent quantité de Drapeaux, & prirent onze pièces de Canons. Le carnage fut grand : il y eut plus de huit mille Turcs pris ou noiez. L'Armée Ottomane dé-

cam-

* Leopold d'Autriche.

† Le 12 Janvier.

‡ Les Turcs & les Tartares.

1664.

campa auffi-tôt. Le Grand Seigneur rechercha la Paix avec l'Empire, & cette seule Victoire mit l'Allemagne en sûreté.

Accom-
modement
de l'Affai-
re des
Corfes.
*Histoire des
Démêlez
&c.*

L'accommodement qu'on traitoit à Rome entre le Pape & le Roi n'alloit pas au gré de Sa Majesté. C'est pourquoi elle résolut d'y envoyer une Armée sous les ordres du Maréchal du Pleffis. Ce Général marcha jusqu'à Lion; mais enfin la Négociation s'étant faite depuis son départ, il reçut un contre-ordre & n'alla pas plus loin. Comme on ne peut mieux juger des conditions de l'accommodement que par les termes du Traité même, j'en rapporterai ici un Extrait, tant pour en faire voir la singularité, que pour m'épargner le recit de ce qui se passa dans la suite, toutes choses aiant été exécutées selon qu'on en étoit convenu.

Extrait du Traité entre Sa Sainteté le Pape Alexandre VII. & le Roi Très-Chrétien Louis XIV. du nom, fait & passé à Pise le 12. Fevrier 1664. par le très-Illustre & très-Reverend Prêlat Cesar Rasponi, Referendaire de l'une & l'autre Signature, Secrétaire de la Consulte & Plenipotentiaire de Sa Sainteté: Et très-Illustre & très-Reverend Prêlat Louis de Bourlemont, Auditeur de Rote, Conseiller du Roi en tous ses Conseils d'Etat & Plenipotentiaire de Sa Majesté.

Extrait du
Traité de
Pise.

„ LE détestable Attentat commis dans
„ Rome par les Soldats Corfes le 20.
„ Août

„ Août 1662. contre Mr. le Duc de Cre-
 „ qui, Ambassadeur Extraordinaire du Roi
 „ T. C. aiant donné à Sa Majesté un juste
 „ sujet de déplaisir, & causé à Sa Sainteté
 „ une très-vive douleur: Sadite Sainteté,
 „ comme un bon Père jaloux de l'honneur
 „ de ses enfans, desirant réparer entière-
 „ ment une telle injure faite au Fils Aîné
 „ de l'Eglise, en la personne de son Am-
 „ bassadeur, afin d'entretenir de son côté,
 „ ainsi que Sa Majesté du sien, une par-
 „ faite correspondance, & de prévenir tous
 „ les maux que la Chrétienté pourroit souf-
 „ frir des suites de cet accident, a donné
 „ à Mr. Rasponi plein pouvoir & faculté en-
 „ tière de convenir avec le Plénipotentiaire
 „ du Roi T. C. des satisfactions dûes à Sa
 „ Majesté pour un si grand outrage; &
 „ comme ledit Sieur Bourlemont se trouve
 „ muni d'un pareil Plein-Pouvoir de Sa
 „ Majesté pour traiter aux mêmes fins, les-
 „ dits Plénipotentiaires après la communi-
 „ cation respective de leurs Pleins-Pou-
 „ voirs, dont ils sont demeurez contens, ont
 „ ajusté & conclu les Articles qui suivent.
 „ I. Sa Sainteté, pour faire paroître à Sa
 „ Majesté T. C. son affection paternelle,
 „ & en considération de ce qui sera stipulé
 „ & établi par le présent Traité, &c. des-
 „ incamérera, c'est-à-dire, révoquera l'In-
 „ camération des Etats de Castro & de Ron-
 „ ciglione & de toutes leurs annexes & dé-
 „ pendances, &c.
 „ II. Sa Sainteté, pareillement en faveur
 „ de Sa Majesté, & en considération, &
 „ pour récompense des Vallées de Comac-

„ chio

1664.

„ chio & de toute autre prétention & rai-
 „ son que Monsieur le Duc de Modène, de
 „ la Maison d'Est, pourroit avoir contre
 „ la Chamble Apostolique, en quelque ma-
 „ nière que ce puisse être, prendra sur soi
 „ le Mont d'Est, montant à trois cens mil-
 „ le écus ou environ, avec toutes les com-
 „ moditez, & incommoditez qu'il y a pour
 „ l'extinction dudit Mont, &c. donnera
 „ de plus audit Sieur Duc quarante mille
 „ écus ou un Palais dans Rome de même
 „ valeur, &c. & pour complaire encore
 „ davantage à Sa Majesté, Sa Sainteté ac-
 „ cordera audit Sieur Duc & à ses Succes-
 „ seurs à perpetuité les Droits de Patronna-
 „ ge de l'Abbaïe della Pomposa & della
 „ Piéve del Bondeno, avec pouvoir d'y pré-
 „ senter librement, &c.

„ III. Monsieur le Cardinal Chigi ira
 „ en France, & dans la première Audi-
 „ ence qu'il aura de Sa Majesté, il lui di-
 „ ra en propres termes ce qui suit.

SIRE.

Discours du
 Cardinal
 Chigi au
 Roi.

*Sa Sainteté a ressenti avec une très-grande
 douleur les malheureux accidens qui sont arri-
 vez; & les sujets de mécontentement que Votre
 Majesté en a eus, lui ont causé le plus sensible
 déplaisir qu'elle fût capable de recevoir; l'assû-
 rant que ce n'a jamais été la pensée ni l'inten-
 tion de Sa Sainteté que Votre Majesté fût offen-
 sée, ni Mr. le Duc de Crequi son Ambassa-
 deur: Sadite Sainteté desirant qu'il y ait de
 part*

part & d'autre la bonne & sincère correspondance qui y a toujours été. En mon particulier j'atteste à Votre Majesté avec le plus profond respect qu'il m'est possible, la joie que j'ai de me voir cette entrée ouverte pour faire connoître à Votre Majesté par les plus soumises & sincères actions de mon obéissance, quelle est la vénération que j'ai & toute ma Maison aussi pour le glorieux nom de Votre Majesté, avec quelle fidélité & zèle je professe toutes les plus vénérables loix de servitude à la Roïale Personne & Maison de Votre Majesté: combien les accidens arrivez à Rome ont été éloignez de nos sentimens, & avec quelle amère douleur j'ai appris que moi & ma Maison aions été en cela chargés d'imputations sinistres, & bien éloignées de cette révérence & dévotion que nous professons, & que nous aurons toujours un particulier desir & ambition de professer envers Votre Majesté. Au contraire, si moi, ou notre Maison avions eu la moindre part dans l'Attentat du 20. Août, nous nous jugerions nous mêmes indignes du pardon, que nous aurions voulu en demander à Votre Majesté, la suppliant cependant de croire que ces paroles ici sont exprimées par un cœur très-sincère, & porté aussi bien que ceux de ma Maison à avoir à jamais une vénération singulière & une parfaite dévotion pour l'otre Majesté.

„ IV. Le Cardinal Imperial aiant supplié
 „ le Roi de le vouloir admettre à porter en
 „ personne à Sa Majesté ses très-humbles
 „ justifications, il y satisfera au plutôt; Sa
 „ Majesté aiant à présent agréable qu'il le
 „ fasse.

„ V. Sa Sainteté en faveur de Sa Majesté
 Tom. III. F „ per-

1664

„ permettra maintenant à Monsieur le Cardinal Maldachini de retourner à Rome ,
 „ pour y jouir à l'avenir de toutes les prérogatives de sa Dignité, &c.

„ VI. Le Seigneur Don Mario déclarera par écrit en foi de Cavalier qu'il n'a
 „ eu aucune part à tout ce qui s'est passé dans Rome le 20. Août 1662. & cet Ecrit sera accompagné d'un Bref de Sa
 „ Sainteté , où elle témoignera que ledit Sieur Don Mario est véritablement innocent de tout ce qui s'est fait ledit jour.
 „ Et pour montrer d'autant plus le desir que Sa Sainteté a de faire toutes les choses qui peuvent contenter Sa Majesté,
 „ elle ordonnera audit Sieur Don Mario de se retirer hors de Rome, jusques à ce que
 „ ledit Sieur Cardinal Chigi ait été vu de Sa Majesté, & lui ait présenté ses excuses au nom de toute sa Maison.

„ VII. Le Seigneur Don Augustin ira au devant de Monsieur l'Ambassadeur à
 „ S. Quirisco, s'il vient par la Toscane, & à Civita-Vecchia s'il vient par Mer,
 „ & à Narri si c'est par la Romagne ou la Lombardie, & lui témoignera en même tems le déplaisir de Sa Sainteté pour
 „ l'accident arrivé le 20. Août.

„ VIII. Le jour que Madame l'Ambassadrice arrivera à Rome, la Signora Donna Berenice, ou Madame la Princesse Farnese ira au devant de ladite Dame
 „ Ambassadrice jusqu'à Pontemolle, & lui témoignera l'extrême déplaisir qu'elle a,
 „ & que tous ceux de sa Maison ont aussi, de l'accident du 20. Août, & la joie
 „ qu'elle

„ qu'elle reſſent du retour de Son Excel- 1664.
 „ lence.

„ IX. Sa Sainteté ordonnera d'une ma-
 „ nière précise & efficace à ſes Miniſtres de
 „ porter à l'Ambaſſadeur de Sa Majesté le
 „ reſpect qui eſt dû à lui qui répreſente
 „ la perſonne d'un ſi grand Roi, Fils aîné
 „ de l'Egliſe, tant aimé & eſtimé de Sa
 „ Sainteté.

„ X. Sa Sainteté en conſidération de
 „ Sa Majesté fera caſſer & annuller tou-
 „ tes les procédures qui ont été faites
 „ contre Mr. le Duc Céſarini, ſans qu'il
 „ en puiſſe aucunement être inquiété à l'a-
 „ venir, &c.

„ XI. Tous les Decrets & autres Actes
 „ qui pourroient avoir été faits, en conſe-
 „ quence de l'accident du 20. Août contre
 „ les Barons Romains, & contre quelques
 „ autres Perſonnes de quelque nation &
 „ condition qu'elles ſoient, ſeront caſſez &
 „ annullés, ſans qu'ils en puiſſent à l'ave-
 „ nir recevoir aucun préjudice, ni en être
 „ inquiétés, ni recherchez, ſous quelque
 „ prétexte que ce puiſſe être, enſuite dudit
 „ accident.

„ XII. Toute la Nation Corſe ſera dé-
 „ clarée incapable à jamais de ſervir non
 „ ſeulement dans Rome; mais auſſi dans
 „ tout l'Etat Eccleſiaſtique, & le Barigel
 „ de Rome ſera privé de ſa Charge &
 „ caſſé.

„ XIII. Il ſera élevé une Piramide à Ro-
 „ me, vis à vis l'ancien Corps de Gar-
 „ de des Corſes, avec une Inſcription dans
 „ les termes concertez, qui contiendra en

1664. „ substance le Decret rendu contre la Na-
 „ tion Corse.

„ XIV. Le Roi Très-Chrétien, immé-
 „ diatement après que le Légat aura été vu
 „ de Sa Majesté, remettra le Pape & le
 „ Saint Siège en possession de la Ville d'A-
 „ vignon & du Comtat Venaissin avec tou-
 „ tes leurs apendances & dépendances ,
 „ &c. fait à Pise le 12. Février 1664.

Si ce Traité
 fut aussi a-
 vançageux
 à la France
 qu'elle le
 crut.

Toutes les conditions de ce Traité fu-
 rent exécutées de point en point, de ma-
 nière que la satisfaction fut entière ; mais
 avec tout cela, il s'en falut bien qu'elle ne
 fût aussi ignominieuse au St. Siège que bien
 des gens se le sont persuadé. Si le Cardinal
 Chigi, Neveu du Pape, fut en personne en
 France pour y faire satisfaction à Sa Majesté,
 ce fut d'une façon qui lui faisoit plû-
 tôt honneur que tort, puisque ce fut en
 qualité de Légat à *Latere* ; & quant aux
 termes dont il se servit, bien que concertez
 & stipulez par un Traité de réparation, on
 n'y sauroit trouver rien qui blesse en la
 moindre sorte l'honneur du St. Siège, ni
 même celui de la Famille du Pape ou du
 Cardinal qui devoit les prononcer. Du reste
 le Légat fut reçu à Paris avec une pompe
 & avec des honneurs dont il auroit pu se
 contenter, si, au lieu d'être venu pour faire
 une réparation d'honneur, il n'avoit fait le
 voyage que pour se la faire faire à lui-même.
 Tout le Clergé Régulier & Séculier le vint
 trouver processionnellement avec la Croix &
 la Bannière à l'Abbaïe St. Antoine, où il
 attendoit ses hommages, assis pontificale-
 ment sous un Dais, & vêtu d'une soutane
 de

de Tabis rouge, avec un Surplis & le Camail par dessus, le Bonnet rouge en tête, étant accompagné du Duc de Montausier, des Introduceurs des Ambassadeurs, & des cinq Prélats de la Légation en Camail, Rochet, & Mantils. Le Prevôt des Marchands avec les Echevins & les Officiers de la Ville, vinrent aussi à l'obédience après le Clergé, & ceux-ci furent suivis de tout le Parlement en Corps, & des Chambres des Comptes, Cour des Aides, Cour des Monnoies & du Châtelet, lesquelles firent chacune leur Harangue & reçurent la Bénédiction du Légat. Cela fini, Son Eminence marcha vers la Ville pour y faire son entrée, précédée par le Corps de Ville, qui avoit ses trois cens Archers à la tête, & accompagné de plusieurs Grans Seigneurs, entr'autres du Prince de Condé & du Duc d'Enguien. Elle entra dans Paris au bruit du Canon, en Chappe de Camelot rouge, le Chapeau de Cardinal sur la tête & montée sur une Mule blanche, dont le harnois étoit en broderie d'or: & ensuite vint à l'Eglise Notre Dame, où elle fut reçue par l'Archevêque de Paris en habits pontificaux à la tête de son Clergé.

Les peuples charmez de voir leur Monarque ainsi craint & respecté d'un chacun, ne respiroient que la joie & les plaisirs. La Cour n'en étoit pas moins avide. Aussi le Roi pour la satisfaire, & suivre en même tems son penchant, donna cette année deux Fêtes les plus galantes, & les plus magnifiques que l'on puisse s'imaginer. La première qui se fit au mois de Fevrier, fut le

Fêtes Galantes
données
par le Roi.

1664. *Balet des Amours déguisez*, dansé au Palais Roïal par Sa Majesté.

La seconde Fête, appelée *les Plaisirs de l'Île enchantée*, se donna à Versailles le 5. de Mai. Elle dura jusqu'au 14. & le Roi y traita plus de six cens personnes, outre une infinité de gens nécessaires à la Danse & à la Comédie, & d'Artisans de toutes sortes venus de Paris pour l'exécution d'un si beau dessein. Le Ciel même sembla la favoriser, puisqu'en une saison presque toujours pluvieuse, on en fut quitte pour un peu de vent qui sembla n'avoir augmenté, qu'afin de faire voir que la prévoiance & la puissance du Roi étoient à l'épreuve des plus grandes incommoditez. De hautes toiles, des bâtimens de bois faits presque en un instant, & un nombre prodigieux de flambeaux de cire blanche, pour suplér à plus de quatre milie bougies chaque journée, résistèrent à ce vent, qui par tout ailleurs eût rendu ces divertissemens comme impossibles à achever. Ils consistèrent en une Course de Bagues, une Collation ornée de machines, une Comédie de Molière intitulée *la Princesse d'Elide*, mêlée de Danses & de Musique : le Balet du Palais d'Alcine &c.

Politique
des Minis-
tres dans
ces diver-
tissemens.

La Politique des Ministres dans tous ces grans divertissemens qu'ils procuroient au Roi & à la Cour, étoit, comme je l'ai dit, de faire diversion aux affaires dans l'esprit du Monarque, qu'ils ne vouloient pas qu'devînt trop éclairé ; & de ruiner les Courtisans, afin qu'ils leur fussent plus soumis. C'étoit une des Maximes qu'ils avoient trouvée dans les Mémoires du Cardinal Mazarin, que

que le Roi ne seroit jamais absolu, ni eux autorisez comme ils le vouloient, tant que la Noblesse pourroit se passer de la Cour. Ainsi pour parvenir à leur but ils piquoient les Courtisans d'honneur sur quantité de choses qui entraînoient infailliblement leur ruine. D'ailleurs l'âge du Roi, son inclination portée naturellement à la dépense, joints à l'humeur des François qui aiment à paroître & qui se ruinent volontiers pour fournir à leurs plaisirs : tout cela ensemble les engageoit à prodiguer leur bien en somptuositez superflües. Quelques pensions que le Roi semoit avec adresse achevoient de les attirer : chacun voulant courir après, dépensoit insensiblement son Capital & se jettoit ainsi dans une si grande dépendance de la Cour, qu'il lui étoit impossible de s'en retirer.

Cependant les plaisirs n'empêchoient pas qu'on ne songeât à ce qui pouvoit contribuer au bien du Roïaume. Les Manufactures étrangères étoient si fort recherchées, qu'elles avoient en quelque manière étouffé l'industrie naturelle de la Nation. Un nombre infini d'Ouvriers se trouvoient réduits à la dernière misère, faute de travail ; plusieurs étoient sortis du Roïaume pour éviter une pareille disgrâce, & les Arts périssoient insensiblement en France. Les Peuples voisins en profitoient, & par les riches étoffes, les Dentelles, & les autres Ouvrages qu'ils envoïoient dans le Roïaume, ils en tiroient des sommes immenses. Pour remédier à un si grand abus, le Roi ne trouva pas de moïen plus propre que de rétablir les Arts

Manufac-
tures éta-
blies.

1664.

& de fournir un travail sûr & continuel à ses Sujets. Dans ce dessein Sa Majesté établit en divers endroits toutes sortes de Manufactures qu'elle ne dédaigna point de visiter pour illustrer les Arts & encourager les Artisans. Le succès répondit si promptement à ses intentions, qu'en fort peu de tems non seulement on se passa de la plûpart des Manufactures étrangères, mais celles de France commencèrent à se répandre par toute l'Europe. Les Villes, & même les Provinces entières, trouvèrent dans cet établissement des moïens de subsister, & de s'enrichir; les Ouvriers encouragez perfectionnèrent les Arts; on réduisit les Etrangers à tirer de la France la plûpart des Marchandises, qu'ils y apportoient autrefois, & le Commerce reçut une augmentation considérable.

Naissance
de *Philippe-Charles*,
Duc de Valois, & de
Marie-Anne de
France.

La Famille Roïale augmenta aussi dans ce même tems. Madame la Duchesse d'Orléans étoit accouchée le 16. Juillet d'un Prince nommé *Philippe-Charles*, Duc de Valois *. Et la Reine accoucha le 16. Novembre d'une Princesse nommée *Marie-Anne de France*, qui ne vécut que jusqu'au 26. Décembre suivant. Ainsi tout répondoit aux desirs du Roi. La fécondité de la Reine son Epouse secondoit merveilleusement l'abondance que le Commerce répandoit dans ses Etats.

1665.

Compagnie des
Indes,

Il ne fut pas borné au dedans du Roïaume seulement : il fut porté jusques dans les Indes, par l'établissement d'une Compagnie que

* Ce Prince mourut deux ans après, savoir le 8. Decembre 1666.

que quelques Marchands des plus considérables de Paris proposèrent au Roi. Non seulement il en agréa la Proposition, mais il leur accorda de grands Privilèges, fournit des sommes considérables, & prêta des Vaisseaux pour le premier embarquement. L'île de Madagascar, où quelques particuliers François avoient déjà un Fort & des habitations, fut choisie pour un lieu d'entrepôt & on y envoya une Colonie. Mais les Naturels du Pais s'étant soulevés dans la suite contre ce nouvel établissement démolirent le Fort, renversèrent les habitations & obligèrent la Colonie de se retirer.

Un des premiers soins du Roi avoit été de rétablir la Navigation. Il avoit fait construire plusieurs Vaisseaux de toutes sortes de grandeur, bâtir des Arsenaux & de nouveaux Ports sur les deux Mers, & ordonné de grandes levées de Matelots. Cette attention de Sa Majesté à relever la Marine, qui avoit été négligée assez long-tems, a rendu la France durant quelque tems aussi puissante sur Mer que sur Terre, & aussi florissante par le Commerce que par les Armes.

La force & la puissance au dehors sont inutiles, si la tranquillité & le bon ordre ne règnent aussi au dedans. Le Roi s'appliqua à le rétablir, en réprimant la Tirannie & les vexations que quelques Gentilshommes d'Auvergne & des Provinces voisines exerçoient impunément sur les peuples. Il créa un de ces Tribunaux, qu'on appelle *les Grans jours*, composé d'un Président au Mortier, & de plusieurs Conseillers du Parlement de Paris, dans le Ressort duquel se

La Navigation rétablie.

Les Grans Jours institués.

1665.

trouvent toutes ces Provinces. Cette Compagnie de Juges choisis eut une Commission extraordinaire, pour se transporter sur les lieux, & pour faire le procès aux coupables. Elle tint sa principale séance à Clermont en Auvergne. Divers Gentilshommes y furent accusez, condamnez, & punis. Une autre Compagnie pareille, composée de Membres du Parlement de Toulouze, tint en même tems ses séances au Pui en Velai pour le Languedoc, & pour les autres Païs du ressort de ce Parlement; ce qui remit l'ordre & la sûreté dans le Roïaume.

Janfeni-
me con-
damne,

Le Roi y voulant établir aussi l'uniformité de Doctrine, avoit fait enregistrer au commencement de l'année une Bulle du Pape qui condamnoit celle des Janfenistes; & quoique Sa Majesté par une Déclaration envoïée aussi au Parlement, eût fait défense d'agiter davantage aucune Question sur ces matières, il s'en formoit toujours de nouvelles qui se publioient en Chaire & s'enseignoient dans les Ecoles. C'est-pourquoi pour arrêter le cours de cette Doctrine, condamnée par le St. Siège, le Roi fit publier au mois de Mai une autre Déclaration portant,, que son intention étoit de réunir tous ses Sujets dans
 ,, une uniformité de Doctrine, apuïée sur
 ,, les Décisions des Conciles & sur les Con-
 ,, titutions des Papes : il vouloit & enten-
 ,, doit que tous les Chefs de Parti signa-
 ,, sent un Formulaire que les Prélats de l'E-
 ,, glise Gallicane avoient dressé, lequel se-
 ,, roit aussi signé par tous les Ecclésiastiques
 ,, du Roïaume, Séculiers & Réguliers, avec
 ,, injonction aux Archevêques & Evêques
 ,, de

„ de faire exécuter dans trois mois cette
 „ Déclaration dans leur Diocèse. Qu'il se-
 „ roit procédé contre les Réfractaires con-
 „ formément aux Constitutions Canoniques
 „ & aux Loix du Roïaume, & que leurs
 „ Bénéfices demeureroient impetrables.
 „ Enjoint aussi à tous les Archevêques &
 „ Evêques de signer ce Formulaire, & en
 „ cas de refus, qu'ils y seroient contraints
 „ par saisies du revenu de leur Temporel,
 „ avec défense à l'avenir de vendre les Oeu-
 „ vres de Jansenius”. C'est ainsi que l'on
 fraïoit le chemin à la destruction de ce qu'on
 appeloit l'Hérésie de Calvin, & que sous pré-
 texte de ne souffrir point de nouveautez dans
 la Doctrine, on commençoit à jeter les se-
 mences de la Persécution que nous verrons
 éclore dans la suite.

Le Duc de Beaufort travailloit toujours à
 nétoier les Mers des Corsaires d'Alger. Il
 gagna contre eux un Combat sous le Fort de
 la Goulette près de Tunis, & peu de tems
 après un autre sous la Forteresse des Serfil-
 les, à la vuë d'Alger, dans lequel il serendit
 Maître des Vaisseaux l'Amiral, le Vi-
 ce-Amiral, & le Contr'-Amiral.

Le 9. Juillet Madame la Duchesse d'Or-
 léans accoucha d'une Princesse, qui mourut
 en naissant. En ce tems-là l'Evêque de Mun-
 ster* étant entré dans la Hollande avec vingt
 mille hommes y fit des progrès d'autant plus
 considérables, que les Hollandois occupez à
 une guerre contre les Anglois, n'étoient pas
 en état de le repousser. Dans cet embarras la

Avantages
 remportez
 sur les
 Corsaires
 d'Afrique.

Intrigues
 de la Fran-
 ce dans la
 guerre des
 Hollan-
 dois con-
 tre l'An-
 gleterre &
 l'Evêque
 de Mun-
 ster.

Lettres &
 Memoires
 du Cheva-
 lier Tern-

F 6

Ré-

* Bernard Van-Galen, homme bouillant & inquiet, plus
 Capitaine que Prélat.

1665.

République eut recours au Roi, & lui demanda le secours qu'il s'étoit obligé de fournir, par le Traité de Garentie fait avec elle en 1662. Mais Sa Majesté, toujours attentive à profiter de tout, amusa les Provinces-Unies, sous prétexte d'amener le Roi d'Angleterre à des conditions raisonnables; refusa le Secours promis, & continua une Négociation illusoire pour parvenir à ses fins. Quoi qu'elle fût conduite avec beaucoup d'art, les Hollandois ne laissoient pas de pénétrer le motif de tous ces délais & de soupçonner à quoi aboutiroit cette prétendue Médiation. Mais avant que d'en rapporter la suite, il est bon de dire quelle fut la cause ou l'occasion de cette guerre de l'Evêque de Munster contre les Hollandois.

Il en prit pour prétexte la protection que les Etats Généraux avoient donnée aux peuples de Munster dans leur Rebellion contre lui : l'intérêt qu'ils avoient pris dans le Démêlé du Prince d'Oost-Frise avec ce Prélat, au sujet de quelques sommes qu'il prétendoit que lui devoit le Prince de Ligtenstein, & enfin les diverses occasions qu'ils avoient saisies, comme il s'en plaignoit, de s'opposer à ses desseins & de favoriser ses Ennemis. Je n'entre point dans l'examen de ces plaintes, pour savoir si elles étoient bien ou mal fondées. Il suffit qu'elles servirent réellement de prétexte aux mouvemens que l'Evêque se donna, pour se procurer l'apui de quelque Puissance capable de chagriner les Etats Généraux. Il s'adressa d'abord au Roi de Suède, dont il savoit que la gloire & les progrès leur étoient devenus suspects, & dans lequel il devoit trou-

trouver des dispositions favorables à son dessein. Mais ce Prince, qui craignoit la Hollande autant du moins que la Hollande le craignoit, n'osa se brouiller avec les Etats, quelque raison qu'il crût avoir de s'en plaindre (a) ; & bien loin de prêter l'oreille à des propositions de guerre, il avoit même recherché la Paix par le Traité d'accommodement (b) qu'il avoit fait avec eux.

L'Evêque voyant qu'il ne pouvoit réussir de ce côté-là, se tourna du côté de l'Angle terre ; & profitant de la mauvaise volonté que des raisons de Commerce avoient inspirées à ce Roïaume contre la Hollande, il fit avec le Roi Charles un Traité d'alliance (c) contre les Etats Généraux, en vertu duquel ce Roi leur avoit déclaré la guerre. Je ne puis mieux expliquer cette affaire, qu'en rapportant les propres termes de celui qui fut employé pour la ménager. Voici comme s'en explique le Chevalier Temple dans une Lettre (d) qu'il écrivit sur cela à son Père.

Traité fait
par cet
Evêque.

„ Lorsque Milord Arlington m'envoia
„ querir à Sheen, c'étoit pour me dire que
„ l'Evêque de Munster avoit fait faire quel-
„ ques propositions au Roi, au sujet d'une
„ Alliance qu'il vouloit traiter avec Sa Ma-
„ jesté contre les Hollandois, desquels il pré-
„ tend avoir reçu plusieurs dommages : que
„ ce Prince offroit de mettre une Armée en
„ Campagne, & de les attaquer par terre pen-
„ dant

l' 7

(a) Les Hollandois avoient refusé de ratifier un Traité conclu à Elbing le 11. Septembre 1650.

(b) A Elseneur le 29. Decembre 1659.

(c) Du 13. Janvier 1665.

(d) Elle est datée du 6. Sept. 1665. & se trouve la 1. du 1. Tom. des Lettres & Mémoires de Mr. Temple.

1665.

„ dant que Sa Majesté continueroit de leur
„ faire la guerre par Mer ; mais qu'en mê-
„ me tems il demandoit de certaines som-
„ mes dont il auroit besoin pour entrer en
„ Campagne, & pour continuer la guerre,
„ & que si le Roi vouloit traiter avec le Ba-
„ ron de Wreden , qui étoit le Ministre
„ qu'il avoit fait passer en Angleterre le plus
„ secrètement qu'il lui avoit été possible, ou
„ que Sa Majesté aimât mieux lui envoyer
„ un de ses Ministres pour traiter avec lui,
„ il ne doutoit pas qu'il ne fût facile d'en
„ venir à un accord ; mais qu'il souhaitoit
„ que cela se fît le plus secrètement qu'on
„ pourroit. Milord Arlington me dit, qu'on
„ étoit déjà convenu des principaux Arti-
„ cles : que l'argent étoit prêt, mais qu'il
„ étoit nécessaire que le Roi envoiât secrè-
„ tement quelqu'un à Munster, pour y finir
„ le Traité, & pour être présent aux paie-
„ mens qui se feront à Anvers comme cet
„ Evêque a souhaité. Il ajoûta que si j'ac-
„ ceptois cet Emploi, je devois faire le voïage
„ sans train & sans équipage, & passer pour
„ François ou pour Espagnol que je de-
„ vois prendre ma résolution, & répondre in-
„ continent à la proposition qu'il me faisoit.
„ Je lui répondis sans hésiter, que j'étois
„ prêt de servir Sa Majesté du mieux qu'il
„ me seroit possible . . . qu'il y avoit seule-
„ ment un Article qui me faisoit de la pei-
„ ne, & que je ne pouvois goûter, qui étoit
„ au sujet de l'argent, n'ayant jamais pu me
„ résoudre à me charger de celui d'autrui,
„ &c. Après avoir reçu mes instructions, je
„ ne m'arrêtai qu'un jour à Bruxelles, & de
là

„ là je fus avec le Baron de Wreden à Coes-
 „ velt où l'Evêque étoit alors. Je n'y de-
 „ meurai que trois jours, & ne fus introduit
 „ chez lui que de nuit. J'ajustai tous les Ar-
 „ ticles avec lui, & enfin je conclus & signai
 „ le Traité, après quoi je retournai à An-
 „ vers, où l'Alderman Blackwel fit le pre-
 „ mier & grand paiement au Résident que
 „ l'Evêque a en cette Ville. Tout ceci s'est
 „ fait de part & d'autre avec tant de secret,
 „ que l'Evêque a non seulement reçu son
 „ argent, mais qu'il a même augmenté ses
 „ Troupes jusqu'au nombre de dix-huit mil-
 „ le hommes, sans que les Hollandois en
 „ aient pris le moindre ombrage; & de tou-
 „ tes les assurances que me donne ce Prin-
 „ ce, je conclus qu'il sera en Campagne,
 „ avant que cette Lettre vous soit rendue....
 „ C'étoit à moi de faire en sorte qu'il se mît
 „ en Campagne, & j'ai eu le bonheur d'y
 „ réussir, plutôt qu'on ne l'espéroit à la Cour,
 „ & même plutôt que l'Evêque ne l'avoit
 „ promis en signant le Traité.

„ Ce Prince, continuë Mr. Temple, est
 „ un homme d'esprit, & ce qui est encore
 „ plus, il a beaucoup de jugement, beaucoup
 „ d'ambition, & c'est proprement un esprit
 „ remuant. Mais la vigueur de son corps ne
 „ répond pas à celle de son esprit, car il a,
 „ comme je le croi, environ 56. ou 57. ans,
 „ & est attaqué de la goutte, dont il n'y a
 „ guère d'apparence qu'il puisse guérir, de la
 „ manière dont il vit. Il a été Soldat en sa
 „ jeunesse, & il semble plutôt né pour por-
 „ ter une Epée que pour porter une Crosse.
 „ Il hait les Hollandois mortellement, parce
 „ qu'ils

1665.

„ qu'ils ont fomenté la Rebellion de la Vil-
 „ le de Munster contre lui, & il fait à pré-
 „ sent bâtir une Citadelle, qui sera très-for-
 „ te, pour tenir en bride les Citoïens de
 „ cette Ville. Il paroît hardi & ferme dans
 „ ses résolutions, & selon toutes les appa-
 „ rences il viendra à bout de son entrepri-
 „ se, ou il mourra à la peine. Il proteste
 „ qu'il accomplira tout ce qu'il a promis *fide*
 „ *sincerâ & Germanicâ*, qui est un mot qu'il
 „ affecte. C'est le seul Allemand que j'aie
 „ encore entendu parler bon Latin, & il le
 „ parle plutôt en Courtisan & en homme
 „ d'affaires, qu'en Savant. Il dit que s'il
 „ échouë dans son Entreprise & qu'il perde
 „ ses Etats, il n'en estimera pas sa condition
 „ plus mauvaise; car en ce cas il se retirera
 „ en Italie, & il dit qu'il a assez d'argent à
 „ la Banque de Venise pour acheter un Cha-
 „ peau de Cardinal, qui lui siéra peut-être
 „ mieux que son Bâton de Commandant;
 „ mais qu'il a dessein de tenter la fortune au-
 „ paravant, & de faire du bruit dans le mon-
 „ de avant que d'en sortir ”.

Ce qui
 porta les
 Hollan-
 dois à trai-
 ter alors
 avec la
 France.

Ce fut donc cette Alliance & les consé-
 quences qu'elle pouvoit avoir, qui portèrent
 les Etats Généraux à consentir à un nouvel
 engagement avec la France, plutôt qu'au-
 cune inclination véritable, & aucune liaison
 qui fût entr'eux. - Une preuve de cela, c'est
 que Leurs Hautes Puissances n'eurent pas plû-
 tôt été informées des desseins du Roi sur les
 Païs-Bas, que suivant leurs véritables intérêts
 elles reçurent favorablement les ouvertures
 de Paix que S. M. B. leur fit faire par le moïen
 de la Suède, comme nous le dirons bien-tôt.

Ce-

Cependant comme il paroît étrange que la France se lie avec la Hollande, qu'elle avoit dessein d'abaïsser, contre l'Angleterre, qu'elle avoit fait agir sous main pour susciter des affaires aux Etats Généraux, il est à propos d'éclaircir cette Intrigue mystérieuse, & d'en pénétrer, s'il est possible, le secret. Nous tirerons sur cela des lumières des Lettres du Comte d'Estrades, Ambassadeur pour le Roi à la Haïe; mais il est nécessaire de remonter plus haut, & de chercher l'origine de ces Pratiques secrètes, pleines de part & d'autre de la plus profonde dissimulation. La Hollande étoit gouvernée par un Grand Pensionnaire * qui étoit dévoué aux intérêts de la France, & qui n'ignoroit pas les desseins du Roi sur la Succession d'Espagne. Il avoit même proposé au Comte d'Estrades de partager, entre son Maître & les Etats Généraux, une partie des Pais-Bas Espagnols, & de former du reste une République; & quoi que l'Ambassadeur eût répondu à cette proposition †: „ Qu'il ne lui paroïssoit pas que „ son Maître eût dessein de s'agrandir du côté de Flandre, mais qu'au contraire, il „ étoit content de ce qu'il possédoit, sans „ vouloir élargir ses limites: le Pensionnaire, qui étoit aussi grand Maître que le Comte dans l'Art de dissimuler, n'abandonna point pour cela son projet; aussi la Faction de *Louvestein* à la tête de laquelle étoit le Pensionnaire, & que l'on appeloit la *Faction Françoisë*, avoit tellement à cœur le partage des Pais-Bas Espagnols, qu'elle pensa faire

1665.

Intrigues de la France avec le Pensionnaire de Hollande. *Lettres du Comte d'Estrades. Hist Secrète des Intrigues de la France.*

vio-

* Jean de Wit.

† Lettres du C. d'Estrades, Tom. I. pag. 126.

1665. violence à la modération du Roi pour l'y faire consentir. Comme il se trouvoit encore dans les Provinces-Unies un grand nombre de personnes d'honneur & de mérite qui étoient attachées au Parti des Anglois, & qui vouloient s'opposer à l'agrandissement de la Monarchie Françoisse, il s'agissoit de mener cette affaire avec tant de secret que le Traité de Partage ne fût communiqué aux Etats Généraux, que lors qu'il seroit conclu, & que les Etats ne pourroient plus se dispenser d'y donner les mains. On travailla donc au Traité, & le Sr. de Wit prit toutes les précautions imaginables, pour empêcher que l'on en eût le vent; il fut conclu * par le Pensionnaire seulement, sans qu'il paroisse que les Etats de Hollande en aient eu connoissance. Mais ce Partage n'ayant pu avoir lieu à cause des difficultez qui s'y rencontroient, l'Ambassadeur de France insinua au Sr. de Wit; *Que la Renonciation de son Maître à la Succession Espagnole, étoit devenue invalide, parce que la Dot de la Reine n'étoit pas entièrement payée; Et le Pensionnaire lui répondit obligeamment: Qu'il trouvoit les prétentions de Sa Majesté bien fondées.*

Prétensions de cette Couronne sur celle d'Espagne.

Sur ces entrefaites il courut un bruit que le Roi d'Espagne étoit mort. Quoique cette Nouvelle n'eût aucun fondement, il ne fut plus question alors ni du Partage, ni des intérêts de la République de Hollande; & l'on ne parla plus que des Droits de la Reine à la Succession du Duché de Bra-

* Voyez la Lettre du Roi à son Ambassadeur du 29 Juin 1663.

Brabant , & du Comté de Namur. Cependant il y avoit toujours une cordialité admirable entre le Roi & le Pensionnaire de Hollande ; quoi que le premier se fût moqué du Traité de Partage , pour faire valoir les Droits de la Reine son Epouse sur ces deux Provinces, du vivant même du Roi Catholique. Mais Sa Majesté Très-Chrétienne changea bien tôt de langage , sur quelques soupçons qu'elle eut que l'Angleterre traitoit avec l'Espagne , & que les Hollandois étoient disposez à entrer dans ce Traité avec les Pais-Bas Espagnols. Elle menaça même de conclure un Traité avec l'Angleterre : *ce que je puis faire dès demain*, dit ce Prince ; car ses correspondances à la Cour de Londres étoient sans doute meilleures que celles qu'y avoit le Sr. de Wit.

Les prétensions du Roi sur les Provinces de Namur & de Brabant , donnèrent de terribles allarmes aux Hollandois. Le Pensionnaire se vit obligé de céder en quelque façon à la nécessité du tems , & à la volonté des Peuples , qui crioient hautement , qu'il falloit faire une Ligue contre la France, ou suspendre au moins pour un tems la conclusion du Traité avec cette Couronne. Ainsi le Pensionnaire demeura seul responsable d'un Traité clandestin , qui n'avoit pas eu lieu. Le Comte d'Estrades , qui avoit toujours diféré de le conclure , sachant bien que le Roi n'en exécuteroit pas les conditions , s'en étoit défait en écrivant au Sr. de Wit : „ Que la „ Hollande seule s'engageant présentement , „ il

Allarmes
que la Hol-
lande en
conçoit.

1665. „ il n'étoit pas certain que les Etats Géné-
 „ raux aprouvassent le Traité quand il en se-
 „ roit tems ; & qu'ainsi le Roi se trouveroit
 „ lié , sans que les Etats Généraux le fussent.
 „ Qu'il savoit par expérience , à quels chan-
 „ gemens un Parti Populaire étoit sujet , &
 „ qu'il n'étoit pas de la prudence de se com-
 „ mettre à ces hazards. Que les conditions
 „ seroient plus assurées, quand elles seroient
 „ accordées avec les Etats Généraux, que si
 „ prématurément elles ne se trouvoient ac-
 „ cordées qu'avec la seule Province de Hol-
 „ lande. Le Sr. de Wit n'étoit pas assez No-
 „ vice dans la Politique Françoisse pour être
 surpris de cette défaite ; & quoi-que ce procé-
 dé le laissât dans une situation fort délicate,
il reçut tout cela, dit l'Ambassadeur, comme
un homme préparé, & qui avoit déjà deviné de-
quoi ils s'agissoit. Il répondit froidement, *Que*
puisque le Roi avoit des raisons pour retarder
le Traité en un autre tems, il falloit s'y confor-
mer.

Ce que fit
 le Pension-
 naire de
 Wit dé-
 voué à la
 France.

Malgré ce contretems & le mauvais suc-
 cès du Traité secret de Partage, le Pension-
 naire étoit toujours dévoué aux intérêts de
 la France, par la haine qu'il avoit pour le
 Parti d'Orange. Il ne voulut jamais entrer
 en Alliance avec l'Allemagne, l'Angleter-
 re & l'Espagne, pour s'opposer à l'agrandis-
 sement du Roi Très-Chrétien. Il est vrai
 que l'on ne pouvoit pas faire beaucoup de
 fond sur l'Alliance de l'Angleterre. Mais
 celles de l'Allemagne & de l'Espagne é-
 toient d'autant plus solides, qu'elles étoient
 fondées sur le salut de ces deux Puissances,
 aussi bien que sur celui des Provinces-U-
 nies.

nies. Néanmoins les Ambassadeurs de l'Empereur & du Roi Catholique à la Haïe, aiant proposé un Traité pour la sureté des Pais-Bas, & les Villes de Hollande y aiant donné les mains, le Comte d'Eltrades en fut alarmé, & il en représenta vivement les mauvaises conséquences au St. de Wit. Mais celui-ci le rassura, en lui disant, *Qu'il avoit toujours répondu à ces Ambassadeurs en des termes qu'ils n'en devoient rien espérer.*

1665.

La guerre étoit sur le point d'éclater entre l'Angleterre & la Hollande, & la Faction de Louvestein refusoit avec opiniâtreté de prêter l'oreille à un accommodement; parce qu'ils appréhendoient que le Roi d'Angleterre ne soutînt le Prince d'Orange son Neveu, & qu'ils prévoïoient bien d'ailleurs que leur ruïne étoit infaillible, si le Prince obtenoit les Charges dont il avoit été exclus. Mais les amis du Prince, qui étoient les véritables amis de l'Angleterre & de la Hollande, s'oposoient également à l'Alliance de la France & à la guerre contre le Roi Charles II. que Louis XIV. fomentoit secrètement, par les promesses qu'il faisoit aux Hollandois de les secourir conformément au Traité de 1662. Traité auquel il avoit déjà contrevenu plus d'une fois, tantôt sous un prétexte, & tantôt sous un autre. Voilà de quelle manière la France amusoit tout à la fois l'Angleterre & la Hollande, en agissant selon les conjonctures avec ces deux Puissances, comme si elle eût été dans leurs intérêts: pendant qu'elle ne travailloit au fond que pour les siens propres.

Faction de Louvestein opposée à celle du Prince d'Orange.

Ce-

1665.

Intrigues
de la Fran-
ce décou-
vertes.

Cependant le Comte d'Estrades s'aperçut que les intrigues de la Cour de France étoient connues, & jugeant qu'il étoit nécessaire d'en informer la Cour, voici comme il s'en expliqua dans la Lettre qu'il écrivit au Roi *.

„ Messieurs les Etats ont été fort surpris
„ d'avoir appris par la Lettre du Sieur Van
„ Beuningen, que Votre Majesté avoit pris
„ du délai pour lui signifier sa dernière ré-
„ solution. Cela donne matière à la Caba-
„ le d'Angleterre & d'Espagne, de confir-
„ mer aux Députés des Villes ce qu'ils ont
„ toujours dit, que Votre Majesté ne les
„ vouloit qu'amuser, & qu'elle ne se déclai-
„ roit pas; & même on publie à présent
„ que la cause de ce délai, est que Votre
„ Majesté attend réponse du Roi d'Angle-
„ terre sur la proposition qu'elle lui a faite
„ de prendre son Parti, s'il veut s'engager à
„ l'aider à la Conquête de la Flandre, lors
„ que le cas de la Succession de la Reine
„ échéra. Quoi-que cela soit faux, il fait
„ une telle impression dans leurs esprits,
„ que, quoi-que je puisse alléguer au con-
„ traire, ils n'y ajoutent plus de foi, & il
„ est inutile de leur donner plus d'esperan-
„ ce. Il n'y a que la Déclaration qui paif-
„ se remettre les choses en bon état, &
„ donner de la force aux choses que je dirai
„ de la part de Votre Majesté.

„ Quant à l'état des affaires présentes en
„ ce Païs, tout penche à s'accommoder avec
„ l'Angleterre aux conditions qu'elle vou-
„ dra, & à se soumettre à cette Couronne,
„ à

* Du 6. Août 1665.

„ à la réserve de la Cabale de Monsieur de
 „ Wit qui s'y oppose, sur l'apui de la Fran- 1665.
 „ ce; mais comme elle perd sa vigueur par
 „ les délais, il y a à craindre que la Déclara-
 „ tion de Votre Majesté ne vienne trop tard.
 „ Tous mes amis se plaignent qu'on les a-
 „ bandonne, & qu'il faut bien succomber.
 „ Ils se sont expliqués aussi que Votre Ma-
 „ jesté ne s'étant pas déclarée, on ne la doit
 „ pas presser de le faire; ainsi ils marquent
 „ que tout le malheur vient de ce que Votre
 „ Majesté n'exécute pas le Traité de 1662.,
 „ sur quoi elle fera, s'il lui plaît, ses réflé-
 „ xions selon sa prudence ordinaire.

On en vint enfin à une rupture, & le Roi se déclara pour les Hollandois. Mais il le fit d'une manière, qui témoignoit assez qu'il ne s'étoit déclaré, que dans la crainte que les États ne fissent une Paix fourée avec l'Angleterre, & qu'ils ne se liguaient avec l'Espagne. Le Pensionnaire s'aperçut bien-tôt que Louis XIV. n'agissoit pas de bonne foi dans cette affaire; cependant la haine qu'il avoit pour la Maison d'Orange l'aveugla tellement, qu'il aima mieux se voir amusé par la France, & sa Patrie exposée aux dangers d'une cruelle guerre, que de risquer sa ruine & celle de son Parti, en suivant les conseils de la douceur & de l'équité. On en murmuroit hautement dans toutes les Villes de Hollande, & l'on disoit, que le Roi ne donneroit pas aux États les secours auxquels il s'étoit engagé par ses Traitez. Mais le Sr. de Wit & son parti étoient si animés contre les Anglois, qu'ils s'en mettoient peu en peine, & qu'ils ne pressoient même le Roi sur l'exécution du Traité,

*Vuës de
 cette Cour
 en se dé-
 clarant
 pour les
 Hollan-
 dois.
 Mémoires,
 idem. ibid.*

1665.

Traité, qu'autant que les bonnes manières & la crainte de l'offenser le leur pouvoient permettre. Jusques là que les Anglois aiant battu les Hollandois sur Mer cette année, & le Parti Espagnol (c'est ainsi que l'Ambassadeur de France appeloit tous ceux qui étoient contre lui) publiant hautement que le Roi de France abandonnoit les Etats, & qu'il falloit faire la Paix avec l'Angleterre, & rétablir le Prince d'Orange dans ses Charges : le Sr. de Wit dit, qu'il valoit mieux temporiser un peu, & donner ordre à Mr. Van Beuningen à Paris, de presser le Roi sur l'exécution de la Garentie.

Intérêts
des Facti-
ons oppo-
sées en
Hollande.

Les Peuples de Hollande avoient généralement de l'affection pour le jeune Prince d'Orange, & ce ne fut par sans risque & sans peine que Jean de Wit, qui étoit parvenu à la charge de Grand Pensionnaire après la mort du dernier Stadhouder, obtint que cette Dignité fût supprimée par un Edit perpétuel. Il y eut des soulèvemens en plusieurs endroits. Les Bourgeois de Dort, d'Enkhuisen, & de Hoorn prirent les armes; la Milice à la Haïe refusa de marcher, jusqu'à ce qu'on lui eût rendu la Livrée & les Armes d'Orange, qui lui avoient été ôtées. Mais comme le Prince étoit encore au berceau, & que les Hollandois avoient beaucoup souffert dans la guerre qu'ils avoient eue contre les Anglois, la Faction surmonta ces obstacles; fit préférer l'amitié de Louis XIV. à celle du Roi Charles, qui vouloit protéger son Neveu; & engagea les Etats dans des Alliances avec la France, qui produisirent enfin cette terrible Révolution de

1672.

1671. si fatale à la Famille du Grand Pensionnaire & à sa Patrie.

1665.

Quoi que la Déclaration du Roi en faveur de la Hollande, ne fût d'aucun secours aux Etats, & que les Armées que Sa Majesté leur envoïa par Mer & par Terre ne leur rendissent pas le moindre service ; le Roi ne laissa pas de la faire sonner bien haut. Mais les Hollandois la regardèrent avec indifférence. Ils étoient ennuyez de ses délais, & ceux qui n'étoient pas du secret, voïoient bien que Louis XIV. ayant engagé les Etats dans la guerre, par les promesses qu'il leur avoit fait de les secourir, ne pouvoit avoir d'autre dessein que de voir les deux premières Puissances Protestantes de l'Europe travailler elles-mêmes à leur ruïne, par leurs brouilleries, afin d'en faire son profit avec le tems, & de trouver plus de facilité à détruire leur Religion, leur Liberté & leur Commerce. Tout le Parti d'Orange prit la Déclaration du Roi T. C. pour une grimace toute pure. Comme le Pensionnaire étoit absent, l'Ambassadeur de France eut la mortification de voir que l'amitié de son Maître fut estimée aussi dangereuse que la guerre d'Angleterre. De sorte qu'il l'écrivit au Roi en ces termes : „ Mes-

L'Amance
de la Fran-
ce avec
cette Ré-
publique
lui est plus
préjudicia-
ble qu'a-
vantageuse.
*Mémoires
de Temple.
Mémoires
MSS Hist.
Secrets des
Intrigues,
&c.*

„ sieurs les Etats auroient assurément reçu a-
„ vec plus de joie & de reconnoissance qu'ils
„ n'ont fait, la Déclaration de Votre Ma-
„ jesté, mais Mr. de Wit qui préparoit les
„ esprits à prendre les choses d'un bon sens,
„ & selon que son expérience les lui faisoit
„ voir pour le bien de l'Etat, n'est plus ici.
Les personnes qui étoient alors à la tête des

1665.

affaires reçurent la Déclaration du Roi bien différemment de ce qu'auroit pu faire Mr. de Wit ; aussi les Hollandois n'en retirèrent-ils aucun avantage. La Flote de France qui étoit dans la Méditerranée sous le commandement du Duc de Beaufort, y demeura si long-tems qu'elle ne put joindre celle de Hollande que vers le commencement de l'Automne ; & lorsque la jonction fut faite, tout le monde s'aperçut que les François vouloient être simples spectateurs de la guerre. Ils étoient ravis de voir ces deux Puissances Protestantes acharnées l'une contre l'autre, détruire mutuellement leurs forces maritimes, brûler ces remparts de la liberté de l'Europe, & leur fraïer un chemin à l'Empire Universel, tant par Mer que par Terre. Chacun accusoit Mr. de Wit d'être l'Auteur de la guerre, & plusieurs personnes de considération en Hollande se défirent de leurs Emplois, ne voulant plus servir avec lui. Mr. de Beverning entr'autres remit sa charge des Finances, malgré les sollicitations du Comte d'Estrades, qui le fut voir exprès pour l'obliger à ne la quitter pas dans une pareille conjoncture, de peur que cela ne fût du tort au Pensionnaire. L'Ambassadeur lui parla beaucoup des 6000. hommes que le Roi envoïoit pour les Hollandois contre l'Evêque de Munster ; mais Mr. de Beverning qui avoit été Trésorier Général, & qui connoissoit parfaitement l'état de leurs affaires, lui répondit : „ Que 6000. hommes ne les sau-
 „ roient pas, lorsqu'il y en avoit 20000.
 „ dans leurs Provinces, & que le Pais étoit
 „ déjà pillé ”. Car il est à remarquer que
 l'Evê-

l'Evêque de Munster leur avoit fait tout le mal que l'on pouvoit craindre de sa part, avant que les 6000. François se fussent mis en marche pour la Hollande. 1665.

Quoi que la Declaration du Roi fût si peu efficace pour les Etats Généraux, Sa Majesté cependant & son Ambassadeur continuèrent à la mettre à un fort haut prix. Et pour ce qui est du subside que la France leur devoit paier depuis leur rupture avec l'Angleterre jusques alors, Mr. Colbert trouva le secret d'en acquiter Sa Majesté, par le moien d'un compte dans lequel il chargea les Etats des fraix de l'Ambassade que le Roi avoit envoyée en Angleterre, pour exhorter le Roi Charles à la Paix, & de ceux des 6000. hommes qui ne marchèrent que pour piller le Païs, insulter les Protestans dans leurs Eglises, maltraiter les Habitans des Provinces-Unies & leur être plus à charge que les Troupes de l'Evêque de Munster, sur lequel ils ne reprirent pas un ponce de terre. Par ce compte, Colbert rendoit les Etats redevables au Roi de 700000. livres; quoi que Sa Majesté leur en dût plus de trois fois autant. Cependant la Faction Françoisse passa par dessus tout cela, & il s'écoula encore quelque tems sans qu'on ouvrit les yeux sur des pratiques si desavantageuses.

Combien le Roi vendit cher son secours aux Hollandois,

La mort de Philippe IV. Roi d'Espagne arriva alors * réellement, & le Roi en reçut la nouvelle quatorze jours après. Voïons quelles furent ses dispositions en l'apprenant, ou du moins de quelle manière il les ex

Mort du Roi d'Espagne Philippe IV. Dispositions du Roi sur cette mort,

G 2

prima

• Le 17. Septembre,

prima dans sa Lettre* au Comte d'Estrades.
 „ J'ai reçu, lui dit-il, Samedi dernier un
 „ Courier dépêché exprès par l'Archevêque
 „ d'Ambrun, mon Ambassadeur en Espa-
 „ gne, pour me donner avis que le 17. du
 „ passé sur les quatre heures du matin, Dieu
 „ avoit appelé à soi le Roi Catholique mon
 „ Beau-Pere d'une maladie qui n'a duré que
 „ cinq jours. La tendresse de la proximité
 „ dont nous nous touchions en tant de ma-
 „ nières m'a donné beaucoup de douleur de
 „ cette perte, quoi-que prévuë depuis long-
 „ tems pour ne pouvoir être évitée. Le
 „ Testament dudit Roi aiant été ouvert, on
 „ a trouvé qu'il laisse la Tutelle du jeune
 „ Roi, nommé Charles Second, & la Ré-
 „ gence de ses Etats à la Reine sa Femme
 „ avec un Conseil de six personnes qu'il a
 „ nommées, & qui ne doivent néanmoins
 „ avoir d'autre voix que consultive. Ces six
 „ Conseillers sont le Président de Castille, ou
 „ son Successeur dans la même Charge, le
 „ Vice-Chancelier d'Arragon, Viceroy de
 „ Naples, l'Archevêque de Toledé, ou celui
 „ qui le fera, le Cardinal de Sandoual, qui l'é-
 „ toit, étant mort le même jour que le Roi, le
 „ Marquis d'Ayetonne, & le Comte de Peg-
 „ neranda. Il appelle à la Succession de tous
 „ ses Etats le Prince d'Espagne & tous ses
 „ Enfans, Mâles & Femelles, & après eux
 „ l'Imperatrice Marguerite, attendu, dit-il, la
 „ Rénonciation de l'Infante Marie Therese
 „ Reine de France. J'ai témoigné en cette
 „ occasion à l'Ambassadeur d'Espagne que
 „ je veux prendre la protection du jeune Roi,
 „ mon

„ mon Beau-Frère , & lui donner toutes 1665.
 „ les marques d'amitié & de tendresse qui
 „ feront en mon pouvoir.

Nous verrons dans la suite de quelle manière le Roi s'aquita de cette promesse. Comment il accorda sa *Protection* à ce jeune Roi en prenant une partie de ses Etats pour se les assurer , & quelles marques il lui donna d'*amitié* & de *tendresse* en le dépouillant peu à peu , & en traversant son foible Règne par les efforts d'une sanglante guerre.

La Reine Mère Anne d'Autriche ne survécut pas long-tems à son Frère. Elle mourut le 20. Janvier 1666. âgée de 64. ans , dans les douleurs d'une maladie fort longue dont elle avoit été attaquée long-tems auparavant. Sa vie avoit été un mélange de bonne & de mauvaise fortune. Comme on ne l'avoit vuë que persécutée , jusqu'au tems de sa Régence , on lui attribua des vertus qu'elle n'avoit pas , & la compassion prévint tout le monde en sa faveur. Mais , si l'on en croit le Cardinal de Retz , elle n'étoit rien moins qu'un modèle accompli de toutes les Reines , comme le disent certains vers * qui furent mis sur son tombeau , à l'occasion de ce qu'elle étoit Fille , Sœur , Femme & Mère de Rois. ” Elle avoit , dit ce Cardinal † , plus que personne du monde , de cette sorte d'esprit qui lui étoit nécessaire , pour ne pas paroître sott à

1666.
 Mort de la Reine Anne d'Autriche, Mère du Roi.

Tom. III. G 3 ceux

* Et Soror , & Conjux , & Mater , Nataque Regum ,
 Nulla unquam tanto sanguine digna fuit.

C'est-à-dire :

„ Par un bienfait des Cieux aussi rare qu'insigne ,

„ Anne fut Femme & Sœur , Mère & Fille de Rois.

„ Nulle autre ne porta ces grans noms à la fois ,

„ Et nulle autre n'en fut les déne

† Dans ses *Mémoires* , Tom. I. Edit. d'Amst. pag. 220.

1666.

„ ceux qui ne la connoissoient pas. Elle avoit
 „ plus d'aigreur que de hauteur, plus de hau-
 „ teur que de grandeur, plus de manières que
 „ de fond, plus de desapplication à l'argent
 „ que de libéralité, plus de libéralité que d'in-
 „ térêt, plus d'intérêt que de desintéresse-
 „ ment, plus d'attachement que de passion,
 „ plus de dureté que de fierté, plus de mémoi-
 „ re des injures que de mémoire des bienfaits,
 „ plus d'intention de pitié que de pitié, plus
 „ d'opiniâtreté que de fermeté, & plus d'inca-
 „ pacité que tout ce qu'on vient de dire ne peut
 l'exprimer”. Elle fit bâtir l'Eglise du Val de
 Grace, un des plus beaux édifices de Paris.

Cérémonies de ses
 Obseques,

Le Roi donna les ordres nécessaires pour lui
 faire rendre les honneurs qui lui étoient dûs,
 & témoigna par ces derniers devoirs la recon-
 noissance qu'il conservoit pour la mémoire
 d'une Mère qui l'avoit élevé avec tant de ten-
 dresse. Peut-être fut-il moins touché de sa
 perte que s'il eût été dans un âge plus tendre ;
 mais l'autorité qu'elle avoit voulu exercer sur
 lui jusques aux dernières années de sa vie n'a-
 voit pas empêché qu'il n'eût pour elle beau-
 coup de respect & d'égard, si ce n'est lors qu'elle
 le reprenoit sur ses Amours. Le 12. Février
 on fit à Saint Denis un Service pour cette Rei-
 ne, auquel le Parlement assista en robes rou-
 ges, la Chambre des Comptes, la Cour des Ai-
 des, la Cour des Monnoies, le Châtelet, l'U-
 niversité, le Corps de Ville, & l'Election en
 robes de deuil. On avoit élevé au milieu du
 Chœur un Mausolée sur une estrade de cinq
 degrez, soutenuë de quatre pilastres, revêtus
 de velours noir à galons d'argent, chargez d'é-
 cussons en broderie aux Armes de France,
 & d'Espagne, & des pentes de même étoffe à

cre-

crepines d'argent. Le haut de cette superbe machine étoit une Couronne environnée d'une infinité de cierges qui formoient une pyramide lumineuse, & au haut de chaque pilastre, il y avoit comme un pot de feu qui jettoit continuellement de grosses flammes. Le Corps de la Defunte étoit dessous, couvert d'un poële fort riche, sur lequel étoit la Couronne, & le Manteau Roïal de velours bleu, semé de fleurs de lis d'or. Quand il fut question de mettre le cercueil au Caveau destiné à la sepulture des Rois; les Gardes de la Reine defunte l'enlevèrent de dessus l'estrade, les quatre coins du poële étant soutenus par le Premier Président, & trois Présidens à Mortier. L'Oraison funebre fut prononcée par l'Evêque d'Amiens. Il se fit encore un Service pour la Reine-Mère à Notre Dame où les Compagnies Souveraines assistèrent.

La guerre continuoit entre l'Angleterre & les Etats Généraux. La dernière Campagne avoit donné un terrible échec à la Navigation Hollandoise; & comme le Commerce est le fondement de la prospérité des Etats, les Provinces-Unies se trouvèrent dans un grand danger, par la ruïne de leur négoce & de leurs fabriques. Le crédit public tomba, & l'Ambassadeur de France en attribua même la cause à ses propres amis., L'abondance d'argent commence, dit-il *, à cesser; c'est-à-dire le zèle de la Ville d'Amsterdam, pour fournir aux dépenses les plus pressées. Chacun serre son argent, & tous ces millions qui sont arrivez par

Continuation de la guerre entre l'Angleterre & la Hollande.

1666.

„ le Commerce, ne roulent plus comme
 „ ils faisoient, quoique ceux qui gouvernent
 „ cachent adroitement ce changement”. La
 Cour de France n'ayant fomenté la guerre
 entre l'Angleterre & les Etats Généraux, que
 pour les détruire par leurs propres forces, &
 les mettre hors d'état de pouvoir traverser
 ses desseins sur la Succession d'Espagne, il lui
 convenoit, que cette guerre durât long-tems.
 Ce fut dans la vue de l'entretenir, que le
 Roi s'étoit enfin déterminé à accorder la Ga-
 rantie qui lui avoit été demandée contre l'E-
 vêque de Munster, & à envoyer aux Etats
 un secours * propre à nourrir la guerre &
 trop foible pour la terminer. On l'avoit fait
 mouvoir sillement, qu'il arriva après coup,
 & qu'il fut la cause de plusieurs dégâts dans
 les Provinces où il prit sa marche, qu'à pei-
 ne auroit-on pu attendre de Troupes enne-
 mies. Je ne puis m'empêcher de rapporter ici
 ce qu'en écrit le Chevalier Temple au Duc
 d'Ormond †.

„ Nous n'avons, dit-il, presque rien appris
 „ des Troupes Françoises depuis leur passa-
 „ ge. Elles ont jugé à propos de n'insulter
 „ aucun de ces Pais, (les Pais-Bas). Il s'en
 „ faloit fort peu qu'elles ne composassent un
 „ Corps de six mille hommes. Leur Cava-
 „ lerie étoit belle & en bon ordre lors qu'ils
 „ passèrent par Maëstricht; mais leur Infan-
 „ terie étoit pitoïable : ils avoient les piés
 „ tout écorchez, & portoient leurs souliers
 „ sur l'épaule; & ils faisoient consister leur
 „ galanterie à donner les Hollandois mille
 „ fois.

* Il consistoit en 2000. Chevaux & 4000. hommes de pié.

† Lettre de Bruxelles du 10. Decemb. 1665.

„ fois au Diable pour les remercier de les
 „ avoir invité avec tant d'affection à venir
 „ chez-eux. Ils ne païèrent rien dans leur
 „ passage, ou s'ils païèrent quelque chose, ce
 „ fut en fausse monnoie, & ils reçurent le
 „ meilleur traitement que les Hollandois pu-
 „ rent leur faire, avec mépris & insolence. Ils
 „ burent publiquement à la santé de Sa
 „ Majesté & à celle du Prince de Munster,
 „ au milieu du Marché à Maestricht; mais je
 „ crois que ce fut plutôt un effet de leur ex-
 „ travagance, que de leurs bonnes inten-
 „ tions. Je ne vous en dirai plus rien sinon
 „ qu'il en déserte un grand nombre: on en
 „ voit passer à tous momens par ici deux &
 „ trois ensemble.

Quoi que ce secours fût de si petite con-
 sequence & qu'il se portât de si mauvaise gra-
 ce au service des Etats Généraux, l'intention
 du Roi n'étoit pas de le donner gratuitement,
 mais de le vendre bien cher, s'il avoit pu.
 Ecoutons encore là-dessus son Secrétaire
 d'Etat * dans une Lettre qu'il écrivit au Com-
 te d'Estrades; où après lui avoir donné avis de
 la résolution que le Roi avoit enfin prise
 d'envoier le Corps de 2000. Chevaux & de
 4000. hommes de pié, que Messieurs les Etats
 lui avoient demandez, il lui dit: „ N'y au-
 „ roit-il pas moïen d'introduire quelque bon-
 „ ne Négociation pour l'aquisition & l'achat
 „ de Maestricht, qui n'est qu'à charge aux
 „ Etats? Comme vous êtes fort heureux en
 „ pareilles Négociations, je vous prie de
 „ m'en mander votre pensée & par quel biais
 „ vous estimez qu'on s'y dût prendre pour y
 „ réussir,

G 5

* Mr. de Lionne, Lettre du 2. Octobre 1665.

1666.

„ réussir , & cependant vous n'y ferez , s'il
 „ vous plait, aucun pas que sur notre répon-
 „ se. Je n'ai pas eu le tems de vous man-
 „ der précisément les sentimens & les in-
 „ structions du Roi ” C'est ainsi que ce
 Prince a vendu ou voulu vendre les se-
 cours qu'il donnoit à ses Voisins, & que
 pour garantir la République de Hollande des
 invasions d'un Evêque remuant, il ne pré-
 tendoit rien moins que d'avoir la clé de ce
 beau Païs.

Mesures
 que prirent
 les Espa-
 gnols &
 les Impé-
 riaux con-
 tre la Fran-
 ce.

Cependant les Autrichiens songeoient aux
 moïens de terminer la guerre de Hollan-
 de, pour prévenir leur ruine, qui ne pouvoit
 manquer d'arriver si les Païs-Bas étoient en-
 vahis, & la Hollande ravagée. Mais com-
 me ils ne vouloient pas s'attirer les armes de
 l'Empire en agissant ouvertement, ils joigni-
 rent sous main la Cabale de l'Empereur &
 de l'Espagne avec celle d'Angleterre, & tra-
 vaillèrent de concert pour ruiner les de Wit
 & la Faction de Louvestein, en apuïant la
 Maison d'Orange, afin de parvenir par-là à
 une prompte Paix.

Suite des
 Intrigues
 de la Fran-
 ce avec
 l'Angle-
 terre.

L'Angleterre, d'une autre côté, quoique fiè-
 re des avantages qu'elle avoit remportez dans
 la dernière Campagne contre la Hollande,
 feignit de concert avec la France de vouloir
 la Paix. Van Goch le crut effectivement;
 & cet Ambassadeur de la République à Lon-
 dres, qui avoit déjà entamé plusieurs Négociations infructueuses à ce sujet, écrivit alors
 que Sa Majesté Britannique étoit en de très-
 bonnes dispositions, & quelle verroit avec
 plaisir arriver quelqu'un de Hollande pour
 travailler conjointement avec lui au Traité.

Et

Et comme Van Beuningen, Ambassadeur de la République à Paris avoit écrit plusieurs fois la même chose, & que le Comte d'Estrades avoit eu en Hollande durant quelques mois diverses Conférences à ce sujet ; cela donna lieu aux Députez de quelques Provinces de croire que le Roi agissoit de bonne foi, & de proposer le Prince d'Orange pour cette Négociation. Sa Majesté déclara même à Van Beuningen qu'elle enverroient incessamment en Angleterre une Ambassade solennelle, pour moïenner cette Paix à des conditions raisonnables ; & que si l'Angleterre les rejetoit, elle agiroit conformément au Traité de 1662. Cette prétendue résolution fut confirmée par un Mémoire du Comte d'Estrades aux Etats Généraux, & la Deputation aiant eu lieu, ceux de Louvestein donnèrent dans le piège, & se laissèrent amuser à des apparences qui n'avoient rien de réel dans le fonds.

Le but de cette Ambassade fut une Commission secrète par laquelle on promettoit au Roi d'Angleterre un grand secours d'hommes & d'argent pour soumettre son Parlement & toute la Nation, au pouvoir arbitraire. D'autre part Charles s'obligeoit de ne point traverser Sa Majesté Très-Christienne dans sa Conquête des Pais Bas. Mais ce Traité secret ne devant être mis au jour qu'au tems de l'exécution, il fut arrêté de continuer la guerre contre les Provinces-Unies, & de témoigner pourtant quelque desir de la Paix, afin de les mieux surprendre. Ces intrigues aiant été connues, & n'y aiant plus personne dans la République qui y fût trompé que

1666.

Ambassade
de envoyer
en Angleterre
& pour
quel.

1666.

ceux qui le vouloient bien être, les deux Rois comprirent que ces feintes Négociations feroient inutiles cette année. C'est pourquoy la France, toujours fertile en expédiens, proposa à l'autre Couronne, de se déclarer réciproquement une guerre simulée, & de ne se faire point de mal. Le Roi ne voyant plus d'autre moïen de se délivrer des instances continuelles des Provinces-Unies, que de faire semblant d'exécuter ses engagemens, s'y porta enfin de la manière que l'on vient de dire; & tel fut le motif de la Déclaration de guerre, du 29. Janvier de cette année.

Combats
donnez
entre les
François
& les An-
glois dans
les mers
de l'Amé-
rique.

Il se donna néanmoins trois Batailles considérables, dans lesquelles les Anglois eurent toujours du dessous. La première dans l'Isle St. Cristophle, une des Antilles, située dans la Mer de l'Amerique Meridionale, & fort abondante en Sucre, en Tabac & autres marchandises. Les François & les Anglois s'y étoient établis en 1626. & pour se délivrer des inconveniens qu'ils éprouvoient à la posséder en commun, ils s'étoient avisez de la partager entr'eux également. Chacun jouissoit paisiblement de sa moitié, lorsqu'ils apprirent la Déclaration de guerre qui s'étoit faite entre la France & l'Angleterre en Europe. Comme ils ne savoient pas que ce n'étoit qu'une guerre simulée, (ces sortes de secrets ne se confiant pas à tout le monde,) ils ne tardèrent pas à s'en faire une très-réelle en Amérique, & cette nouvelle mit bien-tôt leurs Colonies aux mains. Le Gouverneur Anglois, qui le premier eut avis de la rupture entre les deux Nations, voulut s'en prevaloir, & se mit en état de surprendre les François. Mais ceux
ci.

ci avertis de son dessein par les mouvemens & ses preparatifs, osèrent le prévenir, quoi qu'inférieurs en nombre. Ils attaquèrent successivement divers Postes que la Colonie Angloise occupoit, & l'en chassèrent. Ils ne se découragèrent pas même par la mort de leur Chef tué dès la seconde attaque. Ils poursuivirent leur entreprise aussi heureusement qu'ils l'avoient commencée : forcèrent les Ennemis de rendre par Capitulation leurs Forts, leur Canon, leurs armes, & demeurèrent seuls Possesseurs d'une Ile si importante au Commerce des Indes Occidentales. Les deux autres Batailles se donnèrent aussi sur Mer : la première dura depuis le 1. Juin jusqu'au 4. & la seconde un jour seulement, qui fut le 2. Juillet. A cette dernière le Duc d'Albemarle fut fort maltraité, & si le Prince Robert ne fût venu à son secours avec l'Escadre qu'il commandoit, peut-être n'en fût-il jamais échappé.

Ces nouvelles déconcertèrent beaucoup les Anglois, & leur ôtèrent toute la joie, & les hautes espérances qu'ils avoient conçues du succès de l'année précédente. Mais ce qui acheva de les affliger fut le terrible embrasement arrivé à Londres le 2. Septembre*, qui dura jusqu'au 6. du même mois, avec une rapidité dont il fut impossible d'arrêter les progrès. Deux cens maisons qu'on abattit aux environs de la Tour la sauvèrent. Mais on ne put sauver la Ville ni empêcher qu'elle ne fût presque entièrement consumée. On apporta inutilement tous les soins imaginables pour réprimer la violence des flammes.

G 7

El-

* Il commença sur les deux heures après minuit.

1666. Elle ne cessa point qu'il n'y eût presque plus rien à brûler. La Bourse Roïale, la Maison de Ville, quatre-vingt neuf Eglises Paroissiales dont la belle Eglise de S. Paul fut du nombre, six Chapelles, & treize mille deux cens Maisons y furent consumées avec la plûpart des effets qui étoient dedans. Le dommage fut estimé à neuf millions neuf cens mille livres sterling, sans y comprendre la valeur des meubles & des marchandises, dont on ne pouvoit faire une juste estimation. Ajoutez à tout cela la Peste qui étoit survenuë quelques mois auparavant, qui avoit ravagé toute l'Angleterre & particulièrement la Ville de Londres, où elle avoit emporté plus de trois mille personnes en moins de trois semaines. Ces calamitez avoient été si générales, que lors que l'embrasement fut entièrement cessé, on auroit eu peine à trouver dans cette Capitale cent familles qui ne se fussent pas ressenties d'une manière ou d'autre de la désolation publique.

Informa-
tions faites
sur ce su-
jet.

On ignora la cause de la Peste que l'on ne put attribuer qu'à des influences, dont l'origine & la malignité sont souvent inconnues, sans qu'il y ait rien en cela que de naturel. Il n'en est pas de même d'un Incendie. Cependant il ne fut pas plus facile de connoître d'où pouvoit être venu celui de Londres, que de savoir d'où étoit procédée la Peste dont elle avoit été attaquée auparavant. Les informations qu'on en fit servirent moins à découvrir la vérité, qu'à donner des soupçons, & cette affaire fut tout d'un coup oubliée. On ne s'en souvint que quatorze ans après, dans le Parlement de 1680. au sujet

jet d'une Conspiration tramée par les Catho-
liques-Romains, qui fit revivre celle dont
ils furent soupçonnez en 1666. Les Té-
moins * nommez dans les Informations dé-
posent des discours tenus par divers Catho-
liques, soit Anglois, soit Irlandois, soit
François, touchant l'Incendie avant & de-
puis. Ceux qui en parlent avant qu'il fut
arrivé, en prouvent le complot, & ceux
qui en parlent depuis, pour s'en réjouir,
font présumer que c'étoit leur ouvrage : &
la seule Information faite par devant le Che-
valier Justinien Lewen, Juge de Paix du Com-
té de Middlesex, fait mention de trois cens
Conjurez pour brûler la Ville de Londres.

L'Auteur (a) qui a recueilli & compilé ces
Informations, y joint des Lettres écrites de
divers endroits, de France, du Palatinat,
& d'Irlande, qui prouvent l'intérêt que pre-
noient les Catholiques à cet embrasement.
La Lettre de France est datée d'Alençon du
23. d'Août 1666. C'est un Protestant qui l'é-
crit à un Gentilhomme François, aussi Pro-
testant & demeurant à Londres, à qui il de-
mande des nouvelles de l'embrasement d'u-
ne Ville située sur la Tamise, qui a été,
dit-on, réduite en cendres par le feu du Ciel.
Il craint que ce bruit qu'on répand, ne soit
l'avantcoureur de quelque Incendie projeté
par les Mal-intentionnez. La Lettre du Pa-
latinat est écrite de Heidelberg le 29. Septem-
bre de la même année ensuite de l'Incendie,
prédit & souhaité plusieurs années aupara-
vant,

Les Catho-
liques-
Romains
font soup-
çonnez
d'être les
Auteurs
de l'In-
cendie de
Londres.

* Cela se trouve en deux Cahiers raportez au Grand Comité
le 22. Janvier & le 8. Février 1666.

(a) R. Coke.

1666. vant, dit l'Ecrivain, par les Jésuites, auxquels il avoit ouï dire, qu'il n'y avoit pas de meilleur moïen pour établir l'Exercice public de la Religion Catholique en Angleterre. Enfin une troisième Lettre, soit d'Irlande ou d'ailleurs, car on n'avoit mis que la date du tems, qui étoit le mois d'Octobre 1666. & non celle du lieu, s'adressoit à M. Samuel Thurleton dans la Province de Leycester, pour l'avertir de faire retirer en diligence tous les meubles & les effets qu'il avoit au Southwark, Faubourg de Londres * que le feu avoit épargné, parce que la résolution avoit été prise de le détruire: ce que toutes les forces humaines ne pourroient empêcher. On trouve encore dans le même endroit d'autres preuves des mêmes soupçons qu'il est inutile de rapporter.

Les Anglois consentent à la Paix & la France est obligée d'y donner les mains. *Mémoires Politiques de Mr. du Mont.*

Tant de desastres arrivent subitement, & presque tout à la fois, firent connoître aux Anglois qu'ils ne pouvoient continuer la guerre avec avantage, & leur firent souhaiter de la terminer. Le Roi de Suède, qui le jugeoit bien ainsi, prit ce tems pour offrir sa Médiation aux Parties intéressées, & n'eut pas de peine à la faire accepter; parce que la France avoit en vuë une guerre plus profitable comme nous le dirons tout-à-l'heure, & que la Hollande, n'ayant armé que défensivement, & ne pouvant se proposer aucune Conquête assurée, étoit toute disposée à la Paix. Le Roi employa inutilement les plus fortes instances pour engager les Etats Généraux à la continuation d'une guerre qu'on leur faisoit envisager comme glorieuse à leurs

* Il en est séparé par la Tamise.

leurs armes & utile à leur Commerce. Ils fermèrent les yeux volontairement sur tous les avantages qu'ils pouvoient tirer de la consternation où se trouvoient les Anglois, & sur ceux que leur promettoit une nouvelle Confédération avec le Dannemarc, pour ne les ouvrir que sur le danger auquel les Provinces Espagnoles alloient être exposées. Ils persistèrent dans la résolution de faire la Paix, & envoièrent leurs Plenipotentiaires à Breda, qui avoit été nommé pour le lieu des Conférences. Le Roi d'Angleterre, le Roi de Dannemarc & le Roi de Suède comme Mediateurs, y envoièrent aussi les leurs; de sorte que le Roi T. C. ne put se dispenser d'en faire de même, à moins de se résoudre à soutenir lui seul la guerre contre la plûpart des Puissances de l'Europe, tant par mer, que par terre : ce qui pour lors ne lui convenoit pas. Ainsi après deux mois de Négociations, la Paix se fit le 31. de Juillet 1667., non par un Traité général, & commun aux trois Alliez, mais par trois Traitez particuliers conclus en un même jour. Je n'en rapporterai point ici d'Extrait, parce qu'excepté trois Articles qui concernent quelques restitutions particulières entre la France & l'Angleterre, il n'y a rien que de général, & qui ne se trouve dans tous les Traitez de Paix. Ces trois Articles sont,

„ 1. Que le Roi Très-Chrétien rendra au Articles de
 „ Roi de la Grande Bretagne, la partie de Traité du
 „ l'Île de St. Christophle que les Anglois Breda,
 „ possédoient au 1. de Janvier 1665.

„ Que le Roi de la G. B. restituera aussi
 „ & rendra au ci-dessus nommé Seigneur

Tom. III.

G. 9.

„ Roi,

1666.

„ Roi T. C. le País appelé l'Acadie, situé
 „ dans l'Amerique Septentrionale, dont
 „ le Roi T. C. avoit autrefois jouï.
 „ 3. Que le Roi T. C. restituera aussi au
 „ Roi de la Grande Bretagne, les Iles ap-
 „ pelées Antigoa & Monferrat, &c.

F I N du V. Livre.



H I S-



HISTOIRE

DE

LOUIS XIV.

ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE.

LIVRE SIXIEME,

*Qui comprend ce qui s'est passé depuis le
Traité de Breda, jusqu'au commence-
ment du Congrès de Cologne en 1673.*

J'Ai déjà commencé de parler * 1665.
des affaires des Protestans de France. Quoique je ne veuil-
le pas m'y étendre, pour ne point grossir cet Ouvrage de faits
qui n'intéresseront peut-être pas également
tous mes Lecteurs; la fidelité de l'Histoire m'
oblige néanmoins de rapporter ce qui s'est pas-
sé

Affaires
des Prot. I-
tans de
France.
Histoire de
l'Etat de
Nantes.
Liv. XI.

Tom. III.

G 10.

16

* Voyez Tom. II. Part. II. sous l'année 1661.

1666 sé de plus important à cet égard. Dès que le Roi fut le Maître , & que la mort de son Premier Ministre l'eut mit en état de gouverner par lui-même, il songea à exécuter le projet que les Cardinaux de Richelieu & Mazarin avoient formé contre les Protestans. L'Assemblée du Clergé, qui avoit, comme je l'ai dit, commencé dès l'année précédente, fit donner presque toutes les semaines quelque Arrêt ou quelque Déclaration qui avançoit de plus en plus leur ruine. La mort de la Reine Mère servit encore à faire réussir plus aisément ce dessein. Cette Princesse, à qui les Reformez avoient rendu de si bons services, ne les en récompensa que par les exhortations & les prières pressantes qu'on dit qu'elle fit en mourant au Roi son Fils de les exterminer. Et comme il y étoit déjà porté de lui-même, & par l'aversión qu'on lui avoit inspirée contr'eux dès son enfance, & par le crédit de ses Confesseurs, on peut comprendre aisément qu'une si puissante sollicitation n'eut pas de peine à en tirer de lui la promesse. J'ai dit aussi ailleurs * qu'au milieu de la guerre civile qui mit l'Etat à deux droigts de sa perte, ceux de la Religion Réformée conservèrent leur fidélité d'une manière si inviolable, & qu'ils l'accompagnèrent d'un zèle & d'une ferveur si extraordinaire & si heureuse, que le Roi se sentit obligé d'en donner des marques publiques par une Déclaration expédiée à St. Germain l'an 1652. C'étoit alors, tant dans la Cour que dans les Armées, à qui chanteroit le plus haut
les

* Voyez Tom. II. Part. I. sous l'année 1652.

les louanges des Réformez, & la Reine-Mère elle même fut la première à en donner l'exemple, & à reconnoître qu'ils avoient sauvé l'Etat. Cependant par un retour qu'on aura peut-être de la peine à croire, & que les suites n'ont que trop confirmé, ce fut là précisément la principale & la plus essentielle cause de leur ruïne, & de tous les maux qu'ils ont depuis soufferts. On tâcha d'empoisonner dans l'esprit du Roi, & de ses Ministres, ces services importants, en leur persuadant que si dans cette occasion ce Parti avoit pu conserver l'Etat, cela vouloit dire qu'il eût bien pu le renverser, s'il se fût rangé de l'autre côté; & qu'il le pourroit bien encore lors qu'une pareille occasion se présenteroit. Qu'il falloit donc songer à l'abatre, & ne plus regarder le bien qu'il avoit fait, que comme une indication du mal qu'il seroit capable de faire un jour. Si ce raisonnement, qui va jusqu'à empêcher les sujets de servir leurs Princes, pour ne pas s'attirer des châtimens, en croiant mériter des récompenses, fut goûté comme une Politique excellente, c'est ce qu'on ne peut savoir que par les effets. Dès-que la Paix fut rétablie dans le Roïaume, on régla le dessein de la destruction des Réformez, & pour leur faire mieux comprendre que c'étoit leur zèle qui les avoit perdus, on voulut commencer par les Villes qui en avoient le plus témoigné. On foudroïa d'abord sur des prétextes assez légers la Rochelle, Montauban, & Millau, trois Villes où ceux de la Religion s'étoient le mieux signalez pour les interêts de la Cour. La Rochelle souffrit un grand nombre

1666.
Moïens de
Persecu-
tion que la
France
emploïa
contre
eux.

bre de proscriptions, Montauban & Millau furent saccagez par des Gens de guerre.

Mais comme ce n'étoit que des coups particuliers, & des préludes qui ne décidoient de rien, on ne tarda pas long-tems à faire paroître les grandes & générales machines dont on vouloit se servir pour avancer l'ouvrage qu'on méditoit, & pour conduire les choses à une dernière extremité. Il seroit difficile de marquer au juste toutes ces machines : tant le nombre s'en est multiplié ; car jamais l'esprit humain ne fit voir une pareille fécondité. Chaque jour en produisoit de nouvelles, & durant plus de vingt ans le fond ne s'en est point épuisé. A ne compter que les principales, on peut avec un savant Homme * les réduire à six ordres, 1. Celles des Procès, & des Chicanes dans ce qu'on appelle le Cours ordinaire de la Justice. 2. Celles de la Privation de toute sorte de Charges & d'Emplois, & en général de tous les moïens de gagner sa vie. 3. Celles de l'infraction des Edits, sous le titre d'Explications. 4. Celles des nouvelles Loix, ou des nouveaux Rèlemens. 5. Celles des Fourberies, & des illusions amusantes. 6. Et enfin celles qui ont eu pour but d'animer les Peuples, & de leur inspirer de la haine, & de l'animosité contre les Réformez. Ce sont là à peu près les plus considérables moïens que l'on emploïa pour parvenir à ses fins, & les grandes voies sur lesquelles on marcha durant plusieurs années. Car comme ce qu'on avoit en vuë n'étoit pas une chose si facile, il falloit du tems pour y disposer la matière. Je

* Mr. Claude, *Plaintes des Protestans de France*,

Je ne m'étendrai pas sur le récit de tous ces moïens qui nous mèneroient trop loin. Il faut rapporter au premier toutes les condamnations d'Eglises ou supressions d'Exercices, & toutes les autres vexations arrivées en consequence de l'établissement des Commissaires mi-partis. Immédiatement après le Traité des Pirenées, le Roi les envoïa dans les Provinces sous prétexte de vouloir réparer les contraventions à l'Edit de Nantes. Le Commissaire Catholique-Romain fut par tout l'Intendant de Sa Majesté, c'est-à-dire un homme habile, armé de toute l'autorité Roïale, & qui avoit le secret. L'autre fut ou quelque Officier vendu à la Cour, ou quelque pauvre Gentilhomme qui n'avoit pour l'ordinaire ni l'intelligence requise dans ces sortes d'affaires, ni la liberté même de dire ses sentimens. Le Clergé les avoit établis, il étoit leur esprit mouvant qui les faisoit marcher ou se reposer, comme il le trouvoit à propos. Cependant ses Syndics ne laissoient pas d'être reçus devant eux comme Parties formelles dans toutes les affaires des Réformez; les Assignations se donnoient en leur nom, les poursuites s'y faisoient aussi, & tant les partages des Commissaires que les Appels de leurs Ordonnances, se devoient vuidier en dernier ressort dans le Conseil du Roi. De cette sorte tous les droits généralement des Eglises, pour l'exercice de la Religion, pour les Temples, pour les Cimetières, & telles autres dépendances, étoient mis en revision, & par consequent exposez aux nouvelles chicanes du Clergé, & à la mauvaise intention des Ju-

1666. ges. Mais étoit-il vraisemblable que l'Edit aiant été une fois exécuté selon l'intention de celui qui l'avoit donné, il y eût encore rien à retoucher; & que ceux de la Religion qui avoient toujours été dans le Roïaume la partie souffrante, y eussent rien usurpé, & qu'ils eussent étendu leurs limites au-delà de ce qui leur appartenoit? Aussi avoit-on bien d'autres pensées que de pourvoir aux contraventions. Ce fut par cet ordre que la plûpart des Eglises, tirées en cause pour la justification de leurs droits, se virent bientôt après condamnées l'une après l'autre par des Arrêts du Conseil. Ce fut principalement sous l'Intendance de Mr. de Chamillart que les Procédures contre les Eglises de Normandie s'échaufèrent.

Emportement des Devots pour les opprimer.
Histoire de l'Edit de Nantes.

Mais les opressions de cette espèce ne se bornoient pas à la simple condamnation des Eglises, les particuliers y avoient aussi leur part. Dans les affaires ordinaires & civiles, où il ne s'agissoit que du champ & de la vigne, ou de quelque intérêt pecuniaire, entre un Catholique-Romain & un homme de la Religion; la Religion étoit toujours une des plus fortes pièces du procès. Les Moines, les Missionnaires, les Confesseurs, & toute la Cohorte des Devots & des Devoites se déchainoient pour la sollicitation. Les Congregations ne manquoient point de s'en mêler, & l'on n'entendoit dans les Barreaux que ces sortes de discours, *Je plaide contre un Heretique, j'ai affaire contre un homme d'une Religion odieuse à l'Etat, que le Roi veut exterminer.* Par ce moïen, il n'y avoit presque plus de justice à esperer; peu de Ju-
ges

ges étoient à l'épreuve du faux zèle , ou 1666.
de la crainte de s'attirer la Cabale sur les

bras , ou de passer pour des fauteurs d'Hérétiques. On ne sauroit croire combien ces sortes de préjugés ont fait donner de Sentences & d'Arrêts injustes dans toutes les Cours du Roïaume , ni combien de fortunes en ont été renversées , & de familles ruinées. Lors qu'on vouloit s'en plaindre , la réponse étoit prête, *Vous avez le remède en vos mains , que ne vous faites-vous Catholiques.*

Tout cela pourtant n'eût rien été , si l'on en fût demeuré là , & que l'on n'eût pas porté les choses jusqu'à attaquer l'honneur , le repos , la liberté , & la vie même des Personnes par une inondation générale , pour ainsi dire , de procès criminels & d'affaires accablantes. On vit des Ecrits imprimez à Paris , envoïez par toutes les Villes , & par toutes les Paroisses du Roïaume jusques aux plus petites , qui portoient ordre aux Curez , Marguilliers & autres , de faire une exacte recherche de tout ce que les Réformez pouvoient avoir fait ou dit depuis vingt ans , tant sur le sujet de la Religion qu'autrement : d'en faire faire des informations devant les Juges des lieux & de les pousser sans aucune remission. Cette sorte de persécution tomba principalement sur les Ministres , parce que depuis long tems ils ne prêchoient plus sans avoir pour Auditeurs une troupe d'espions , qui ne se faisoient pas une affaire de leur imputer des choses qu'ils n'avoient point di-

Recherche
de toutes
leurs paro-
les & ac-
tions.

1666. tes, & d'en détourner d'autres en un sens contraire *.

Les Profes-
sans exclus
des Arts &
Métiers.

Je ne finirois point si je voulois décrire tous les mauvais traitemens que l'on fit en France aux Réformez, avant que d'en venir aux dernières violences. Il n'est pas difficile de comprendre que dans un grand Roïaume, comme la France, où ceux de la Religion étoient répandus par tout, il y en eut une infinité qui n'y pouvoient subsister ni entretenir leurs familles que par la liberté de servir le public, ou dans les Charges & dans les Emplois, ou dans les Arts & Métiers, ou dans les Facultez, chacun selon sa vocation. Henri le Grand en avoit si bien reconnu la nécessité & la justice, qu'il en avoit fait un Article exprès, le plus formel peut-être, & le plus distinctement énoncé de tous ceux de son Edit. Aussi fut-ce par là que l'on crut pouvoir faire le plus de ravage, & l'on n'épargna rien pour y réussir. Dans cette vuë on commença par les Arts & Métiers. On les rendit d'abord presque inaccessibles à ceux de la Religion, par les difficultez de parvenir aux Maîtrises, & par les dépenses excessives qu'il falloit faire pour y être reçus, n'y ayant aucun Aspirant, qui n'eût à soutenir pour cela de longs & de rudes procès, dans lesquels il succomboit le plus souvent. Mais cela ne suffisant pas, par la Déclaration de 1669. on les fit réduire au tiers, dans les Villes où ceux de la Religion étoient

* Quand les Ministres avoient parlé d'Egypte, de Pharaon, d'Israélites, &c. on disoit que par l'Egypte ils avoient entendu les Catholiques, par Pharaon le Roi, & par les Israélites les Réformez.

étoient en plus grand nombre que les autres, & l'on défendit d'en recevoir jusqu'à ce que cette diminution fût faite, ce qui tout d'un coup ferma la porte à tous les prétendans. Quelque tems après on chassa absolument tous les Réformez des Consulats, & de toutes les autres Charges Municipales des Villes, ce qui étoit leur ôter la connoissance de leurs propres affaires, & de leurs intérêts, pour en investir entièrement les Catholiques Romains.

Le Clergé n'en demeura point là. Pour montrer quel étoit son pouvoir & son application à pousser une affaire qu'il avoit si fort à cœur, il obtint cette année une Déclaration, en date du 2. d'Avril, dans laquelle il fit recueillir en cinquante-neuf Articles tout ce qui étoit contenu dans les Arrêts qu'il avoit fait rendre sur les affaires de l'Edit, depuis environ dix ans. Comme cette dernière Déclaration étoit accablante, toutes les Eglises députèrent à Paris, pour en faire de très humbles remontrances au Roi. Il se passa un tems considérable sans que les Députations produisissent aucun fruit. On en fit de nouvelles, pour fortifier les premières. Les Eglises de Normandie jettèrent les yeux sur Pierre du Bosc, Ministre de Caen, homme vraiment Apostolique, & recommandable par son éloquence, autant que par sa piété. Nous en rapporterons pour exemple la Harangue qu'il fit au Roi en 1668. Cependant on dressa divers Ecrits, & le même Pierre du Bosc fut choisi pour faire, sur la Déclaration dont on vient de parler & sur une autre *contre les*

1666.

Déclaration obtenue contre eux.

1666. *Relaps & les Blasphémateurs, des Observations* * imprimées en 1670. Nous parlerons ailleurs de la suite de ces affaires.

Mort du
Comte
d'Harcourt, &
du Prince
de Conti.

Les services considérables que la France a reçus en diverses occasions de Henri de Lorraine, Comte d'Harcourt, Pair & Grand Ecuier, Chevalier des Ordres du Roi, & Gouverneur d'Anjou, méritent bien que je raporte ici sa mort arrivée le 25. Juillet de cette année. Ce Prince s'étoit signalé en plusieurs Sièges que Louis XIII. par un faux zèle avoit formez contre ceux de la Religion; entr'autres aux Sièges de St. Jean d'Angeli, de Montauban, de l'Ile de Ré, & de la Rochelle. En qualité de Général d'un puissant Armement Naval qui se fit en 1636. il reprit sur les Ennemis les Iles de Saint Honorat, & de Sainte Margueritte. Je ne dois pas oublier non plus les exploits qu'il fit au secours de Casal, dans le combat de la Route, à Lufers, à la réduction de Turin : en Catalogne dans la Bataille de Llorens, dans la prise de Balaguier après le passage de la Segre; & enfin le courage qu'il fit paroître à la fameuse Bataille de Prague, Capitale de Bohème. Le Prince de Conti, Frère du Prince de Condé, mourut aussi cette année à Pezenas (a) à l'âge de 36. ans.

Port de
Cète.

Je dois encore placer ici divers Etablissements considérables que le Roi fit cette même année. J'ai parlé ailleurs de la jonction des deux Mers que le Roi avoit entrepris de faire par le moïen d'un Canal. Ce dessein eût

* Ce Livre a pour Titre, Observations sur les deux Déclarations du Roi données à St. Germain le 2. Avril 1666. A Amst. chez Jacques le Jeune.

(a) Le 21. d'Avril.

eût été inutile à moins que d'avoir à l'embouchure de ce Canal un Port sur la Méditerranée. L'endroit où est le Cap de Cète fut jugé le lieu le plus propre pour la construction de ce Port. Mais les sables que la Mer y pousse continuellement rendoient l'ouvrage presque impossible. Sa Majesté surmonta cet obstacle par le moïen des Mottes qu'elle y fit construire, & qui font la sûreté du Port.

1666.

Outre ce Port, le Roi en fit encore bâtir un autre sur l'Océan. Les côtes de France, le long de cette Mer, étant naturellement de difficile accès & les rades fort dangereuses, il n'y avoit guère que le Port de Brest, où les Vaisseaux pussent être en sûreté. Le Roi fit fonder en plusieurs endroits; on trouva enfin que le fond étoit propre à l'embouchure de la Charante, & que cette Rivière avoit assez de profondeur pour les plus grans bâtimens. Sa Majesté prit aussi-tôt la résolution de faire en ce lieu-là un Port, & un établissement considérable. Il acheta le château de Rochefort, & y fonda une ville qui en porte le nom. L'arsenal est grand & magnifique, il y a une fonderie de canons, on y fait les voiles, les cordages, & tout ce qui est nécessaire à la construction & à l'équipement des vaisseaux. Divers Maîtres y enseignent la Sphère, la Géographie, l'Hydrographie, la Navigation, & la Manœuvre. Il y a toujours plusieurs vaisseaux de guerre, avec les Officiers, Pilotes, Matelots, & Soldats qui les doivent monter. Les Armemens s'y font avec une très-grande facilité, parce que la profondeur de la Ri-

Le Port de Rochefort.

1666. vière donne moïen de charger les vaisseaux de dessus le Port même. Le séjour des Officiers, & le grand nombre d'Artisans, qui se sont établis dans cette Ville, l'ont fort agrandie & fort peuplée. C'est de là que partent ordinairement les Escadres qui vont aux Iles de l'Amerique & en Canada, soit pour escorter les Navires Marchands de la Rochelle, soit pour porter aux Colonies Françoises les secours dont elles ont besoin.

Acadé-
mie des
Sciences.

Ce fut aussi environ dans le même tems que fut établie à Paris l'Académie des Sciences, par Mr. Colbert, Ministre d'Etat, à la sollicitation de Mr. du Clos & de Mr. l'Abbé de Bourzais. C'est le nom qu'on donna à une Assemblée particulière de ce qu'il y avoit de plus savans hommes en Anatomie, en Géometrie, en Astronomie, en Physique, en Mécanique, & en Chimie, pour perfectionner ces Sciences, & pour faire part de leurs observations au Public. Ils s'assemblèrent d'abord dans la Bibliothèque du Roi; ensuite Sa Majesté leur a donné un magnifique appartement au Louvre * où deux fois la semaine ils tiennent leurs conférences, qui ont déjà produit un grand nombre de Recherches curieuses & d'Ouvrages utiles. Enfin c'est au commencement de l'année suivante qu'il faut placer aussi la nouvelle Ordonnance du Roi, dont j'ai parlé, pour la réformation de la Justice. Les longueurs & la multitude des procédures donnoient lieu à des chicanes sans fin, qui ruinoient les Parties & qui rendoient les procès im-

* On n'a commencé à s'y assembler que le 30. de Juin 1699.

mortels ; de sorte que de toutes les Ordonnances du Roi il n'y en a point de plus utile que celle qui retrancha tous ces abus & arrêta le cours d'un si grand désordre.

J'ajouterais à tout cela le rétablissement de l'Ordre de Nôtre-Dame du Mont-Carmel, & de celui de Saint-Lazare, qui aiant été long-tems négligez en France, furent remis dans leurs anciens droits. Le Marquis de Louvois fut fait Grand Maître de ces deux Ordres. Et pour ne pas oublier l'expédition faite par le Marquis de Traci dans la Nouvelle France, je dirai qu'il battit les Iroquois en plusieurs rencontres, & qu'il les obligea d'abandonner leurs habitations.

La mort de la Reine Mère n'avoit apporté aucun changement aux affaires, dont elle ne se mêloit plus ; mais elle en fit un grand à la Cour, qui dès ce jour-là commença à changer de face. Cette Princesse, qui avoit eu besoin de tout le monde, connoissoit parfaitement la naissance & le mérite d'un chacun, & se plaisoit à les distinguer. Fièvre & polie en même tems, elle savoit mieux que personne ce qui s'appèle tenir une Cour : & quoi que vertueuse, elle souffroit avec plaisir cet air de galanterie qui doit s'y trouver pour la rendre agréable. C'étoit alors le moien d'entretenir la politesse dont tout le monde faisoit cas ; mais qui depuis est devenue inutile, & peut-être même ridicule, par le grand changement arrivé dans les mœurs des hommes & des femmes. Ce n'est pas que les mêmes passions qui ont paru dans tous les tems ne produissent encore les mêmes effets ; mais c'est que les

1666.

Ordres du
Mont-
Carmel, &
de Saint-
Lazare.

Etat de la
Cour,
après la
mort de la
Reine
Mère.
*Mémoires
de M. L.
M. D. L. F.*

1666. manières d'agir étoient toutes différentes. Les femmes, par exemple, paroissant se respecter elles-mêmes plus qu'elles ne firent depuis, étoient aussi respectées davantage. On étoit plus délicat sur les plaisanteries qu'on faisoit devant elles : la bonne compagnie étoit plus séparée de la mauvaise, & les gens qui entroient dans le monde avoient plus d'égard pour ceux qui y avoient déjà quelque aquis. Comme il n'y eut plus de mérite que celui de faire assidûment sa cour au Roi, & que du jour de la mort de la Reine Mère, il passa presque toujours toute sa vie à la campagne *, l'urbanité & la politesse des villes se retira peu à peu de la Cour, à quoi deux choses contribuèrent beaucoup. L'une que le Roi ne voulut ni ne fut faire la différence qu'il convenoit des hommes : l'autre qu'étant d'une humeur naturellement austère †, il mit insensiblement les femmes sur le pié de n'oser parler aux hommes en public. Sans les rendre plus sages, il les rendit plus impolies ; & parce que la nature ne perd rien de ses droits, à la fin elles devinrent libertines *. Ses Ministres d'un côté, pour éloigner tout le monde des affaires, lui persuadèrent, comme nous l'avons vu, qu'il ne pouvoit faire de distinction entre les Courtisans sans s'assujétir & affoiblir son autorité ; & ses Maîtresses de l'autre déchirèrent toutes les femmes pour se faire valoir & ne leur permirent pas un seul regard, pendant qu'elles s'abandon-

noient

*Mémoires
de M. L.*

M. D. L. F.

* *A Versailles.*

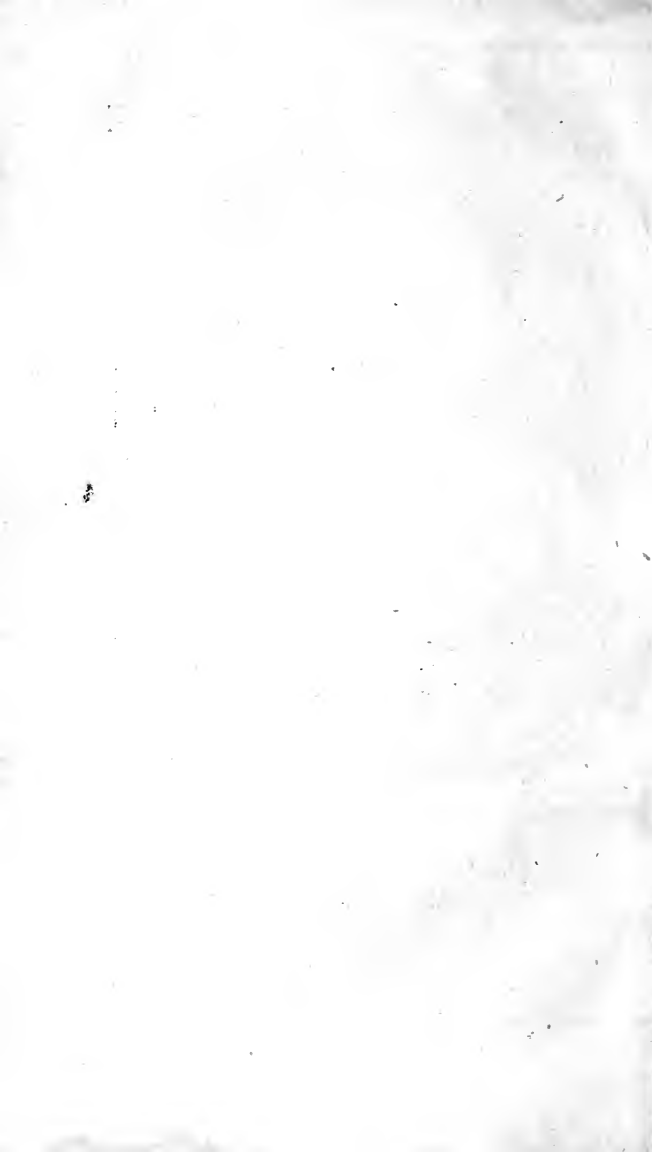
† *L'Auteur que j'ai cité dit Pedante.*

* *Voiez l'Histoire amoureuse des Gaules, &c. par le Comte de Bussi Rabutin.*



FRANCOISE
de Roc
Mar
de Men

MATHENAISTE
Checheuart
quise
tespan.



noient elles mêmes à une entière licence †. 1666.
 Cependant ces Dames avoient mauvaise gra-
 ce de faire valoir au Roi leur fidélité, puis
 qu'il les tenoit sous la clef & que personne
 n'osoit les regarder.

Quoi que la Duchesse de la Valière fût ^{Intrigue}
 toujours la Favorite déclarée, le Roi ne ^{du Roi}
 laissa pas d'avoir envie de la Princesse de Mo- ^{avec la}
 naco, fille du Maréchal de Gramont, dont ^{Princesse}
 Péguilhen son cousin, fameux depuis sous ^{de Mona-}
 le nom du Comte de Lauzun, avoit eu les ^{co.}
 bonnes grâces du tems qu'elle étoit fille,
 & qu'il logeoit à l'Hôtel de Gramont avec
 elle. Comme il en étoit encore fort amou-
 reux, il parla au Roi, avec qui il étoit déjà
 bien, avec tant de hauteur & de fierté sur
 le chapitre de la Princesse, qu'il fut mis en
 prison à la Bastille. Mais ce qui pouvoit le
 perdre fit sa fortune. Le Roi qui ne se sou-
 cia plus de la Princesse de Monaco après en
 avoir eu des faveurs, conçut pour lors une
 si grande opinion de Péguilhen, qu'il en fit
 ce qu'on verra dans la suite. Il est vrai que
 celui-ci peignit si bien au Roi son desespoir,
 & en même tems son zèle pour sa person-
 ne, qu'il vint à bout de lui persuader l'un
 & l'autre.

Le Roi revint donc encore à la Valière, ^{Madame}
 auprès de qui il avoit mis, comme j'ai dit, ^{de Mon-}
 une personne de confiance, tant pour la diver- ^{tespan}
 tir que pour prendre soin de ses enfans. Mais ^{medite la}
 pendant que Sa Majesté pensoit à la Princesse ^{conquête}
 de Monaco, Madame de Montespan * com- ^{du Roi.}

H 5

men-

† L'Auteur dit, pendant qu'elles faisoient des enfans tous
 les jours.

* Françoise Athenaisse de Rochechouart, femme du Mar-
 quis de Montespan.

1666. mençoit à penser à lui, & eut l'adresse de faire deux choses en même tems : l'une de donner à la Reine une opinion extraordinaire de sa vertu, en communiant devant elle tous les huit jours : l'autre des'insinuer de manière dans les bonnes graces de la Duchesse de la Valière, qu'elle ne la quittoit plus. Elle passoit ainsi sa vie avec le Roi & faisoit ce qu'elle pouvoit pour lui plaire. Il n'étoit pas bien difficile d'y réussir avec autant d'esprit & d'adresse qu'elle en avoit.

Allarmes
de Me. de
la Valière
sur l'in-
constance
du Roi.

Cependant la Valière, qui aimoit toujours le Roi éperdûment, étoit allarmée de toutes ses démarches. Elle qui lui avoit reproché autrefois qu'il étoit sans jalousie, & par conséquent avec peu d'amour, en conçut une furieuse dans la suite. Elle connoissoit son inconstance & craignoit comme la mort qu'il ne la quittât pour une autre. Ses couches avoient un peu terni les charmes de son visage; & son miroir, qui ne la flatoit pas, aidoit encore à redoubler ses allarmes. Elle ne les dissimula point au Roi : comme elle l'aimoit pour sa seule personne, elle croïoit mériter d'autant plus tout son attachement. Le Monarque la rassûra & lui fit des protestations d'une constance éternelle. Il la loua même de ce que ne lui ayant jamais rien demandé pour personne, elle lui avoit fait connoître par là que son amour lui tenoit lieu de tout. En effet cette générosité de la Valière ne fut pas ce qui donna au Roi le moins d'embaras, lorsqu'il fut tenté de la quitter. Mais enfin il n'y a point d'éternelles
amours.

amours. Elle savoit à quoi elle devoit s'en 1666.
 tenir sur les protestations que le Roi lui
 avoit faites.

L'Été de cette année se passa de cette ma- Ce que fit
 nière à Fontainebleau, où la beauté & l'es- Me. de
 prit de Me. de Montespan faisoient autant Montes-
 de captifs qu'il y avoit de jeunes gens à pan pour
 la Cour. Elle ne s'étoit mariée que pour la suplan-
 avoir plus de liberté d'y venir étaler ses tes,
 charmes. Le Comte de St. Pol & le Mar-
 quis D. L. F. en furent touchez. Mais com-
 me cette femme, dans le dessein de faire
 voir à la Reine sa bonne conduite & de per-
 suader au Roi qu'elle ne songeoit qu'à lui,
 faisoit tous les jours quelques plaifanteries
 de ses Amans au coucher de la Reine où
 étoit le Roi, ils connurent bien-tôt qu'elle
 ne faisoit semblant de les engager que pour
 les sacrifier. S'étant ensuite aperçus que le
 Roi avoit quelque dessein sur elle, ils se re-
 tirèrent d'abord, sachant bien qu'il ne fai-
 soit pas bon se jouer à son Maître. L'Hi-
 ver suivant tout le monde ne douta plus
 qu'elle ne parvint enfin à la conquête qu'elle
 poursuivoit depuis long-tems. Lauzun
 se mêla de ses affaires & regagna encore par
 là les bonnes grâces du Prince; on dit même
 que Madame de Montauzier y entra aussi.
 Quoi qu'il en soit, la passion du Roi
 pour Madame de Montespan éclata entière-
 ment dans le voiage que la Reine fit en
 Flandre en 1669. comme nous le dirons
 bien-tôt.

Le Roi avoit, comme je l'ai remarqué, Plaintes de
 la commodité de voir souvent cette Dame Me. de la
 chez la Duchesse de la Valière. Celle-ci Valière au
 Roi,

1666.

prit d'abord pour son compte les fréquentes visites du Monarque; mais elle eut bientôt lieu de se desabuser. Elle comprit qu'elle n'en étoit que le prétexte, comme elle l'avoit été elle-même autrefois de celles qu'il rendoit à Madame. Elle s'en plaignit; mais le Roi lui répondit froidement, „ qu'il étoit „ trop sincère pour l'abuser plus long-tems, „ qu'il étoit vrai qu'il aimoit Madame de „ Montespan, mais qu'il ne laissoit pas d'avoir pour elle tout l'amour qu'il devoit: „ qu'il faisoit des choses dont elle avoit lieu „ d'être contente: qu'il ne croïoit pas qu'elle dût desirer rien de plus, & qu'elle étoit „ trop habile pour ne pas savoir qu'un Roi „ de son caractère n'aimoit pas à être contraint. Une réponse si sèche, faite avec cet air d'autorité que le Roi savoit si bien prendre quand il vouloit, jetta Madame de la Valière dans un accablement qu'on ne peut exprimer. Elle pleura, & dans le vif sentiment d'une douleur qui ne lui laissoit qu'à peine la liberté de parler, elle dit au Roi: „ est-ce ainsi que vous m'aimez, & „ que vous perdez le souvenir d'une passion qui devoit toujours vous être chère? „ Vous ne m'écoutez qu'avec peine: vous „ évitez mes regards accoutumez au plaisir „ de voir les vôtres favorables. Ah! Si „ re, souvenez-vous que vous m'avez promis de m'aimer toujours. Songez que ce „ que vous faites aujourd'hui est un manquement de foi que l'amour n'est pas capable de faire pardonner. Que sont devenus les promesses que vous m'avez tant „ de fois faites? S'il est vrai que vous m'aïez „ ten-

„ tendrement aimée, comment pouvez-vous 1666.
 „ selon vos principes *vous empêcher de m'ai-*
 „ *mer toujours ?* C'est ainsi, Sire, que vous
 „ rassûriez autrefois celle que vous aban-
 „ donnez aujourd'hui, & c'est par ces bel-
 „ les paroles que Votre Majesté tâchoit à
 „ dissiper la trop juste crainte que j'avois de
 „ vous perdre. Vous n'êtes plus persuadé,
 „ Sire, qu'il *n'y a que mon cœur au monde*
 „ *qui soit capable d'aimer comme vous voulez*
 „ *l'être.* Vous ne craignez plus qu'une au-
 „ tre que moi *n'aime plus votre Couronne*
 „ *que vous même,* & que la vanité de voir
 „ un Roi à ses piés, ne lui fasse plus de
 „ plaisir, que la violence de votre amour ne
 „ lui inspire de tendresse. Je suis bien-ai-
 „ se, Sire, de pouvoir fonder mes justes
 „ plaintes sur les propres termes de Votre
 „ Majesté, & de lui dire qu'encore que
 „ *mon cœur n'ait point changé, le vôtre n'apas*
 „ *laissé de le faire.* L'amour est juste, Si-
 „ re, & tôt ou tard il me vengera de votre
 „ infidélité.

Tout cela ne fut pas capable d'attendrir le Roi. Son parti étoit pris, & il l'interrompit pour lui dire en un mot, que si elle vouloit qu'il continuât à l'aimer, elle ne devoit exiger de lui que ce qu'il voudroit lui donner de son propre mouvement; qu'il souhaitoit au reste qu'elle vécût avec Madame de Montespan comme elle avoit fait jusqu'alors, & finit par la menacer de prendre d'autres mesures, en cas qu'elle fît à cette Dame quelque chose de desobligeant. La Duchesse, qui étoit la meilleure ame du monde, païa d'obéissance, & regarda la volon-

Réponse
du Roi.

1666.

té du Roi comme la règle de la sienne. Elle vécut avec Madame de Montespan d'une manière toute différente de celle qu'on devoit attendre d'une Rivale. On les voïoit toutes deux se promener en calèche avec le Roi. Madame de la Vallière cachoit, autant qu'il lui étoit possible, le chagrin que cette concurrence lui donnoit ; & comme personne ne doutoit que le Roi ne fût dégouté de cette première Maîtresse, & qu'il ne songeât à rompre tout-à-fait avec elle, pour se donner tout entier à Madame de Montespan, tout le monde admira sa douceur & sa soumission.

1667.

Naissance
de *Marie
Therese de
France.*

Le Roi ne laissoit pas de vivre bien avec la Reine ; il se faisoit un mérite de sa complaisance, & quoi qu'amoureux en plus d'un endroit, il ne lui déroboit pas tous les devoirs d'Epoux. Cette Princesse de son côté ne se répandoit point en plaintes inutiles, & contente de la part que le Roi lui donnoit de ses faveurs, elle souffroit patiemment ce qu'elle ne pouvoit empêcher. Elle accoucha le 2. Janvier 1667. d'une Princesse nommée *Marie Therese* comme elle.

Guerre des
Pais-Bas
pour les
préten-
tions de la
Reine.

Cependant les peuples reposoient tranquillement à l'ombre de la paix, & sur la foi des promesses tout fraîchement renouvelées par la France, lors que le bruit d'un grand appareil de guerre se fit entendre dans le voisinage des Flamans. Une conspiration découverte contre l'une de leurs principales places les éveilla comme en sursaut ; & à peine commençoient-ils d'ouvrir les yeux,

yeux, que divers écrits *, avant-coureurs ordinaires de la guerre, furent semés parmi la Noblesse & le Peuple, pour séduire les esprits, sous couleur de quelques prétensions de la Reine sur toutes ces Provinces. Elles ne tendoient à rien moins qu'à sapper par le fondement le Traité des Pyrénées, en détruisant la Renonciation que la Reine avoit si solennellement jurée en faveur de la Paix & de son Mariage, à tous les droits qui pouvoient lui appartenir sur les Etats du Roi son Père.

Ces droits étoient de deux sortes : les uns sur la succession entière de la Couronne d'Espagne à échoir après la mort de Charles II. en cas qu'il vînt à décéder sans enfans ; & les autres sur le Duché de Brabant, le Marquisat d'Anvers, la Seigneurie de Malines, partie de la Flandre, du Luxembourg, &c. échus dès-lors à la Reine par la mort de son Frère, Don Balthazar ; à quoi le Roi T. C. ajoutoit une somme considérable, échue pareillement par succession à ladite Reine, du mariage de sa Mère.

Quant au premier de ces droits, on l'établissoit sur la coutume d'Espagne, qui admet la succession de la Couronne en la personne des Filles, au défaut des Mâles ou plus proches ou en même degré de consanguinité, quels qu'ils soient. Or comme

Prétensions du Roi sur les Pays-Bas Espagnols de deux sortes.

Raisons de la France contre la Renonciation de la Reine.

* *L'un intitulé Dialogues sur les Droits de la Reine, &c. L'autre, Traité des Droits de la Reine T. C. sur divers Etats de la Monarchie d'Espagne. Le troisième, LXXIV. raisons qui prouvent plus clair que le jour que la Renonciation faite par la Reine de France, est nulle.*

me la Reine de France, Marie Therese d'Autriche, étoit la plus proche de la Couronne, comme Fille aînée de Philippe IV. & Sœur de Charles II. élevé depuis sur le Trône, les François l'ont toujours considérée comme la véritable & présomptive héritière d'Espagne, & après elle Monseigneur le Daupin son Fils, comme la représentant. Ils soutenoient unanimement que la Renonciation stipulée par le Contrât de Mariage du Roi T. C. étoit absolument invalide; aussi bien que l'Acte de Renonciation que le Roi Philippe avoit fait faire expressément à l'Infante sa Fille. Ils disoient que l'un & l'autre de ces Actes étoit extra-Judiciel & nul de soi, au sentiment de tous les Jurisconsultes, & en appeloient aux Loix Romaines, & aux Constitutions des Empereurs, qui condamnent toutes ces sortes de Renonciation, & qui déclarent même, *qu'il y a une espèce d'homicide à traiter de la succession d'une personne vivante, & que de convenir avec un Père qu'on ne lui succédera point, c'est comme un monstre dans l'ordre de la Nature & de la Justice.* A cela ils ajoûtoient que la Renonciation de la Reine en particulier étoit doublement nulle, par la manière dont elle avoit été faite, supposant que l'Infante y avoit été forcée par l'autorité paternelle, & que sans cela elle n'auroit jamais consenti à se dépouiller de son gré d'un avantage aussi grand qu'étoit celui de la succession d'Espagne; & ils prétendoient le prouver par les précautions excessives que l'on avoit prises pour l'assurer, en ces mots.

„ Moien-

„ Moïennant le paiement effectif à Sa
 „ Majesté T. C. ou à celui qui aura pou-
 „ voir ou commission d'elle, de ladite som-
 „ me de cent mille écus d'or aux termes
 „ qu'il a été dit, la Sérénissime Infante se
 „ tiendra pour contente, & se contentera
 „ de cette dot, sans que ci-après elle puisse
 „ se alleguer aucun autre droit, ni inten-
 „ ter aucune autre action ou demande,
 „ prétendant qu'il lui appartienne, ou puisse
 „ se appartenir autres plus grans biens,
 „ droits, raisons, & actions, pour cau-
 „ se des héritages & plus grande succession
 „ de Leurs Majestez Catholiques ses Père &
 „ Mère, ni par contemplation de leurs per-
 „ sonnes, ou en quelqu'autre manière ou
 „ pour quelqu'autre cause que ce puisse être,
 „ soit qu'elle le fût ou qu'elle l'ignorât, &
 „ qu'elle en eût connoissance ou non ”.
 Sur quoi les François se récrioient : quoi,
 a-t-on jamais entendu parler de renoncer à
 des droits sus ou ignorez, soit que l'on en
 ait eu connoissance ou non ?

Ceux de la Maison d'Autriche & ses Par-
 tisans d'autre part, soutenoient, „ que la Re-
 „ nonciation étoit bonne & valable, & pour
 „ le prouver ils disoient, qu'un tel Acte
 „ ne doit pas être considéré dans la rigueur
 „ du Droit comme un Acte passé de parti-
 „ culier à particulier, mais comme un Ac-
 „ te public, & concernant le Public, à tel
 „ point que le bonheur & le repos des peu-
 „ ples en dépendoient. Que quand la cho-
 „ se n'auroit pas été ainsi, celui qui avoit
 „ fait les Loix auroit pu les changer, &
 „ qu'ainsi la seule intervention du Roi Phi-
 lippe

Raisons
des Autri-
chiens en
faveur de
la même
Renoncia-
tion.

1667. „ lippe IV. suffiroit pour rendre l'Acte in-
 „ contestablement valable, mais que cela
 „ même n'étoit pas nécessaire, parce que
 „ ces sortes de Renonciations sont autori-
 „ sées par les Coûtumes d'Espagne & de
 „ Brabant en faveur des Pères, pourvu que
 „ les Filles renonçantes aient été suffisam-
 „ ment dotées, & qu'elles soient en âge; ce
 „ qui pour surcroit de Droit a été confirmé
 „ par la Décrétale du Pape Boniface VIII.,
 „ laquelle n'étant point une nouvelle Con-
 „ stitution, mais seulement une explication
 „ du Droit Civil, a déclaré que, *toute Renon-*
 „ *ciation faite sous serment par une fille qui a*
 „ *passé les douze ans, en faveur de son Père dans*
 „ *son Contrat de Mariage par lequel on lui assi-*
 „ *gne une dot suffisante, doit valoir, quoi-*
 „ *qu'elle soit encore sous la puissance de son Père.*

De cette Décrétale & de la Coûtume, d'Es-
 pagne unies ensemble les Autrichiens con-
 cluoient que la Renonciation de l'Infante
 Marie Therese étoit incontestable, „ puis-
 „ que ladite Infante étoit en âge suffisant,
 „ aiant déjà vingt ans passés, & qu'elle
 „ étoit dotée au desir de la Loi. Ils allé-
 guoient encore plusieurs autres raisons que
 je supprime, & dont une des plus fortes
 étoit „ que par la Loi fondamentale d'Es-
 „ pagne *cette Couronne est inaliénable* aussi bien
 „ que celle de France; de manière que de
 „ quelque côté qu'on le prît, l'Infante ne
 „ pouvoit épouser le Roi sans renoncer ou ta-
 „ cite ment ou formellement à la succession
 „ d'Espagne, & que c'étoit une condition sans
 „ laquelle le mariage n'auroit été ni ne pou-
 „ voit être valablement fait”. Cet argu-
 ment

ment parut d'autant plus fort à quelques-uns, 1667.
 qu'il étoit puisé dans la Loi Salique, & qu'il
 ne faisoit par conséquent que retorquer
 contre les François, les maximes qu'ils
 croïoient les plus solidement établies pour
 la conservation de leur Gouvernement.
 Comme on peut consulter les Ouvrages im-
 primez en grand nombre sur cette matière,
 où l'on trouve les raisons pour & contre
 fort exactement expliquées, je passe à la
 seconde prétension dont le Roi croïoit être
 en droit de se prévaloir, quand il commença
 la guerre en 1667. contre le Roi d'Espagne :
 savoir les droits déjà échus sur le Brabant,
 Anvers, Malines, Flandre, Luxembourg,
 &c.

Pour bien entendre cette question, il faut Etat de la
 premièrement savoir que Philippe, Prince question
 d'Espagne, & depuis Roi sous le nom de pour éta-
 Philippe IV. épousa * en 1615. la Princef- blir le
 se Elisabeth de France, Fille de Henri le droit de
 Grand, qui lui donna pour dot la somme succession,
 de cinq cens mille Ecus d'or sol, & cin-
 quante mille écus de pierreries, faisant le
 tout ensemble sept cens seize mille six cens
 soixante-six écus d'or sol, lesquels par son
 Contrât de mariage furent déclarez son
 propre à elle & à ses Successeurs. Elisabeth
 mourut † en 1644. & laissa deux enfans de
 son mariage, Don Balthasar & Marie The-
 rese; après quoi Philippe s'étant remarié
 avec Marie Anne d'Autriche, il en eut trois
 Enfans mâles, deux desquels étant morts
 en

* Le 18. d'Octobre.

† Le 6. d'Octobre.

1667. en leur bas âge, Charles, le troisième de ces enfans, étoit resté seul vivant, & règnoit au tems dont je parle sur les Etats du Roi son Père, comme le presomptif & l'unique Héritier de la Couronne. Aussi le Roi T. C. ne lui en contesta-t-il jamais le droit; mais bien celui de la domination sur le *Duché de Brabant, la Seigneurie de Malines, le Marquisat d'Anvers, la Haute Gueldre, Namur, Limbourg; Dalem, & les autres places d'au delà de la Meuse, le Hainaut, l'Artois, Cambrai, la Bourgogne, & le Luxembourg*. Le tout en vertu du droit de dévolution qui y est établi par la Coûtume, & qui rend les Enfans propriétaires des biens de leurs Père & Mère, dès le décès de l'un des deux, le survivant n'ayant plus droit de les vendre ni engager, non pas même ceux qu'il possédoit de son propre chef, en sorte qu'il devient simplement Econome, & Usufruitier de ses propres biens.

Coûtumes de Brabant, Malines, Gueldres, Namur &c. Quelque étrange que cela paroisse d'abord, il est néanmoins certain que c'est le véritable esprit de la Coûtume, & pour peu qu'on en ait de connoissance on n'en peut disconvenir. Voici les termes de celle de Brabant. *Si un homme & une femme ont des enfans, & que l'un d'eux vienne à mourir, par la separation du mariage, la propriété des Fiefs venus du côté du plus vivant, passe à l'enfant, ou enfans nez du même mariage, & le plus vivant n'a plus aux mêmes Fiefs qu'un Usufruit héréditaire*. La Coûtume de Malines est encore plus contraire aux Pères & Mères que celle de Brabant, voici comme elle s'exprime: *Si le Mari ou la Femme meurent*

rent laissant des Enfans, la propriété des Fiefs apartiendra aux Enfans, & le survivant des conjoints aura seulement la moitié des revenus ordinaires, outre & par dessus les profits extraordinaires & casuels du Patronage du Fief.

1667.

Les Coûtures de Gueldres, Namur, Hainaut, Artois, Cambrai ne sont presque pas différentes de celles-là, & elles concourent toutes au même but, qui est de préférer les Enfans du premier lit à ceux du second dans les Successions de Patrimoines, & à leur en accorder la propriété dès le décès de l'un des conjoints. Celle de Bourgogne diffère en ce qu'elle donne à tous les Enfans Mâles ou Femelles une égale portion du bien; & celle de Luxembourg en ce qu'elle accorde aux Mâles dans le partage une double portion des Femelles.

C'est sur ces Coûtures que le Roi T. C. fondeoit ses droits sur les Pais-Bas, savoir sur tout le Brabant, & le Duché de Limbourg, qui en est une dépendance, en vertu de celle de Brabant; sur Malines, en vertu de celle de Malines, sur le tiers de la Franche-Comté à cause de celle de Bourgogne, & sur le quart du Luxembourg, par la Coûture de ce Duché. En vertu, dis-je, de ces diverses Coûtures, il prétendoit que tous les lieux où elles avoient quelque force avoient été dévolus au Prince Don Balthasar, & Dame Marie Therese sa Sœur, après la mort de leur Mère Elisabeth, & que par le décès de Don Balthasar arrivé deux ans après, Marie Therese, sa présomptive héritière, s'étoit trouvée saisie de droit de toute la propriété desdits Pais, l'usufruit en restant seulement à Philippe,

Fonde-
ment des
préten-
sions du
Roi.

1667.

lippe, lequel en mourant dut la laisser Dame & Patrone absoluë de tout. Outre cela le Roi T. C. demandoit pour la Reine son Epouse la dot & les pierreries, avec l'augment de la Princesse Elisabeth sa Mère, montant, comme nous avons dit, à la somme de 716666. écus d'or sol, & encore les cinq cens mille écus d'or accordez à elle même pour sa dot par le Roi Philippe IV. son Père, le tout faisant ensemble 1216666. écus d'or, sans les arrérages qui se montoient à davantage.

Disputes
entre les
J.C. des
deux Par-
tis.

Voilà en peu de mots qu'elles étoient les prétensions du Roi T. C. & sur quoi elles étoient fondées. On peut croire que les Jurisconsultes François aiant une cause si plausible en main ne manquèrent pas de raisons pour la maintenir. Ils en alléguèrent une infinité, tirées, comme j'ai dit, des Loix anciennes & modernes, & des sentimens des Docteurs. La Maison d'Autriche n'eut aucun desavantage de ce côté-là, & si sa Cause eût été aussi-bien défenduë par les armes que par la plume, elle seroit encore en possession d'un grand nombre de bonnes places qu'elle a été obligée de céder.

Raisons
des Parti-
sans d'Au-
triche.

Les principales raisons que ses Partisans alléguoient se peuvent reduire à deux, qui paroissent les plus graves. La première est l'indivisibilité dans la Succession Roïale, constamment requë & pratiquée en Espagne, aussi-bien qu'en France, en Angleterre, en Portugal, en Suède, en Danne marc, & généralement dans tous les grans Etats du monde, laquelle n'admet aucune Loi ni Coûtume particulière ou locale, qui soit con-

contraire à sa nature. Et il est indubitable que si en vertu du droit de dévolution ou de quelque autre semblable le Roi T. C. avoit pu réunir une fois les Pais-Bas Espagnols à sa Couronne, ce seroit un droit éteint duquel il ne seroit jamais parlé. Les Jurisconsultes François seroient les premiers à le déclarer nul & à faire valoir la règle des Unions qui veut que la partie soit comprise sous le tout, & que le Chef donne la loi aux Membres. On le peut conjecturer ainsi, puisque l'Auteur du Traité des Droits de la Reine, imprimé par ordre du Roi n'a pu s'empêcher d'en faire l'aveu * en disant, „ que dans la „ Morale comme dans la Physique les „ Unions mêlent & confondent tellement „ les choses qu'elles asssemblent, que les „ deux n'en font plus qu'une, & que chacune en particulier perd ses qualitez primitives pour ne composer qu'un seul tout, „ qui a toujours une partie supérieure, laquelle domine sur les autres & leur influë, „ s'il faut ainsi dire, le mouvement & la „ vie ". Que pourroit-on dire de plus, si on avoit entrepris d'écrire contre ces mêmes droits dont ce Traité contient l'apologie? C'est aussi ce qu'un Moderne anonyme a très-bien remarqué, quand il a dit en citant ce Passage: *or je voudrois bien lui demander présentement comment il peut accorder cela avec le démembrement qu'il prétend faire de la Duché de Brabant d'avec la Couronne d'Espagne. Cette Monarchie n'est-elle pas composée d'un grand nombre de Roïaumes, Duchez, Principantez,*
Mar-

* Pag. 348.

1667.

Marquisats, Comtez & autres Fiefs Souverains & Hommagers qui sont échus au Roi d'Espagne en divers tems? Le Duché de Brabant lui-même n'est-il pas une des Souverainetez réunies en un seul tout, qui a une partie supérieure laquelle domine sur les autres, & cette partie supérieure n'est ce pas l'Espagne? Il me semble que l'on ne sauroit disconvenir de tout cela, puisque ce sont des choses de fait qui sont notoires à tout le monde, ainsi je conclus avec évidence, & certitude, qu'il faut que tout ce qui regarde l'Etat, & sur tout dans l'ordre de la Succession, le Duché de Brabant suive la Loi de la Couronne d'Espagne, qui est sa partie supérieure & dominante.

J'ai rapporté ce passage tout entier, quoique tiré d'un Auteur partial, parce qu'il m'a semblé mettre la force du raisonnement assez en son jour; mais je ne prétens pas le donner pour décisif. L'autre raison qui paroît considérable, & sur laquelle ceux de la Maison d'Autriche ont aussi fortement insisté, quand ils ont combattu les prétensions du Roi sur les Pais-Bas, c'est que les mêmes Coûtumes particulières de Brabant, de Malines &c. sur lesquelles il prenoit droit pour s'attribuer la dévolution de ces Pais dans la personne de la Reine son Epouse, autôrisent journellement les Renonciations des Enfans en faveur du second mariage de leur Père ou Mère, & que le cas dont il s'agit est précisément le même.

La troisième prétension que le Roi mettoit en avant contre le Roi Catholique son Beau-Frère, touchant la dot de la Reine, Marie Therese son Epouse, & celle de Ma-
da-

dame Elisabeth de France, avec l'Augment qui lui avoit été constitué par Philippe IV. aussi bien que pour ses Pierreries, est dans le fonds de peu de consequence; vu que les Espagnols nient que ladite Reine Elisabeth ait jamais rien reçu de sa Dot, & qu'ainsi Sa Majesté pouvoit tout au plus demander celle de la Reine Marie-Therese son Epouse.

1667.

Rapportons maintenant ce qu'alleguoient encore ceux qui prétendoient que la Renonciation de la Reine étoit juste, irrévocable, & nécessaire au bien public. Ils disoient que si la Renonciation étoit nulle, le Traité des Pyrénées l'étoit aussi : qu'il falloit remettre toutes choses en leur entier, & que la France ne pouvoit plus se prévaloir de l'Instrument de la Paix, pour légitimer ses Conquêtes; puisqu'en détruisant ce Traité, elle se privoit de tous les droits que cette Paix lui avoit acquis sur ces Provinces : qu'on ne pouvoit mettre en dispute la Renonciation de la Reine, sans révoquer en doute la bonne foi du Roi : le Mariage s'étant conclu sur le fondement de la Renonciation, & la Paix sur celui du Mariage. Que le Roi avoit été assisté dans cette occasion par les plus habiles Ministres de son Roïaume, qui n'ont pu ignorer, si la Reine pouvoit renoncer légitimement ou non; cet ouvrage aiant été prémédité, agité, & concerté entre les parties par une longue négociation, qui a donné lieu à toutes les Réflexions de Droit & de Police, que les Esprits les plus éclairés pouvoient se former sur une matière si importante. Que si cet Acte ne peut être valable, il faut que

Raisons
pour faire
voir que
la Renon-
ciation de
la Reine
étoit juste.
*Bouclier
d'Etat & de
Justice. Au-
tres Mémoi-
res des tems,*

1667.

ceux qui ont traité sur ce fondement , qui l'ont approuvé , accepté , inferé au Traité de Paix , & promis de le faire enregistrer au Parlement , confessent qu'ils ont commis en cela une insigne tromperie ; ou qu'ils s'accusent eux-mêmes d'ignorance de n'avoir pas connu , avant que de conclurre , ces nullitez qui leur parurent depuis si évidentes. Et qu'enfin si l'on établit cette maxime de réduire le Droit Public au particulier , & de soumettre à des restrictions mentales les Traitez solennels faits entre les Monarques pour le bien universel de la Chrétienté , le repos des Peuples , & la sureté des Etats voisins , on verra bien-tôt naître autant de sujets de guerre parmi les Princes , qu'il y a de procez entre les Citoïens.

Ils ajoûtoient à cela que le Contrât de Mariage , & l'Acte de Renonciation ne faisoient qu'un seul & même Traité avec celui de la Paix , comme il est expressément déclaré dans l'Article XXXIII. de ce dernier , que tant le Traité de Paix que celui de Mariage sont *des Contrâts de bonne-foi* , & non de *Droit étroit* * ; & que pour la règle & la base de leur subsistance , & de leur interpretation l'on doit se rapporter aux causes , & aux fins que l'on s'est proposé en traitant , & à l'utilité qui en résulte pour le bien public. Que ces Traitez ne sont point sujets aux Loix particulières , ni dépendans des Coutumes des lieux ; mais des Loix fondamentales de l'un & de l'autre Etat , qui ne prennent leur force que du Droit des Gens dont l'obli-

ga-

* *Stricti Juris.*

gation étant naturelle ne peut être rompue par aucune Loi Civile. Que cette Renonciation n'étoit pas un simple mouvement du feu Roi, ni l'effet d'une inclination particulière

1667.

en faveur des Enfans du second lit, mais une nécessité inévitable causée par la Loi Salique, & par l'injuste extension que la France en fait sur tous les États que la Fortune met en sa puissance: cette nécessité & celle du bien public réduisant l'Infante à ne pouvoir être Reine de France que par cette Renonciation: qu'il n'y eut ni contrainte ni violence de la part du Roi son Père: ni lésion de la sienne, puisqu'elle aquit un plus grand bien que celui auquel elle renonça. Que l'Infante, comme j'ai dit ailleurs, n'étoit pas Mineure alors, puisqu'elle avoit *plus de vingt ans**, & que les personnes Royales sont réputées Majeures dès qu'elles ont atteint l'âge de puberté†. Que c'est une injure atroce à la mémoire du feu Roi Philippe de l'accuser d'avoir deshérité l'Infante sa Fille; puisqu'il n'y eut de sa part aucun Acte positif qu'un simple consentement & autorisation à la libre Renonciation de cette Princesse, qui préfera par un choix volontaire la Couronne de France à celle d'Espagne, qui ne la regardoit que de fort loin; & que le Testament du feu Roi n'étoit autre chose qu'une confirmation de ce même Acte qu'il suposoit comme légitime.

Je serois trop long si je voulois rapporter ici Le Roi en
I 2 toutes

* C'est elle qui le reconnoit dans l'Acte de Renonciation.

† C'est-à-dire 13. ans pour les Filles, & 14. pour les Garçons.

1667.

vère à

Madrid ex-
poser les
préten-
tions.

toutes les raisons qu'on allegua de part & d'autre contre les prétensions du Roi; il suffit de dire que S. M. ne voulant pas rompre d'abord ouvertement avec l'Espagne, envoya * premièrement un Ambassadeur à Madrid, pour exposer les Droits de la Reine, & pour déclarer à la Reine Régente d'Espagne & à son Conseil, qu'il étoit résolu de recourir à la force, si l'on ne lui faisoit raison sur les Etats dévolus à la Reine son Epouse. Le Conseil d'Espagne n'eut aucun égard à la demande du Roi. Il se contenta d'opposer raison à raison, & de faire voir qu'on ne cherchoit qu'un prétexte pour rompre la Paix des Pyrénées qu'on venoit de jurer solennellement. Le Roi n'osa pourtant l'entreprendre pendant la vie de la Reine Mère, pour qui il avoit beaucoup de complaisance, & qui l'auroit sans doute empêché d'en venir aux voies de fait. On a écrit même que dans son lit de mort elle en parla fortement au Roi son Fils; & qu'elle envoya chercher l'Ambassadeur d'Espagne pour le prier d'en écrire de sa part à la Reine Douairière, afin qu'elle fît aussi ses efforts pour prévenir les maux dont les deux Roïaumes étoient menacez. L'Ambassadeur obéit : de-là suivirent encore quelques Négociations, mais qui furent infructueuses, parce que le Roi étoit résolu de ne rien céder, & que la Reine d'Espagne ne l'étoit pas moins à conserver les Etats du Roi son Fils en leur entier, sans souffrir qu'il en fût aliéné la moindre partie pendant sa Régence.

Toute l'année 1666. s'étoit passée, ainsi en
Né-

* Dès l'année 1665.

Négociations; mais enfin le Roi n'étant plus retenu par la considération de la Reine Mère qui étoit morte, comme j'ai dit, dès le mois de Janvier, il fit publier cette année un Manifeste, où il tâchoit de faire voir qu'en s'emparant des Etats dévolus à la Reine son Epouse, il ne donneroit aucune atteinte au Traité des Pirenées. Et sans s'amuser à disputer plus long-tems, il eut recours à la force qui est la raison décisive des Souverains. Cet Ecrit fut comme le signal de bataille entre les Jurisconsultes, aussi bien qu'entre les Gens de guerre: les Espagnols répondirent d'abord par un *in Folio*, auquel les François aiant répliqué, le Baron d'Isola, ancien Ministre de l'Empereur, & ennemi de la France, parut sur les rangs avec son *Bouclier d'Etat & de Justice*. Celui-ci fut soutenu par plusieurs autres qui ne manquèrent pas d'Antagonistes, & de toutes parts on ne vit que nouvelles productions pour ou contre cette Succession. Des personnes curieuses & intelligentes qui ont pris la peine de lire tous les écrits qui se firent là-dessus, assûrent que dans cette guerre savante & Juridique, les Espagnols pouvoient avec quelque fondement se vanter d'être les vainqueurs, mais en récompense ils furent les vaincus en celle qui se faisoit au même tems par la force des armes.

Quelque relâche que l'Espagne eût pu recevoir par le Traité des Pirenées, elle avoit eu assez de peine à soutenir honorablement la guerre avec le Roi de Portugal. On peut voir par la lecture du Traité des Pirenées, de quelle manière le Roi abandonna ce Roïaume, auquel il s'obligea de ne donner aucun

1667.

secours ni directement ni indirectement. Mais quelque avantage que le Roi Catholique se pût promettre de l'exécution de cet Article, il ne laissa pas de se trouver un grand nombre de François dans les Armées du Roi de Portugal, & quantité d'armes & de munitions, qui n'étoient point venues d'ailleurs que de France. Il s'en plaignit diverses fois comme d'une contravention au Traité; mais on ferma la bouche à ses Ministres, en leur disant que tout cela ne se faisoit ni de l'ordre ni de l'aveu du Roi, & que la France étant le País du monde le plus rempli de braves gens, il étoit impossible d'empêcher ceux qui aimoient la gloire d'aller chercher ailleurs les occasions d'en aquerir. Il seroit inutile de rapporter ici les Traitez que la France avoit faits avec le Portugal avant la Négociation des Pirenées; mais il est important de parler de celui qu'elle contracta avec le Roi Don Alphonse VI. du nom, parce que ce fut celui qui porta le plus grand coup: qui donna lieu à la rupture entière avec l'Espagne: & qui contraignit enfin Sa Majesté Catholique à reconnoître le Roi de Portugal & à faire la Paix avec lui.

Il fait un
Traité
avec le Roi
de Portu-
gal.

Ce Traité fut conclu à Lisbonne le dernier Mars de cette année, & portoit expressément une Alliance offensive & défensive entre les deux Rois pour dix années; il commençoit par un préambule, où l'on exposoit „ qu'après que le Roi T. C. d'une „ part, usant de moiens doux & amiables, „ n'avoit pu réduire le Roi de Castille à ce „ que par la justice de sa cause il lui rendit „ les Places & Etats qui appartenoient par „ suc-

„ succession à la Reine T. C. son Epouse, ni
 „ d'autre part le Roi de Portugal après plu-
 „ sieurs victoires, n'avoit pu obtenir du
 „ Roi de Castille une bonne & sûre Paix,
 „ comme finalement il se connoissoit par
 „ d'infinites experiences que la seule force
 „ des armes pouvoit obliger les Castillans à
 „ ce qu'ils consentissent à ce que chacun
 „ jouît de ce qui lui appartient &c. Sa Ma-
 „ jesté T. C. le Roi de France & Sa Majesté
 „ le Roi de Portugal étoient convenuës de
 „ contracter une Alliance offensive & défen-
 „ sive entr'eux, dont les principales con-
 „ ditions s'ensuivent par extrait.

„ Que le Roi T. C. déclarera la guerre
 „ au Roi de Castille par mer & par terre, dès-
 „ qu'ils aura fait la paix qu'il traite avec
 „ l'Angleterre. Que si ladite paix ne se
 „ concluoit pas dans l'espace de trente mois,
 „ Sa Majesté T. C. ne laisseroit pas de déclai-
 „ rer la guerre à l'Espagne, & que le Trai-
 „ té s'observeroit pendant dix ans, à com-
 „ pter du jour qu'il auroit été conclu.

„ Que Sa Majesté T. C. donneroit, &
 „ continueroit par forme de subvention au
 „ Roi de Portugal, pendant lesdits 10. ans,
 „ la somme de neuf cent mille Crusades par
 „ an, faisant ladite somme un million, huit
 „ cens mille livres de France, qui seront
 „ exactement païées pendant tout le tems
 „ que Sa M. T. C. n'aura point encore dé-
 „ claré la guerre, & que lors qu'elle l'aura
 „ déclarée, elle paiera seulement un mil-
 „ lion de livres par an.

„ Que ladite alliance & ligue durera
 „ jusques à ce que les deux Rois de-

1667. „ meurerent respectivement satisfaits, &c.
 „ Qu'il ne sera pendant les dix ans licite à
 „ nul des deux Rois de faire pais ni trêve fé-
 „ parément, &c. Fait à Lisbonne le dernier
 „ Mars 1667.

On voit par ce Traité, & la suite achevera de le faire connoître, que le Roi Catholique étoit dans une nécessité absoluë de faire la paix, & que quand il lui en auroit dû coûter la moitié de ses Provinces des Pais-Bas, il n'auroit pu s'en dispenser.

Il est certain aussi, que quelque importantes que fussent les cessions, qu'il fut obligé de faire ensuite par le Traité d'Aix-la-Chapelle, il n'en étoit point touché comme de celle du Portugal. L'éloignement de celles-là l'y rendoit en quelque façon insensible, & il se consoloit dans l'espérance que les Hollandois veilleroient pour lui à la conservation de ce qui lui resteroit; mais il ne pouvoit se résoudre, sans une repugnance extrême, à donner les mains à l'établissement d'une Puissance Souveraine, & égale en dignité à la sienne, dans le sein de l'Espagne; son honneur & son intérêt s'y trouvoient également engagés. Son honneur, en ce qu'il s'étoit vanté plusieurs fois, qu'il ne remettroit jamais l'épée dans le fourreau, qu'il n'eût réduit à l'obéissance ce Roïaume rebelle; & son intérêt, en ce que c'étoit souffrir que l'Ennemi se logeât à sa porte, &, pour ainsi dire, chez lui, & en ce qu'il perdoit par là dans les Indes des dominations & des richesses immenses, sans espoir de les recouvrer jamais. Il falut pourtant s'y résoudre, & même commencer par là, parce qu'autrement il n'y au-
 roit.

roit pas eu moïen d'amener le Roi T. C. à la paix. Ainfi la proposition en fut écoutée, & le Traité conclu à Lisbonne le 5. Janvier 1668. J'avance exprès ce recit pour ne pas interrompre celui des Conquêtes, que le Roi fit cette année en Flandre.

Les choses étant disposées de la manière que je l'ai dit, Sa Majesté entra en Campagne le 24. Mai, à la tête d'une Armée de trente-cinq mille hommes, & prit le Maréchal de Turenne pour son Lieutenant Général. Outre l'Armée où le Roi étoit en personne, le Maréchal d'Aumont avec huit mille hommes eut ordre de s'avancer vers Dunkerque, & le Marquis de Crequi avec un Camp volant de quatre mille fut envoyé sur la frontière du côté de Luxembourg. Cette Campagne fut fort avantageuse aux François. La plupart des Villes qu'ils attaquèrent firent si peu de résistance que les Espagnols n'eurent pas le tems d'y acourir. Le premier de Juin le Roi entra dans Charleroi que le Gouverneur de Flandre avoit démoli. Le 16. du même mois il se rendit Maître d'Ath & assiégea Tournai. La tranchée fut ouverte le 22. & la Ville capitula le 24. Le Gouverneur se retira au Château & témoigna qu'il vouloit se défendre jusqu'à l'extrémité; mais il se rendit à discretion le 26. Pendant ce tems-là le Maréchal d'Aumont emporta Bergues, Furnes, Armentieres, & Courtrai: Cette Ville & la Citadelle furent prises en deux jours. De Tournai le Roi se rendit devant Douai, qu'il avoit fait investir deux jours auparavant par le Comte de Duras. Sa Majesté, alla aussi-tôt reconnoître la place,

1667.

Campagne
de Flandre.

1667.

marqua les endroits les plus propres pour l'attaquer, & fit ouvrir la tranchée le 3. de Juillet. Le lendemain, après avoir visité tous les postes, on dit qu'il descendit dans la tranchée, où il demeura quelque tems, & où quelques Officiers & quelques Gardes furent bleffez assez près de sa Personne. Cette démarche du Roi inspira une telle ardeur aux Troupes, que le 4. jour du siège elles passèrent le fossé, emportèrent la contrescarpe & firent un logement sur la demi-lune. La Ville, qui se vit sur le point d'être forcée, capitula le même jour. Oudenarde n'en tint que trois, & Aloft eut le même sort.

Prise de
Lille.

Le Roi étoit allé camper devant Dendermonde dans le dessein de l'assiéger aussi; mais les Habitans aiant aussi-tôt lâché leurs écluses, Sa Majesté tourna ses armes ailleurs, & mit le siège devant Lille le 27. d'Août. Comme l'Armée Françoisé étoit fort diminuée par les Garnisons qu'il avoit fallu mettre dans les places conquises, & que la circonvallation de cette Ville, l'une des plus grandes de la Flandre, étoit fort étendue, les Espagnols crurent y pouvoir faire entrer du secours; mais le Marquis de Crequi étant venu occuper avec son Camp volant les passages par où les Espagnols pouvoient venir, la place ne put être secourue. Elle étoit dès lors extrêmement forte, & il y avoit une Garnison de six mille hommes, qui secondés des Habitans firent une belle résistance. Mais la présence du Roi, & l'activité avec laquelle il hâtoit sans cesse les travaux & les attaques, encouragèrent si bien les soldats; que cette grande Ville après 9. jours de tranchée

chée ouverte fut réduite à capituler. Il y entra le 28. d'autant plus satisfait qu'il s'étoit engagé à ce siège contre le sentiment de la plupart des principaux Officiers de son Armée, qui jugeoient l'entreprise trop hazardeuse. Sa Majesté non seulement accorda à la Ville la continuation de ses anciens Privilèges; mais dans la suite, par le soin qu'il prit d'y attirer & d'y maintenir le Commerce, il la rendit une des plus riches de l'Europe.

Cependant le Comte de Marfin & le Prince de Ligne, Généraux des Troupes Espagnoles, avoient assemblé environ huit mille hommes pour jetter du secours dans Lille. Ils étoient venus jusqu'à Ipres, mais sur la nouvelle que la place étoit rendue, ils se retirèrent en diligence. Le Roi, qui dès le premier avis de leur marche avoit détaché le Marquis de Crequi d'un côté, & le Marquis de Bellefonds de l'autre pour les combattre, s'avança avec une partie de la Cavalerie vers le Canal de Bruges pour soutenir ces Détachemens. L'Infanterie Espagnole évita le combat par une prompte retraite. La Cavalerie n'eut pas le même bonheur. L'Avant-Garde composée de quatorze Escadrons, conduits par le Prince de Ligne, fut mise en déroute par le Marquis de Crequi, pendant que de son côté le Marquis de Bellefonds chargea Marfin qui commandoit le gros de cette Cavalerie composé de 48. Escadrons, le poussa jusqu'à la vue de Bruges, & défit entièrement l'Arrière-Garde. Ce qui échapa au Marquis de Crequi tomba entre les mains du Comte de Lillebonne qui s'étoit avancé à la tête des Troupes Lorraines. La

1667.

Dérouté du
Comte de
Marfin &
du Prince
de Ligne.

1667.

plûpart furent tuez ou faits prisonniers. On prit plus de 1500. Chevaux, cinq paires de Timbales, dix-huit Etendarts, plusieurs Drapeaux & un grand nombre d'Officiers. Le Maréchal de Turenne termina par là cette Campagne, & mit ses Troupes en quartier d'Hiver, quoi qu'on ne fût encore qu'au commencement de Septembre.

Le enne-
mis de
Mad de
Montespan
râchent
inutile-
ment de la
mettre mal
avec le Roi.

Le Roi auroit peut-être fait plus de conquêtes, s'il ne les eût interrompues deux fois pour aller revoir Madame de Montespan. Comme elle étoit naturellement fière, & qu'elle comptoit un peu trop sur sa bonne fortune, elle desobligea quelques personnes du premier rang qui avoient l'oreille du Prince, & qui pensèrent la perdre. On fit jouer mille ressorts pour persuader au Roi qu'elle étoit indigne de son amour. La mauvaise foi d'une Suivante en facilita les moïens. Cette Fille aiant été gagnée remit un billet de sa Maîtresse. Mais comme il ne disoit pas assez tout seul, on y fit une petite addition, & l'on contrefit si bien l'écriture, qu'il étoit difficile que la chose ne réussît, & que le Roi ne crût que la Dame le trahissoit. Ce billet fut donné au Roi comme un papier trouvé par hazard; il le lut, & ne connut aucune différence dans les caractères. L'addition qu'on y avoit faite, toute équivoque qu'elle étoit, ne laissa pas de frapper d'abord le Monarque, qui voulut s'en éclaircir sur le champ. Il alla aussi-tôt à l'apartement de Madame de Montespan qu'il trouva bien éloignée d'entendre le sens des reproches qu'il lui fit en général sur l'inconstance des femmes; car il la menagea assez pour ne lui point dire ouvertement

ment le sujet de plainte qu'il croïoit avoir à faire contr'elle. Cependant comme la conversation roula toujours sur le même sujet, elle connut bien que le Roi avoit quelque chose dans l'esprit; mais elle n'en pouvoit pénétrer le mystère. Elle se contenta de répondre en termes généraux: *ce n'est pas un Prince fait comme vous, Sire, qui doit craindre l'infidélité du Sexe; un mérite comme le vôtre doit se mettre au-dessus de ces communes allarmes. Je l'ai cru de même jusqu'ici, reprit le Roi; mais à présent il faut que je decouvre, & que je reconnoisse qu'on s'équivoque souvent, lors qu'on ne juge des gens que par les apparences.* Madame de Montespan, qui ne se reprochoit rien, fut surprise d'entendre parler le Roi de cette manière; & comme elle ne savoit de quoi il s'agissoit, elle répondit par toutes les nouvelles caresses que l'amour le plus passionné put lui fournir; & ses larmes étant venuës fort à propos à son secours, elles defarmèrent la colère de son Amant, & lui inspirèrent de la tendresse.

Le Roi naturellement bon & sensible pour ce qu'il aimoit, en demeura là, & revint sans avoir eu l'éclaircissement qu'il s'étoit proposé. Il se contenta, pour épargner à sa Maîtresse le chagrin d'une longue incertitude, de glisser le billet dans sa poche. Le Roi ne fut pas plutôt sorti, que la Dame, voulant prendre son mouchoir pour essuyer les larmes que l'amour lui faisoit verser en abondance, elle vit tomber à ses piés le billet fatal qui causoit son déplaisir. Elle le ramassa, l'ouvrit, le lut & recon-

Ménage-
ment dont
il use pour
lui faire
connoître
ses soup-
çons.

1667.

nut d'abord la malice de ses Ennemis. Elle étoit trop habile pour laisser le Roi plus long-tems prévenu à son desavantage. Elle alla donc le trouver sans perdre de tems, lui fit remarquer les malignes additions de ses envieux, & fit si bien qu'elle se justifia entièrement. Le Monarque amoureux, qui auroit été bien fâché de la trouver coupable, fit tout ce qu'il put pour la consoler, lui dit mille choses obligeantes, & promit de ne rien croire à l'avenir de tout ce qui lui pourroit être desavantageux. On peut juger que cette Dame ne manqua pas de profiter de ce retour, & de s'en prévaloir contre la médifance.

Mr. de
Monte-
span prend
le deuil
de sa fem-
me.

Comme elle avoit pris goût aux caresses du Roi, elle ne voulut plus souffrir celles de son Mari, qui en conçut un tel desespoir, que quoi qu'il l'aimât tendrement, il ne laissa pas de la maltraiter *. La Dame se sentant apuïée s'emporta vivement, & s'en plaignit au Roi. Le Monarque qui avoit la délicatesse de ne pouvoir souffrir qu'un Mari partageât avec lui les faveurs de sa Maîtresse, résolut d'éloigner ce Fâcheux. Il exila Mr. de Montespan qui s'en alla avec ses Enfans dans son País proche des Pirenées; & comme il avoit beaucoup de dettes, le Roi lui envoya deux cens mille francs pour le consoler de sa disgrâce. Il prit là le grand deuil comme s'il eût véritablement perdu sa Femme. Il ne s'en tint pas à ces marques muettes de desespoir, il parla hautement de l'injustice criante qu'on lui faisoit, d'arracher, lui vivant, son Epouse

* Il lui donna un soufflet.

se d'entre ses bras; mais ses plaintes par-
toient de trop loin pour parvenir jusqu'à la
Cour : ou si elles y parvinrent, elles n'en
furent pas plus écoutées.

Cependant le Comte de Lauzun, tout
glorieux de ce que le Roi n'avoit que son
reste en la personne de Madame de Mon-
tespan, comme dans celle de la Princesse
de Monaco, n'avoit pas de peine à s'en
consoler entre les bras d'une autre. Il n'a-
voit été que 24. heures à la Bastille; & il
fit si bien par sa souplesse & son insinuation,
qu'il étoit devenu le maître à la Cour. Il
tenoit tête à Louvois, le Ministre le plus
absolu qu'il y eût alors; car la faveur de
Colbert commençoit à baisser. Celle du
petit Comte * étoit à son plus haut point,
& lui fit concevoir le dessein d'épouser Ma-
demoiselle de Montpensier, Cousine ger-
maine du Roi, Fille du feu Duc d'Or-
leans †, riche de six ou sept cens mille li-
vres de rente, qui avoit pensé épouser le
Roi & ensuite Monsieur : & qui avoit re-
fusé des Rois * & des Souverains. Made-
moiselle de son côté devint passionnée pour
Lauzun, autant, je crois, parce qu'il étoit
Favori du Roi, que pour les qualites se-
crètes qu'il possédoit. Quoi qu'il en soit,
il mena son affaire si adroitement & si bien,
que tout le monde fut surpris de voir un
jour le Duc de Montauzier, & la Maré-
chale d'Albret, aller faire au Roi pour lui
la demande de Mademoiselle. Ils firent
cet-

1667.

Le Comte
de Lauzun
veut epou-
ser Made-
moiselle.
*Mémoires
de Mr. L.
M.D.L. F.*

* Le Comte de Lauzun étoit fort mal fait de taille & de
visage.

† Gaston de France.

* Le Roi de Portugal, comme on l'a dit ailleurs.

1667. cette demarche non seulement comme parents & amis de Mr. de Lauzun, mais comme Députés, pour ainsi dire, de la Noblesse de France, qui recevoit, disoient-ils, à grand honneur & à grande grace, que le Roi voulût permettre à un simple Gentilhomme qualifié, d'épouser une Princesse de ce rang. Le Roi qui étoit déjà préparé, & résolu de tout accorder à son Favori, reçut favorablement cette proposition, & laissa la chose au choix de Mademoiselle.

Comment
l'affaire
manqua.
*Mémoires
de M. L.
M. D. L. F.*

Cette Princesse enivrée d'amour, & Lauzun de vanité, crurent leur affaire sûre & en usèrent sur ce pié là. Mais Lauzun aiant été assez imprudent pour différer la solennité de son mariage de quelques jours, pour la faire avec plus de faste; la Maison Royale, les Ministres & toute la Cour se soulevèrent pendant ce peu de tems. La Reine même, qui ne se mêloit de rien, en parla au Roi fortement : Monsieur encore davantage : & Mr. le Prince, quoi-que respectueusement, fit des remontrances à Sa Majesté qui produisirent leur effet. D'autre côté l'Archevêque de Paris poussé par le Tellier & Louvois, ennemis déclarés de Lauzun, différa sous quelque prétexte de lui donner les Bances pour se marier. Mais ce qui rompit entièrement l'affaire, fut Madame Scaron *, femme de beaucoup d'esprit, qui étoit au service de Madame de Montespan, & alors sa principale Confidente. Cette habile Gouvernante fit voir à Madame de Montespan l'orage qu'elle s'attiroit en soutenant Lauzun dans cette

affai-

* Depuis Madame de Maintenon.

affaire : que la Famille Royale & le Roi 1667.
 lui-même lui reprocheroit le pas qu'elle
 lui faisoit faire en cette occasion. Enfin
 elle fit si bien que celle qui avoit avancé la
 chose la rompit, & que Lauzun & Made-
 moiselle eurent au bout de trois ou qua-
 tre jours ordre de ne pas passer outre à leur
 mariage.

Ce fut un coup de foudre qui renversa la fortune de Lauzun & fit en même tems tomber Mademoiselle dans le mépris. Car si ce mariage avoit paru extraordinaire dès qu'il fut publié, si tôt qu'il fut rompu il devint ridicule. Le Roi lui même annonça à Mademoiselle qu'il n'y falloit plus penser, & offrit à Lauzun, pour le dédommager, tous les biens & toutes les dignitez qu'il pouvoit lui donner. Mais ce Favori irrité refusa tout. Comme cette aventure fit grand bruit dans toute l'Europe, le Roi se crut obligé d'envoier une Lettre Circulaire à tous les Ambassadeurs, qu'ils pussent montrer dans les Cours où ils étoient : elle expliquoit les raisons qu'il avoit eues de permettre d'abord & de défendre ensuite ce mariage. Quelques-uns ont dit que cette Lettre partoît de la plume de Mr. de Lionne, d'autres qu'il n'avoit fait que la copier sous le Roi. Quoi qu'il en soit, elle fut imprimée & envoyée par tout, & mit le dernier comble au ridicule de cette affaire.

Pour Lauzun, il fut si outré contre Madame de Montespan, qu'il s'emporta aux dernières extrémitez contr'elle, même devant le Roi; si bien que dès ce moment, cette femme jura sa perte qui n'arriva pour-
 tant

Le Roi,
 après y
 avoir con-
 senti se ré-
 tracte.

Disgrace
 du Comte
 de Lauzun,

1667.

tant que trois ou quatre ans après. Alors il fut arrêté à St. Germain, & envoyé à la Citadelle de Pignerol, où il resta dix ans. Beaucoup de gens crurent que c'étoit pour avoir consommé son mariage avec Mademoiselle malgré les deffenses du Roi. Mais la plûpart ont pensé que le seul credit de Madame de Montespan, qui dit au Roi qu'elle ne se croïoit pas en sûreté de sa vie tant que Lauzun seroit en liberté, fut la cause de son malheur; à quoi se joignirent les mauvais offices continuels de Louvois, son plus mortel ennemi, qui lui rendit sa prison la plus cruelle qu'on puisse s'imaginer.

Disgrace
du Cheva-
lier de
Lorraine,
Favori de
Monsieur.
*Mémoires
de Mr. L.
M. D. L. F.*

Madame la Duchesse d'Orléans, toujours piquée d'avoir été la duppe des amours du Roi pour la Valière, nevoïoit pas plus tranquillement ses feux pour Madame de Montespan. Elle ne pouvoit souffrir que cette Dame d'un côté auprès du Roi, & le Chevalier de Lorraine de l'autre auprès de Monsieur, l'empêchassent de gouverner. L'E-vêque de Valence, premier Aumônier de S. A. R. & Madame de St. Chaumont, Gouvernante de ses Enfans, la firent agir fortement contre le Chevalier de Lorraine, nouveau Favori de Monsieur. Mais ils connurent bien-tôt qu'ils ne pouvoient le perdre auprès du Roi, par le moïen de Madame, quoi qu'aïdée en cela par Mr. de Turenne. Ce Seigneur fit en cette occasion un personnage assez extraordinaire pour un homme de son poids & de son caractère; le Roi venoit de lui confier le dessein qu'il avoit de faire la guerre aux Hollandois; & pour

pour y réussir, ils crurent qu'il falloit y faire entrer Charles II. Roi d'Angleterre, par le moïen de sa Sœur * qu'il aimoit fort. Milord Montaigu, Ambassadeur de ce Roi, qui étoit des amis de Madame, & qui la vouloit faire valoir, persuada au Roi, que personne n'étoit si capable de négocier cette affaire. Le Roi changea donc entièrement de conduite envers Madame, qu'il avoit souvent négligée; & elle parut tout d'un coup la toute-puissante à la Cour. Il se fit une grande liaison entr'elle & Mr. de Turenne, qui, comme j'ai dit, avoit le secret de cette affaire. Il étoit tous les jours chez Madame, & il y voïoit la Marquise de Coaquin † jeune personne, sinon des plus belles, au moins des plus piquantes, qui étoit pour lors comme Favorite de Madame. Ni l'âge de ce grand Capitaine, ni sa sagesse ne l'empêchèrent pas d'en devenir amoureux, & sa foiblesse alla jusqu'à lui faire part du secret de l'Etat.

Monsieur, qui n'étoit pas content de sa Femme, pour qui son amour s'étoit changé en jalousie, voïoit avec dépit le crédit qu'elle acqueroit dans l'esprit du Roi. Il se douta qu'elle ménageoit quelque affaire de conséquence; mais ne pouvant pénétrer ce que c'étoit, le Chevalier de Lorraine son Favori le tira bien-tôt de cet embarras. C'étoit le jeune homme de la Cour le plus aimable, & le plus spirituel. Il attaqua Madame de Coaquin, qui ne résista pas longtemps. Elle lui découvrit les desseins de Madame,

* Madame la Duchesse d'Orléans.

† Elle étoit Sœur de Madame de Soubise.

1667.

daine, & le secret que Mr. de Turenne lui avoit confié. Monsieur éclata contre sa Femme, & se plaignant au Roi de la manière dont on le traitoit, lui fit connoître qu'il savoit tout ce qu'on lui avoit voulu cacher. On ne fut pas long-tems à découvrir par où il l'avoit appris; & la confusion de Mr. de Turenne fut extrême, lorsque le Roi lui reprocha la foiblesse qu'il avoit eue pour Madame de Coaquin. Depuis cette découverte, Monsieur traita fort mal sa Femme: ils étoient ensemble sans se parler, & tous ceux qui étoient du parti de l'un, ne pouvoient souffrir ceux de l'autre. Le Roi prit cette occasion de faire arrêter le Chevalier de Lorraine, comme celui qui fomentoit leur mesintelligence. Il fut d'abord envoyé à Pierre-Encize, ensuite au Château-d'If. Le Marquis de Villeroi son ami, fut exilé à Lion. Le Comte de Marsan son Frère le fut aussi. Monsieur, outré de colère, se retira à Villiers-Coterets & y mena Madame. Colbert y fut envoyé pour le ramener, & après quelques allées & venues, dans lesquelles on stipula que le Chevalier de Lorraine sortiroit de prison, & iroit à Rome; Monsieur revint à la Cour, mais plus malcontent de sa Femme que jamais.

Mort du
Pape Alex-
andre
VII. Cle-
ment IX.
lui succé-
de.

Le Pape Alexandre VII. étant mort dès le mois de Mai de cette année, Jules Rospigliosi fut élu * 27. jours après en sa place. Il avoit été employé par Urbain VIII. dans la Legation du Cardinal Barberin son Neveu : ensuite il fut envoyé en Espagne en

qua-

* Le 20. de Juin..

qualité de Nonce Apostolique. Durant le Conclave pour l'élection d'Alexandre VII., le Sacré Collège lui défera le Gouvernement de Rome, qui est une Charge assez délicate quand le Siège est vacant, & dont il s'aquitta néanmoins avec beaucoup de succès. Le même Alexandre le fit Cardinal après l'avoir fait son Secrétaire; & ce fut par tous ces degrés qu'il parvint enfin à devenir aussi son Successeur, sous le nom de Clement IX.

1667.

Pendant l'hiver de l'année 1668. le Roi qui s'étoit si bien trouvé de la dernière Campagne, résolut d'ajouter encore la Franche-Comté à toutes les Conquêtes qu'il venoit de faire en Flandre. Il communiqua son dessein au Prince de Condé, & lui donna le Commandement de l'Armée qui devoit marcher à cette Expedition. On crut avec beaucoup de vraisemblance que ce Prince n'avoit été employé dans cette occasion qu'à la sollicitation du Marquis de Louvois. Ce Ministre, qui dès l'an 1664. avoit le manement des affaires de la guerre, s'étoit insinué dans les bonnes grâces du Roi par le grand soin qu'il prenoit de se bien acquiter de sa Charge. Comme le Maréchal de Turenne avoit eu l'oreille de Sa Majesté durant la Campagne précédente, & que ses sentimens avoient été les seuls approuvez & suivis, le Marquis de Louvois conçut de la jalousie contre ce grand Capitaine, & voulut lui opposer le Prince de Condé. Il s'imagina que s'il pouvoit persuader au Roi que ce Prince étoit pour le moins aussi habile dans le métier de la guerre que le

1668.

Conquête
de la Fran-
che Com-
té.

Ma-

1668.

Maréchal de Turenne, Sa Majesté n'auroit plus pour ce dernier la confiance extraordinaire qu'il lui avoit témoignée. Peut-être y fut-il encore aidé par le souvenir que le Roi conservoit de la foiblesse qu'avoit eue ce Maréchal de découvrir, comme j'ai dit, à Madame de Coquin le secret de l'Etat.

Prise de
Bezançon
& de toute la Province.

Quoi qu'il en soit, Mr. le Prince s'étant mis à la tête des Troupes commandées pour l'expédition de la Franche-Comté, il employa moins de tems à soumettre toute cette Province que son Père n'en avoit employé autrefois à faire les aproches d'une seule Ville. Le Roi se trouva lui-même en personne à la prise de la plupart des Places, & choisit exprès le plus rude de l'hiver pour se faire plus d'honneur de ses victoires dont son argent lui avoit fraié le chemin. Il donna ordre au Prince de Condé d'assiéger Bezançon, & partit le 2. de Fevrier pour en presser le siège ; mais la Place se rendit sans aucune résistance, & n'attendit pas l'arrivée de Sa Majesté. Le même jour le Comte de Boutteville, que nous nommerons à l'avenir *Duc de Luxembourg*, entra dans Salins : les Habitans lui ayant ouvert leurs portes, après avoir tiré quelques volées de Canon & quelques Mousquetades, dont il n'y eut qu'un soldat tué, & quelques Cheval-legers bleffez. Le Roi voulut ensuite aller assiéger Dole : il se rendit le 10. de Fevrier devant la Place, que le Duc de Roquelaure avoit investie le jour d'au-paravant. Sa Majesté l'alla d'abord reconnoître, & fit ouvrir la tranchée le 12. On se

se rendit aussi-tôt Maître de la contrescarpe, on chassa les ennemis du chemin couvert, & on emporta une demi-lune. Cette vigueur étonna si fort les Affiègez, que pour obtenir une composition plus avantageuse, ils capitulèrent le 14. Grai, les Châteaux de Joux, & de Sainte Anne, & tout le reste de la Province subit le même sort avant la fin du mois de Fevrier; de sorte que dans dix-sept jours la Franche-Comté fut entièrement subjuguée.

Le Roi d'Espagne, allarmé de tant de progrès, vit bien qu'une Paix bonne ou mauvaise étoit le seul moïen qui lui restât pour en arrêter le cours. Il ne pouvoit plus douter que le Roi Très-Chrétien ne lui allât porter la guerre jusques dans le cœur de l'Espagne même, par le moïen des Alliances qu'il avoit faites & renouvelées avec le Portugal. Il est vrai qu'il avoit lieu d'attendre quelque secours de la Hollande, avec qui il entretenoit depuis quelques années une bonne intelligence; mais il auroit aisément perdu le reste de ses Etats de Flandre & de Brabant, avant que d'être aidé par les Etats Généraux. L'intérêt commun demandoit qu'ils s'oposassent à l'invasion des Pais-Bas; mais ils étoient bien-aisés aussi de ne pas s'embarquer dans une guerre contre la France sans savoir comment ils en sortiroient. Ils songèrent premièrement à se fortifier par des Alliances toutes nouvelles. L'Angleterre fut la première à entrer dans cette Confédération; & la Suède n'y étant pas moins disposée, la Triple Alliance fut conclüe à la Haïe le 23. Janvier de cette année,

Triple Alliance
pour s'opposer aux desseins de la France.

1668. année, & confirmée à Londres le 25. Avril
suivant.

Traité en-
tre la Fran-
ce, l'An-
gleterre &
les Etats
Généraux
pour faci-
liter la
paix d'Es-
pagne.

Le Traité de St. Germain en Laie du 15. du même mois, entre les Couronnes de France, & d'Angleterre, & les Etats Généraux, intervint là-dessus; & tous ensemble furent la cause de celui d'Aix-la-Chapelle. Voilà de quelle manière les Etats Généraux en temporisant, selon la coutume de leur País, furent former peu à peu une digue que toute la rapidité des Conquêtes de la France ne fut pas capable de forcer : leur prudence conjura l'orage qui étoit prêt d'éclater, & toute l'Europe fut contrainte d'avouer qu'elle n'étoit redevable qu'à eux seuls de la tranquillité qu'elle avoit recouvrée. En effet, quoi qu'il ne soit parlé dans le Traité que de la Médiation du Pape, le St. Père fut celui qui y eut la moindre part. Tout se fit par le Ministère des Ambassadeurs qui résidoient de leur part auprès du Roi de France. Ce furent eux qui avec les Ministres d'Angleterre négocièrent véritablement la Paix, & en arrêtrèrent les principales conditions. Après quoi il ne resta plus rien à faire aux Plénipotentiaires assemblez à Aix-la-Chapelle, que de signer & de conclure, comme ils firent le deuxième Mai de la même année. Ce Traité fut ratifié à S. Germain en Laie, par le Roi Très Chrétien le 26. jour de Mai 1668.

Il fut pareillement ratifié par Sa Majesté Catholique, verifié & enregistré de part & d'autre dans tous les Conseils, & Chambres des Comptes de Paris, Madrid, & Bruxelles, au desir du Traité.

L'em-

L'embarras que la guerre entraîne tous-
 jours après elle avoit fait différer durant
 quelque tems les cérémonies du Bâtême de
 Mr. le Dauphin. Elles furent célébrées peu
 après la conclusion de la Paix *. Le Car-
 dinal de Vendôme, Légat à latere, pour le
 Pape, fut le Parrain ; & la Princesse de Con-
 ti pour la Reine-Mère d'Angleterre, la Ma-
 raine. Comme le Roi vouloit marquer en
 tout sa magnificence, il la fit éclater encore
 en cette cérémonie, qui fut faite à St. Ger-
 main en Laie dans la Cour du vieux Châ-
 teau. On y avoit élevé au milieu une es-
 trade de quatre marches sur laquelle, pour
 servir de Fonts, on avoit posé une grande
 cuvette d'argent, de cinq piés de long sur
 quatre de large & quatre de haut, au dessous
 d'un dais, élevé de quatre piés, de brocard
 d'argent en broderie, orné de Dauphins en-
 trelassez de paires & de fleurs de Lis. Au
 dessus de la campane étoit une corniche do-
 rée, portant quatre grans Dauphins d'argent,
 qui soutenoient une couronne d'or fermée,
 de cinq piés de long sur quatre de large.
 Cette machine paroissoit soutenue par un
 Ange, suspendu en l'air, qui tenoit une
 épée. A quelque distance de là, étoit un
 magnifique Autel, fermé par quatre colon-
 nes de l'ordre Corinthien, de dix-huit piés
 de haut, avec des contre-pilastres.

Tout étant ainsi préparé, Mr. le Dauphin
 arriva vêtu de brocard d'argent, les chausses
 retroussées à l'antique, coupées par bandes,
 couvertes de dentelles d'argent, avec une
 toque de même, ornée de plumes blanches

Torr. III.

K

&

* Au mois d'Avril de cette année 1668.

1668.

& d'un cordon de diamans : il avoit un manteau aussi de brocard, d'argent, doublé d'hermine. Il étoit suivi de Monsieur, en habit de Chevalier de l'Ordre, avec son Collier, & de la Maréchale de la Mothe, Gouvernante des Enfans de France. Le Cardinal Légat en chappe marchoit ensuite, précédé de ses Officiers, dont l'un portoit la Croix devant lui. La Princesse de Conti en deuil étoit de l'autre côté, & plusieurs Princesses, & Dames de la Cour, aussi brillantes par leur beauté que par l'éclat de leurs pierreries, assistèrent à cette cérémonie. Le Cardinal Antoine, Grand Aumônier de France, en habits Pontificaux, s'étant ensuite rendu à l'Autel, avec l'Evêque d'Orléans, Premier Aumônier du Roi, suivi des autres Aumôniers, de deux Archevêques & de six Evêques, aussi pontificalement vêtus ; le Cardinal Légat donna à Monseigneur le nom de LOUIS ; & en même tems les Hérauts d'armes crièrent par trois fois, *vive Monseigneur le Dauphin*.

Naissance
de Philippe
de France
Duc d'An-
jou.

Bien-tôt après, la Famille Royale eut encore un nouveau sujet de joie. Outre ce Prince, l'Héritier présomptif de la Couronne, qui donnoit déjà d'heureuses espérances pour l'avenir, la Reine avoit mis au monde trois Princesses, dont deux à la vérité étoient mortes presque aussitôt qu'elles eurent reçu le jour. Elle donna encore cette année à la France un second Prince, qui naquit au vieux Château de St. Germain en Laïe, le Dimanche 5. Août, & qui fut nommé *Philippe, Duc d'Anjou*.

Au milieu de tous ces sujets de joie, &
dans

dans ce calme profond qui règnoit par tout le Roïaume, le Roi reprit bien-tôt ses occupations de Paix. Il fit bâtir de tous côtez & principalement au Château de Versailles, qu'il ne cessoit point d'embellir. Une forêt d'orangers parut d'abord dans ce superbe lieu : des statuës sans nombre, du marbre le plus beau & le plus exquis : des vases de même, des bassins de tous côtez, ornez de colosses de bronze ou de groupes de marbre : une infinité de jets d'eau d'une grosseur prodigieuse : un canal à perte de vuë, & tout ce que l'on peut trouver de rare & de surprenant, y fut rassemblé avec soin. Les dedans du Palais ne furent pas ornez avec moins de magnificence. Ces admirables tableaux des plus grans Maîtres : ces riches peintures où le premier homme

1668.

Embelli-
semens
que le Roi
fait à Ver-
sailles.

* du siècle a donné l'effort à ses belles imaginations : ces tapisseries relevées d'or & d'une beauté de travail qu'on ne peut assez admirer : ces gros meubles d'argent*, cette prodigieuse diversité de coupes, de vases, & de bassins qu'on voit sur les buffets, faisoient de ces apartemens autant de Palais enchantez, où l'œil surpris de toutes les beautés différentes qui s'offroient de toutes parts, ne savoit à laquelle il devoit s'attacher. Le Roi faisant son plaisir d'un si charmant séjour, la Cour s'y établit insensiblement. Elle étoit alors la plus superbe du monde. Le Prince qui n'épargna rien pour être somptueux en tout, croïoit augmenter par cette

K 2

osten-

* Charles le Brun.

† Le Roi en a fait fondre la meilleure partie depuis, pour subvenir aux besoins de l'Etat,

1668. ostentation le respect & la soumission dans l'esprit des peuples, aussi bien que l'idée des richesses de l'Etat dans celui des Etrangers. Mais les gens sensez jugeoient bien, que tant de dépenses ne pouvoient se faire sans ruiner les sujets & sans épuiser les finances.

La Ville
de Paris
pavée de
nouveau.

Les maisons Roïales n'étoient pas les seules où le Roi faisoit éclater sa grandeur ; Paris s'en ressentit aussi par les soins que Sa Majesté y étendit jusques aux moindres choses. Le pavé de cette grande Ville avoit été négligé depuis long-tems : il étoit rompu en plusieurs endroits, & les ruisseaux des ruës étant fort creux, & la plûpart n'ayant point assez de pente pour l'écoulement des eaux, causoient la difficulté des charois, & une saleté non seulement très-incommode, mais très-mal saine. Le Roi donna ordre de repaver toute la Ville, & ce travail fut conduit avec tant de soin, que pour la propreté & la commodité, Paris l'emporte maintenant sur la plûpart des Villes de l'Europe. C'étoit peu de la rendre nette, si on ne la rendoit sûre en même tems. La vaste étendue de cette Ville & la multitude innombrable de ses habitans, faisoient trouver de grandes difficultez à y maintenir l'ordre. D'ailleurs le grand nombre de vagabonds, causé par la réforme des Troupes, qui tuoient & voloient sur les grans chemins, s'étoit répandu jusques dans Paris où ils commettoient toute sorte de brigandages. Les vols y étoient fort fréquens & l'autorité des Magistrats s'étoit inutilement employée à les reprimer. Mais les réglemens qui furent faits pour la

la

la Police, & le Guet * établi pour faire la ronde, s'ils n'ont pas coupé la racine du mal, y ont du moins apporté un grand remède. D'ailleurs les ruës sont si bien éclairées, par le nombre prodigieux de lanternes qui font un nouveau jour au milieu de la nuit, qu'à toute heure on peut aller sûrement & commodément par toute la Ville. Elles ne contribuent pas seulement à la sûreté, mais encore à l'embellissement des ruës. Comme elles sont presque toutes tirées au cordeau, rien n'est plus beau que de voir ce nombre infini de lumières disposées par tout avec symétrie; particulièrement le long des quais & sur les ponts, d'où la réflexion qu'elles font dans la Rivière, fait paroître comme un nouveau Ciel tout brillant d'étoiles.

Ce fut environ dans ce tems-là, qu'il se répandit un bruit que le Roi vouloit supprimer les Chambres de l'Edit de Paris & de Rouen, établies en faveur des Protestans. Tous les Députés des Provinces coururent aussitôt chez Mr. de Ruigni Député Général, pour lui faire leurs plaintes sur une matière si importante. Le Consistoire de Charenton s'y joignit; & Charles Drelincourt, qui portoit la parole pour sa Compagnie, lui parla fort vigoureusement. Toutes ces démarches tendoient à obtenir la permission de se jeter aux pieds de Sa Majesté, & de lui parler. Le Député Général fit savoir à Pierre du Bosc *, que le Roi accordoit aux Députés leur demande; & qu'il leur don-

Suite des affaires de la Religion par rapport aux Protestans. Vie de Pierre du Bosc. Hist. de l'Edit de Nantes.

K 3

neroît

* Le Guet à pied & à cheval distribué dans tous les quartiers de la Ville.

† Le Lundi 26, Novembre.

1668.

neroît audience le lendemain, immédiatement après son dîner; mais que Sa Majesté n'y admettroit que lui seul de tous les Députés.

Pierre du
Bosc est
Député
pour har-
anguer le
Roi.

Il se rendit donc * au Palais des Thuilleries avec Mr. de Ruvigni. Tous les Députés étoient déjà dans la salle des Gardes, où ils furent obligés de s'arrêter. Etant entré avec son guide dans la chambre du Roi, ce Seigneur alla dans le cabinet, où étoit Sa Majesté, pour savoir si elle souhaitoit que Mr. du Bosc parlât à genoux: Le Roi répondit qu'il entendoit qu'il demeurât debout: faveur singulière, que l'on n'accor- doit pas même aux Députés des Sinodes Nationaux, au moins dans les derniers tems. Après qu'il fut informé de la volonté du Prince, il entra, & fit une profonde révé- rence à la porte; une autre au milieu du Ca- binet; & une troisième plus avant. Il croïoit que ce seroit la dernière; mais Sa Majesté lui ayant commandé de s'approcher plus près de lui, il obéit, & s'avança jusques auprès de sa personne avec une très-profonde in- clination.

Le Roi étoit seul dans le cabinet, de- bout, sans chapeau, le dos appuyé contre une fenêtre. Voici la harangue qui lui fut faite.

S I R E.

Discours
qu'il pro-
nonç, de-
vant Sa
Majesté.

„ Nous benissons Dieu de ce qu'il nous
„ est permis d'approcher de Votre Majesté sa
„ crée, pour lui faire entendre la voix de
„ notre douleur. Ce grand Dieu, dont vous
„ êtes

„ êtes l'image vivante & glorieuse, n'a ja-
 „ mais appelé les hommes à lui, que pour
 „ leur faire du bien; & quand son Fils éter-
 „ nel qui est le Roi des Rois, est descendu
 „ en la terre, il n'a dit autre chose aux mi-
 „ sérables qui étoient chargez de maux &
 „ travaillez d'ennuis, *sinon, venez à moi,*
 „ pour leur promettre en même tems de les
 „ soulager. C'est ce qui nous fait espérer,
 „ SIRE, que V. M. ayant trouvé bon que
 „ nous vinssions nous jeter ici à ses piés,
 „ nous y recevrons le soulagement qui nous
 „ est nécessaire, dans l'extrémité déplora-
 „ ble où nous sommes réduits; & qu'en sor-
 „ tant de votre Palais, nous aurons sujet
 „ de publier à toute la terre que vous sur-
 „ passez de beaucoup cet Empereur, de qui
 „ l'on a remarqué que jamais personne ne
 „ se présenta devant lui qui ne s'en retour-
 „ nât content.

„ Nous n'entrerons point, SIRE, dans
 „ le détail de nos misères, & de nos souf-
 „ frances, parce que Votre Majesté nous
 „ ayant fait la grace de nommer des Com-
 „ missaires pour en connoître, nous nous
 „ promettons de leur probité, qu'ils vous
 „ en feront un raport fidèle. Nous ne par-
 „ lons donc maintenant que de cette sup-
 „ pression des Chambres de l'Edit, dont la
 „ douloureuse nouvelle nous cause des an-
 „ goisses inconcevables. Quelles paroles
 „ pourroient exprimer notre étonnement &
 „ notre surprise, puisque dans le tems mê-
 „ me que nous attendions de votre main
 „ secourable le remède à nos plaies, nous
 „ recevons un coup mortel, qui nous frappe

1668.

„ au cœur, & qui rend tous nos autres maux
„ incurables ! Permettez-nous , SIRE ,
„ d'en appeler de Vous à Vous même ; c'est-
„ à-dire d'un Roi tout-puissant, à un Roi
„ juste, & plus jaloux encore de sa justice
„ & de sa sincérité que de sa puissance. Car
„ depuis votre glorieux avènement à la Cou-
„ ronne, vous avez témoigné à tout le mon-
„ de que votre intention étoit de maintenir
„ l'Edit de Nantes. Vos Déclarations en ont
„ assuré tous les peuples de l'Europe; & la
„ dernière même donnée à St. Germain en
„ 1666. bien qu'elle contienne tant d'Arti-
„ cles qui nous font gémir, proteste cepen-
„ dant que votre dessein a toujours été d'ob-
„ server exactement cet Edit. Nous espé-
„ rons, SIRE, que des paroles si hautement
„ prononcées, & si souvent réitérées à la
„ face de tout l'Univers, s'opposeront à
„ cette autre parole qui ne s'est encore fait
„ entendre que dans votre cabinet. Car il
„ seroit impossible de maintenir l'Edit, en
„ abolissant les Chambres qu'il a si solem-
„ nellement établies; puisque leur établis-
„ sement fait la principale & la plus essen-
„ tielle partie de cet Edit, que son grand &
„ illustre Auteur a nommé une Loi perpe-
„ tuelle & irrévocable.

„ On a donné à entendre à Votre Majesté,
„ que ces Chambres n'avoient été créées
„ que pour un tems, & pour subsister jusqu'à
„ ce que le Souverain trouveroit à propos
„ d'en ordonner autrement. Mais quand
„ Votre Majesté daignera se faire lire l'Ar-
„ ticle XXX. de cet Edit, elle reconnoîtra
„ le contraire. Elle verra que ces Chambres
„ sont

„ sont établies à perpetuité, sans condition,
 „ sans limitation de tems, sans réservation,
 „ d'aucune clause qui puisse y apporter du
 „ changement. Elle verra même qu'à la tête
 „ de cet Article, il se trouve une préface qui
 „ en est un fondement inébranlable, & une
 „ raison éternelle, dont la force ne sauroit
 „ jamais cesser. Car il commence par ces
 „ termes : *afin que la justice soit rendue &*
 „ *administrée à nos sujets sans aucune suspicion,*
 „ *haine, ou faveur, comme étant un des prin-*
 „ *cipaux moiens pour les maintenir en paix &*
 „ *concorde, nous ordonnons qu'en notre Cour*
 „ *de Parlement de Paris, il y aura une Cham-*
 „ *bre.* C'est poser nettement que sans Cham-
 „ bres particulières à ceux de notre Religion,
 „ la justice ne sauroit leur être rendue en
 „ France, sans soupçon, sans haine de la
 „ part des Juges, sans faveur pour les Ca-
 „ tholiques; si bien que ruiner un Tribu-
 „ nal si nécessaire, ce seroit infailliblement
 „ retomber dans le mal que la prudence de
 „ HENRI le Grand avoit voulu prévenir.
 „ En effet les Loix ont toujours permis
 „ de récuser les Juges suspects, parce qu'il
 „ ne seroit pas raisonnable de mettre la vie,
 „ l'honneur, & les biens d'un homme entre
 „ les mains de ceux qu'il soupçonne d'être
 „ aveuglez, ou emportez de passion contre
 „ lui. Ceux de notre Religion regarderont
 „ toujours de cette manière les Parlemens,
 „ dont la plûpart des Juges ont une animo-
 „ sité implacable contre notre profession:
 „ animosité qu'on n'a pas vu cesser avec les
 „ anciens troubles de l'Etat; mais qui dure
 „ encore aujourd'hui dans toute sa violence.

1668.

„ On en a remarqué depuis peu des preuves
 „ funestes dans le Parlement de Pau, dont
 „ Votre Majesté elle-même a reconnu &
 „ condamné les emportemens; dans celui
 „ de Rouen, qui malgré les Arrêts & les
 „ menaces de votre Conseil d'Etat, auto-
 „ rise le ravissement de nos enfans, & tâche
 „ de réduire à l'aumône nos Avocats, nos
 „ Médecins & nos Artisans, en leur ôtant
 „ tout moïen de vivre, par une exclusion
 „ cruelle qui leur empêchel'entrée dans tou-
 „ tes les professions, & même dans les mê-
 „ tiers les plus mécaniques. Le Parlement
 „ de Bretagne a déclaré l'excès de sa haine
 „ par un exemple des plus tragiques, en
 „ faisant brûler un homme d'honneur pour
 „ un crime supposé, dont les Auteurs fu-
 „ rent découverts & punis peu de tems après
 „ sa mort. Et bien que le Ciel équitable
 „ eût justifié sa mémoire, il se trouva né-
 „ anmoins dans ce Parlement des Juges si pas-
 „ sionnez & si inhumains, que de soutenir
 „ qu'il avoit été bien condamné & qu'il mé-
 „ ritoit le feu, seulement parce qu'il étoit
 „ Hérétique. Nous abandonner à des Of-
 „ ficiers si préoccupés & si impitoiables,
 „ que seroit-ce, sinon nous livrer à des en-
 „ nemis jurez, dont nous ne pourrions at-
 „ tendre que des Arrêts autant rigoureux
 „ qu'injustes?

„ Après cela Votre Majesté peut aisément
 „ juger, si on lui a bien représenté les cho-
 „ ses, en lui disant que la suppression des
 „ Chambres de l'Edit ne seroit pas de con-
 „ séquence, & que ceux de notre Religion
 „ ne s'y trouveroient point blessez. SIRE,
 permet-

„ permettez-nous de vous tenir un langage
„ tout contraire, pour l'intérêt de votre ser-
„ vice, aussi bien que pour celui de notre
„ conservation ; & de vous dire dans une
„ exacte vérité , que nous ne voïons rien
„ dont les conséquences nous paroissent
„ plus dangereuses , soit à l'égard des Par-
„ lemens, soit à l'égard des Catholiques,
„ soit à l'égard de ceux de notre Commu-
„ nion.

„ Car pour les Parlemens, quelle justice
„ en pourrons-nous attendre après cette sup-
„ pression ? Si pendant que les Chambres de
„ l'Edit subsistoient , ils se donnoient tant
„ de licence, s'ils frapportoient de si grans &
„ de si rudes coups ; que sera-ce quand il
„ n'y aura plus rien auprès d'eux & à leurs
„ côtes pour leur retenir le bras ? Com-
„ ment pourroit-on espérer qu'ils gardas-
„ sent l'Edit , lpuisqu'ils ne seront entrez
„ dans la connoissance de nos affaires, que
„ par une brèche faite à cet Edit ? Entrer
„ dans un lieu par la brèche, ce n'est pas le
„ moïen de le respecter, mais de s'y per-
„ mettre toutes choses.

„ Pour les Catholiques, que jugeront-ils,
„ SIRE, dans tout le Roïaume, sinon que
„ l'intention de Votre Majesté est de nous
„ perdre ; puisqu'ils verront abatre notre
„ sauvegarde ? Ils prendront indubitable-
„ ment cette mauvaise impression, capable
„ de les pousser aux dernières extrémités ;
„ & quelques ordres que vos Gouverneurs
„ donnent dans les Provinces : quelques Dé-
„ clarations qui sortent de votre bouche sa-
„ crée, ou qui émanent de votre autorité

1668.

„ Roïale; les peuples jugeant de votre in-
 „ tention par des effets apparens, se licen-
 „ cieront à tout entreprendre contre des
 „ personnes qu'ils s'imagineront être de-
 „ formais abandonnées à leurs insultes. De
 „ sorte que s'il y a des séditieux dans l'E-
 „ tat, comme il n'y en a que trop, la su-
 „ pressïon des Chambres, contre votre des-
 „ sein à la vérité, mais par une suite inévi-
 „ table lâchera contre nous ces gens mal-
 „ intentionnez, & exposera nos biens &
 „ nos vies à leurs furieux desseins.

„ Enfin pour ceux de notre Religion, il
 „ est certain, SIRE, & ce seroit trahir les
 „ intérêts de Votre Majesté que de le diffi-
 „ muler; il est certain que cette supressïon
 „ les jettera dans des fraïeurs & dans des
 „ alarmes, que tous les moïens imagina-
 „ bles ne sauroient jamais apaiser. Ils con-
 „ sidéreront ce changement, comme le
 „ signal de leur dernière ruïne. Il ne met-
 „ tront plus de bornes à leurs craintes.

„ L'Edit est maintenant regardé par eux,
 „ comme une digue faite pour leur sûreté.
 „ Mais quand ils verront faire à cette di-
 „ gue une si large ouverture, ils ne conce-
 „ vront plus rien qu'une chute de torrens,
 „ & qu'une inondation générale. Telle-
 „ ment que dans ce trouble & dans ces ap-
 „ préhensions, chacun d'eux tâchera sans
 „ doute à se sauver par la fuite: ce qui dé-
 „ peupleroit votre Roïaume de plus d'un
 „ million de personnes, dont la retraite fe-
 „ roit un insigne préjudice au Négoce, aux
 „ Manufactures, au Labourage, aux Arts,
 „ & aux Métiers, & même en toutes façons
 „ au bien de l'Etat.

„ Au

„ Au nom de Dieu donc, SIRE, écou-
 „ tez en cette occasion nos gémissemens &
 „ nos plaintes. Ecoutez les derniers sou-
 „ pirs de notre liberté mourante. Aïez pitié
 „ de nos maux. Aïez pitié de tant de pau-
 „ vres sujets , qui depuis un long-tems ne
 „ vivent presque plus que de leurs larmes.
 „ Ce sont des sujets qui ont pour vous un
 „ zèle ardent , & une fidélité inviolable.
 „ Ce sont des sujets qui ont autant d'a-
 „ mour que de respect pour votre Au-
 „ guste Personne, en qui le Ciel par une
 „ largeesse nompareille a répandu, ou plu-
 „ tôt rassemblé ce qu'il a de plus rare,
 „ de plus majestueux , & de plus aimable.
 „ Ce sont des sujets à qui l'Histoire
 „ rend témoignage d'avoir contribué no-
 „ tablement autrefois à maintenir votre
 „ grand & magnanime Aïeul dans son
 „ Trône légitime. Ce sont des sujets qui
 „ depuis votre miraculeuse naissance, n'ont
 „ jamais rien fait qui puisse attirer de blâ-
 „ me sur leur conduite. Nous pourrions
 „ même en parler d'une autre manière;
 „ mais Votre Majesté a eu soin d'épargner
 „ notre pudeur, & de louer dans des oc-
 „ casions importantes notre fidélité, en
 „ des termes que nous n'aurions osé pro-
 „ noncer. Ce sont encore des sujets qui
 „ n'ayant que votre Scèptre seul pour ap-
 „ pui, pour azile & pour protection en
 „ la terre, sont obligés par leur intérêt,
 „ aussi bien que par leur devoir & par
 „ leur conscience, de se tenir invariable-
 „ ment attachés au service de Votre Ma-
 „ jesté.

1668.

„ Ne craignez point, grand Roi, de faire tort à votre gloire, en changeant la résolution que vous avez prise touchant les Chambres dont nous parlons. Dieu lui même, la source & le centre de toutes les grandeurs, & de toutes les perfections, nous est représenté dans l'Ecriture Sainte comme se repentant, quand il a menacé des hommes qu'il voit ensuite s'humilier en sa présence; & nous avons en cette rencontre un Intercesseur dont le mérite rendra glorieux tout ce que vous ferez en sa considération. C'est HENRI le Grand, cet admirable Héros que Votre Majesté, par un dessein digne de son sang, de son courage & de sa vertu, s'est proposé de faire revivre en sa personne. Il vous sollicite ici en notre faveur. Il vous demande la conservation d'un Edit, qui est le grand ouvrage de son exquise sagesse, le doux fruit de ses travaux, le principal fondement de l'union & de la concorde de ses sujets, & du rétablissement de son Etat; comme lui-même s'en est exprimé dans la Préface de cette Loi solennelle. Nous n'ajouterons rien, SIRE, à une recommandation si puissante; & nous finirons en priant Dieu qu'il donne au Petit-Fils encore plus de vertus & plus de gloire qu'au Grand-Père, & que prolongeant ses années bien loin au delà de celles de son invincible Aïeul, il ne le retire du monde, que quand les dernières bornes de la vie humaine lui feront souhaiter d'aller dans le Ciel posséder une meilleure

„ Cou-

„ Couronne, que toutes celles de la ter- 1668.
 „ re.

Sa Majesté l'écouta avec une attention toute entière ; & à mesure que son discours avançoit, ses yeux & son visage donnoient lieu de croire qu'elle l'écoutoit favorablement. Après qu'il eut achevé, le Roi prit la parole, & dit.

Réponse
du Roi à
Pierre du
Bois.

„ Ruvigni m'avoit déjà parlé de l'affaire,
 „ que vous venez de me représenter ; &
 „ m'avoit touché une partie des raisons
 „ que vous m'avez alleguées. Je ne vous
 „ dirai rien ici de vos affaires en général,
 „ parce que j'ai nommé des Commissaires
 „ qui m'en feront raport ; & je vous pro-
 „ mets que je vous ferai justice, & que je
 „ maintiendrai ce qui est juste. Pour la su-
 „ pression des Chambres de l'Edit, il est
 „ vrai que l'on m'a proposé cette affaire,
 „ comme pouvant servir à la Réformation
 „ de la Justice, parce qu'il y a beaucoup de
 „ corruption & d'abus dans les Chambres
 „ de l'Edit. Vous l'avez pu voir par ma
 „ nouvelle Ordonnance. C'est donc ce
 „ qui m'a fait prêter l'oreille à cette propo-
 „ sition. Mais je n'ai point cru qu'elle fût
 „ de préjudice à ceux de la Religion P. R.
 „ Car il n'y a qu'un Conseiller de la Re-
 „ ligion dans la Chambre de l'Edit ; & il
 „ y en aura autant dans chacune des En-
 „ quêtes. J'ai voulu même qu'on apportât
 „ dans cette occasion tous les tempéramens
 „ nécessaires, pour empêcher que vous
 „ n'y fussiez blessés. Car j'ai considéré qu'il
 „ n'étoit pas juste de vous envoyer dans les
 „ Grand' Chambres ; où il y a trop de
 „ Con-

1668.

„ Conseillers Ecclésiastiques. Je reconnois
 „ aussi que le Parlement de Bretagne a té-
 „ moigné trop d'ardeur contre ceux de la
 „ Religion, & qu'il ne feroit pas raisonna-
 „ ble de les mettre entre ses mains. C'est-
 „ pourquoi je donnerai ordre à tout, afin
 „ que vous ne receviez nul préjudice. On
 „ m'avoit aussi parlé de supprimer les Cham-
 „ bres Mi-parties; mais j'ai bien vu que cela
 „ n'étoit pas juste, & que ces Chambres
 „ vous étoient nécessaires. Aussi n'ai-je
 „ pas voulu y consentir, & je ne le ferai
 „ pas.

Le Roi lui ayant tenu ce discours avec beaucoup de grace & de douceur, Mr. du Bosc fit une profonde révérence, & lui demanda si Sa Majesté ne trouveroit pas mauvais qu'il prît la liberté de lui représenter quelque chose : & ayant répondu, *non, je le veux très-bien*; il repartit qu'à la vérité la suppression des Chambres de l'Edit ne feroit pas de préjudice à l'égard du nombre des Juges; puisqu'il y auroit dans chacune des Enquêtes un Conseiller de la Religion; comme il y en avoit dans celles de l'Edit. Mais que le grand préjudice de cette suppression consistoit dans l'infraction qui feroit faite à l'Edit, dans un point important, un point d'éclat, un point formel; dont le renversement donneroit lieu de craindre pour tout le reste. Sur quoi Sa Majesté prit la parole & dit, *mais ces Chambres ne sont-elles pas établies de telle manière, que je puis selon l'Edit les révoquer quand il me plaira?* Mr. du Bosc repliqua qu'il avoit appris, qu'on l'avoit ainsi donné

donné à entendre à Sa Majesté ; mais que l'Edit n'en disoit rien du tout : que l'établissement de ces Chambres y étoit perpétuel, sans condition, & sans aucune limitation de tems. Que l'on avoit confondu ce qui étoit dit de l'incorporation des Chambres Mi-parties dans l'Article 36. de l'Edit, avec l'établissement de celles de Paris & de Rouen, dont la durée & la subsistance ne dépendoit d'aucune clause.

Le Roi lui ayant demandé s'il en étoit bien assuré, il répondit hardiment qu'oui ; qu'il en répondoit à Sa Majesté, & qu'il avoit lu depuis peu l'Edit d'un bout à l'autre, tellement qu'il en parloit avec certitude. Là-dessus voyant que le Roi avoit la bonté & la patience de l'écouter, il prit la liberté de continuer, & de lui dire : que ce qu'il y avoit de plus fâcheux dans cette suppression des Chambres, c'est qu'elle venoit au plus mauvais tems du monde. Que tous ceux de la Religion étoient dans une consternation indicible, à cause du mauvais traitement qu'ils recevoient en toute manière dans les Provinces. Car, ajouta-t-il, permettez-moi, SIRE, de vous dire que vous êtes un bon Roi. Je n'en doute point, ayant eu l'honneur de voir & d'entretenir Votre Majesté. Mais je ne sais comment il arrive, soit par la mauvaise disposition des peuples, ou peut-être par l'humeur de ceux qui reçoivent les ordres de Votre Majesté, que vos intentions ne sont point suivies. Car on nous réduit par tout à l'extrémité. On rend notre condition non seulement calamiteuse, mais entièrement in-

Remon-
trance de
Mr. du
Bosc au
Roi sur la
supression
des Cham-
bres de
l'Edit.

1668

„ supportable. On nous ôte nos Temples.
 „ On nous exclut des métiers. On nous pri-
 „ ve de tous les moïens de vivre, & il n'y a
 „ plus personne de notre Religion dans le
 „ Roïaume qui ne songe à la retraite. Si
 „ donc Votre Majesté vient à fraper ce der-
 „ nier coup, dans un tems si misérable, il
 „ n'y aura plus nul moïen de rassurer les es-
 „ prits; & toute votre Puissance Roïale ne
 „ sauroit empêcher l'épouvante & la fraieur
 „ que tous ceux de notre Communion en
 „ prendront. Chacun tâchera de se sauver.
 „ Ce ne sera plus qu'une débandade uni-
 „ verselle. Faites-moi la grace, SIRE,
 „ de croire que je ne dis point ceci com-
 „ me Ministre. Je ne donne rien à mon
 „ Caractère ni à ma Religion: je dis les
 „ choses comme elles sont. Vous tenez la
 „ place de Dieu; & j'agis devant Votre Ma-
 „ jesté, comme si je vois Dieu lui-mê-
 „ me, dont vous êtes l'image. Je proteste
 „ saintement en votre présence, que je dis
 „ la verité telle qu'elle est.

Eloge que
 le Roi fait
 de ce Mi-
 nistre.

Le Roi parut touché; & s'écria, *ah! j'y
 penserai donc. Oui je vous promets que j'y pen-
 serai.* Et ayant avancé un pas, il fit con-
 noître par cette démarche qu'il falloit se re-
 tirer: ce que Mr. du Bosc fit en marchant
 toujours en arrière. Lorsqu'il fut proche
 de la porte du Cabinet, il fit une profonde
 révérence; & le Roi eut la bonté de faire
 une inclination de tête, qui paroissoit avoir
 quelque chose de gratifiant. Mrs. de Lion-
 ne & le Tellier entrèrent dans le Cabinet de
 Sa Majesté, comme Mr. du Bosc en sor-
 toit, & le Roi ayant passé un moment après
 dans

dans la chambre de la Reine, où la Cour étoit grosse, il dit en s'adressant à cette Prin- 1668.

cesse, *Madame, je viens d'entendre l'homme de mon Roïaume qui parle le mieux.* La Reine lui ayant demandé qui c'étoit, il répondit, *c'est un Ministre*; & cette Princesse continuant à s'informer si c'étoit un de ceux de Paris, il lui aprit que c'étoit, *du Bosc, Ministre de Caën.* Ce qui s'étant répandu à la Cour & dans Paris, y fit grand bruit. Il étoit résolu, s'il en eût pu trouver l'occasion, de se jeter une seconde fois aux piés du Roi, & de lui faire une ample Confession de Foi, pour tâcher d'effacer les mauvaises impressions, qu'on lui avoit données de la Religion Réformée; mais il n'y eut plus moïen d'en rapprocher. La cabale opposée craignit que le Roi ne se laissât toucher, & que la justice de la cause que Mr. du Bosc défendoit, lui étant représentée avec évidence, ne lui fît changer le projet formé de ruïner les Protestans.

Mr. le Tellier, chez qui Mr. du Bosc fut mandé huit jours après, lui fit pouttant un bon accueil, & lui dit en propres termes: *Le Roi a été fort content de vous. Il trouve que vous lui avez parlé de bon sens, en beaux termes & en bonnête homme; & Sa Majesté m'a commandé de conférer avec vous de vos affaires. Voïons donc ce qui se peut faire pour les Chambres de l'Edit, & quel tempérament on peut apporter à leur supression; car le Roi ne veut point faire de préjudice à ceux de votre Religion, & son intention est de maintenir toutes vos libertex.* Qui n'eût cru après cela que le Roi avoit les meilleures intentions

du

Confirmé
par Mr. le
Tellier.
Vie de Mr.
du Bosc.

1668. du monde, & qu'elles seroient bien-tôt suivies d'un heureux succès? Mais soit qu'elles ne fussent que l'effet d'une impression passagère, causée par l'éloquence pathétique de celui qui le haranguoit: soit, comme il y a plus d'apparence, que se laissant gouverner par des Ministres prévenus, il n'eût pas assez de fermeté pour leur résister, ou assez de lumières pour prendre de lui-même une résolution; il est certain qu'il ne demeura pas long-tems dans ces dispositions favorables.

Divers Règlements faits contre les Protestans.
Hist. de l'Edit de Nantes.

Il ordonna la suppression des Chambres que HENRI le Grand avoit établies comme perpétuelles, pour faire rendre la justice à ses sujets sans prévention ni partialité; & pour faire religieusement observer son Edit. On n'en demeura pas là. On fit de nouveaux Règlements, pour priver généralement ceux de la Religion de toutes sortes d'emplois, dans les Fermes & dans les Finances. On destitua tous les Officiers de quelque rang qu'ils fussent, & tous ceux qui avoient acheté des Privilèges pour exercer quelque Profession. On alla même jusqu'à cet excès, que de ne vouloir plus souffrir de Sages femmes de la Religion pour accoucher, & d'ordonner par une Déclaration expresse que les femmes des Protestans ne pourroient être aidées dans leurs accouchemens que par des Catholiques-Romaines. On fit donner un Arrêt au Conseil par lequel les nouveaux Convertis, comme on les appeloit, étoient déchargés pour trois ans du paiement de leurs dettes; & comme cela tomboit pour la plupart sur ceux de la Religion,

ligion, on trouva le secret de récompenser ceux qui changeoient aux dépens de ceux qui ne changeoient pas. On ajoûta à cela des défenses de vendre le bien ou de l'aliéner sous quelque prétexte que ce fût, le Roi cassant tous les Contrâts & autres Actes qui en feroient faits, s'il ne paroïssoit qu'après ces Actes, les Réformez étoient demeurez un an entier dans le Roïaume: de sorte que la ressource de s'aider de leurs propres fonds, dans l'extrême nécessité, leur fut encore ôtée. On leur ôta aussi celle de pouvoir aller chercher du pain ailleurs, en se retirant dans les Païs Etrangers, par des défenses réitérées de sortir du Roïaume, sous de grièves peines, les réduisant ainsi à l'horrible nécessité de mourir de faim dans leur Patrie. Et comme si cela n'eût pas suffi, pour jeter ces malheureux dans le dernier desespoir, les Intendans eurent ordre de les accabler de Tailles, ou en rejetant sur eux celles des nouveaux Catholiques, qui en étoient déchargez en faveur de leur Conversion, ou en faisant d'autorité des Taxes exorbitantes*, que l'on exigeoit par des logemens effectifs de gens de guerre, ou par des emprisonnemens.

Je ne parlerai point de toutes les infractions de l'Edit de Nantes, qui furent faites sous prétexte d'Explications; telle est celle qui regarde les Enfans que le Roi ordonna † qui pourroient à l'âge de sept ans abjurer
la

* On les appelloit Taxes d'Offices, parce qu'elles dépendoient du pur mouvement des Intendans.

† Par la Déclaration du Mois de janvier 1681.

1668.

la Religion Réformée, & embrasser la Romaine, sous prétexte que l'Edit ne marquoit pas précisément qu'à cet âge ils seroient en la puissance de leurs Pères. Telle est encore la Déclaration * qui ordonna que tous les Bâtards de l'un & de l'autre sexe, de quelque âge & condition qu'ils fussent, seroient instruits & élevez dans la Religion Catholique; en vertu de laquelle on rechercha jusqu'à des personnes de quatre-vingts ans, qui avoient passé toute leur vie dans la Religion Réformée, que l'on emprisonna, & que l'on força, sur la supposition de leur naissance, d'obéir aux ordres du Roi. Telle est enfin la défense faite aux Catholiques-Romains de changer de Religion & d'embrasser la Réformée; quoi que l'Edit donnât liberté de Conscience pour *tous ceux qui sont & seront de ladite Religion*. Je pourrois ajoûter tous les Règlemens qui furent faits pour empêcher la communication des Provinces, même pour cause d'Aumônes & de Charitez: pour défendre la tenuë des Colloques dans l'intervalle des Sinodes: pour interdire aux Ministres le Titre de Pasteurs: pour défendre le Chant des Pseaumes dans les maisons des particuliers: pour le faire cesser dans les Temples mêmes, lorsque le Sacrement passeroit, ou lorsqu'on feroit quelque Procession: pour empêcher la célébration des Mariages dans les tems interdits par l'Eglise Romaine, ou pour les interdire entièrement entre des Parties de différente Religion :

* Du Mois de Janvier 1682.

gion : & pour dépouiller les Réformez du droit d'être nommez Tuteurs ou Curateurs, & mettre ainsi tous les Enfans Mineurs, dont les Pères étoient morts dans la profession de cette Religion, sous la puissance & sous l'éducation des Catholiques Romains, &c. Mais je n'entreprends pas d'entrer dans le détail de toutes ces choses, que l'on trouve amplement décrites ailleurs.

Il est vrai que pour empêcher de sortir du Roïaume ceux à qui toutes ces nouveautez faisoient craindre de plus grans maux, on leur donna de tems en tems quelque espérance d'adoucissement ; mais ce ne fut que pour leur dérober en quelque manière la vuë du grand dessein qu'on avoit formé. C'est ainsi que l'on fit revoquer au Roi * plusieurs Arrêts violens qui avoient déjà été donnez dans son Conseil. L'artifice produisit son effet ; car quoi que les plus éclairés connussent bien que ce léger tempérament ne venoit pas d'un bon principe, & que dans la suite on ne laissât pas d'exécuter ces mêmes Arrêts : la plupart néanmoins s'imaginèrent qu'on vouloit encore garder des mesures à leur égard, & qu'on ne songeoit point à une entière destruction. On tira les mêmes conséquences de diverses Déclarations verbales, sorties plusieurs fois de la bouche du Roi, par lesquelles il assuroit " qu'il ne prétendoit pas faire de „ grace aux Réformez, mais qu'il vouloit „ leur faire une entière justice, & les faire „ jouir des Edits dans toute leur étendue.

„ Qu'il

*Illusions
faites aux
Protestans.
Hist. de
l'Edit de
Nantes.*

* Par la Déclaration de 1669.

1668.

„ Qu'il feroit bien-aïse de voir tous ses sujets réunis à la Religion Catholique, & „ qu'il y contribueroit de tout son pouvoir ; mais que de son Règne on ne verroit point de sang répandu pour cela, ni „ de violences exercées.” Ces Déclarations précises, & souvent réitérées, faisoient espérer que le Roi ne les oublieroit point, & qu'au moins, pour les choses essentielles, il feroit sentir aux Réformez les effets de son équité. On l'espéroit d'autant plus que dans une Lettre qu'il écrivit à l'Electeur de Brandebourg, dont les Ministres d'Etat prirent soin de faire répandre dans le monde plusieurs copies, Sa Majesté lui témoignoit „ qu'elle étoit très-satisfaite de la „ conduite de ses sujets de la Religion : & „ qu'étant engagé par sa parole Royale à les „ maintenir dans leurs Privilèges, son intention étoit de les en faire pleinement „ jouir.” De là on tiroit assez naturellement cette conséquence, que le Roi ne songeoit pas du moins à précipiter les Réformez dans une dernière désolation. Ce fut encore dans cette vuë que dans l'Edit * que le Roi publia pour défendre aux Catholiques Romains d'embrasser la Religion Réformée, il fit inserer cette Clause formelle : *qu'il confirmoit l'Edit de Nantes entant que besoin étoit ou seroit ; & que dans les Lettres Circulaires qu'il écrivit aux Evêques & aux Intendants, il leur dit en propres termes, que son intention n'étoit point qu'on fît rien qui pût donner atteinte à ce qui avoit été accordé*

* En 1682.

à ceux de la Religion Prétendue Réformée, par les Edits & Déclarations donnez en leur faveur. 1668.

Mais il s'agissoit de disposer insensiblement les Peuples à desirer l'entière destruction des Protestans, à la recevoir avec applaudissement quand elle arriveroit, & de diminuer dans leur esprit l'horreur des cruautés & des injustices que l'on méditoit d'exercer contre eux. C'est à quoi l'on employa divers moïens, tels que sont les Sermons des Missionnaires & autres Prédicateurs, qui n'épargnoient rien pour exciter par tout des émotions populaires; les Confesseurs & Directeurs de Conscience; la plume de plusieurs Auteurs célèbres*, auxquels les Réformez opposèrent aussi les leurs. A quoi il faut ajouter les Ecrits & Journaux ordinaires †, dans lesquels on soutenoit hautement qu'il falloit planter la Foi Catholique par le fer & par le feu, en alléguant pour preuve l'exemple d'un Roi de Norvegue, qui convertissoit les Seigneurs de son País en les menaçant d'égorger à leurs yeux leurs petits Enfans, s'ils ne consentoient qu'ils fussent bâtisez, & s'ils ne se faisoient bâtiser eux-mêmes. Ces sortes d'Ecrits inondèrent long-tems & la Ville & les Provinces; & la passion y éclatoit à tel point, qu'on ne douta plus qu'ils ne fussent bien-tôt suivis des derniers maux, que nous rapporterons en parlant de la Cassation de l'Edit de Nantes.

Tom. III.

L

J'ai

* Maimbourg, Arnaud, Nicole, Soutier, &c.

† Journal des Savans de ce tems-là,

Moïens de
préparer
les Peuples
à l'entière
destruc-
tion des
Protestans.

1668.

Piramide
des Corfès
abatue à
Rome.

J'ai dit ci-devant que la mort du Pape Alexandre VII. avoit fait place à l'élévation de Clement IX. sur le Siège de Rome. Ce Pontife souffroit avec peine la Piramide élevée dans la Capitale de son Empire, pour réparation de l'injure faite à l'Ambassadeur de France, sous le Pontificat de son Prédécesseur. Ce Monument, qui reprochoit sans cesse à la Cour de Rome d'avoir manqué de respect au Fils Aîné de l'Eglise, & violé le Droit des Gens en la personne de son Ministre, bleffoit les yeux de Sa Sainteté. Elle témoigna desirer qu'on abolît un Monument si odieux; & le Roi pour répondre au desir de Sa Sainteté, à qui il donnoit volontiers des marques de sa déférence dans les choses peu importantes, consentit que la Piramide fût abatue.

Supression
de la
Chambre
de Justice.

A cette marque de générosité, le Roi en joignit une de Clémence, en supprimant la Chambre de Justice qui duroit depuis huit ans. Il porta lui-même au Parlement l'Arrêt de suppression de cette Chambre, accompagné des Pairs & Maréchaux de France, & des autres Officiers de la Couronne. Il y fit encore enregistrer d'autres Edits, touchant la création des Contrôleurs des Exploits, & la suppression de sept Offices de Secrétaire du Roi, que le Duc d'Orléans, & le Prince de Condé portèrent le même jour, l'un à la Chambre des Comptes & l'autre à la Cour des Aides.

1669.

Le Roi en-
voie du se-
cours en
Candis.

Cependant le Pape Clement IX. sollicité par les Venitiens, pressoit extraordinairement le Roi d'envoyer un secours considérable en Candie. Sa Majesté connoissoit par-
faite-

faitement les difficultez qu'il y avoit de faire lever le siège d'une Place attaquée par quarante mille Turcs, commandez par le Grand Visir en personne. Néanmoins pour témoigner combien il avoit à cœur les intérêts de la Chrétienté, & pour donner de l'émulation aux autres Princes Chrétiens, il voulut bien promettre au Pape qu'il enverroit des Troupes. Elles eurent ordre de se rendre à Toulon, d'où elles partirent le 5. de Juin sur les Vaisseaux du Roi. Candie étoit fort pressée, & souffroit depuis long-tems les incommoditez d'un siège poussé avec beaucoup de vigueur. La Ville auroit même capitulé, si les Venitiens n'eussent attendu ce secours, & un autre d'Italie, sur lesquels se fondeoient toutes les espérances des Chrétiens. Les Infidèles firent des efforts extraordinaires pour emporter la Place avant l'arrivée du secours. Il firent jouer cinq mines en cinq jours * de tems, & aiant renversé toutes les palissades, ils attaquèrent le Bastion de St. André avec une fureur inconcevable. Comme ce Poste étoit très-dangereux & très-foible, & le plus exposé aux insultes des Turcs, les Officiers de la Place y choisirent leur quartier, afin que personne ne se dispensât de s'y trouver. Le Capitaine Général y passoit le jour, & le Marquis de St. André Montbrun y montoit la garde la nuit. Le secours qu'on attendoit arriva enfin le 19. de Juin : il consistoit en sept mille François commandez par le Duc de Navailles, outre

1669.

*Mémoires
du Duc de
Navailles.
Hist. générale des
Turcs. Tom. IV.*

L 2

qua-

* C'est à dire depuis le 28. Mai jusqu'au 2. Juin.

1669. quatorze Vaisseaux Vénitiens chargés d'hommes, de chevaux & de munitions, qui étoient venus avec la Flote de France, conduite par le Duc de Beaufort, Amiral. Les Assiégés firent représenter au Duc de Navailles le danger où étoit la Place, qui couroit risque d'être prise d'assaut. Le Duc consentit de mettre pié à terre, & le soir même il envoya à la Place assez de soldats pour monter la garde à la brèche de St. André.

Vigoureux
se sortie
des Assiégés.

Toutes les Troupes aiant débarqué le 29. on se prépara pour le lendemain à une sortie générale, avec un grand nombre de Cavalerie & d'Infanterie. On disposa pour cet effet quatre Bataillons; savoir celui de l'Amiral, celui du Vice-Amiral, celui du Contre-Amiral, & le quatrième le Bataillon d'Almeras. Les Gardes du Duc de Beaufort marchèrent à la gauche de ces Bataillons. Ce Prince voulant lui-même partager la gloire & le péril de cette journée, se mit à la tête des Enfans perdus, qui étoient au nombre de quatre cens, & qui furent précédés par cinquante Grenadiers, & soutenus par trois Escadrons. Tout ce détachement fut commandé par le Comte de Dampierre. On avoit encore placé sur les aîles plusieurs pelotons de Cavalerie & d'Infanterie. Le Corps de réserve fut conduit par le Comte de Choiseul; il étoit composé de quatre Escadrons de Cavalerie & de cinq Régimens d'Infanterie. Ce Comte se posta sur une éminence, pour empêcher la communication du Vizir, qui étoit devant le Bastion de St. André, avec l'Aga des Janissaires, qui

qui étoit logé à la Sabionière ; & pour appuyer la retraite, si le succès de cette entreprise n'étoit pas favorable. Le Régiment de Montperou monta la garde au Fort saint Dimitri, & cinq cens Pioniers furent commandez pour aplanir la tranchée des ennemis. Toutes les Troupes sortirent par la porte de Saint George, avant la pointe du jour, & défilèrent avec un profond silence. Elles ne devoient donner qu'après qu'une grande Mine auroit joué ; afin que les Turcs, étourdis par son effet, fussent plus aisez à vaincre. Mais soit qu'elle fût trop chargée, ou que la poudre fût mouillée, elle ne put prendre feu. Les François ne laissèrent pas d'agir avec valeur, & les Enfans perdus qui donnèrent les premiers, attaquèrent deux redoutes, dont ils se rendirent Maîtres. Le reste des Troupes se conduisit avec la même chaleur, & étant entré dans la tranchée, l'emporta & fit un grand carnage des ennemis. Les François poussant leur pointe, sans qu'il fût possible aux Infidèles d'en arrêter l'impétuosité, prirent un fort, où étoit une batterie dressée contre Dimitri, avec un grand magasin de poudre. Les Turcs s'étant ralliez, firent de grans efforts pour chasser les François des Postes qu'ils avoient occupez, sans pouvoir regagner un pouce de terre. Ils étoient sur le point d'abandonner leurs lignes, lors qu'un accident imprévu fit entièrement changer la face du combat.

Le magasin qu'on avoit pris, & où on avoit trouvé cent trente-quatre quintaux de poudre, sauta en l'air ; & tua ou blessa

1660

Accident qui la rendit inutile.

1669.

un grand nombre d'Officiers & de soldats. Les François épouvantez, s'imaginèrent que tout le terrain étoit miné, & que des abîmes alloient à tous momens s'ouvrir sous leurs piés: la fraïeur s'empara de leur esprit, chacun quitta ses rangs pour se sauver à droit & à gauche, sans qu'il fût possible aux Officiers de les retenir; enfin le Duc de Navailles & d'autres Gentilshommes, voïant que leurs Troupes s'en retournoient en desordre, se firent l'épée à la main un passage au travers des Turcs, & se retirèrent assez heureusement dans la Place. A l'égard du Duc de Beaufort, il fut perdu, & on ne put savoir ce qu'il devint. Il y a aparence qu'il fut enterré sous les ruïnes du magasin, parce qu'on n'a jamais pu trouver son corps. Il périt en cette occasion quantité de personnes de marque, & entr'autres le Comte de Rosan, le Chevalier de Villarceaux, le Chevalier de Clus, le Marquis de Fabert, Colonel du Régiment de Lorraine, & Montreuil Capitaine aux Gardes.

Le mauvais succès de cette sortie réduisit la Place à une fâcheuse extrémité, & les Généraux commencèrent à en rejeter la faute l'un sur l'autre, & à s'accuser réciproquement du danger où elle étoit de se perdre. La dispute alla même si loin, que l'on vit autant d'aigreur entre les François & les Italiens, qu'il y en pouvoit avoir entre les Chrétiens & les Turcs. Le Duc de Navailles déclara que le tems marqué par ses instructions pour le séjour de ses Troupes en Candie, alloit expirer, & qu'ainsi il ne pouvoit plus songer à autre chose. qu'à
s'em-

s'embarquer. Le Capitaine Général, surpris de cette résolution, l'alla trouver à son quartier, accompagné de Rospigliosi Général des Galères du Pape. Ils firent tous leurs efforts pour l'obliger à demeurer, jusqu'à l'arrivée des autres secours qu'on attendoit; mais quelques raisons qu'on alleguât pour l'y engager, il partit, laissant seulement six cens hommes dans la Ville. Après le départ des François, la Ville se trouva tellement deserte, qu'on desespéra de la pouvoir conserver davantage. Lors que la Flote de France fut à la hauteur de l'Isle de Malthe, le Duc de Navailles reçut de nouveaux ordres du Roi Très-Christien, de demeurer encore en Candie; mais comme il crut la Place renduë, il ne voulut pas rebrousser chemin, ce qui le fit disgracier à son retour.

La Ville reçut quelques jours après un nouveau secours de six-cens hommes commandez par le Duc de la Mirande; mais comme ce n'étoit que des Milices de nouvelle levée, on n'en tira pas un grand service. Le départ du Bataillon de Malthe, qui s'embarqua dans le même tems, fit juger au Capitaine Général, qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre que celui de capituler: néanmoins comme l'affaire étoit trop importante, pour la résoudre tout seul, il convoqua le Conseil de guerre, où il appela les Commandans des Galeasses, & les autres Capitaines de la Flote. Tous demeurèrent d'accord que la Place ne pouvoit plus tenir; mais il y eut deux avis sur la manière de l'abandonner. Grimaldi proposa de mettre le feu à la Ville, de la fai-

Contestations sur la manière de rendre la Place, suivie de la Capitulation.
Hist. Générale des Turcs.

1669.

re sauter, & de se retirer à la faveur de la nuit. La plupart des autres Officiers trouvèrent l'exécution de ce dessein trop périlleuse, & moins avantageuse à la République qu'une reddition, & ainsi on résolut de traiter avec le Vizir. On fit sortir de la Ville pour cet effet le Colonel Arnaud Anglois, accompagné de Stephano Cordiri, pour lui servir d'Interprète. Ces deux Députés passèrent au camp des Infidèles à la faveur d'un drapeau blanc, & le Vizir leur donna pour traiter avec eux Ibrahim Bassa, qui avoit été Gouverneur d'Alep, Achmet Aga, le Kiaia Bey des Janissaires, le Spahisler Agasi avec Panajoti Dragoman du Vizir. Les Députés de la Ville demandèrent d'abord une Place en échange de Candie; mais cette proposition fut rejetée, & il y eut encore de grandes contestations sur la manière de rendre la Ville, les assiégés n'osant se fier à la parole des Turcs, qui n'avoient presque jamais gardé leur foi dans leurs Capitulations. On convint à la fin des Articles suivans: que „ la Ville de Candie seroit mise entre les „ mains du Vizir, avec le Canon qui y „ étoit avant la guerre, mais que celui qui „ y avoit été envoyé depuis, seroit emporté par les Chrétiens; que la Suda, Carabusa, Spinalonga en Candie, avec la „ Forteresse de Clissa en Dalmatie, demeureroient à la République; que les Vénitiens auroient douze jours pour embarquer tous ceux qui ne voudroient pas rester dans la Ville, & que s'ils ne pouvoient pas tous tenir dans leurs vaisseaux, „ le

„ le Vizir prêteroit des Chaloupes; qu'on donneroit de part & d'autre trois ôtages pour l'observation du Traité &c. 1669.

Parmi la Noblesse Françoisé qui avoit été au secours de Candie, le Marquis de la Feuillade fut un de ceux qui firent une plus brillante fortune. Il y avoit mené à ses dépens deux cens Gentilhommes volontaires, des meilleures Maisons du Roïaume, dont l'un des principaux étoit le Comte de St. Pol *, & le Duc de Rouannez. La Feuillade étoit un plaisant de beaucoup d'esprit, continuellement occupé à faire sa cour, & l'homme le plus pénétrant qui fût auprès du Roi. Il fit sa fortune par ses extravagances, & une des choses qui lui a le plus servi, fut de se brouiller alternativement avec tous les Ministres. A son retour de Candie, où il avoit perdu une partie de son monde, dans la vigoureuse sortie dont nous avons parlé, il s'en alla en Espagne avec le Marquis de Bethune, qui lui devoit servir de second dans un défi qu'il vouloit faire à S. Aunai, pour avoir parlé du Roi peu respectueusement. Il lui présenta le combat; mais celui-ci, gouteux & cassé, nia le fait & se moqua de lui. Cette aventure de Chevalerie ne laissa pas de plaire au Roi, qui aimoit la louange, & les personnes qui se devoient à son service. La Feuillade trouva moïen de se soutenir contre Lauzun & contre Louvois, qui n'étoit pas de ses amis, & devint à la fin Duc, Maréchal de France, Colonel des Gardes & Gouverneur

L 5

verneur

* Depuis Duc de Longueville.

1669.

verneur du Dauphiné. Ce fut pendant qu'il étoit dans ce dernier poste, qu'il acheta l'Hôtel de la Ferté, après la mort du Maréchal de ce nom, & en fit la Place des Victoires dont nous parlerons en son lieu.

Naissance
de *Anne-
Marie* d'Or-
léans, De-
moiselle
de Valois.

Madame la Duchesse d'Orléans accoucha le 27. Août d'une Princesse, nommée *Anne-Marie*, Demoiselle de Valois, qui fut, comme nous le dirons, mariée dans la suite avec Victor Amedée, Duc de Savoie.

Le Roi de
Pologne se
retire en
France.

Quelque tems après, Casimir Roi de Pologne, avancé en âge & fatigué des soins de la Roïauté, se démit de la Couronne en pleine Diète à Varsovie. Il se retira aussitôt en France *, où il fut reçu avec tous les honneurs dûs à son rang. Comme il avoit pris la résolution de se consacrer à Dieu dans un Ordre Religieux, le Roi lui donna plusieurs Abbaïes, entr'autres celle de St. Germain des Prez, où ce Prince logea avec toute sa Cour, & passa tranquillement les dernières années de sa vie. A quelque motif que l'on attribue sa retraite, elle ne fit tort ni à son courage ni à sa conduite; il avoit gouverné & défendu son Roïaume avec beaucoup de sagesse & de valeur, & soit dans le tems qu'il n'étoit encore que particulier, ou depuis qu'il fut Roi, il s'étoit trouvé à vingt-deux batailles, dont il en avoit gagné plusieurs. Ce Prince, à son arrivée en France, ne vit le Roi qu'*incognito*, Sa Majesté ne devant pas lui donner la

Le 4. Novembre.

la droite *, & ne voulant pas la prendre sur 1669.
lui dans ses Etats.

Sur la fin de l'année, malgré le secours Ambassade
que le Roi avoit fait mener en Candie, le envoïée au
Grand Seigneur envoïa en France un Am- Roi par le
bassadeur Extraordinaire. Le sujet de son Grand Sei-
Ambassade n'ayant été connu que de ceux gneur.
qui devoient avoir part aux affaires de l'Etat,
je ne puis en rien dire ici. Je rapporterai seu-
lement le compliment qu'il fit au Roi, qui
me paroît digne d'être remarqué: *Au plus*
Haut & Majestueux Monarque de la Croian-
ce de Jesus, le Choix d'entre les Princes
glorieux de la Religion du Messie, l'Arbitre
de toutes les Nations Chrétiennes, Seigneur
de Majesté & d'Honneur, Patron de Gloire
& de Louange, l'Empereur des François,
Louis: que la fin de ses jours soit scellée de
Bonheur.

Quoi qu'on fût en pleine paix, le Roi Le Roi
songeoit toujours à la guerre, & l'on croit médite la
même que dans le tems qu'on négocioit le guerre
Traité d'Aix-la-Chapelle on prenoit des contre la
mesures pour le rompre secrètement. Le Roi Hollande.
étoit alors dans sa 31. année, c'est-à-dire Mémoires
dans un âge où l'ambition se fait le plus sen- Politiques
tir. Cette passion le sollicitant sans cesse de Mr. du
à de nouvelles Conquêtes, il n'avoit con- Mont.
senti à la paix qu'à regret, & que sur l'es- Mémoires
pérance de trouver bien-tôt quelqu'autre oc- du Cheva-
casion de se satisfaire. Il s'agissoit de sa- lier Temple.
voir de quel côté il tourneroit ses armes.

L 6

L'I-

* La raison qu'en donne le Comte de Buffi-Rabutin, est
la difference qu'il y a entre un *Roi* éloquent, & un *Roi* qui
succède.

1669.

L'Italie ne lui fournissoit point de prétexte. L'Angleterre ne lui offroit aucune occasion de prendre part lui-même aux expéditions militaires; & l'Empire étoit tellement partagé en sa faveur, par les alliances qu'il y entretenoit encore, que ç'auroit été aller directement contre ses intérêts que de l'attaquer. La Suède étoit trop éloignée, & l'Espagne venoit de traiter avec lui à des conditions dont il avoit lieu d'être content. Il n'y avoit donc que la Hollande contre laquelle il pût se déclarer; & comme la beauté de ses Villes & la richesse de ses habitans étoit un attrait suffisant pour tenter tout autre Prince aussi ambitieux que lui, il n'eut pas de peine à se déterminer à prendre ce parti.

Ce qu'il fit
pour dis-
soudre la
Triple Al-
liance.

*Mémoires
du Cheva-
lier Temple.*

Ainsi la guerre de Hollande fut résolue, immédiatement après le Traité de Soixante-huit. La principale difficulté fut de dissoudre la Triple Alliance, en faisant changer de vuë aux deux Rois de Suède & d'Angleterre, & ensuite d'empêcher, s'il étoit possible, l'Empereur & le Roi d'Espagne de se mêler de la querelle des Hollandois. Pour cela on dépêcha des Ambassadeurs, chargés de nouvelles instructions, en toutes ces Cours. Monsieur de Pomponne, l'un des plus habiles Ministres qui fût en France, fut envoyé à Stockholm, le Commandeur de Grémonville à Vienne, & le Marquis de Villars à Madrid; mais comme la Négociation d'Angleterre étoit la plus délicate & la plus importante des quatre, le Roi se la réserva en quelque manière pour soi-même, & y apporta un ménagement tout particulier.

lier. Toute cette affaire fut traitée avec tant de circonspection & de secret, qu'on n'en a jamais rien pu savoir que par conjecture. 1669.

Ce qu'il y a de certain, c'est que quelque guerre qu'il y eût eu entre la France & l'Angleterre, elle n'avoit point été capable d'aigrir les deux Rois l'un contre l'autre, & l'on peut dire que c'étoit plutôt une guerre de Politique que d'inimitié. Le Roi Charles étoit fort porté à favoriser les Catholiques de son Roïaume. Quoique Protecteur de la Religion Anglicane en apparence, on le soupçonnoit d'être Catholique Romain dans le cœur, & de ne desirer rien tant, que de pouvoir rétablir dans ses Etats une Religion, pour laquelle toute la Maison Stuart avoit tant de zèle, & de seconder en cela les desseins du Roi T. C. D'ailleurs il n'aimoit point les Hollandois, & il les regarda toujours comme des Rivaux de sa puissance sur la mer.

Tout cela supposé, on n'aura pas de peine à comprendre sur quel fondement le Roi Très-Chrétien avoit formé le dessein de détacher le Roi de la Grande Bretagne de la Triple Alliance, & de l'engager à s'unir d'intérêt avec lui. Il suffira de dire que la Princesse Henriette, Sœur de ce Roi, & Femme de Mr. le Duc d'Orléans, fut la personne de la Cour qui lui parut la plus propre à mettre cette affaire en train, & peut-être même à la conclure. Mais comme son rang & son sexe ne lui permettoient pas trop d'entreprendre des voyages par mer, sans quelque sujet important, le

Le Roi envoie la Duchesse d'Orléans à Londres pour en détacher le Roi d'Angleterre.

Mémoires du Chevalier Temple, & de Mr. L. M. D. L. F.

1669.

Roi lui en facilita le moïen & l'occasion, par un voïage qu'il fit avec toute sa Cour, sans en excepter les Dames, sur les Côtes de Flandre, sous prétexte de visiter ses Conquêtes, & les nouvelles Fortifications qu'il y avoit fait faire. Il passa à Oudenarde, à Courtrai, à Lille, à Dunkerque, à Gravelines & même à Calais. Ce fut en cette dernière Ville, que la Princesse, prenant occasion du voisinage de l'Angleterre, pria le Roi de lui permettre d'aller visiter le Roi Charles son Frère, qui vint à Douvres pour la recevoir. Ce fut pendant ce voïage, quoique de courte durée, que le premier Plan de l'Alliance des deux Rois fut dressé & arrêté. Charles, qui aimoit tendrement la Princesse sa Sœur, ne put résister à ses instances, aux offres avantageuses qu'elle lui fit de la part de Sa Majesté T. C., à l'espérance de s'agrandir par le moïen d'une Conquête comme assurée dans les Pais-Bas Hollandois, & aux charmes d'une jeune Beauté, qu'on lui mena sans doute exprès pour le prendre par son foible.

Caractère
du Roi
Charles.

*Mémoires
de Mr. L.
M. D. L. F.*

Ce Prince, comme la plûpart des autres hommes, étoit composé de qualitez contraires : paresseux, voluptueux, nonchalant & ami du repos; mais sensé, courageux, ferme, & capable d'agir quand il faisoit. Du reste il n'étoit jamais sans une Maîtresse des plus belles qu'il pût trouver. Madame la Duchesse d'Orléans, sa Sœur, avoit mené avec elle dans son voïage Mademoiselle de Keroual, jeune & jolie, qui lui plut assez, pour qu'après la mort de cet-

te

te Princesse, qui arriva bien-tôt après son retour en France, il chargeât son Ambassadeur de la faire passer en Angleterre. Elle y fit la même figure que Madame de Montespan en France, & même plus considérable encore, en ce que le Roi Charles lui communiquoit toutes les affaires, & que tous les Ambassadeurs traitoient avec elle. Il lui donna bien-tôt des sommes immenses avec le titre de Duchesse de Portsmouth; & elle ne contribua pas peu à la parfaite intelligence qui fut toujours entre les deux Rois.

1669.

Ce fut pendant ce voïage que le Roi marqua plus ouvertement son amour pour Madame de Montespan. Elle étoit devenue enceinte, & quoi-qu'elle fût bien que personne n'ignoroit son commerce avec le Roi elle eut une espèce de honte de paroître en cet état. Cela fut cause qu'elle inventa une nouvelle mode fort avantageuse aux femmes qui vouloient cacher leur grossesse, qui fut de s'habiller comme les hommes à la réserve d'une juppe, sur laquelle, à l'endroit de la ceinture, on tiroit la chemise que l'on faisoit boufer le plus qu'on pouvoit, & qui cachoit ainsi le ventre. Cette adresse ne donna point le change aux yeux de toute la Cour. On en pénétra le mystère, & les filles aussi bien que les femmes trouvèrent leur compte à ce nouvel habillement. Chacun fit la cour à celle qui en étoit l'inventrice, & comme il cachoit un gage de l'amour du Roi, pour qui il s'en fa'oit peu que les Courtisans n'allassent jusqu'à l'adoration, l'encens qu'ils prodiguoient au Monar-

1670.

Madame de Montespan devient grosse & invente une mode pour cacher sa grossesse.

nar que

1670. narque, passa bien-tôt jusqu'à sa maîtresse. Enfin le tems étant venu de mettre au jour ce qu'en dépit de la nouvelle mode on ne pouvoit cacher que neuf mois, il falut, pour en reveler le secret, l'operation d'un homme habile dans ces sortes de mistères. Il étoit déjà trop commun de se servir pour cela du ministère des femmes. Celles qui ne rougissoient plus de rien, n'avoient honte que de paroître en cet état entre les mains de leurs semblables; comme si le Sêxe, seul auteur du mal, eût aussi été le seul capable de les en délivrer. Le Roi fit en cette occasion des choses non moins surprenantes que celles qu'il avoit faites aux couches de Madame de la Valière. Mais comme celle-ci ne fut pas si douloureuse, on ne dit point qu'il ait versé de pleurs. Il commençoit sans doute à s'engourdir. Il n'étoit pas surprenant, que les premières fois qu'il fut initié à ces secrets mistères, il ait été surpris, effraïé, consterné; & qu'il ait voulu remplacer par une ample effusion de larmes, celle dont il étoit la cause & le témoin.

Naissance
de Louis-
Auguste de
Bourbon
Duc du
Maine.

Chacun fait comme on envoia chercher le fameux Accouchéur * qui, accoutumé à de semblables aventures, se laissoit conduire à l'aveugle † par tout où on vouloit le mener. Ce sont les mistères de l'amour. Il faisoit, pour y être admis, avoir un bandeau sur les yeux. Il faisoit beau voir le fier Monarque

* Il se nommoit Clement, & demouroit dans la rue St. Antoine.

† On lui bandoit les yeux, afin qu'il ne vît pas où on le menoit.

marque s'abaisser jusqu'à verser à boire à ce nouveau Cupidon. Mais à quoi ne force point l'amour ! Il se fait rendre hommage sous les figures les plus grotesques, & le Roi, qui avoit sacrifié sa gloire à ce Dieu, lui sacrifia encore sa grandeur. Quoi-qu'il en soit, ceci se passa le dernier jour de Mars de cette année, où nâquit *Louis-Auguste de Bourbon, Duc du Maine*, duquel nous aurons occasion de parler dans la suite.

Le Duc de Montmouth, fils naturel de Charles II. qui étoit venu depuis peu à la Cour de France, redoubla par sa bonne mine les jalousies de Monsieur, déjà allumées par le Comte de Guiche. Ce Prince, jeune & beau, & qui aimoit les plaisirs, avoit commencé par être amoureux de sa femme, qui, quoi qu'un peu bossuë, avoit non seulement dans l'esprit, mais même dans sa personne, tous les agrémens imaginables. Il est vrai que cette passion dura peu, & que ce Prince n'eut peut-être pas même d'autre inclination de cette nature; mais comme il eut toujours beaucoup de commerce avec le beau sexe, & qu'il n'étoit pas encore passé à l'indifférence qu'il eut depuis pour Madame, il souffroit impatiemment les empressements du Duc de Montmouth. Ce Duc étoit l'homme le mieux fait qu'on pût voir. Mais Madame, qui étoit pour lors la Mediatrice des deux Rois, fort aimée de l'un par inclination, & fort sûre de l'autre, parce qu'il avoit besoin d'elle, ne s'en embarrassa pas beaucoup. Elle revint jouir à St. Cloud de la beauté de la saison *, & de la conversation de ses amis.

Après

* C'étoit en Automne.

1670.

Après un service aussi considérable que celui qu'elle venoit de rendre au Roi, on peut croire que cette Princesse fut reçue à la Cour avec toute la joie & tout l'agrément possible. Mais elle n'eut presque pas le tems de s'en apercevoir, encore moins celui de jouir du plaisir de voir le succès de sa Négociation. En effet peu de jours après son arrivée, aiant bu un verre d'eau après avoir pris quelques bains à la Rivière, elle sentit des douleurs cruelles qui ne la quittèrent point jusqu'à la nuit, * qui fut la dernière de sa vie. Elle mourut avec toute la fermeté & les sentimens de Religion possibles. Sa mort ne defunit point les deux Rois : ils poursuivirent l'exécution de leurs desseins comme auparavant; tant il est vrai que les Rois ne pensent pas & ne se gouvernent pas comme les autres hommes. Cette Princesse fut infiniment regrettée d'un chacun, mais particulièrement du Roi son Frère, qui pour donner des preuves éclatantes de sa tendresse & de sa douleur, accorda de nouveaux privilèges à la Ville de Plimouth où elle étoit née, & lui donna le Portrait de cette aimable Sœur, pour le mettre dans la Maison de Ville, avec ordre de le montrer tous les ans au Peuple, en mémoire d'elle, au tems des Foires publiques. Il est certain qu'en perdant cette Princesse, la Cour perdit la seule personne de son rang qui fût capable d'aimer & de distinguer le mérite; & ce n'a été depuis sa mort, que jeu, confusion, & impolitesse.

Les

* Le 10. Septembre.

Les Taxes extraordinaires que le Roi avoit imposées sur son peuple firent soulever cette année un grand nombre de ses sujets dans le Vivarais. Ils prirent tumultuairement les armes, & comme ils n'avoient point de Chef, ils obligèrent un Gentilhomme du pais, nommé *Roure*, de se mettre à leur tête, le menaçant de le tuer, s'il ne se déclaroit en leur faveur. Leur nombre croissant tous les jours, ils commirent de grans desordres & ravagèrent tout le pais jusqu'à Alais. Ils auroient même poussé plus loin, si le Marquis de Castries, Lieutenant de Roi en Languedoc, & Gouverneur de Montpellier, n'y fût accouru, accompagné de la principale Noblesse du Bas-Languedoc. Il fit si bien par sa prudence, & par les promesses dont il flata les Rebelles, qu'il trouva moien de les amuser, jusqu'à ce qu'il eût fait venir quelques Troupes réglées qui achevèrent de les dissiper sans effusion de sang. *Roure* s'étoit échapé, & se dispoisoit à se sauver en Espagne, lors que passant par Toulouze, pour prendre avis de son Procureur, celui-ci le dénonça à la Justice, qui le fit arrêter à St. Jean-Pié-de-Port. Il fut ensuite transferé à Montpellier, où il expia sur une rouë le crime de sa Rebellion. Son exécution fut suivie d'un événement assez remarquable. Comme on le laissa longtems sur la rouë, pour servir d'exemple aux séditeux, son corps, qui étoit puissant & robuste, demeura frais pendant plus de quinze jours & sans aucune marque de corruption. La Faculté de Médecine se transporta sur les lieux pour l'examiner, & peu s'en falut que le Peuple, qui regardoit cet homme

1670.

Soulevement dans le Vivarais au sujet des Impôts.

comme

1670.

comme un Martir de la liberté publique, n'attribuât du miracle à un événement purement naturel. Enfin la Justice le fit enlever & mit fin aux conjectures des Esprits superstitieux.

Paix avec
les Alge-
riens.

Les avantages que le Roi avoit remportez dans les campagnes précédentes sur ceux d'Alger, & les préparatifs qu'il faisoit encore contr'eux, les aiant obligé de demander la paix, elle fut faite avec eux au commencement de cette année, à condition de relâcher les Esclaves François qui avoient été pris durant la guerre. Le Traité conclu par le Marquis de Martel, Lieutenant Général de l'Armée navale de Sa Majesté sur la Mer Méditerranée, lui avoit été apporté dès le 2. de Mars; & en exécution de ce Traité tous les Esclaves François furent mis en liberté. Dans ce tems-là le Roi augmenta ses Vaisseaux & ses Troupes maritimes, pour rendre toujours ses forces plus considérables sur mer.

Le Duc de
Lorraine
est dé-
pouillé de
ses Etats.
*Mémoires
du Cheva-
lier Tem-
ple.*

Sa Majesté mal satisfaite de la conduite du Duc de Lorraine, envoya à peu près dans le même tems un Corps d'Armée dans ses Etats, pour obliger ce Prince à exécuter ses Traitez. Le prétexte fut l'inobservation de celui de Metz, fait au sujet de Marsal. L'esprit remuant & inquiet de ce Duc ne lui permettant pas de demeurer tranquille, il entretenoit un commerce fort étroit avec tous les ennemis de la France, & avoit un gros Corps de Troupes à sa solde, quoi que, par une des conditions du Traité, il ne dût avoir que deux cens hommes de pié seulement pour sa garde. On dit même, que dans l'es-
pérance

pérance d'allumer une nouvelle guerre, il songeoit à obliger Sa Majesté, par de mauvais procedez, d'en venir contre lui à la force ouverte : ne doutant pas que l'Empire, & tous les autres Alliez ne prissent aussi-tôt sa défense. Le Roi crut donc qu'il y auroit de l'imprudence à souffrir davantage un voisin si turbulent & si mal-intentionné ; & pour prévenir ses desseins, il envoya le Maréchal de Crequi s'emparer de la Lorraine & du Duché de Bar. Telles furent du moins les raisons dont la France colora l'invasion de ces Etats. Ce Pais desolé par les guerres précédentes, & presque entièrement ruiné, ne résista pas long-tems. Je trouve * même que le Chevalier de Fourille, qu'on avoit fait partir secrètement de la Cour, avant que de rompre le Camp assemblé à St. Germain, s'étoit mis à la tête des Troupes qui étoient en garnison sur les Frontières de la Lorraine : qu'il étoit entré dans ce Pais & s'étoit emparé de la Ville de Nanci. Que ces peuples s'attendoient si peu à cette entreprise, & qu'elle avoit été conduite avec tant de diligence & de secret, qu'il avoit pris la Duchesse, & qu'il s'en étoit fort peu fallu qu'il ne se fût aussi saisi de la personne du Duc. Que ce Prince s'étant sauvé, s'étoit retiré dans Bidsch, petite Place, mais très-forte, & que là il assembloit le plus de forces qu'il lui étoit possible pour se défendre. Ce fut avant que le Marquis de Crequi s'y rendît pour achever de soumettre tout le Pais. Il

reçut

* Lettres du Chevalier Temple à Milord d'Arlington, du 2. Septembre 1670.

1670.

reçut en chemin la nouvelle de cette expédition, & retourna sur ses pas pour la porter à la Cour; mais il eut ordre de repartir incessamment pour continuer son voïage. L'Armée du Camp de St. Germain avoit marché du côté de Peronne: Les Troupes avoient été divisées en deux Corps, dont l'un alla joindre le Maréchal de Crequi en Lorraine, & l'autre du côté de Sedan, où il s'arrêta, pour s'opposer aux entreprises qu'on pourroit faire du côté de la Flandre ou de la Hollande.

Mesures
des Alliez
pour s'op-
poser aux
desseins
du Roi.
*Mémoires
du Cheva-
lier Tem-
ple.*

L'avis en fut aussi-tôt porté aux Etats Généraux qui le communiquèrent à l'Ambassadeur d'Angleterre, pour l'engager à en faire part au Roi son Maître. Ils regardoient cette saisie de la Lorraine, comme capable d'entraîner après elle la ruïne des Provinces Espagnoles, dont on s'étoit proposé d'assurer la conservation en traitant la Triple Alliance. Ils jugeoient cette affaire assez importante, pour mériter que les Membres de cette Confédération s'y intéressassent; d'autant plus que la Comté de Bourgogne se trouvoit coupée par ce moïen du reste des Provinces d'Espagne, aussi bien que la communication des Pais-Bas Espagnols avec cette Province, qui étoit aussi privée de celle des Suisses & de plusieurs Princes Allemans. Le Duché de Luxembourg étoit aussi en quelque façon bloqué par là; de sorte qu'il ne pouvoit plus donner de secours aux autres Provinces Espagnoles ni en recevoir. Tous ces motifs étoient plus que suffisans pour engager les membres de la triple Alliance à s'opposer aux conquêtes du Roi; mais comme
les

les Hollandois ne voulurent rien faire que 1670.

de concert avec l'Angleterre, leur indolence les porta à se résoudre de *laisser agir le bon Dieu*, comme ils s'en expliquoient *, & de *voir la France à leur porte sans se remuer*, plutôt que de prendre aucune résolution sans la participation de Sa Majesté Britannique. Mais cette Puissance, que la France avoit su habilement engager dans ses intérêts, n'avoit garde de s'opposer à ses entreprises.

C'est ainsi que le Roi se faisoit le chemin à de plus grandes conquêtes, dont le projet ne l'empêchoit pourtant pas de donner son attention à tout ce qui pouvoit embellir la Capitale de son Roiaume. On élargissoit les ruës, on bâtiſsoit de nouveaux Quais, on augmentoit le nombre des Fontaines pour la commodité publique. Mais ce qu'il y a de plus magnifique & de plus grand, c'est la continuation du Rempart commencé par Henri Second. Ce Rempart, qui n'alloit que depuis le bord de la Seine près de l'Arsenal jusqu'à la porte de St. Antoine, embrasse à présent la moitié de la Ville, dont on a considérablement étendu l'enceinte, & va regagner la Rivière au dessous des Thuilleries. Il est d'une prodigieuse largeur, & presque par tout revêtu de pierres & planté d'Ormes, qui forment de longues allées & un ombrage agréable. Les Portes de la Ville qui se trouvent le long de ce Rempart, ont été changées comme en autant d'Arcs de Triomphes.

Nouveaux
embellisse-
mens faits
en la Ville
de Paris.

L'Am-

* C'est le Chevalier Temple qui rapporte ces paroles.

1670.

Reception
faite à
Constanti-
nople à
l'Ambas-
sadeur de
France.

L'Ambassade que le Grand Seigneur avoit envoïée au Roi engagea Sa Majesté à lui en envoïer une autre à son tour. Elle choisit pour cela le Marquis de Nointel, qui fut reçu à la Porte d'une manière qui mérite d'être décrite. Tout s'étant trouvé prêt pour son entrée à Constantinople, il se rendit le 10. Novembre à la pointe du jour sur des Vaisseaux, où il fut reçu par le Commandant d'une Escadre de quatre Navires. Le Chiaoux Bachi vint aussi lui témoigner la joie que le Kaimacan avoit de son arrivée, & lui dit que le Grand Seigneur, son Maître, avoit donné les ordres nécessaires pour lui faire rendre tous les honneurs qui étoient dûs à l'Ambassadeur de l'un de plus grans Rois du monde, & dont les glorieuses actions étoient connues de tous les Peuples. Ensuite le Marquis de Nointel, accompagné du Sr. de la Haie, débarqua au bruit de trois décharges de la mousqueterie de chaque Vaisseau, & de cent coups de Canon. Il étoit précédé de plusieurs Trompettes richement vêtus, & suivi de cent Mousquetaires à pié. Il arriva ainsi dans la Place, où il trouva la Cavalerie & l'Infanterie Turque rangées en bel ordre, & cent Janissaires que l'on distinguoit par une grande canne qu'ils portoient, & par un riche ornement de tête qui leur est particulier. Quatre-vingt Chiaoux du Grand Seigneur marchaient derrière bien montez. La Maison de l'Ambassadeur venoit ensuite composée d'un nombre de valets de livrée & d'autres Domestiques. Le Marquis de Nointel étoit monté sur un très-beau che-

cheval, que le Grand Seigneur lui avoit
 envoyé, dont la housse étoit un tissu d'or,
 & la têtière de la bride de vermeil doré
 garnie de Turquoises. Plusieurs Officiers
 & Volontaires, & toute la Noblesse Fran-
 çoise, débarquée des Vaisseaux, fermoient
 cette Cavalcade. L'Ambassadeur, accompa-
 gné du Sieur de la Haie, arriva avec ce Cor-
 tège au Palais de France, dans la cour du-
 quel il trouva cinquante Mousquetaires,
 avec autant de Janissaires, rangez en doubles
 haïes, qui témoignèrent par leurs salves
 la joie qu'ils avoient de leur arrivée. Il
 reçut le lendemain les complimens de tous
 les autres Ambassadeurs & Résidens, du Chia-
 oux Bachi, & de plusieurs autres grans Of-
 ficiers de la Porte.

Quelque tems après, la renommée du Mo-
 narque, dont j'écris l'Histoire, s'étant éten-
 due jusqu'en Guinée, il en reçut un Am-
 bassadeur envoyé par le Roi d'Arda, un
 des plus puissans Princes de ce País. Le
 sujet de cette Ambassade étoit, à ce qu'on
 croit, de proposer un Traité de Commerce
 avec les François établis dans la Martini-
 que. La manière dont cet Ambassadeur a-
 borda le Roi au Palais des Thuilleries est
 singulière. Après avoir fait les révérences
 accoutumées jusqu'au bas du Trône, il
 monta trois degrez & se posterna trois fois
 le ventre contre terre, battant des mains &
 mettant ses doigts sur ses yeux, pour mar-
 quer qu'il ne pouvoit soutenir l'éclat de la
 majesté du Roi, & qu'il n'osoit même le
 regarder en face. En cette posture il dit à
 son Interprète, que la haute réputation de

1670.

Ambassa-
 deur de
 Guinée
 Envoyé en
 France,

1670.

Sa Majesté avoit obligé son Maître de l'envoier vers Elle, pour lui faire offre de ses terres, de ses ports & de tout ce qui étoit en son pouvoir; s'estimant heureux de faire Alliance avec un aussi grand & aussi puissant Prince que l'Empereur des François; ensuite il mit une Lettre du Roi son Maître entre les mains du Sieur de Lionne Secrétaire d'Etat.

1671.

Divertissemens de
Chantilli.

L'oïfiveté de la Paix laissoit le champ libre aux Amours du Roi & à sa passion pour les bâtimens & pour les fontaines. Il fit des dépenses immenses pour défaire & refaire plusieurs fois ce qu'il avoit fait à Versailles; & les peuples ne furent point soulagez durant cet intervalle de tranquillité, qui ne fut pas de longue durée. Comme ces occupations ne laissoient pas d'avoir leurs fatigues, il s'en délassoit par des Fêtes qu'il donnoit de tems en tems à la Cour. Il en donna une à Chantilli au mois de Mai de l'année 1671. aussi magnifique qu'aucune de celles qu'on avoit vu jusques-là. Leurs Majestez étant arrivées dans le Jardin, à l'entrée de la nuit, y trouvèrent un Berceau de feuillages, ouvert par quatre Portiques, dont les impostes étoient ornez de festons & de fleurs; & enfoncé de quatre Niches garnies de Citroniers & d'Orangers qui rendoient ce lieu très-agréable. Trente Lustres & autant de Girandolles jettoient une clarté qui produisoit un nouveau jour. Du milieu de cette feuillée sortoit un jet d'eau qui s'élevoit en pyramide, reçue & renvoïée par trois Napes à coquilles de l'une à l'autre. Au bout de ce

ce berceau l'on servit une Colation magnifique, accompagnée d'un Concert de Voix & d'Instrumens. La Colation fût suivie d'un soupé plus magnifique encore, par l'abondance & la délicatesse des viandes qui y furent servies avec une propreté extraordinaire. Le soupé fini, Leurs Majestez eurent encore le divertissement d'un très-beau feu d'artifice qui termina les plaisirs de cette première journée. Le lendemain elles prirent ceux de la pêche & de la chasse, où l'on s'efforça de leur procurer toute la satisfaction qu'elles pouvoient attendre.

1671.

Les plaisirs & les travaux se succédoient ainsi continuellement. Si le Roi faisoit d'un côté des dépenses superflues, il en faisoit d'utiles de l'autre, & trouvoit de quoi fournir à tout. Les Fortifications de Dunkerque lui aiant paru défectueuses, il jugea nécessaire de les refaire presque entièrement. Dès l'année 1665. on avoit commencé par le Château, & changé tous les dehors de la Place. Ce travail fut continué en 1671. par trente mille hommes que le Roi y emploïa. Il n'est pas croïable combien il y eut de nouveaux Ouvrages élevez, & du côté de la mer, & du côté de la terre; combien de Bastions revêtus, changez, ou refaits. On rasa plusieurs Dunes, qui diminueoient la Place, & dont les sables étoient portez par les vents dans les Canaux, & dans les Fossez. La Citadelle fut perfectionnée; le Fort-Louis achevé, & pour rétablir le Fort, on coupa un banc de sable de cinq à six cens toises, qui en fermoit l'entrée. Au lieu du Canal de Mardick,

Nouvelles
Fortifica-
tions à
Dunker-
que.

1671. que les fables combloient, on fit le nouveau Canal, par où en tout tems pouvoient entrer & sortir des Vaisseaux de soixante pièces de Canon. Ce Canal étoit soutenu par deux jettées de charpente, qui s'avançoient fort loin dans la mer, & dont les aproches étoient défenduës par deux Risbans, & par deux batteries. On creusa dans la Ville un Bassin qui peut toujours tenir à flot trente Vaisseaux de guerre; & plusieurs autres bâtimens. En un mot, à comparer l'état où le Roi trouva Dunkerque avec celui où il la mit alors, on peut dire, que d'une Place très-foible, il en avoit fait la plus forte de ses Places.

Fausse alarme des Espagnols à la marche du Roi du côté de Flandre. *Mémoires du Chevalier Temple.* Pour hâter cet ouvrage par sa présence, le Roi marcha en Flandre avec un Corps de Troupes, dont les Espagnols furent fort alarmez. Les Etats Généraux ne le furent pas moins, comme il paroît par cette Lettre * du Chevalier Temple. " Les Etats Généraux, dit-il, paroissent surpris de la " nouvelle que leur a apportée un Exprès " dépêché par leur Ministre à Paris, qui " vient de leur apprendre la marche des " Troupes Françoises au nombre de 30000. " hommes. Elles s'avancent vers les Fron- " tières, & leur rendez-vous est marqué à " Peronne. On ne décide point encore sur " le dessein de cette marche, on ignore si " elle regarde ou la Flandre ou ce Pais ici; " & on ne fait point si l'approche de ces " Troupes ne tend point à cacher les véri- " tables desseins, afin de mieux réussir dans " les

* Elle est écrite de la Haie au Grand Duc de Toscane.

„ les mesures qu'on a prises. Quoi-qu'il
 „ en soit, l'allarme est ici à un tel point,
 „ qu'on a pris sur le champ la résolution
 „ de continuer la solde à six mille hom-
 „ mes qu'on alloit congédier; que le Con-
 „ seil d'Etat a ordonné de dresser promte-
 „ ment un état de guerre, qui comprît tant
 „ les levées d'hommes, que les munitions
 „ de bouche & de guerre, qui seroient né-
 „ cessaires, en cas de rupture avec la Fran-
 „ ce.”. Cependant le dessein de Sa Majesté
 n'étoit pour lors que de visiter ses Places
 conquises & les Travaux qu'elle y avoit or-
 donnez. Les Soldats de l'Armée devoient
 y être emploiez, afin qu'ils s'achevaient
 plus promptement. Le Roi s'arrêta plus
 long-tems à Dunkerque qu'ailleurs, parce
 qu'il avoit fort à cœur les Fortifications de
 cette Place. Il fut bien-aïse entr'autres cho-
 ses d'y voir faire un Ouvrage inventé par le
 Sieur de Vauban & qui s'appèle *Risban*.
 C'est une espèce de digue bâtie dans la Mer.
 Ceux de Dunkerque y étoient plus de cinq
 cens toises en avant, ce qui rendoit im-
 prenables la Citadelle & le Havre de cette
 Place.

1671.

Sa Majesté étant de retour à Paris desira
 qu'il fût inventé un nouvel Ordre d'Archi-
 tecture pour mettre au dessus du Corin-
 thien & du Composite, qui porteroit le nom
 d'Ordre François. Pour cela on fit publier
 que le Roi donneroit son Portrait enrichi de
 Diamans à celui des Architectes, Peintres,
 Sculpteurs ou autres, qui réussiroit le mieux
 dans ce dessein. Ne diroit-on pas que les
 Rois exercent leur puissance sur les génies

Nouvel
 Ordre
 d'Archi-
 tecture in-
 vente.

1671.

aussi bien que sur les personnes de leurs sujets? C'est qu'en effet la noble émulation qu'ils excitent par la protection qu'ils donnent aux beaux Arts, réveille dans les peuples l'invention & l'industrie par l'espérance d'être récompensez. Heureux si Louis XIV. n'eût jamais exercé sur les esprits d'autre empire que celui qui pouvoit les porter à faire de nouvelles découvertes dans les Arts!

Le Duc
d'Orléans
épouse la
Princesse
Palatine.

Monsieur étant veuf depuis plus d'un an par la mort d'Henriette d'Angleterre, arrivée, comme je l'ai dit, en l'année 1670. épousa cette année * en secondes Noces Elisabeth-Charlotte, Fille de Charles-Louis Comte Palatin du Rhin, & de la Princesse Charlotte de Hesse-Cassel. Il eut de ce second mariage deux Princes & une Princesse dont nous aurons occasion de parler ci-après.

Prétexte
que le Roi
prend
pour dé-
clarer la
guerre à la
Hollande.

J'ai dit ci-devant que le Roi méditoit de grands desseins; & qu'en même tems qu'il signa le Traité d'Aix-la-Chapelle, il prenoit avec son Conseil des mesures pour le rompre. Il sembloit qu'il ne prît ou ne posât les armes que par humeur, & qu'il ne fît la paix que lorsqu'il étoit las de la guerre, comme il recommençoit la guerre, lorsqu'il n'étoit pas content de la paix. C'est qui a fait qu'après plusieurs batailles gagnées & quantité de Villes prises, la France s'est souvent trouvée au même état à la fin de diverses Campagnes, que quand elle les avoit commencées; excepté qu'elle étoit plus

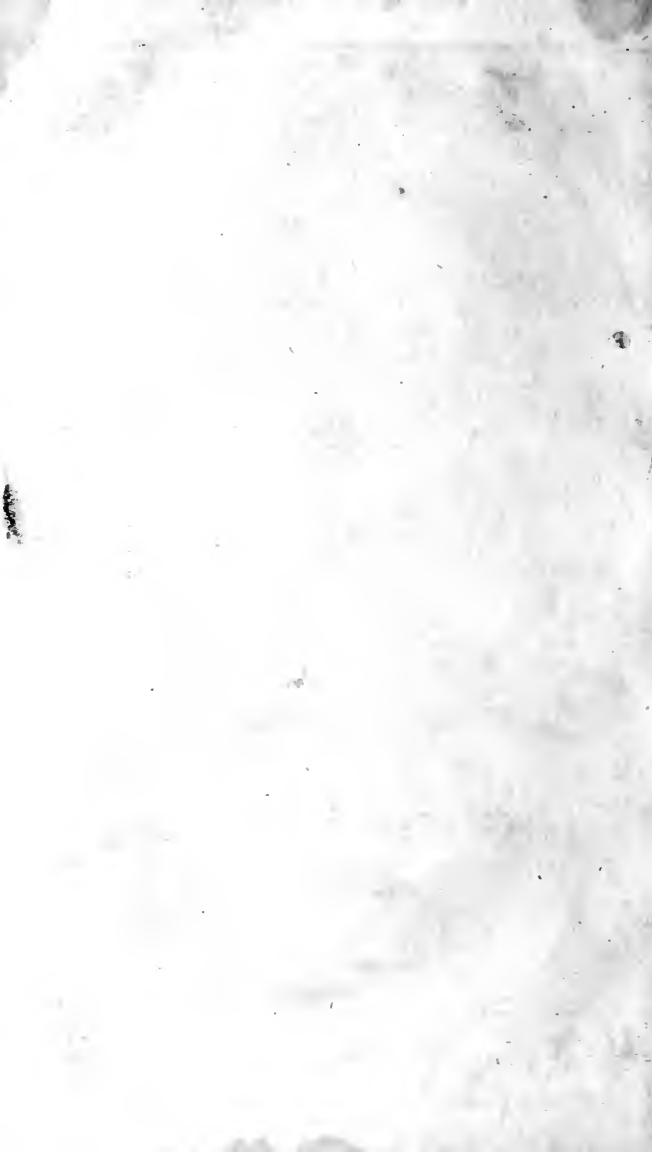
* Le 21. Décembre.



ELIZABET CHARLOTE

PALATINE DU RHIN

Duchesse d'Orléans



plus épuisée & qu'elle avoit plus d'Ennemis
 liguez contr'elle. On reconnut enfin que
 c'étoit à la Hollande que le Roi en vouloit.
 Les Etats Généraux, qui avoient si heureu-
 reusement employé leur Médiation entre la
 France & l'Espagne, se croioient à l'abri
 des calamitez qu'auroient pu entraîner a-
 près soi les différens entre les deux Rois.
 On les regardoit comme les Arbitres de la
 paix ou de la guerre, & l'on n'en parloit
 plus qu'en termes exagerez. Quelques par-
 ticuliers du Païs qui en jugeoient ainsi, &
 qui souhaitoient que leur sentiment devînt
 celui de la Postérité, firent frapper des Mé-
 dailles * dans lesquelles la gloire des Etats
 Généraux étoit extrêmement rehaussée.
 Dans l'une de ces Médailles on lisoit cette
 Inscription, imitée de celles des anciens
 Romains:

1671.

*Mémoires
 Politiques
 de Mr. du
 Mont.
 Mémoires
 de Temple.
 Mémoires
 de Mr. L.
 M. D. L. E.*

As-

* Dans l'une, faite pour la Paix de Breda, on voit Pal-
 las tenant un Sceptre & foulant aux piez la Discorde,
 avec ces mots au-dessus, *Mitis & Fortis*, & au dessous,

Procul hinc mala Bestia Regnis.

Et dans l'autre, le Lion Belgique, tenant entre ses parties
 un Canon avec ces mots:

Sic fines nostros, Leges tutamur & undas,

Bizar Hist. Metall. de la Repub. de Holl.

1671.

* ASSERTIS LEGIBUS, EMENDATIS SACRIS.

ADIUTIS, DEFENSIS,
CONCILIATIS REGIBUS, VINDICATA MARIUM
LIBERTATE, PACE EGREGIA
VIRTUTE ARMORUM PARTA.
STABILITA ORBIS EUROPAEI
QUIETE.

NUMISMA HOC STATUS
FOEDERATI BELGII CUDI
FECERUNT. CIOICCLXVIII.

Mais celle qui a fait le plus de bruit, & qui pourtant n'a jamais existé que dans l'imagination des Ennemis de la République, représentoit, dit-on, la tête de Mr. van Beuningen, Bourguemaître d'Amsterdam, principal Médiateur de la Triple Alliance & du Traité d'Aix, avec une Devise † qu'on estimoit très injurieuse à la gloire du Roi.

Démarche
des Etats
Généraux
pour des-
avouer ce
que le Roi
leur im-
putoit.

Quoi-que cette Médaille ne se trouve point dans le Recueil de Mr. Bizot, ni ailleurs, & que L. H. P. n'y eussent eu aucune part, la Cour de France néanmoins feignit de ne le pas croire. Elle étoit bien aise

* Voici le sens de cette Inscription :

La Religion & les Loix

Par nos soins généreux à jamais affermies :

L'Alliance entre deux grans Rois,

La liberté des mers en tous lieux rétablies :

La Paix à l'Univers renduë à notre voix :

Sont les faits d'illustre mémoire

Qui vont du Nom BATAVE éterniser la Gloire.

† *In conspectu meo stetit Sol.* C'est à-dire.

Ce Soleil dans son cours s'arrête à mes regards.

aïse de fortifier le dessein qu'elle avoit de faire la guerre à la Hollande de tous les prétextes qui pouvoient la colorer. C'est ce que dit le même Mr. Bizot *: *Les Hollandois aiant affermi leur Etat, se crurent assez puissans pour tenir la balance entre leurs Voisins, & pour être les Arbitres des Têtes Couronnées. Leur procedé déplut au Roi qui leur déclara la guerre en 1672. Cette Médaille † (Assertis Legibus) & celles de Mitis & Fortis & Leo Batavus ont passé pour superbes & pour injurieuses aux Têtes Couronnées, & ont été cause en partie de cette guerre. Ce fut en vain que les Etats Généraux, après avoir déclaré aux Ambassadeurs du Roi que ces Médailles avoient été frappées à leur insu, en firent exactement rechercher les espèces & les coins; & que pour donner à Sa Majesté une entière satisfaction, ils lui écrivirent une Lettre ‡ très-soumise, dans laquelle ils protestoient, que s'étant examinez scrupuleusement, si en leurs actions & en leur conduite il y avoit quelque chose qui pût convier S. M. à changer son amitié en aversion; ils n'avoient rien trouvé dont ils pussent s'accuser, ni dont S. M. leur eût fait ouverture, offrant de faire redresser promptement les inobservations qui pourroient être survenues par inadvertance. Tout cela fut inutile & n'empêcha point qu'à Paris, comme dans toutes les autres Cours, les François ne missent l'orgueil des Etats & leurs Médailles injurieuses.*

1671.

Mémoires
de du Mont
& de Tern-
ple.Mémoires
de M. L.
M. D. L. E.

M 5

rieuses.

* Dans son Avertissement.

† Hist. Metall. Tom. II. p. 267.

‡ Datée du 10. Decembre de cette année.

1671.

rieuses au nombre des sujets de plainte que la Hollande avoit donnez au Roi. Voici ce que j'en trouve encore dans les Mémoires d'un Courtisan * qui ne raconte que ce qu'il a vu: „ on recommença donc la guerre, „ qui n'avoit, dit-il, *d'autre but que l'abais-* „ *sement de la Hollande dont le Gazettier avoit* „ *été trop insolent.*

N'a-t-on pas lieu de s'étonner, que le Roi Très-Chrétien, qui le portoit si haut, tant par la dignité de sa Couronne que par l'éclat de ses Victoires, s'abaissât jusqu'à réfléchir sur des bagatelles, incapables de faire aucune impression sur un esprit, qui auroit été véritablement *Grand*? Mais comme rien n'offense plus vivement que les véritez ou les vraisemblances, Louis XIV. se crut blessé, ou du moins voulut le paroître, pour avoir un prétexte de faire la guerre aux Hollandois. Il est vrai que l'Auteur, que je viens de citer, ajoute que cette guerre eut aussi pour fondement *l'envie que Louvois, Secrétaire d'Etat de la guerre, conçut alors de se faire valoir, & d'embarasser Colbert son ennemi & celui de son Père, en l'obligeant de fournir des sommes immenses.* Tout le monde fait en effet que ce fut encore là une des raisons de la guerre de Hollande; mais elle ne fait que mieux voir à quel point le Roi se laissoit gouverner; puisque, sans approfondir les choses, il entreprenoit aveuglément tout ce qu'on lui faisoit entreprendre, & rompoit sans aucune raison avec ses meilleurs Amis. C'est du moins

* M. L. M. D. L. F.

moins ce que reconnoît encore le même Auteur, qui avouë si ingénument les défauts de sa Nation. " Cette guerre, dit-

1671.

„ il, s'entreprit d'abord de concert avec „ Charles II. Roi d'Angleterre, qui avoit „ envie d'abaisser les Hollandois, en quoi „ il avoit plus de raison que nous. Car „ il attaquoit les Ennemis naturels du Commerce d'Angleterre, & pour nous, nous „ attaquions des gens dont le Commerce „ & l'Alliance nous étoient avantageux.

Il faut rappeler ici ce que j'ai dit ci-devant, qu'il y avoit alors un Traité * d'Alliance & de Paix entre la France & les Provinces-Unies, qui étoit comme une Loi inviolable que l'une & l'autre Puissances étoient mutuellement & volontairement imposée, & par lequel elles s'étoient engagées à une réciproque assistance, en cas que l'une ou l'autre se trouvât attaquée; mais non pas à se déclarer offensivement contre aucun autre Prince. C'étoit là-dessus, aussi bien que sur la raison sans réplique de leur sûreté, que les Etats se fondoient pour justifier leur intervention entre la France & l'Espagne, dans la guerre de mil six cens soixante-sept. Mais comme l'intérêt propre donne aux choses autant de faces différentes qu'il y a de personnes qui y prennent part, le Roi en jugea tout autrement; & crut que la Triple Alliance étoit une contravention, quoi-qu'indirecte, au Traité dont je viens de parler. Ce fut inutilement que le Sieur Van Beuningen, l'un des hommes de son Siècle le plus disert & le plus

Le Roi
prend l'oc-
casion de
la Triple
Alliance,
dont ils
étoient
Auteurs,
pour leur
déclarer la
guerre.
Memo. 16.
Ibid.

* Le Traité de 1662.

1671. fécond en solides raisonnemens, s'efforça de faire goûter cette intervention à la Cour de France, où il étoit pour lors Ambassadeur, & d'y faire valoir le bon office que la Hollande rendoit au Roi, en ne joignant point ses armes à celles d'Espagne dans la conjoncture présente. On écouta ses discours; mais on ne laissa pas de mettre dès-lors les Etats au nombre des ennemis couverts de la Couronne de France. A dire vrai, les Etats en firent trop, & trop peu. Ils en firent trop, en ce qu'ils liguèrent deux grans Rois avec eux pour s'opposer aux grans desseins de Sa Majesté Très Chrétienne. Ils en firent trop peu, en ce qu'ils n'osèrent se déclarer, & qu'ils aimèrent mieux laisser perdre douze Villes ou Places fortes à l'Espagne sur leur propres Frontières, que d'achever ce qu'ils avoient commencé avec tant d'éclat. Ils se persuadoient de pouvoir ménager les deux Parties par cette Politique, & tout au contraire ils s'attirèrent leur inimitié secrète, aussi bien que celle des Couronnes de Suède & d'Angleterre: l'inimitié de la France, par la raison que nous venons d'expliquer: celle d'Espagne, par l'abandon que l'on faisoit de ses intérêts dans l'occasion du monde la plus pressante: celle de Suède, par les pointilles ordinaires sur le Commerce: & celle d'Angleterre, par le refus continuel du Salut du Pavillon, & de l'exécution du Traité de Surinam: tant il est vrai, que pour vouloir trop faire on ne fait souvent rien du tout!

Les Etats Généraux étoient donc, comme on voit, les vrais Auteurs de la Triple Alliance ; & ce qui est encore plus à considérer, ils avoient été les uniques Moderateurs du Traité d'Aix-la-Chapelle, en sorte que les deux Rois avoient été comme forcez d'en passer par où ils avoient voulu. Après cela faut-il trouver étrange que le Monarque François fût piqué de voir, que lui ayant causé un préjudice si notable, on affectât encore d'en triompher & d'en perpétuer la mémoire ? Les Etats avoient fait un coup capital, & pour eux & pour l'Espagne & pour toute l'Europe, en formant la Triple Alliance ; & si au lieu de s'amuser à inquiéter le Roi d'Angleterre, & celui de Suède sur des choses de peu de conséquence, ils s'étoient uniquement appliqués à en procurer l'exécution effective, par un armement général & commun avec l'Espagne dans le tems convenable, ils se feroient aquis un renom immortel, & auroient détourné les maux inexprimables qui desolèrent depuis leurs Provinces.

J'ignore par quel progrès & de quelle manière l'Alliance projetée entre l'Angleterre & la France fut conduite à sa perfection : si les deux Rois, d'accord sur les principales conditions, attendirent à les réduire en Traité à un tems plus propre, ou si, ne pouvant convenir, comme ils l'auroient bien voulu, à cause des grans obstacles qui intervenoient dans l'affaire de tous côtez, elle ne put effectivement être conclue plutôt. Quoi-qu'il en soit, je n'ai jamais ouï dire qu'il y eût aucun Traité formel entre

1671.
Le trop
de ména-
gement
des Etats
leur est
déavan-
ta-
geux.
Mém. Id.
Ibid.

1671. les deux Couronnes avant celui du 12. Février 1672. Par ce Traité le Roi d'Angleterre s'obligeoit à lever & entretenir six mille hommes par terre à ses propres dépens, à condition que Sa Majesté Très-Chrétienne paieroit les frais de la Flote, tant pour l'entretien que pour l'équipage; & comme cette dépense devoit monter fort haut, les deux Rois convinrent de commencer la guerre par l'enlèvement de la Flote Hollandoise de Smirne, dans laquelle on espéroit de trouver plusieurs millions.

Avantages
que le Roi
retire de
ses Négocia-
tions
avec l'An-
gleterre &
la Suède.
Mém. Id.
Ibid.

Ce n'étoit pas un petit avantage pour le Roi Très Chrétien que d'avoir su engager le Roi d'Angleterre dans ses intérêts. Car outre que la Triple Alliance se trouvoit par là réduite à rien; il faut encore considérer que les forces maritimes des Etats étoient alors entièrement supérieures aux siennes, & que si Sa Majesté n'avoit pas eu celles d'Angleterre à leur opposer, elle auroit eu de la peine à garantir ses Côtes de quelque descente fâcheuse. Cependant on peut dire que cet avantage seul ne suffisoit pas, & que si d'ailleurs les affaires de l'Europe fussent demeurées dans leur première disposition, il eût été dangereux aux deux Rois Alliez d'entreprendre la guerre projetée. Louis ne l'ignoroit pas, & dans le même tems qu'il faisoit négocier à Londres, il avoit des Ministres dans toutes les Cours de l'Europe qui travailloient à lui faire des Alliez & des Amis. J'en ai déjà touché quelque chose en passant, & j'ai remarqué que Mr. de Pomponne avoit été envoyé en Suède pour cet effet. Il connoissoit cette

Cour

Cour pour y avoir déjà résidé une fois en qualité d'Ambassadeur, & il ménagea si adroitement l'esprit du Roi & de ses Ministres, qu'enfin il donna les mains au Traité qui fut conclu à Stockholm le 14. Avril 1672. Le Roi Très-Chrétien fut extrêmement satisfait du service que Pomponne lui rendit en cette occasion ; car il faisoit grand cas de la Puissance Suédoise, & il se confirmoit dans ce sentiment, à mesure qu'il rappeloit les grandes choses qu'elle avoit exécutées pendant la guerre de l'Empire. A la vérité peu de gens croïoient qu'elle fût encore la même qu'elle avoit été en ce tems-là, mais on n'en pouvoit juger que sur des conjectures fort incertaines, & il auroit été dangereux d'en faire l'expérience à ses dépens.

La Triple Alliance entièrement rompue & anéantie de la manière que je viens de l'expliquer, il ne restoit plus que l'Empire & l'Espagne à ménager. C'étoit à quoi les autres Ministres du Roi s'étoient employés depuis l'année Soixante-huit avec la dernière application ; mais comme l'une & l'autre de ces deux Puissances étoient plus particulièrement intéressées dans la conservation de la Hollande, que non pas l'Angleterre ou la Suède, ils y trouvèrent aussi plus de difficultez. L'Espagne sur-tout paroïssoit entièrement intraitable sur cette matière, & le souvenir de l'injure qu'elle croïoit avoir reçue au Traité d'Aix-la-Chapelle par la perte de tant de Places, lui tenoit encore si fortement au cœur, que bien loin d'être disposée à entrer dans l'Alliance de

Tentatives
pour ga-
gner aussi
l'Empe-
reur & le
Roi d'Es-
pagne.
Mém. 1d.
Ibid.

1671.

la France, elle se feroit bien plutôt laissé persuader de prendre le parti contraire, comme elle fit effectivement dans la suite. Pour ce qui est de l'Empire, quoi que les Ministres de France n'y eussent pas beaucoup avancé non plus, on peut dire néanmoins qu'ils avoient promis qu'ils ne se départiroient point de son Alliance, & qu'au pis aller ils se tiendroient dans la Neutralité. Celui de Cologne en particulier avoit traité avec Sa Majesté à Paris le 16. Février 1669, & l'Evêque d'Osnabrug deux ans depuis à Cologne, savoir le 23. Octobre de cette année. L'Evêque de Munster en fit de même à peu près dans le même tems, & celui de Wirtsbourg aussi bien que le Duc de Neubourg suivit son exemple. Ce dernier avoit des obligations au Roi qui ne lui permettoient pas de s'engager dans aucun parti qui lui fût contraire. Il en étoit à peu près de même de l'Electeur de Bavière, auquel on faisoit espérer le mariage d'une de ses filles avec Monseigneur le Dauphin, & cette espérance, quoique peu certaine, eut tant de pouvoir sur son esprit, que quelques propositions qu'on lui pût faire, jamais il ne voulut consentir à embrasser le Parti des ennemis du Roi. Tout cela étoit considérable, & Sa Majesté pouvoit se promettre avec assez de fondement, qu'ayant déjà tant d'Amis assurés dans l'Empire, le reste se laisseroit aisément persuader de demeurer dans la Neutralité. L'Empereur même n'en paroissoit pas fort éloigné, tant par son intérêt, qui ne lui permettoit pas d'entreprendre légèrement une guerre sur le

Rhin,

Rhin, dans un tems où il avoit tout à craindre du côté du Danube, que par la nature de ses inclinations, qui ne le portoit en aparence qu'à la paix, & aux choses qui en sont ordinairement les fruits. Les Ministres du Roi T. C. n'avoient pas oublié aussi de se servir de ces deux puissans moïens pour le porter à ce que desiroit leur Maître. Ils lui avoient représenté diverses fois, " que Sa Majesté Très-
 „ Chrétienne, contente des grans avantages
 „ qu'elle avoit remportez par les Traitez
 „ de Munster, des Pirenées, & d'Aix-la-
 „ Chapelle, n'avoit plus rien en vuë que
 „ le repos, & de se maintenir en cet état
 „ glorieux; mais que craignant avec raison
 „ que l'Espagne, d'accord avec les Provin-
 „ ces-Unies, ne songeât à rallumer de
 „ nouveau le feu de la guerre, & ne cher-
 „ chât aussi dans la suite à se prévaloir
 „ des liaisons du sang, pour engager Sa
 „ Majesté Impériale dans la même ligue, Sa
 „ Majesté Très-Chrétienne, pour prévenir
 „ un si grand malheur, desiroit avec pas-
 „ sion de contracter avec Sa Majesté Impe-
 „ riale une Alliance de paix & d'amitié,
 „ par le moïen de laquelle la paix de l'Em-
 „ pire se trouvât fermement établie sur le
 „ pié des Traitez de Westphalie. " Comme il n'y avoit rien de plus raisonnable que ces propositions, & que d'ailleurs elles étoient soutennues par les aparences, l'Empereur ne se défendit point d'y condescendre; & ce fut cette condescendance qui produisit le Traité de Vienne du 1. Novem-
 bre.

1671.

Ceux qui le voudront lire reconnoîtront aisément par la teneur de ce Traité, que l'intention du Roi Très-Chrétien, en le faisant, étoit de n'être point troublé par les armes Imperiales dans la guerre qu'il avoit résolu de faire aux Etats Généraux, & il n'est pas mal-aisé non plus de pénétrer celle de l'Empereur. Il prévoioit les troubles de Hongrie, & il appréhendoit que le Roi Très-Chrétien ne s'en mêlât directement ou indirectement, ce qui n'auroit pu arriver sans lui causer un préjudice notable. En un mot les deux Monarques avoient chacun leurs vuës à part, qui n'étoient rien moins que d'établir, comme ils disoient, une entière confiance & amitié entr'eux, mais seulement une mutuelle sûreté dans leurs desseins. Je crois même que l'on n'avanceroit rien que de fort probable, quand on diroit, que bien que dans ce Traité ces deux augustes Rivaux semblaissent avoir envie de se donner le change, ils ne le prirent cependant ni l'un ni l'autre, mais se conformèrent seulement au tems & aux affaires, sauf à eux de prendre dans la suite d'autres mesures.

Le Roi
traite aussi
avec le
Duc de
Hanover.

Entre les amis & les Alliez du Roi Très-Chrétien, il ne faut pas oublier le Duc de Hanover, l'un des plus puissans Princes de l'Empire. Il avoit toujours conservé dans son cœur une vénération particulière pour Sa Majesté, & comme il étoit fortement persuadé qu'elle ne cachoit aucun dessein secret contre la liberté de l'Empire, & qu'au contraire Sadite Majesté n'avoit rien plus à cœur que de voir l'Alle-
magne

magne en Paix & en bonne intelligence avec lui, le Comte de Creci-Verjus * envoié vers son Altesse pour ce sujet, n'eut pas de peine à lui faire conclure le Traité de Hanover †.

J'ai un peu anticipé le tems de ce Traité pour n'être pas obligé d'y revenir. Nous avons vu toutes les précautions, que le Roi prit pour favoriser son dessein contre les Provinces-Unies : la paix avantageuse qu'il fit avec les Algeriens qui auroient pu sans cela incommoder extrêmement la Navigation Françoisé : la prise de la Lorraine entière, d'où le Duc fut contraint de s'enfuir, & d'aller chercher un azile auprès de l'Empereur : & l'accomplissement du Mariage de Mr. le Duc d'Orléans avec la Princesse Palatine. Ajoûtons y l'Alliance du Prince de Wirtemberg & celle du Duc de Savoïe, par laquelle celui-ci s'étoit engagé de fournir au Roi trois mille hommes qui furent employés en Catalogne ; & il faudra convenir qu'il ne se pouvoit rien de mieux concerté que les desseins du Roi. Il n'y eut en même tems rien de moins secret : Sa Majesté n'en faisoit presque point mystère, & lorsqu'au mois de Decembre, les Ambassadeurs des Etats voulurent lui faire des avances de satisfaction, de la part de leurs Maîtres, sur toutes les prétendues inobservations & contraventions qui pourroient être arrivées de leur côté, Sa Majesté refusa de les recevoir,

Précautions de la France, avant que de commencer la guerre contre la Hollande.
*Memoires Politiques de Mr. du Mont.
Memoires de Temple.*

* Le même qui fut depuis Ambassadeur Extraordinaire au Traité de Riswick.

† Il est du 10. Decembre 1672.

1671. cevoir, & ne diffimula point son ressentiment. Cependant on a voulu dire que les Etats avoient été surpris, & que cette surprise avoit été la véritable cause de la dérouté de leurs affaires, mais j'avoué que je ne comprends pas sur quel fondement on peut avancer cette proposition : la seule offre de satisfaction dont je viens de parler suffit pour faire voir qu'ils étoient instruits de l'état des choses, & d'ailleurs ils avoient à la Cour du Roi Très-Chrétien un Ministre trop clairvoiant pour ne se pas apercevoir de ce qui se passoit; aussi est-il bien certain qu'il s'en aperçut non seulement sur la fin, mais aussi dès le commencement : & ce ne fut que sur les avis réitérez qu'il en donna aux Etats Généraux, que leurs Hautes Puissances résolurent de rechercher l'Alliance de l'Espagne. Au reste, si le Païs se trouva, pour ainsi dire, envahi tout d'un coup, il n'en faut attribuer la faute qu'à la mauvaise administration, & à la lâcheté des Soldats. Le Chevalier Temple le dit en deux mots au commencement de ses Mémoires. " Les
 „ Troupes, dit-il, étoient sans Général, &
 „ qui pis est sans courage. Il n'y avoit que
 „ la Flote qui fût exemte de ce mal con-
 „ tagieux, en aiant été préservée par la pru-
 „ dence admirable de l'Amiral de Ruiter.

Le Roi
 prévient
 l'Empe-
 reur sur les
 préparatifs
 de guerre
 contre les
 Hollan-
 dois.

Quoi qu'il en soit, le Roi fut parfaitement se prévaloir de tout ce desordre ; & de crainte que la Maison d'Autriche ne prît l'alarme au bruit des grans préparatifs de guerre qu'il faisoit, il ordonna dès le mois de Janvier au Commandeur de Gremonville, qui résidoit à Vienne de sa part, de déclai-
 rer

rer ouvertement à Sa Majesté Impériale
 „ que l'orgueil & l'insolente prospérité des
 „ Hollandois aiant attiré son indignation
 „ par une infinité d'endroits, il avoit en-
 „ fin résolu de les châtier. Que pour cet
 „ effet, il avoit donné ses ordres pour l'é-
 „ quipage de cinquante puissans Navires de
 „ guerre, & pour un armement non moins
 „ considérable par terre. Que néanmoins
 „ ses intentions n'avoient reçu aucun chan-
 „ gement ni alteration à l'égard de l'Em-
 „ pire, lequel il desiroit toujours de main-
 „ tenir dans sa liberté & tranquillité, &
 „ qu'ainsi il esperoit que Sa Majesté Impé-
 „ riale ne prendroit aucun ombrage de l'Ar-
 „ mement qu'il faisoit, ni ne voudroit point
 „ s'intéresser en aucune manière, directe-
 „ ment ou indirectement, dans la cause de
 „ ses ennemis. ” Sa Majesté envoïa en mê-
 „ me tems le Marquis de Villars à Madrid,
 pour y faire de semblables Déclarations, &
 pour tâcher de plus d'engager la Reine dans
 son parti. Cette entreprise étoit d'autant
 plus difficile, que l'intérêt de la Couronne
 d'Espagne & celui des Etats Généraux é-
 toient devenus comme inséparables depuis
 le Traité des Pirenées. Mais le Roi n'en
 trouvoit point qui fussent au dessus de ses
 vastes desseins. D'ailleurs il avoit chargé
 le Marquis de Villars de certaines proposi-
 tions, qui auroient peut-être ébranlé toute
 autre Princesse que celle qui gouvernoit al-
 lors en Espagne. Il devoit entr'autres cho-
 ses lui offrir de remettre par provision, en-
 tre les mains du Gouverneur des Pais-bas,
 toutes les Places cédées par le Traité d'Aix-
 la-

1671.

*Mémoires
 Politiques
 de Mr. du
 Mont.*

1671.

la-Chapelle, pour les tenir & garder jusqu'au jour de la Majorité du Roi. Mais ces propositions furent constamment rejetées; & l'Espagne, qui depuis tant de siècles se piquoit d'une Politique toute généreuse, païa au double en cette occasion tout ce qu'elle avoit pu devoir jusqu'alors à la Hollande.

On voit par là avec quel empressement le Roi recherchoit l'Alliance, ou du moins la Neutralité de tous les Etats voisins de son Roïaume. Il n'en excepta pas même les moins puissans, & ceux qui se trouvoient le moins en état de lui nuire, tant sa précaution étoit judicieuse & circonspecte. On eût dit, à entendre le langage de ses Ministres de tous côtez, qu'il étoit réduit à craindre pour ses propres Etats, bien loin d'avoir envie de conquérir ceux des autres. C'est ce qu'il est aisé de reconnoître par le stile de tous les Traitez que le Roi fit en ce tems-là, avec tous les Princes dont nous avons parlé.

1672.

Il en use
de même
envers le
Chapitre
de Liège.

Sa Majesté avoit aussi envoié diverses personnes à Liège, pour y disposer le Chapitre & les Magistrats en sa faveur; & l'Electeur de Cologne, qui en étoit Evêque, n'avoit rien négligé pour parvenir à la même fin. Mais tout cela aiant été inutile, parce que les Liègeois ne crurent pas qu'il fût à propos pour eux de porter eux-mêmes la guerre chez leur principal voisin, le Roi leur accorda la Neutralité, & leur écrivit cette Lettre, pour les en assurer, quand il fut sur le point de faire marcher son Armée en Campagne.

* Très

* *Très-chers & bien aimez,*
Ce que nous avons ordonné à M. de Maisons,
Gentilhomme ordinaire de notre maison, de
vous dire de notre part, vous donnera un nou-
veau témoignage de notre affection en votre en-
droit; & du soin que nous avons de protéger &
conserver votre liberté & neutralité, contre
ceux de vos voisins qui pourroient avoir la pen-
sée d'entreprendre quelque chose à l'encontre.
Nous raportant, quant au reste, à ce qui vous
sera dit de notre part, par ledit Sieur de Mai-
sons, pour vous expliquer notre favorable inten-
tion à votre égard. Nous ne ferons pas la pré-
sente plus longue, sinon pour prier Dieu qu'il
vous prenne en sa garde.

Malgré cette promesse on ne laissa pas, comme je le dirai bien-tôt, de s'emparer un mois après de Maseik, & même de le fortifier à cause de la commodité du passage, cette Ville étant située entre Ruremonde & Maestricht. On en fit de même de Frère qui n'en est pas fort éloignée; & ce qui doit paroître plus extraordinaire, Tongres fut pillée comme une Ville ennemie. Les Liègeois eurent extrêmement à souffrir pendant cette guerre. Pour ne vouloir être les ennemis de personne, ils furent traitez comme ennemis d'un chacun. La France occupa leur Pais de ses armes, & non contente de s'être emparée des meilleures Places, elle le surchargea de Contributions & de Fourages. Ce ne fut pas tout encore. L'Espagne & la Hollande exigèrent de semblables Contributions de leur

* Cette Lettre fut écrite de Versailles le 7. Avril 1672.

1672. leur côté, prétendant qu'on ne devoit pas leur accorder moins qu'à la France, de sorte que Liège se trouva comme abandonné à la discretion de tous les Partis; tant il vrai, dit l'Auteur de ces Mémoires, qu'il n'est pas toujours permis à un Etat de demeurer en paix quand il le souhaite.

Enfin le Roi de France pour n'être pas chargé du blâme de faire la guerre sans la déclarer, fit publier à Paris au mois d'Avril 1672. la Déclaration suivante.

Déclaration
de
guerre
contre les
Provinces-
Unies.

„ La mauvaise satisfaction que Sa Ma-
 „ jesté a de la conduite que les Etats Gé-
 „ néraux des Provinces-Unies ont eu de-
 „ puis quelque tems en son endroit, étant
 „ venue si avant, que Sa Majesté, sans
 „ diminution de sa gloire, ne peut diffi-
 „ muler plus long-tems l'indignation qui
 „ lui est causée par une manière d'agir si
 „ peu conforme aux grandes obligations
 „ dont Sa Majesté & les Rois ses Prédeces-
 „ seurs les ont comblez si généreusement;
 „ Sa Majesté a déclaré, comme elle déclare
 „ présentement, qu'elle a arrêté & résolu
 „ de faire la guerre auxdits Etats Géné-
 „ raux des Provinces-Unies, tant par mer
 „ que par terre: ordonne par conséquent
 „ Sa Majesté à tous ses Sujets, Vassaux &
 „ Serviteurs de courir sus aux Hollandois,
 „ & leur défend d'avoir ci-après aucun
 „ commerce, communication, ni intel-
 „ ligence avec eux, sur peine de la vie.
 „ Pour le même effet a aussi Sa dite Ma-
 „ jesté révoqué par la présente toutes Per-
 „ missions, Passeports, Sauvegardes, ou
 „ Sauf-

„ Sauf-conduits qu'elle auroit pu accorder
 „ par le passé, ou qui auroient pu être ac- 1672.
 „ cordez par ses Lieutenans Généraux &
 „ autres Officiers, contraires au contenu de
 „ la présente, les déclarant tous nuls & de
 „ nulle valeur, défendant aussi à qui que
 „ ce soit d'y avoir aucun égard.

„ De plus mande & ordonne Sadite Ma-
 „ jesté à Mr. le Comte de Vermandois,
 „ Grand Maître, Président & Sur-Inten-
 „ dant Général de la Navigation & Com-
 „ merce du Roïaume, aux Maréchaux de
 „ France, Gouverneurs & Lieutenans Gé-
 „ néraux pour Sa Majesté dans ses Provin-
 „ ces & Armées, Maréchaux de Camp,
 „ Colonels, Mestres de Camp, Capitai-
 „ nes, les Chefs & Conducteurs de ses ar-
 „ mées tant à pié qu'à cheval, François &
 „ Etrangers, & tous autres ses Officiers
 „ qu'il apartiendra, de faire mettre à exé-
 „ cution le contenu de la présente, cha-
 „ cun à son égard, sous son district & ju-
 „ risdiction. Car tel est le plaisir de Sa
 „ Majesté, laquelle veut & entend que la
 „ présente soit publiée & affichée en toutes
 „ ses Villes tant Maritimes qu'autres, &
 „ en tous les Ports, Havres & autres lieux
 „ de son Roïaume, où il sera de besoin,
 „ afin que personne n'en prétende cause
 „ d'ignorance. Fait au Château de Ver-
 „ sailles le 6. Avril 1672. &c.

Et plus bas.

„ Il est ordonné à Charles Canto, Crieur
 „ ordinaire de Sa Majesté, de publier &
 Tom. III. N „ faire

1672. „ faire afficher par tous les lieux de cette
 „ Ville, Faubourgs, Bailliages & Vicom-
 „ té de Paris, où besoin sera, l'Ordon-
 „ nance du Roi, du 6. de ces présens mois
 „ & an, afin qu'on n'en prétende cause
 „ d'ignorance. Fait le 6. Avril 1672. &c.

Autre Dé-
 claration
 pour rete-
 nir les
 Hollan-
 dois éta-
 blis en
 France.

Mais comme le Roi par sa Déclaration
 de guerre ne prétendoit pas chasser de son
 Roïaume les riches Hollandois qui y é-
 toient habituez, qui bien loin de lui apor-
 ter aucun préjudice, pouvoient lui procu-
 rer beaucoup de profit; il fit publier pres-
 que en même tems cette autre Déclaration
 pour les rassûrer.

De Par le Roi.

„ Sa Majesté étant informée que les
 „ Hollandois qui se trouvent présentement
 „ en ce Roïaume, ont crainte d'être mo-
 „ lestez en leurs personnes, & troublez en
 „ la jouïssance de leurs biens, en consé-
 „ quence de l'Ordonnance du 6. de ce
 „ mois, par laquelle Sa Majesté a déclaré
 „ qu'elle vouloit faire la guerre aux Etats
 „ Généraux des Provinces-Unies du Pais-
 „ Bas, tant par mer que par terre, & or-
 „ donné à cet effet à tous ses Sujets, Vas-
 „ saux & Serviteurs de courir sus aux Su-
 „ jets desdits Etats, & leur a défendu d'a-
 „ voir aucun Commerce, Intelligence ni
 „ Communication avec eux, sur peine de
 „ la vie; & Sa Majesté voulant donner à
 „ connoître ses intentions au regard des
 „ Particuliers de cette Nation, qui se sont
 „ habituez en ce Roïaume, sur la foi des
 „ Trai-

„ Traitez de Paix, & particulièrement de
 „ celui de 1662. Sadite Majesté a ordonné, 1672.
 „ veut & entend que l'Article dudit Trai-
 „ té de l'an 1662. soit exécuté. Au moien
 „ dequoi elle a permis & permet aux Su-
 „ jets desdits Etats de demeurer en son
 „ Roïaume pendant le terme de six mois,
 „ à compter du jour & datte de la pré-
 „ sente Ordonnance, pendant lequel tems
 „ ils pourront vendre & transporter sûre-
 „ ment leurs marchandises & autres biens :
 „ défendant Sadite Majesté bien expressé-
 „ ment à tous ses Sujets de molester lesdits
 „ Particuliers Hollandois, en leurs person-
 „ nes ou en leurs biens, pour quelque cau-
 „ se, occasion, & sous quelque prétexte
 „ que ce puisse être, si ce n'est par voie
 „ de justice, & le tout en toutes manières
 „ comme ils ont pu faire devant la publi-
 „ cation de ladite Ordonnance du 6. du pré-
 „ sent mois. Enjoint & ordonne Sadite
 „ Majesté à tous Gouverneurs, ses Lieu-
 „ tenans Généraux en ses Provinces, In-
 „ tendans & Gouverneurs particuliers de
 „ ses Villes & Places, &c. de tenir la main,
 „ un chacun en son égard, à l'exacte ob-
 „ servation de la présente, &c. Fait à St.
 „ Germain en Laïe le 14. jour d'Avril
 „ 1672. &c.

Ce fut aussi-tôt après la Publication de ces deux Déclarations que le Roi mit sur pié une Armée, que quelques-uns font monter à cent dix-huit mille deux cens soixante-cinq hommes d'Infanterie, & vingt-six mille sept cens soixante de Cavalerie: & d'au-
 Disposition de l'Armée du Roi, & en quoi elle consistoit.
Mémoires Politiques

1672.

*de Mr. du
Mont.**Mémoires
du Cheva-
lier Tem-
ple.**Hist. de la
Guerre de
Hollande.*

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle étoit composée des plus belles Troupes que l'on eût jamais vuës, & de l'élite de toutes les Nations de l'Europe Chrétienne. Il y avoit trois mille Anglois, trois mille Catalans, trois mille Genoïs, six mille Savoïards ou Piémontois, dix mille Suisses de nouvelle levée, sans compter les anciens Régimens, & douze cens Chevaux Allemands. & ce qui parut plus nouveau & plus extraordinaire, un Régiment de Cavalerie Suisse, dont le Roi voulut essaïer de se servir, afin que s'il réussissoit, il en pût tirer d'autres à l'avenir. Mais le peu de succès qu'il eut, fit que Sa Majesté ne songea pas à en lever davantage. Cette formidable Armée fut partagée en trois Corps : le premier, qui étoit la grande Armée, sous le Commandement du Roi : le second sous celui du Prince de Condé, & le troisième sous le Vicomte de Turenne. Le rendez-vous général fut à Charleroi, d'où les trois Armées marchèrent à la queue l'une de l'autre aux environs de Maëstricht, & de là vers le Rhin. Le Roi équipa aussi plusieurs Vaisseaux de guerre pour joindre à la Flote Angloise.

Partage
prétendu
des Pro-
vinces
Unies en-
tre les
Rois de
France &
d'Angle-
terre.

Ainsi l'on pouvoit dire que toutes les forces des deux plus puissans Roïaumes de la Chrétienté étoient assemblées pour ruiner cette République. L'on dit là-dessus, & sur tout en Hollande, une chose assez particulière, savoir que les deux Rois, ne doutant aucunement du succès de leur entreprise, partagèrent entr'eux par avance les Provinces qu'ils alloient attaquer. Mais c'est

c'est un conte qui se fait de tous les pui-
 sans armemens, tellement qu'il n'y a point 1672.
 d'apparence d'y ajoûter foi. Ce que l'on
 peut dire, c'est qu'ils convinrent entr'eux
 par où chacun devoit attaquer, & qu'au cas
 que le succès répondît à leurs espérances, ils
 ajusteroient ensuite leurs prétensions. Mais
 il y a bien de la différence entre partager
 des Conquêtes que l'on n'a point faites, &
 prendre des mesures pour celles que l'on
 fera. Une preuve que les choses se sont
 passées de la manière qu'on vient de dire,
 c'est qu'après que le Roi se fut emparé de
 trois Provinces que l'on mettoit dans son
 partage, il marcha contre celle de Hollan-
 de qu'on disoit être du partage du Roi
 d'Angleterre. Or le Roi n'eût eu garde de
 vouloir empiéter sur le partage de son Al-
 lié. L'on fait même qu'après avoir pris
 Naerden, Oudewater, & Woerden, qui
 sont de la Province de Hollande, l'on ne
 vit point qu'il les remit entre les mains du
 Roi d'Angleterre, ce qu'il auroit fait sans
 doute, si ce partage imaginaire eût été aussi
 réel qu'on nous le veut persuader. Quo-
 i qu'il en soit, les Hollandois voyant de si
 grans préparatifs contr'eux, commencèrent
 à connoître qu'ils alloient avoir de puissans
 Ennemis sur les bras. En effet, ils avoient
 grand sujet de craindre, car ils n'avoient
 conservé que vingt-cinq mille hommes
 pendant la Paix, s'imaginant que cela leur
 suffiroit contre les Princes d'Allemagne,
 qui étoient trop foibles pour les oser atta-
 quer; & qu'à l'égard des Couronnes de
 France & d'Angleterre, il y en auroit une

1672.

qui les mettoit à couvert des entreprises de l'autre. Cela paroissoit aussi devoir être comme ils se l'étoient imaginé; mais les brigues que le Roi avoit faites, aiant eu l'effet qu'il prétendoit, le Roi d'Angleterre oublia ses véritables intérêts, qui étoient de ne pas rendre le Roi T. C. si puissant.

Examinons maintenant quelles furent les causes prochaines de la subite désolation de ces Provinces, à l'arrivée des armes Françaises. J'en trouve deux principales, sans prétendre en exclure plusieurs autres particulières & plus éloignées. L'une étoit la sécurité, & pour ainsi dire, la profonde léthargie où elles étoient tombées, & l'autre les divisions intestines qui troubloient leur Etat.

Causes de
la désola-
tion des
Provinces-
Unies.
*Mémoires
Politiques
de Mr. du
Mont.
Mémoires
du Cheva-
lier Temple.*

Quant au premier point, il est aisé d'en reconnoître l'importance & la vérité tout à la fois. Un commerce opulent avoit enrichi les Peuples, & les avoit accoutumés à mépriser le métier des armes. Une paix qui duroit depuis vingt ans par terre, presque sans interruption, les avoit relâchés & remplis de confiance à un point, qu'ils ne se soucioient ni de Fortifications, ni d'Armées, & qu'ils se persuadoient que les Places fortes de leurs voisins suffisoient pour les mettre à couvert de tout.

Quant au second point, il éclata trop visiblement & trop malheureusement, pour être revoqué en doute. Deux Factions découvertes & générales, qui en renfermoient cinquante particulières & secrètes, divisoient l'Etat. L'une de ces Factions étoit celle d'Orange, & l'autre celle de *Louvenstein.*

stein. La Faction de Louvestein avoit prévalu sur l'autre pendant toute la Minorité du Prince, sous la direction des *de Wit* qui en étoient les Chefs; mais à la fin elle succomba, & celle d'Orange vint à prévaloir à son tour. Par malheur pour la Faction de Louvestein, l'irruption de la France se fit en ce tems-là, & comme elle avoit encore la principale administration des affaires en main, elle ne manqua pas de se trouver chargée de tous les fâcheux accidens qui survinrent. Celle d'Orange au contraire en profita, & il seroit difficile de dire au vrai ce qui contribua le plus au rétablissement du Prince, dans toutes les Charges & Dignitez de ses Ancêtres, ou l'infortune de son Païs, ou l'amour que les habitans lui portoient. Ce qu'il y a d'incontestable, c'est qu'il y fut remis malgré le Pensionnaire de Wit, & qu'il eut le plaisir de le voir lui-même entre les trois Députés qui lui portèrent la nouvelle de la résolution que les Etats venoient de prendre en sa faveur, touchant son avancement à la Charge de Capitaine & d'Amiral Général, & qui lui dressèrent ses instructions.

A ces deux causes immédiates & principales des calamitez qui affligèrent cette année ces malheureuses Provinces, j'en ajouterai une troisième, qui ne me paroît pas moins considérable. Je veux parler de leur trop grand ménage, qui les avoit portées à ne retenir que vingt-cinq mille hommes pour toutes Troupes, & à rejeter les prudentes propositions que l'Espagne leur avoit faites à diverses fois, d'entrer avec elle

dans un Traité de subſides, en faveur de l'Angleterre & de la Suède, par le moïen duquel ces deux Couronnes fuſſent encouragées & perſuadées à maintenir la Triple Alliance. C'eſt le vice ordinaire des Républiques que le ménage; mais c'étoit particulièrement celui des Provinces-Unies, tout opulentes qu'elles étoient; & cela ne paroîtra pas étrange, ſi l'on conſidère qu'elles n'étoient preſque composées que de Marchands, accoutumés à amaffer richesses ſur richesses & à peu dépenser. Ce qu'il y avoit de pis encore, c'eſt que le peu de Troupes que les États avoient conſervées, étoient en fort mauvais ordre, & tombées dans une relâchement de diſcipline & de courage ſans égal. Les Fortifications étoient ruinées par tout, & les Magasins mal pourvus. Ce n'eſt pas que les Magiſtrats négligeaſſent de propos délibéré la ſûreté publique, ni qu'ils fuſſent mal-intentionnez, comme le peuple ſe le perſuada fauſſement depuis; mais encore un coup ils craignoient la dépense, & ils étoient diviſez entr'eux.

Nonchalance des
États Généraux.
Mem. Id.
Ibid.

Pierre Grotius, qui ſoutenoit ſi bien la réputation de ſon père Hugues, étoit en ce tems-là Ambaſſadeur des États auprès du Roi Très-Chrétien. Ce fut lui qui préſenta à Sa Maieſté la Lettre ſatisfactoire de Leurs Hautes Puiffances, dont nous avons rapporté l'Extrait ci-devant. Il avertiſſoit ſes Maîtres avec tant de ponctualité & d'exactitude de tout ce qui ſe paſſoit à la Cour de France, à leur préjudice, qu'ils ne purent abſolument ignorer, que les grans préparatifs.

paratifs du Roi Très-Chrétien, étoient destinées contre eux. Cependant on peut dire qu'ils ne profitèrent pas de cette connoissance comme ils auroient pu faire, & qu'ils ne travaillèrent que foiblement à leur conservation. Quelque tems après (savoir au mois de Février 1672.) ils apprirent que le Roi d'Angleterre étoit de la partie, & qu'il avoit contracté une Alliance offensive & défensive avec le Roi T. C.

D'abord ils ne le crurent pas, aiant peine à comprendre quel motif d'intérêt pouvoit engager l'Angleterre dans une guerre contr'eux, de concert avec la France. De plus, il étoit venu tout nouvellement un Ambassadeur de Sa Majesté Britannique avec des paroles de paix & d'union, & avec des protestations de vouloir continuer de vivre avec eux dans la bonne amitié & correspondance, qui y avoient été établies par la Triple Alliance. C'étoit le Chevalier Downing. Il est vrai que ce Ministre leur avoit demandé deux grans points, savoir, le salut du Pavillon, & une satisfaction sur l'affaire de Surinam *, qui duroit depuis si long-tems. Mais comme on étoit accoutumé à entendre parler ainsi les Anglois, on n'y avoit pas fait d'attention, & l'on n'avoit point cru que le refus de les satisfaire sur ces deux points, fût capable de

N 5 les

* *Surinam dans la Guiane en l'Amerique Meridionale, est une des principales Colonies des Hollandois, qui l'ont conquise de bonne guerre sur les Anglois; néanmoins ceux-ci en demandoient la restitution, & prétendoient de plus que tous les Vaisseaux Hollandois, quels qu'ils fussent, devoient baisser Pavillon devant les moindres Vaisseaux Anglois.*

1672.

Mesures
qu'ils pri-
rent pour
se défen-
dre.

les porter à une guerre aussi préjudiciable pour eux que celle-là. A la fin pourtant on en fut convaincu, & l'on résolut aussitôt un armement de septante-deux Navires de guerre, & une levée de vingt mille hommes en Allemagne; mais il étoit trop tard. La Flote de Smirne fut attaquée avant que l'armement naval fût prêt, & quand il fut question de tirer les Troupes d'Allemagne, la plupart des Princes s'en excusèrent: peu d'entr'eux sachant au vrai de quel côté l'orage devoit tomber, & ne jugeant pas à propos de se défaire de leurs Troupes dans une pareille conjoncture.

Leur Flote
marchan-
de venant
de Smirne
attaquée &
préservée.

Cependant par un bonheur qui tient du prodige, la Flote de Smirne fut préservée du danger qui la menaçoit. Le Sr. Glarages, Agent pour Messieurs les Etats à Calais, aiant appris que les Anglois avoient équipé une Flote de 38. Navires, qu'ils avoient divisée en trois Escadres, pour attaquer celle qui venoit de Smirne richement chargée, dépêcha plusieurs Galiotes pour en avertir la Flote Hollandoise, qui n'avoit que six Vaisseaux d'escorte, pour convoier les 7. Navires de Smirne, & ceux d'Espagne, montant en tout à 72. Voiles. On résolut de descendre par la Manche, après avoir aussi divisé cette Flote en trois Escadres. Quand elle fut arrivée près de l'Île de Wight, voguant doucement, parce que le vent étoit foible, neuf Frégates Angloises s'avancèrent vers elle à hautes voiles. Leur dessein étoit de passer par derrière & à côté au travers de la Flote Marchande qui s'étoit rangée en demi-lune; mais aiant trou-

vé de la résistance, les Anglois tirèrent quelques coups de canon pour avoir du secours de Portland. Il leur vint en effet quelques Vaisseaux, qui attaquèrent de nouveau la Flote de Hollande; mais un brouillard épais qui s'éleva, joint au vent contraire & à une forte marée, la préserva de ce danger, à l'exception de 3. Vaisseaux chargés de sel, que leur pesanteur empêchoit de se remuer aisément. La main de Dieu fit ce coup-là en faveur de la Hollande, qu'elle avoit résolu d'affliger, & non pas de perdre. On admira particulièrement le retour heureux d'un Vaisseau nommé le *Constantin*, qui arriva tout seul de Cadix, chargé de cent dix-huit Caisses de pièces de huit, & de quantité de barres d'argent.

Ce secours ne pouvoit venir plus à propos. Le Roi étoit en Campagne à la tête de trois nombreuses Armées, & l'Evêque de Munster marchoit vers la Frise avec la sienne, qui étoit grossie des Troupes de Cologne. Le péril pressoit, & il n'y avoit plus moïen de temporiser; ce qui obligea les Etats à faire un fort bon parti à ceux qui voudroient s'attacher à leur service. Ces avantages attirèrent quelques Etrangers; le plus considérable de tous pour le service, fut le Général Wurts qui étoit Allemand de Nation, & qui avoit déjà servi la République. Le Comte de Waldeck, qui étoit du même País, vint aussi sur la fin de la Campagne. Le Prince d'Orange leva un Régiment de Gardes d'Infanterie, dont le Fils du Rhingrave, qui étoit Gouverneur de Maëstricht, fut fait Colonel.

1672. C'étoit un Seigneur parfaitement bien fait ; mais qui n'avoit pas encore grande expérience dans le métier de la guerre : cependant il s'y acquit tant de connoissance en trois ou quatre ans , qu'il auroit été capable de devenir un jour grand Capitaine , s'il n'eût pas été tué au siège de Maestricht , ainsi que je le rapporterai en son lieu. Comme les bons Officiers étoient rares , un nommé Siffer , que l'on avoit vu simple Lieutenant dans un autre Corps , il n'y avoit que fort peu de tems , fut fait Lieutenant-Colonel de ce Régiment , parce qu'il savoit faire l'exercice mieux que les autres. Outre ce Régiment les Etats donnèrent encore au Prince d'Orange une Compagnie de Gardes du Corps , une autre de Suisses , avec un Régiment de Gardes de Cavalerie , & un de Dragons.

Outre la dépense que les Etats furent ainsi obligez de faire pour l'Armée de terre , ils en firent encore une bien plus considérable pour former une Armée navale. Ils appréhendoient sur toutes choses que celles de France & d'Angleterre jointes ensemble , ne fissent une descente ou en Hollande , ou en Zélande , ce qui auroit été la ruïne entière du Pais qui n'est point fortifié de ce côté-là. Et de fait comme ils s'étoient toujours vus assez puissans sur mer pour résister à leurs Ennemis , ils ne s'étoient jamais mis en peine d'y faire aucuns ouvrages. Du côté où le Roi devoit venir , ils n'avoient pas la même appréhension. Car outre qu'il y avoit de grandes Rivières à traverser , ils croïoient encore que

que le Roi s'arrêteroit devant Maestricht , où ils avoient fait entrer une puissante Garnison. D'ailleurs comme peu de monde favoit la guerre parmi eux , & qu'ils jugeoient de celle qui alloit commencer , par celles qu'ils avoient eues autrefois dans leur País ; ils s'imaginoient que chaque Place étoit capable de tenir des années entières. Cependant Wurts , qui avoit plus d'expérience que les autres , leur aiant dit qu'il ne faisoit pas faire fond là-dessus , leur proposa d'abandonner plusieurs Places , pour ne conserver que celles qui pouvoient faire plus de résistance. Mais la plupart qui avoient leur bien du côté de celles qu'on proposoit d'abandonner , s'opposèrent à cette résolution. Par ce moien l'intérêt particulier aiant prévalu par-dessus l'intérêt public , on conserva pour le moins trente Places. Mais comme on n'avoit pas assez de monde pour mettre dedans , il manquoit quelque chose dans chacune ; tellement que quand le Roi parut devant , il en vint à bout comme il voulut.

J'ai dit ci-devant que le Roi avoit donné rendez-vous à ses Troupes auprès de Charleroi ; le Prince de Condé assembla les siennés autour de Sedan , & en partit le premier pour se rendre à Maestricht. Il vint camper auprès de Maseik à cinq lieues au delà de Maestricht : le Roi à Visé à deux lieues en deça , & le Comte de Chamilli avec un Camp volant à Tongres , à quelques lieues à côté. Comme Maseik & Visé sont tous deux sur la même Rivière , que Maestricht , on empêcha de rien entrer de-

Rendez-vous général de l'Armée du Roi.

1672.

dans, ce qui fit croire qu'on avoit dessein de l'assiéger. Le Roi fut même reconnoître cette Place de dessus une hauteur. Cependant quelques Volontaires s'étant approchez de la Ville, & aiant voulu faire le coup de pistolet, le Marquis de Sauvebœuf fut blessé dangereusement; mais le Roi empêcha que la chose n'allât plus avant, faisant soutenir ces Volontaires par un Escadron de ses Gardes; & l'escarmouche s'étant terminée de cette sorte, chacun s'en retourna au Camp. Deux jours après l'ontint Conseil de guerre dans une maison où le Roi étoit logé vis-à-vis de Visé. Le Duc d'Orléans qui avoit suivi le Roi, étoit de ce Conseil, avec le Prince de Condé qui étoit venu exprès de son Armée. Le Vicomte de Turenne en étoit aussi, & aiant tous été d'avis qu'il étoit dangereux d'assiéger Maestricht, où l'on faisoit état qu'il y avoit dix mille hommes; on prit le chemin du Rhin, où il s'en falloit beaucoup qu'il n'y eût si grosse Garnison dans les Places. Le Comte de Chamilli eut ordre de rester auprès de Tongres, pour s'opposer aux courses de la Garnison de Maestricht, & ou y jetta des Troupes aussi bien qu'à Maseik, ces lieux étant des dépendances de l'Evêché de Liège, qui apartenoit à l'Electeur de Cologne. On fortifia même, comme j'ai dit, ces deux Places, de peur que le Comte de Chamilli étant obligé d'aller ailleurs, les Troupes qui étoient dans Maestricht n'en vinssent insulter les Garnisons.

Le

Le Prince de Condé marcha quatre ou cinq lieues devant le Roi, & quoi-qu'il falût quantité de vivres pour faire subsister deux Armées si nombreuses, on n'y ressentit aucune incommodité. Les Païsans en apportoient de dix lieues à la ronde, & le Roi avoit mis un si bon ordre à toutes choses, qu'ils y venoient en aussi grande sûreté, que si l'on eût été au milieu de la paix. Ces deux Armées firent une marche de huit jours, sans qu'on rencontrât personne, si ce n'est deux cens hommes qui s'étoient retranchez sur le bord du Rhin. Le Prince de Condé les fit attaquer, & ils furent tous pris, après avoir fait leur décharge dont ils tuèrent le Chevalier de la Rochefoucaut, Frère du Prince de Marillac, avec dix ou douze Soldats.

Le Prince de Condé aiant passé outre, laissa Orsoi & Rhinbergue derrière lui, & fut assiéger Wesel, qui est sur le Rhin. Le Roi arriva en même tems devant Orsoi, qui est sur le même fleuve, & pendant qu'il y mettoit le siège, il envoya le Vicomte de Turenne devant Burik, qui est vis-à-vis de Wesel de l'autre côté du Rhin. Quoi que chacun connût la puissance du Roi, on ne laissa pas d'être étonné de lui voir faire trois sièges à la fois. Cependant la promptitude avec laquelle ils furent achevez, eut lieu de surprendre bien davantage. Orsoi ne tint que vingt-quatre heures, Burik de même, & Wesel guère plus. A Orsoi les François voiant que le Roi n'avoit point de réponse du Gouverneur qu'il avoit envoié sommer, s'en allèrent tambour battant

Sièges
d'Orsoi, de
Burik, &
de Wesel

1672. tant pour relever la tranchée; & ce Gouverneur, qui avoit peine à se déterminer, en fut si surpris, qu'il se rendit à l'heure même. La Ville fut donnée au pillage, & il y eut des Soldats qui y gagnèrent plus de quatre mille francs. Cependant le jeu & la debauché les rendirent bien-tôt aussi gueux qu'ils étoient auparavant; car on en vit le lendemain, qui après avoir joué la veille cent pistoles sur une carte, n'avoient pas un sou: d'autres, qui après avoir fait des excès extraordinaires, mouraient de faim deux jours après. Comme Wesel étoit une Place d'importance, & qui se pouvoit défendre plus long-tems, le Gouverneur fut condamné à avoir le cou coupé. Mais soit qu'il eût des amis auprès du Prince d'Orange, & de ceux qui avoient le plus d'autorité dans les Etats; ou qu'il eût quelque excuse qui servît à le justifier, on ne le fit pas mourir; le Bourreau lui passa seulement l'épée au dessus de la tête, comme il étoit à genoux, & avoit les mains liées, tellement qu'on eût dit effectivement qu'il avoit eu dessein de lui couper le cou. Le Gouvernement de Wesel fut donné au Comte d'Estrades, qui avoit rendu de grands services en plusieurs occasions; mais qui d'ailleurs avoit de bonnes connoissances dans le Païs, ou il avoit été Ambassadeur long-tems, ce qui fit que le Roi l'en considéra davantage.

De Wesel le Prince de Condé marcha à Rées, qui ne fit point de résistance, & de Rées à Emerik; pendant qu'il envoya Beauvezé, Brigadier de Cavalerie, à Deudekom.

kom où il n'y avoit qu'une petite Garnison. Elle s'enfuit dès qu'elle vit les Troupes Françoises. Emerik suivit l'exemple de tant de Places qui s'étoient déjà renduës, & il n'y avoit plus que Rhinbergue qui tint, de toutes celles que les Hollandois possédoient en ces quartiers-là. Mais le Roi y aiant mis le siège, il étonna tellement le Lieutenant de Roi*, qui à cause de la jeunesse du Gouverneur, y avoit le principal Commandement, qu'il se rendit sans coup férir. Ce fut le premier de tous à qui l'on accorda de sortir avec sa Garnison, tous les autres aiant été faits prisonniers de guerre. On l'envoia à Maestricht; mais en étant sorti quelque tems après pour aller à l'Armée, le Prince d'Orange le fit arrêter & lui fit couper le cou comme à un lâche.

Après la prise de toutes ces Places, qui subirent le joug en moins de tems qu'il n'en faloit pour en porter la nouvelle à Paris, l'Armée se trouva embarrassée pour passer plus avant, parce que les Hollandois étoient accourus à la défense de l'Iffel † & s'étoient retranchés sur ses bords. Le lit de cette Rivière n'est point large, comme celui du Rhin, mais il est plus profond, & les bords en sont difficiles, tellement que le Roi, avant d'entreprendre de la passer, voulut

1672.

Embarras de l'Armée du Roi pour passer le Rhin. Le Prince de Condé va reconnoître le passage. Histoire de la guerre de Hollande. Hist. de Guillaume III.

* Il se nommoit Offeri, Irlandois de Nation.

† C'est à dire le nouvel Iffel, qui est un Canal que fit faire autrefois Drusus, beau-fils de l'Empereur Auguste & frère de Tibère. Il prend ses eaux dans le Rhin à Iffel-Oort, demi-lieu au dessus d'Arnhem, puis va se perdre à Doesbourg dans le vieux Iffel, qui se décharge par deux embouchures dans le Zuiderzée.

Mémoires de Mr. L. M. D. L. F.

1672.

voulut savoir le sentiment du Prince de Condé, à qui il écrivit sur ce sujet. Ce Prince, tout accoustumé qu'il étoit aux grandes entreprises, trouva celle-ci fort périlleuse, & le Maréchal de Turenne, qui après la prise de Burik étoit revenu à l'Armée du Roi, aiant été de même avis, Sa Majesté ordonna au Prince de Condé de s'informer, si l'on ne pourroit point passer le Rhin en quelque endroit. On prétendoit, en cas que cela fût possible, n'avoir du moins que la violence de l'eau à combattre, les Hollandois n'étant pas sur leurs gardes de ce côté-là. Le Prince de Condé qui ne demandoit pas mieux que de contenter le Roi, s'informa adroitement où il y avoit moins de danger; & un Gentilhomme du Païs lui aiant promis de lui montrer un endroit où l'eau étoit fort basse, il commanda au Comte de Guiche, Lieutenant Général, d'y aller à sa place, parce que s'il y eût été en personne les Hollandois en auroient pu prendre du soupçon. Ce Comte y étant allé, entra lui-même dans le Rhin avec son Ecuier, étant guidé par le Gentilhomme que lui avoit donné le Prince de Condé; & aiant trouvé l'eau assez basse à l'entrée & à la sortie, de sorte qu'il y avoit fort peu à nager, il en vint faire rapport au Prince de Condé, qui en même tems le manda au Roi.

L'Armée
se dispose
à passer un
bras du
Rhin où
il y avoit
très-peu
d'eau.

La joie du Monarque fut d'autant plus grande à cette nouvelle, qu'en passant le Rhin on pouvoit entrer dans le Païs Ennemi, de même qu'en passant l'Issel, & surprendre les Hollandois par derrière. Il par-

tit

tit donc en même tems de son Camp, avec toute sa Maison ; & laissant le reste de son Armée sous le Commandement du Vicomte de Turenne, il se rendit dans celle du Prince de Condé sur les dix heures du soir. Le Roi s'entretint quelque tems avec lui du sujet qui l'amenoit ; & après avoir soupé au Camp, il remonta à cheval. Le Prince de Condé, le Duc d'Enghien, le Duc de Longueville & plusieurs autres Seigneurs en firent de même, ne voulant pas manquer une si belle occasion de se signaler en présence du Roi.

Toutes ces choses ne purent se passer si secrètement, que les Hollandois n'en fussent avertis. Ils ordonnèrent au Comte de Monbas, Commissaire Général de leur Cavalerie, de garder ce passage ; mais le Prince d'Orange lui ayant promis quelques Troupes de renfort, & ne les lui ayant pas données, du moins à ce qu'il dit pour sa justification, il crut qu'étant dans le Parti des *Louvesteins*, ce Prince le faisoit à dessein de le faire périr. D'autres disent que comme il portoit les armes contre le Roi, dont il étoit né sujet, sa conscience lui faisoit peut-être là-dessus quelque reproche. Quoi-qu'il en soit, il écrivit aux Députés des États, qui accompagnoient le Prince d'Orange, de vouloir donner ce Commandement à un autre, & s'offrit de se jeter dans Nimègne. Les Députés des États l'ayant trouvé bon, il abandonna le passage, & le Welt-Maréchal Wurts reçut ordre de s'y rendre en diligence. Tous ces contretiens ayant fait perdre aux Hollandois l'occasion de se

Ce que firent les Hollandois à cette nouvelle.

re-

1672.

retrancher, le Roi ne fut pas plutôt arrivé sur le bord du Rhin, qu'il fit mettre du Canon en batterie, qui commença à faire beaucoup de desordre dans la Cavalerie de Wurts. Elle n'étoit composée que de quatre Régimens qui s'étoient retirés sous des arbres. Son Infanterie, qui n'étoit que de deux Régimens, travailloit à se faire un mauvais retranchement de terre, mais il fut impossible aux François de voir ce qu'elle faisoit, parce que le jour ne commençoit pas encore à paroître.

Passage du
Rhin à
Tholhuis,
vante mal
à-propos,
par les
François.
*Hist. de la
Guerre de
Hollande.
Hist. de
Guillaume
III.
Mémoires
NSS.*

Cependant le Régiment des Cuirassiers, dont le Comte de Revel étoit Colonel, ayant eu ordre de se jeter dans l'eau, il fut suivi de plusieurs personnes de qualité, auxquelles se joignirent encore tant d'autres gens, qu'une bonne partie de ceux qui avoient été obligez de prendre le large, pour ne pas nuire aux autres, furent noiez dans des trous qui leur étoient inconnus. L'imprudence de ces gens, qui pour n'être pas des derniers à se signaler aux yeux de leur grand Monarque, s'exposèrent sans nécessité dans les endroits qui n'étoient pas guéables; a donné occasion aux Historiens François d'exagerer les difficultez de ce passage; jusques-là que plusieurs d'entr'eux, trompez par la description pompeuse qu'en a fait Mr. Despréaux * avec tout le brillant & tout le merveilleux que peut fournir la Poësie, assurent que ce Passage fut regardé comme une des entreprises les plus hardies qui

* Dans son Eplure au Roi.

*aient jamais été exécutées * : & qu'on ne sauroit s'imaginer le bruit que fit dans le monde une Action si hardie & si bien conduite †.*

D'autres allèrent encore plus loin, & n'eurent pas honte de dire que l'action d'Alexandre, qui passa le Granique en présence d'un Ennemi dont les forces étoient de beaucoup supérieures aux siennes, n'est point comparable à celle du Monarque François, qui, si on les en veut croire, tient tout-à-fait du prodige.

Cependant voici ce qu'en pensoit le Comte de Buffi Rabutin, qui n'est pas suspect, puisqu'étant alors exilé de la Cour, il n'oublioit rien pour rentrer en faveur, & ne laissoit pas échaper la moindre occasion d'exalter la gloire de son Prince; & qui d'ailleurs étoit très-capable d'en juger, puisqu'il étoit parvenu à la Charge de Lieutenant Général des Armées du Roi, & de Mestre de Camp Général de la Cavalerie Française & Etrangère. *Le passage du Rhin à nage, dit-il ‡ dans une Lettre à la Marquise de Sevigni, est une belle action, mais elle n'est pas si téméraire que vous pensez. Deux mille Chevaux passent pour en aller attaquer quatre ou cinq cens. Les deux mille sont soutenus d'une grande Armée où le Roi est en personne, & les quatre ou cinq cens sont des Troupes épouvantées par la manière brusque & vigou-*

* De Riencourt, Hist. de Louis XIV. Tom. I. pag. 316.

† Essai de l'Hist. du Règne de Louis le Grand &c. Liv. III. pag. 103.

‡ Lettres du Comte de Buffi Rabutin. Tom. II. Let. CLXXXV. de la dern. Edit. de Holl. Voyez aussi les Batailles Mémorables des François.

1672.

goureuse dont on a commencé la Campagne. Quand les Hollandois auroient eu plus de fermeté en cette rencontre, ils n'auroient tué qu'un peu plus de gens, & enfin ils auroient été accablez par le nombre. Si le Prince d'Orange avoit été à l'autre bord du Rhin avec son Armée, je ne pense pas que l'on eût essayé de passer à nage devant lui: & c'est ce qui auroit été téméraire, si l'on l'avoit hasardé. Cependant c'est ce que fit Alexandre au passage du Granique. Il passa avec quarante mille hommes cette Rivière à nage, malgré cent mille qui s'y oposoient. Il est vrai que s'il eût été battu, on auroit dit que c'eût été un fou; & ce ne fut que parce qu'il réussit, que l'on dit qu'il avoit fait la plus belle action du monde. Ajoûtez à cela la secheresse extraordinaire de cette année, la grande superiorité des François, le petit nombre des Troupes de Leurs Hautes Puissances, la foiblesse de leurs retranchemens, le défaut d'Artillerie que Monbas avoit retirée, la lâcheté ou plutôt la trahison de cet Officier, & plusieurs autres circonstances de cette nature, on n'aura pas tant sujet de se récrier, & on mettra bien de la différence entre l'entreprise de Louis XIV. & celle d'Alexandre.

Belle
action du
Marquis
de Langal-
lerie.
Mémoires
de Mr. L.
M. D. L. F.
Hist. de
Guillaume
III.

Quoi-qu'il en soit, le Roi qui voioit tout de dessus une hauteur où il s'étoit placé, envoya dire alors de prendre encore plus sur la gauche, & pour empêcher que les Hollandois ne troublassent le passage, il pointa lui-même le Canon. Tous les Escadrons étoient cependant en bataille sur le bord de l'eau; mais pas un n'y entroit, parce qu'on attendoit à passer les uns après les

les

les autres. Toutefois vingt-cinq ou trente Cavaliers aiant passé, Langallerie *, Major du Régiment des Cuirassiers, leur fit former deux rangs, & se mit à leur tête. Mais la Cavalerie de Wurts sortant de dessous les arbres, les obligea à rentrer dans l'eau, ce qui fit croire au Roi que c'étoit dans le dessein de repasser promptement de son côté. Les Hollandois les voyant plier, se contentèrent de venir jusques sur le bord du fleuve, d'où ils firent leur décharge sur eux. Mais Langallerie leur tourna tête à cent pas de là, dès qu'il fut assez fort pour marcher à leur rencontre. Ils n'avoit guère qu'un Escadron, avec lequel allant résolument aux Ennemis, qui étoient bien plus forts, il ne laissa pas de les mettre en fuite. Le Roi trouva cette action fort belle & d'une grande conduite; & aiant demandé qui étoit l'Officier qui l'avoit faite, car il ne le reconnoissoit pas de si loin, il eut beaucoup d'estime pour lui, & lui en donna des marques après le combat.

1672.

*Hist. de la
Guerre de
Hollande.*

Cependant on avoit fait venir quelques batteaux qui étoient dans le voisinage, & la plupart des Grans Seigneurs de la Cour, qui n'étoient que Volontaires, se jettèrent dedans. Le Prince de Condé entra dans un avec le Duc d'Enguien son fils unique; & comme ils étoient à cinquante pas du bord, le Prince de Condé aperçut le Duc de Longueville qui vouloit passer à la nage. Cela l'obligea de commander au bâtelier de retourner sur ses pas, afin de le prendre avec

*La plupart
des Offi-
ciers pas-
sent dans
des bat-
teaux.**Mémoires
de Mr. L.
M. D. L. F.*

* Le Père du Marquis mort à Vienne le 18. Sept. 1717.

1672.

vec lui. Ce Duc étant entré dans le bateau, ils arrivèrent bien-tôt à l'autre bord, où tous ceux qui y étoient déjà se rangèrent autour du Prince de Condé. Il commença alors à mettre ses Troupes en bataille pour attaquer les retranchemens des Hollandois. Comme ces retranchemens étoient assez mauvais, que ceux qui les défendoient étoient en petit nombre, & que pour comble de malheur, ils se voioient abandonnez par la Cavalerie de Wurts, ils s'ouïrent moins à faire résistance aux François, qu'à demander quartier. Le Prince de Condé le leur promit, pourvu qu'ils missent les armes bas, ce qu'ils firent. Cependant les François avançoient toujours, sans que pas un tirât un seul coup de leur côté, non plus que de celui des Hollandois; de sorte qu'il y a aparence que tout se seroit passé sans répandre de sang, n'eût été que le Duc de Longueville fit une faute qui lui fut fatale aussi bien qu'à plusieurs personnes de qualité. Soit que ce Duc se sentît encore de la débauche qu'il avoit faite dans le Camp, avant que de passer le Rhin, & qu'il n'eût pas pris garde à la défense que le Prince de Condé avoit faite, de tirer ou d'insulter les Hollandois; soit que, comme quelques Ecrivains l'ont rapporté, il voulût seulement faire signe du pistolet à ceux qui le suivoient de mieux garder leurs rangs, & que ce mouvement fît partir le coup, toujours est-il certain que cela seul fut cause de tout le desordre qui arriva.

En

En effet les Hollandois, croïant qu'il n'y avoit plus de quartier à esperer pour eux, reprirent les armes qu'ils avoient jettées à terre, & firent leur décharge sur le Duc & sur ceux qui survinrent. Le Prince de Condé, qui avoit entendu le coup de pistolet, étoit accouru au lieu d'où étoit parti le bruit. Mais n'étant pas arrivé assez à tems, il eut le chagrin de voir tomber le Duc mort, & avec lui l'unique espérance de la Maison d'Orléans-Longueville. La perte d'un Neveu qu'il cherissoit, qui avoit été suivie de celle du Comte de Nogent & du Marquis de Guitri, & la blessure qu'il venoit lui-même de recevoir à la main, lui firent oublier la promesse qu'il avoit faite aux Ennemis de leur donner bon quartier. Il les fit attaquer brusquement, & tout blessé qu'il étoit, il ne se retira point du combat, qu'ils n'eussent été tous passez au fil de l'épée. Ils défendirent fort mal leur premier retranchement. Mais s'étant retirez à une barrière qui étoit au deçà d'un Bureau de Péage appelé *Tholhuis*, un Vieillard qui la gardoit, ne l'abandonna qu'avec la vie; de sorte qu'il blessa de sa main le Comte de Saux. Un de ses Pages le voïant blessé, & même en grand danger de sa personne, parce que ce Vieillard le serroit de fort près, vint à son secours, & passa son épée au travers du corps de ce brave homme, dont le malheur fit bien-tôt perdre courage aux siens.

Les Hollandois aiant été ainsi défaitz, le Roi, qui rioit de tout son cœur de l'autre côté pendant l'action, fit jeter un Pont

1672.
Défaite
des Enne-
mis à
Tholhuis.

Le Roi
passe le
Rhin sur
un Pont.

1672. sur le Rhin, qui fut fait en un moment.

*Hist. de la
Guerre de
Hollande.
Hist. de
Guillaume
III.*

Il avoit fait apporter avec lui des bateaux d'une nouvelle invention, qu'on mettoit sur des chariots & qui servoient extrêmement pour hâter les entreprises. Cependant sa Maison se jeta à la nage dans le fleuve; il n'y eut que les Officiers des Chevaux-legers qui passèrent dans un bateau. Le Roi ne leur en dit rien, mais il caressa beaucoup le Prince de Soubise qui avoit passé à la tête des Gendarmes: ce qui étoit un secret reproche aux autres. La Maison du Roi passa en Escadrons, & c'étoit quelque chose de beau que de voir ces Troupes toutes dorées marcher ainsi en bataille en passant ce bras du Rhin. Les chevaux s'animoient les uns les autres, tellement qu'on marchoit presqu'en aussi bon ordre, que si l'on eût été sur terre. Le Roi étant arrivé de l'autre côté témoigna au Prince de Condé le regret qu'il avoit de sa blessure, & de la perte du Duc de Longueville son Neveu. Mais ce Prince, qui savoit que c'étoit lui qui étoit cause de tout le desordre, passa légèrement sur ce qui le regardoit, & quoiqu'il l'aimât tendrement, il n'en parla que le moins qu'il lui fut possible. Le Roi fit aussi beaucoup d'honnêteté au Prince de Marillac & au Duc de Coislin, qui avoit été blessé; & il donna le Régiment de Longueville à Langallerie, pour récompense de la belle action qu'il avoit faite. Il donna aussi la Charge du Marquis de Guitri au Prince de Marillac, & dit plusieurs choses obligantes au Comte de Guiche, qui s'étoit mis à la tête du Régiment des Cui-

Cuirassiers , qui avoit passé le premier.

1672.

Cependant les Hollandois aiant appris que le Roi avoit passé le Rhin , abandonnèrent leurs retranchemens , où l'on avoit dessein de les aller surprendre. Cela obligea Sa Majesté de repasser en deçà , & s'étant rendu dans son Armée , il envoia le Vicomte de Turenne à la tête de celle du Prince de Condé , que sa blessure mettoit hors d'état de servir. Ce n'est pas qu'elle fût dangereuse ; mais elle l'incommodoit si fort à cause qu'elle étoit à la main , où il avoit la goute ordinairement , qu'elle ne lui laissoit de repos ni jour ni nuit.

Le Prince d'Orange se retira à Utrecht , & jetta en passant des Troupes dans Nimègue , où il fit arrêter Monbas. Quoi-
 que le Roi fût encore éloigné de cette dernière Ville de plus de dix lieuës , & qu'il y eût plusieurs Places à prendre avant que d'y pouvoir venir , elle parloit déjà de se rendre. Le Roi qui avoit avis de tout , voulant profiter de la consternation qui étoit répandue dans le Pais , s'avança en diligence vers l'Issel , où il ne trouva pas tant d'eau qu'on lui avoit fait appréhender. En effet on le passa sans en avoir que jusques au genouil des chevaux. Sa Majesté considéra les retranchemens qu'on y avoit faits , qui tenoient beaucoup de Pais ; mais elle trouva qu'ils n'étoient pas assez près du bord de la Rivière , ce qui les rendoit bien foibles. Quand le Roi l'eût passée , il alla assiéger Doesbourg , qui fit d'abord mine de se défendre ; mais le Roi , qui aimoit les choses extraordinaires , aiant fait porter la

Prise de
Does-
bourg.
Mém. Id.
Ibid.

1672. fascine, & monter la tranchée en plein jour, les assiègez en furent si étonnez qu'ils sembloient avoir perdu le courage. Cependant Martinet, Officier de réputation, & que le Roi estimoit beaucoup, fut tué du Canon des François même. Il étoit Maréchal de Camp, & Mestre de Camp du Régiment du Roi; & outre cela il avoit soin de toute l'Infanterie, qu'il avoit disciplinée tout autrement depuis qu'il s'en étoit mêlé. Comme le Régiment du Roi étoit un des plus beaux de l'Armée, il fut brigué par les plus grans Seigneurs de la Cour; mais Sa Majesté qui ne considéroit pas tant la naissance, que l'exactitude dans le service, aima mieux le donner au Comte de Montbron, qui n'étoit que simple Gentilhomme, mais qui commandoit déjà la seconde Compagnie des Mousquetaires, où il étoit parvenu par son mérite. Il fut fait outre cela Brigadier d'Infanterie, & quitta les Mousquetaires par l'espérance d'une plus grande fortune.

Sur ces entrefaites, il arriva au Camp des Députez de la Province d'Utrecht, qui aiant été conduits à l'Audience du Roi, offrirent de lui remettre la Ville entre les mains, avec tout ce qui en dépendoit. Le Roi les reçut fort bien & les fit régaler, afin qu'ils rapportassent aux autres la magnificence de sa Cour, & le traitement qu'ils y avoient reçu. Ensuite Sa Majesté, aiant accepté leurs offres, détacha le Marquis de Rochefort Lieutenant Général, pour en aller prendre possession, & lui donna les Mousquetaires avec quelques Troupes d'é-

lite.

lite. Cependant, afin de nétoier l'Isfel, 1672.
il envoia le Duc d'Orléans devant Zutphen, tandis qu'on achevoit de presser Doesbourg qui ne fit pas une longue résistance. Ces deux Villes furent prises presqu'en même tems; après quoi le Roi s'aprocha d'Utrecht, où les Etats de cette Province envoièrent des Ambassadeurs. Il ne craignit point de s'avancer si avant, aiant derrière lui le Vicomte de Turenne avec son Armée, qui emportoit toutes les Places qu'il trouvoit sur son passage. Arnheim fut la première qui ressentit l'effort de ses armes. On n'y perdit personne de considération que le Comte du Pleffis, Maréchal de Camp, qui fut tué d'un coup de Canon. Il ne se fut pas plutôt assuré de cette Ville, qu'il marcha vers un autre bras du Rhin, communément appelé le *Wahal*, où il attaqua le Fort de Knotzembourg vis-à-vis de Nimègue.

Ce Fort qui n'étoit que de terre, s'étant Siège de
rendu le lendemain, on y trouva quarante Nimègue.
pièces de Canon qu'on mit en batterie contre la Ville. Mais Welderen Gouverneur de la Place, repoussa dans une vigoureuse sortie, ceux qui s'avançoient pour faire les aproches. Le Maréchal de Turenne connoissant qu'il avoit affaire à une brave homme, & qui entendoit son métier, commanda qu'on se précautionnât davantage. Le Comte de Saux, qui avoit encore des emplâtres sur le visage, & le bras en écharpe, à cause des blessures qu'il avoit reçues au passage du Rhin, se signala en cette occasion; & quoi-que M. de Turenne lui vou-

1672.

lût persuader qu'il devoit achever de se guérir, avant que de s'exposer de nouveau, il ne manqua pas une garde, non plus que s'il eût été en parfaite santé. La tranchée étant ouverte, on gagna le terrain pié-à-pié; & quoique Welderen fît des sorties à toute heure, le Vicomte de Turenne prit si bien ses mesures, qu'il le repoussa continuellement. Enfin s'étant mis en état d'attaquer la Contrescarpe, les Soldats commandez pour cette attaque s'y portèrent si vaillamment, que nonobstant une grande résistance ils s'en rendirent les Maîtres. Welderen fit ce qu'il put pour reprendre cet ouvrage, & pour conserver ceux qui lui restoient; mais après avoir fait tout ce qu'on pouvoit espérer d'un brave homme, comme il vit qu'il n'y avoit point de secours à espérer pour lui, il demanda à capituler. Le Roi donna le Gouvernement de cette Place au Comte de Lorges, qui étoit Maréchal de Camp, & Neveu de Mr. de Turenne.

La prise de Nimègue acheva de jeter l'épouvante parmi les Hollandois; tellement que sans songer à ce qu'ils faisoient, ils abandonnèrent Graves dont Mr. de Turenne ne manqua pas de s'emparer. En même tems il marcha contre la Ville de Bommel, dont il se saisit encore, aussi bien que du Fort de Skenck, dans lequel commandoit le Fils d'un Bourguemaître de Nimègue *, qui n'avoit pas plus de vingt ans. Toutes ces Conquêtes mirent l'Armée Fran-

* *Nommé Ten-haef,*

Françoise dans une si grande abondance de toutes choses, que le plus beau Mouton ne valoit qu'un sou marqué, & la plus belle Vache sept sous & demi. On en avoit pris une si grande quantité, qu'on n'en savoit plus que faire, tellement qu'on les tuoit pour en avoir la langue; & l'on enterroit le reste, de peur que cela ne mît la contagion dans l'Armée.

Tous ces heureux succès engagèrent les Alliez du Roi non seulement à l'envoier féliciter, mais aussi à y venir en personne. Le Duc de Neubourg arriva au Camp avec une suite considérable, & le Roi, après l'avoir fait manger avec lui, le fit servir tout seul par les Officiers de sa Maison. Il fit la même chose à l'Evêque de Munster, qui de son côté avoit pris les Villes de Groll & de Dewenter sur les Hollandois. Le Duc de Meklenbourg vint aussi de son País, avec deux ou trois Escadrons qu'il offrit au Roi. Sa Majesté les accepta, mais les ayant trouvé mal montez, il les dispersa dans la Cavalerie légère, où l'on eut soin de leur donner d'autres Chevaux.

Tant de prospéritez & si je l'ose dire si peu atenduës, comparées avec la foible résistance des Places subjuguées, firent croire à Louis qu'il n'auroit pas grand' peine à s'emparer du reste du País, & que pour déterminer au plutôt les Villes, il n'y avoit qu'à leur offrir un traitement favorable, au cas qu'elles se portassent volontairement à la soumission; & cependant lâcher la bride au Soldat; afin de les intimider par l'exemple de celles qui s'opiniâtroient à la défense.

Félicitations que les Alliez du Roi lui font sur ses Conquêtes.

Mémoires du Cavalier Temple. Mémoires Politiques de Mr. du Mont.

Le Roi fait publier une Déclaration, pour engager le reste des Villes de Hollande à se soumettre.

1672. se. Ce fut dans cette vuë qu'il fit publier la Déclaration suivante.

DE PAR LE ROI.

„ Sa Majesté considérant combien il a
„ plu à Dieu de benir ses justes desseins,
„ & faire prospérer les entreprises qu'il a
„ faites depuis son arrivée en Campagne,
„ & voulant traiter avec la dernière dou-
„ ceur les peuples des Provinces où elle
„ pourra étendre ses victoires, & afin de
„ leur faire savoir ce qu'ils auront à faire
„ pour se rendre dignes de ses bontez; Sa
„ Majesté a fait déclarer & déclare par la
„ présente, que tous les Habitans des Vil-
„ les de Hollande, qui se rendront volon-
„ tairement à son obéissance, & recevront
„ les Troupes qu'elle trouvera bon de leur
„ envoier, pour leur sureté & pour leur
„ défense, seront non seulement traitez
„ aussi favorablement qu'ils pourroient de-
„ sirer; mais encore seront maintenus dans
„ tous leurs Privilèges & Franchises, & au-
„ ront toute liberté de Conscience, avec
„ libre exercice de leur Religion. Mais
„ au contraire que ceux qui ne se voudront
„ pas soumettre, de quelque qualité ou
„ condition qu'ils soient, qui tâcheront de
„ résister aux forces de Sa Majesté par l'in-
„ ondition de leurs dagues ou autrement,
„ seront punis de la dernière rigueur. Et
„ cependant on exercera toutes sortes d'hos-
„ tilitéez contre tous ceux qui voudront s'o-
„ poser aux desseins de Sa Majesté, & lors-
„ que les glaces ouvriront le passage de tous
„ côtez,

„ côtez , Sa Majesté ne donnera aucun quartier aux Habitans des Villes , mais donnera ordre que leurs biens soient pil- lez & leurs maisons brûlées. Fait à l'Armée devant Arnheim ce 24. Juin 1672. &c.

Le 14. du même mois la Reine étoit encore accouchée d'un Prince, nommé *Louis François, Duc d'Anjou*, parce que *Philippe, Duc de ce nom*, né le 5. Août 1668. étoit mort le 10. Juillet 1671. Mais ce dernier Prince, qui sembloit devoir remplacer la perte de son frère, mourut aussi lui-même le 4. Novembre suivant.

Madame de Montespan donna aussi au Roi un Fils cette même année. Ce fut *Louis Cesar de Bourbon*, Comte de Vexin, destiné Abbé de St. Denis & de St. Germain des Prez ; mais il ne jouit pas long-tems de ces concessions, étant mort le 10. Janvier 1683.

Cependant le Marquis de Rochefort, qu'on avoit envoié, comme j'ai dit ci-devant, à Utrecht, s'étant avancé dans le Païs, trouva la plupart des Places abandonnées ; mais au lieu de passer outre, comme il lui étoit facile, il s'empara seulement de Naerden, & de quelqu'autre Ville de moindre importance. Quatre Cavaliers de son Armée, qui alloient en maraude, voyant qu'ils ne rencontroient personne, s'avancèrent jusqu'à Muiden : & les Magistrats, croiant que le Marquis de Rochefort les avoit envoiez pour les sommer de sa part, s'en furent au devant leur porter les clez. Mais comme ils vouloient entrer

Naissance de Louis-François Duc d'Anjou.

Naissance de Louis Cesar de Bourbon, fils de Madame de Montespan.

Le Marq. de Rochefort man- que son coup sur Muiden. Hist. de la Guerre de Hollande. Hist. de Guillaums III.

1672.

dans le Château, une Fille qui les aperçut de loin, leva promptement le Pont-levis, craignant qu'ils ne vinssent pour lui faire insulte. Les Magistrats aiant reconnu que ces Cavaliers étoient seuls, leur firent donner à boire, & les firent sortir de la Ville après leur avoir repris les clez. Le Marquis de Rochefort qui aprit cette aventure, voulut y aller lui-même, mais il n'étoit plus tems. Le Prince d'Orange y avoit envoié Garnison, pour réparer la faute qu'on avoit faite de laisser cette Ville sans défense; car on peut dire qu'elle est une des clez d'Amsterdam.

La rapidité des Conquêtes du Roi avoit répandu la terreur par tout. On ne doutoit presque plus que la riche Province de Hollande ne devînt la proie du Vainqueur. La Ville même d'Amsterdam mit, dit-on, en délibération, si elle se rendroit sans combattre, ou si elle se défendrait. Quoiqu'il en soit, elle fit couper tous les arbres qui étoient aux environs de ses murailles, abattre les maisons de plaisance, ruiner les jardins, & détruire en un mot tout ce qui, en cas de siege, auroit pu favoriser les Assiégeans ou nuire à la défense. On fit plus, comme on manquoit de Soldats, on commanda tous les Bourgeois des Villes, & la plûpart des Païsans; les uns pour aller en garnison dans les Places frontières, & les autres pour garantir les côtes, de crainte d'une descente. Ils en usèrent ainsi pour faciliter l'assemblée d'un Corps d'Armée par le moien duquel on pût s'opposer, au moins de quelque côté, au rapide cours des armes du Roi. Les

Les Hollandois , réduits à mettre leurs 1672.
 dernières espérances en leurs forces de mer, Combat
 vouloient tâcher de prévenir les entreprises Naval en-
 dont les ménaçoient les Flotes de France tre les An-
 & d'Angleterre jointes ensemble. Dans ce glois &
 dessein leur Armée navale (a), commandée les Hol-
 par l'Amiral de Ruiters, attaquâ (b) avec un landois.
 vent favorable la Flote Angloise (c), qui Vie de
 étoit alors séparée de celle de France, & Ruiters
 commandée par le Duc d'York. Comme Hist. de la
 l'Amiral Hollandois arriva sur lui, celui-ci Guerre de
 vint lui prêter le côté, & lui envoya une Hollande.
 bordée, à laquelle de Ruiters répondit de toutes les siennes. Ce qui couvrit l'air d'une si épaisse fumée, qu'il n'y eut plus moyen de rien apercevoir : le peu de vent qu'il faisoit alors, étant même tout-à-fait tombé dans ce moment-là, comme sous les coups qu'on avoit tirez. Il est impossible de bien représenter, ni même de s'imaginer, toute l'horreur du combat qui suivit cette première décharge. Les *Sept Provinces* (d), & l'Amiral Anglois furent pendant plus de deux heures au côté & sous le feu l'un de l'autre, tant qu'ils en demeurèrent presque tous desesperez. Le Canon de de Ruiters fut si bien servi, que des mousquets n'auroient pu tirer plus vite, & qu'enfin le grand Mât de Hune du Duc d'York fut abattu avec son Pavillon rouge. Il auroit alors couru grand risque d'être abordé par des Brûlots, si le

O 6

cal-

(a) Elle étoit composée de 158. ou 168. Voiles.

(b) Le 7. de Juin.

(c) Composée de 126. Vaisseaux de guerre. Celle des François en avoit environ 60.

(d) Vaisseau ainsi nommé.

1672. calme ne les en eût empêchez. Il prit donc en cet instant le parti d'arriver, & de se séparer de de Ruiters, de qui il ne se rapprocha plus depuis; mais sa place fut bien-tôt remplie par plus d'un grand Navire de son parti, & le combat continua avec un grand feu de part & d'autre. Le Vice-Amiral Bankert aiant de son côté mis le Cap sur l'Escadre blanche, composée principalement de François, le combat n'avoit pas moins rudement commencé entre ceux-ci. Mais le Comte d'Etrées, Vice-Amiral de France, revira bien-tôt au Sud, & par ce moïen il s'éloigna des Anglois. Bankert le suivit, & faisant le Sud comme lui, ils demeurèrent presque tout le jour engagez ensemble: les François baissant toujours sous le vent, & Bankert chassant sur eux de toute sa force, sans pourtant remporter beaucoup d'avantage. On croit que le but de la France n'avoit été que de regarder de loin le combat, pour conserver ses Vaisseaux, en laissant les deux Nations de l'Europe les plus puissantes sur mer, consumer leurs forces & s'entre-détruire, afin de pouvoir mieux dans la suite venir à bout de ses desseins.

Cependant l'Escadre rouge & celle de de Ruiters continuoient à faire un feu épouvantable l'une sur l'autre; mais enfin faute de vent on se trouva hors d'état de pouvoir gouverner, & dans la nécessité de dériver les uns parmi les autres: si bien qu'à peine pouvoit-on garder aucun ordre, & que les Vaisseaux qui venoient à s'aborder, s'incommodoient d'autant plus, qu'il étoit impossible de changer assez promptement de bord. L'Escadre

cadre blanche du Comte d'Etrées étoit descenduë plus de deux lieues sous le vent de celle des Anglois, & l'Escadre de Bankert qui étoit en bon état, lui donnoit la chasse. Mais comme dans les Batailles Navales, on se bat en divers endroits quelquefois en même tems, quelquefois en des tems différens, & que la fumée empêche souvent qu'on ne voie ce qui se passe, tellement qu'une Escadre ou une Division ne fait la plupart du tems en quel état est l'autre; il est presque impossible de rapporter nettement les différentes circonstances de ce qui s'est passé en changeant de cours, en arrivant ou en revirant, & de ne pas placer quelquefois plus tard dans la Narration ce qui en effet est arrivé plutôt, ou de ne pas raconter plutôt ce qui s'est passé plus tard. On peut encore moins faire tout-à-la fois le récit de ce qui est arrivé en différens endroits en même tems; c'est-pourquoi je me contenterai de dire qu'il se fit en cette occasion des deux côtez des exploits dignes d'une éternelle mémoire, & que la nuit qui survint aiant terminé ce mémorable combat, les Armées se séparèrent sans qu'on sache précisément de quel côté fut l'avantage.

Ce fut alors que les François, qui s'en attribuoient tout le succès*, commencèrent à insulter au malheur des Provinces-Unies, & à faire mille railleries piquantes de leur prétendu orgueil passé. On ne voïoit dans

Les François insultent aux Hollandois sur leurs pertes.

O 7

Paris

* Je trouve néanmoins que la Flote Hollandoise poursuivit tout le jour suivant celle des François & des Anglois, qui évitèrent le combat, ce qui paroît insinuer qu'ils n'avoient pas eu l'avantage.

1672. Paris que Pasquinades nouvelles sur ce sujet.
Il courut entr'autres une Médaille, dans laquelle on représentoit le Roi sous la figure d'un Soleil, qui après avoir élevé quelques brouillards d'un marais, les dissipoit par la force de ses raïons, avec ces mots :

J'ai su les élever, je saurai les détruire.

Quelcun fit aussi une réponse fort ingénieuse aux paroles de la * Médaille faussement attribuée à Mr. Van Beuningen, cette réponse étoit renfermée en ce vers :

Hunc solem, ô Josuë, sistere tempus adest.

C'est-à-dire :

*Il est tems, Josuë, par un pouvoir nouveau,
D'arrêter, si tu peux, le cours de ce flambeau.*

Il en étoit tems en effet, puisque le Vainqueur étoit déjà parvenu jusques dans Utrecht, & qu'il y donnoit ses Loix. Des sept Provinces dont l'Etat est composé, il en avoit soumis trois : & la quatrième, savoir celle de Frise, ne reconnoissoit presque plus d'autre Maître que l'Evêque de Munster. Voilà en peu de mots quel étoit le pitoyable état des Provinces-Unies, pendant les mois de Mai, Juin, Juillet & Août de cette année. Mais leurs affaires changèrent bien-tôt de face.

Le Roi
exerce à
Utrecht
tous les
Droits de
la Souve-
raineté.

L'expédient dont j'ai dit il n'y a pas long-tems que le Roi s'étoit servi pour engager les autres Villes à se soumettre, ne réussit pas

* Voyez ci devant pag. 272.

pas comme on s'en étoit flaté. Elles tinrent bon, & la levée du Siège de Groningue, qui arriva environ dans ce tems-là, n'y contribua pas peu. Cependant le Roi étoit toujours à Utrecht, & y tint sa Cour quelque tems. Il y donna des Loix, changea les Constitutions, publia des Edits, créa des Magistrats, reçut des hommages, des visites solennelles, & des Ambassades de cérémonies. Ce fut là qu'il reçut la visite des Evêques de Munster & de Strasbourg: le compliment que le Baron de Schonborn vint lui faire de la part de l'Electeur de Maïence, & l'Ambassade solennelle du Roi de la Grande Bretagne. On n'a jamais bien su à quelle fin tendoit cette Ambassade, & le Chevalier Temple lui-même avouë son ignorance là-dessus. Si l'on en doit croire le Mercure Hollandois, ce fut pour un renouvellement d'Alliance qui fut exécuté réellement & de fait, & dont les Ratifications furent échangées à Londres le 14. Août suivant. Il en pourroit bien être quelque chose, mais on n'en a rien su d'assuré. Tout ce qui paroît de plus vraisemblable à cet égard, c'est que le trop prochain voisinage du Roi Très-Chrétien & des Etats Généraux avoit causé de l'inquiétude à la Nation Angloise, qui se doutoit bien de ce qui arriva, savoir que les Etats ne manqueroient pas d'envoier une Députation à Sa Majesté Très-Chrétienne pour lui demander la paix.

En effet Jean de Wit, Grand Pensionnaire de Hollande, dont le crédit étoit encore fort grand dans la République, remon-

1672.

Les Etats
Généraux
envoient
des Am-
bassadeurs
au Roi.
*Mémoires
du Cheva-
lier Tem-
ple, Tom. II.
Mémoires
Politiques
de Mr. des
Mots.*

tra

1672.

tra aux Etats, que le seul moïen de conserver ce qui leur restoit de Païs, étoit de faire promptement la paix avec la France. Ils furent tous de son avis, excepté les créatures du Prince d'Orange. Mais comme elles étoient en plus petit nombre que les autres, on envoya des Ambassadeurs au Roi qui étoit toujours campé près d'Utrecht. On en envoya de même au Roi d'Angleterre, mais ce Prince les fit arrêter & conduire à Hamptoncourt, sous prétexte qu'ils étoient entrez dans son Roïaume sans Passeport, & que d'ailleurs il les accusoit d'y venir dans le dessein de faire des brigues, s'ils ne le trouvoient pas disposé à faire ce qu'ils desiroient. Néanmoins comme il ne vouloit pas qu'il fût dit qu'il eût violé le Droit des Gens, il leur donna des Commissaires pour entendre leurs Propositions. Le Roi n'en usa pas de même envers ceux qui lui furent envoyez, qui étoient Mrs. d'Odick, de Gent, Grotius & d'Eck. Mr. de Pomponne, Secrétaire d'Etat eut ordre de conférer avec eux; mais ils dirent qu'ils n'étoient venus que pour savoir quelles conditions il plairoit au Roi de leur imposer, parce qu'en l'état où ils étoient, ils avoient cru qu'on ne leur permettroit pas de disputer leur droit, comme ils auroient pu faire, pendant que la fortune leur étoit favorable. Ceux qui étoient allez en Angleterre dirent la même chose. On trouva ce discours bien soûmis pour une République qui étoit si puissante il n'y avoit que deux mois. Mais on s'aperçut que ce n'étoit pas tant un effet de sa soû-

soûmiſſion que de la Politique du Prince d'Orange, qui vouloit par là traîner les choſes en longueur. Il prétendoit donner de la jaloſie aux deux Rois, qui ne ſachant ce qui ſe paſſoit dans la Cour l'un de l'autre, ſeroient ſur le *qui vive*, ſans oſer ſe déterminer.

Celui d'Angleterre, dans la crainte que la paix ne ſe fît à ſon préjudice, avoit auffi envoie des Ambaſſadeurs vers le Roi, moins pour négocier aucun accommodement, que pour voir ce qui ſ'y paſſoit. Une des raiſons qui paroît confirmer cette penſée, c'eſt que les Ambaſſadeurs Anglois affectèrent de paſſer par la Haïe, & d'y donner toutes les eſpérances d'une prochaine paix. Ils allèrent même juſqu'à dire, *qu'ils aimoient la Hollande, & qu'ils étoient bons Hollandois*; que le but de leur Ambaſſade étoit d'arrêter le progrès des armes de Louis XIV. Ils eurent pour cet effet pluſieurs Conférences avec les Députés des Etats, auxquels ils témoignèrent toute l'amitié imaginable pour la République, & une inquiétude extrême de voir le Roi de France ſi avant dans leur Païs. Ils donnèrent à entendre aux Miniſtres Hollandois, qu'ils engageroient Louis XIV. à céder toutes ſes Conquêtes pour Maëſtricht, & que ſ'il ne vouloit pas le faire, ils avoient ordre d'entrer dans de nouveaux engagements avec les Etats, pour empêcher la ruïne de la République.

Le Roi d'Angleterre en fait de même.

Il n'y avoit en effet que l'Angleterre qui pût délivrer l'Europe de l'eſclavage dont elle étoit menacée; mais cependant on eut bien-tôt lieu de reconnoître que les liaiſons de cette Cour avec celle de France étoient
alors

But de l'Ambaſſade du dernier.
Histoire secrète des Intrigues de la France.

1672.

alors plus étroites que jamais ; & que de peur que ses engagemens contre les Hollandois ne fussent trop foibles, elle avoit envoié ses Ambassadeurs au Roi pour les affermir & les rendre indissolubles. Quoique ces Plénipotentiaires * fussent corrompus par l'or de la France, leur habileté étoit cependant reconnuë de tout le monde, & ils faisoient moins de deshonneur à leur Patrie du côté de l'esprit que de celui de la probité. Comme ils connoissoient le véritable intérêt de la Nation, qui étoit de délivrer la Hollande, on se persuadoit généralement que leurs intentions seroient conformes à leurs lumières. Mais quelques heures de séjour dans le Camp des François les rendirent aparemment plus capables de juger sainement des choses, & dissipèrent cette vaine fraïeur que l'on avoit de la grandeur du Roi de France. L'éloquence & la générosité de Sa Majesté les convainquirent parfaitement de la modération & de la justice de ses intentions, & ils oublièrent bientôt toutes les belles promesses qu'ils avoient faites à la Haïe, aussi bien que tous les raisonnemens qui leur avoient paru les plus judicieux. *L'agrandissement du pouvoir des François ne devoit être ni suspect ni formidable, parce qu'ils étoient trop généreux pour en abuser, pour me servir de l'expression d'un Auteur de ce tems-là.* La première chose que ces Plénipotentiaires firent savoir au Prince d'Orange, après l'avoir laissé dans de si agréables

* Le Duc de Buckingham & les Lords Arlington & Halifax.

bles espérances, fut, *que les Etats devoient donner satisfaction aux deux Rois conjointement, & que sans cela aucune des deux Couronnes ne pouvoit ni ne vouloit traiter avec eux.* 1672.

Le Prince d'Orange & les Etats furent extrêmement surpris de voir un si grand changement dans l'esprit des Plénipotentiaires. Le Prince, qui étoit muni d'un plein pouvoir pour traiter & conclure avec l'Angleterre, ne voulant pas demeurer plus long-tems en suspens, répondit aux Plénipotentiaires qu'il seroit bien-aise de savoir quelle satisfaction les deux Couronnes souhaitoient. Il aprit bien-tôt que ce n'étoit pas moins que le sacrifice de la Religion & de la liberté des Provinces-Unies. En effet le Roi de France insistoit sur la tolérance des Catholiques-Romains, qu'il demandoit qu'ils fussent admis aux Charges, & que les Prêtres eussent des pensions : en un mot que les Catholiques-Romains fussent en Hollande sur le même pié que les Réformez, & que les Etats protégeassent les uns & les autres également. Voilà quelles étoient les prétensions que les Ministres Anglois apuïoient. De sorte qu'on peut dire, avec l'Auteur de ces Mémoires, que la Cour d'Angleterre étoit alors aussi Françoisse que celle de France. Si tel fut le succès de l'Ambassade Angloise auprès du Roi, faut-il s'étonner que celle des Etats y ait été infructueuse, & que le Roi ait renvoyé les Députez, en leur disant qu'il n'avoit rien à proposer, jusqu'à ce que ceux qui seroient envoyez eussent un plein pouvoir de traiter avec lui? Il y eut néanmoins

Dessins
de la Fran-
ce sur la
Hollande.

1672.

néanmoins cette différence entre les succès de l'une & de l'autre, que depuis le jour de l'Ambassade, l'Alliance entre les deux Rois ne fit que diminuer & s'affoiblir; au lieu que depuis la Députation, les Etats se relevèrent & se fortifièrent de plus en plus.

Les Con-
quêtes du
Roi com-
mencent à
decliner.

Les François étoient alors au plus haut degré de leur gloire. Jamais Prince, hors du siège ordinaire de sa Cour, ne parut avec plus d'éclat ni de pompe, environné de l'appareil de la Roïauté, que Louis XIV. fit à Utrecht. Ne sembloit-il pas qu'il se hâtât d'y exercer tous les droits de la Souveraineté, dans la crainte que pour peu qu'il différât, il ne fût plus tems de le faire? En effet Utrecht, qui, au sentiment des Ministres de France & de la plûpart des Puissances de l'Europe, devoit ouvrir au Roi la porte de la Hollande, fut celle qui la lui ferma. A peine en fut-il dehors, que ses affaires commencèrent à décliner.

Les Etats
Généraux
deman-
dent du
secours
aux autres
Princes.

Dès le commencement de l'année les Etats Généraux avoient envoié des Ministres dans toutes les Cours de l'Europe; pour demander un prompt & puissant secours, avec ordre de remontrer à tous les Princes combien la sûreté publique & particulière de chacun d'eux se trouvoit intéressée en leur conservation. Mais quoi qu'il n'y eût rien de mieux fondé que ces remontrances, ni de plus généralement reconnu que ce qu'elles insinuoient; elles n'eurent pas tout l'effet qu'on s'en étoit promis. Le Roi de Suède n'étoit plus d'humeur à se départir de l'Alliance du Roi Très-Chrétien. Le Roi de Dannemarc n'osoit se déclarer, à cause de son plus pro-

proche voisin : l'Empereur ne le pouvoit pas non plus de son chef, & sans l'avis de l'Empire : le Roi d'Espagne, sous la tutèle de sa Mère, cherchoit à profiter des troubles présens ; & pour ce qui est des Princes de l'Empire, ils étoient pour la plupart ou aquis à la France, ou indifférens. De sorte que tout ce qu'on put obtenir de l'Empereur & du Roi d'Espagne, furent des Traitez par lesquels ces deux Monarques s'obligeoient à fournir au-plûtôt quelques Troupes auxiliaires. Pour le Roi de Dannemarc, il se contenta d'entrer dans une Alliance défensive qui fut conclüe à Brunswic le 22. Septembre, entre l'Empereur & lui, avec l'Elekteur de Brandebourg, les Ducs de Brunswic-Lunebourg, & la Landgrave de Hesse-Cassel, aux conditions que les trois premiers entre-tiendroient chacun trois mille chevaux & six mille hommes de pié ; les Princes de Lunebourg mille chevaux, & deux mille deux cens hommes de pié ; & Madama la Landgrave de Hesse quatre cens chevaux & quatre cens hommes de pié ; si bien que la Cavalerie devoit monter par ce moien à dix mille quatre cens hommes, & l'Infanterie à vingt & un mille hommes, en tout trente & un mille quatre cent.

Mais comme cette Ligue ne fut conclüe que fort tard, & qu'elle ne regardoit proprement que la sûreté mutuelle de ceux qui l'avoient faite, les Etats n'en tirèrent aucun avantage. Ils se seroient vus réduits à soutenir tout le faix de la guerre, sans autre secours que quelques Régimens Espagnols

1672.

L'Elekteur de Brandebourg fait un Traité avec eux.

1672. pagnols pour les Garnisons de leurs Places, si l'Electeur de Brandebourg nes'étoit montré plus prompt à les aider que les autres Princes. Les Etats de cet Electeur confinoient à ceux des Provinces-Unies : il professoit la même Religion que la leur, & de plus il jugeoit assez par la grande amitié qui étoit entre l'Electeur de Cologne & Sa Majesté Très-Chrétienne, que l'invasion se feroit de son côté, & que difficilement s'en pourroit-il garantir. Ces considérations & la générosité naturelle de l'Electeur, qui étoit un Prince rempli de vertus & de grandes qualitez, le déterminèrent aisément à ce que les Etats desiroient de lui; & sans plus différer, il fit avec eux un Traité *, en vertu duquel il mit sur pié une Armée de vingt mille hommes. Quoi-que l'Empereur ne se déclarât pas si-tôt, il n'avoit pas laissé d'envoier une Armée auxiliaire sur le Rhin, pour se joindre à celle de l'Electeur.

La France
entre-
prend de
l'en déta-
cher.

Le Maréchal de Turenne en aiant eu avis, prit aussi la même route avec son Armée; aussi bien que le Prince de Condé avec un autre Corps de Troupes. Mais comme la saison étoit déjà fort avancée, & que les passages se trouvèrent difficiles, la Campagne se passa de part & d'autre sans rien entreprendre. La vérité est que l'Electeur de Brandebourg n'étoit pas bien-aisé de rompre avec la France, il espéroit à la qualité de Médiateur; & peut-être qu'une des principales raisons qui l'avoient engagé à lever

* Le 26. Avril.

à lever une Armée, avoit été pour se rendre plus considérable aux deux Partis, & pour faire accepter plus promptement les offres de sa Méditation. La France qui prévoioit son dessein, ou par pénétration, ou par le moien de ses intelligences secrètes, le ménageoit autant que la conjoncture le pouvoit permettre : jusques-là que les gens du Maréchal de Turenne aiant surpris & enlevé cent Cavaliers Brandebourgeois, ce Maréchal les lui renvoia le plus honnêtement du monde. Quoi-que la France n'eût aucune intention de le prendre pour Médiateur, & qu'elle fût résolüe de procurer cet honneur tout entier à la Suède, elle ne laissoit pas de le flater dans l'espérance qu'il en avoit conçue. Elle lui faisoit même entendre sous main & par des voies indirectes, que l'armement qu'il venoit de faire en faveur des Hollandois, étoit la seule difficulté qui retenoit Sa Majesté Très-Chrétienne, & qu'il ne seroit pas plutôt entré dans la Neutralité, qu'elle se porteroit d'elle-même à lui déferer la Médiation. Voilà, si je ne me trompe, le véritable endroit par lequel cet Electeur fut tenté & persuadé de renoncer à l'Alliance des Etats Généraux, comme nous le dirons dans la suite.

Les Hollandois, voiant leurs Villes & leurs Provinces en proie aux Troupes du Roi, voulurent tenter une diversion, qui portât tout d'un coup la guerre sur la frontière de France. Le Prince d'Orange dans ce dessein fit investir Charleroi le 15. de Décembre par les Troupes Espagnoles, que commandoit le Comte de Marfin, & que

Entreprise
du Prince
de Orange
manquée
sur Char-
leroi.
*Hist de la
Guerre de
Hollande.
Histoire de
Guiliam-
me III.*

le

1672.

le Comte de Montereil lui avoit envoiées. Ce Prince y arriva lui-même avec l'Armée de Hollande. Il n'y avoit alors qu'une foible Garnison dans Charleroi, & ce qu'il y avoit de plus fâcheux encore, le Comte de Montal, Gouverneur de la Place, étoit absent. Mais peu de jours après il trouva le moïen d'y rentrer, en forçant avec cent cinquante Maîtres les Gardes & les retranchemens des Ennemis. Il ne leur donna depuis ni repos ni relâche; il fit tous les jours de vigoureuses sorties, & rompit si bien leurs mesures, qu'ils se retirèrent avant même que d'avoir ouvert la tranchée. Le bruit de la marche du Roi, qui en plein hiver partit pour se rendre sur la frontière, acheva de les déconcerter & les détermina à précipiter leur retraite.

Les Hollandois pensent tout de bon à un accommodement.

Tant de desavantages obligèrent les Etats Généraux à penser plus que jamais à un accommodement. Grotius, l'un des Ambassadeurs qu'ils avoient envoié vers le Roi, étoit revenu leur dire qu'il croioit que ce Prince se contenteroit du Brabant Hollandois, moyennant quoi il rendroit toutes ses Conquêtes. Il falut assembler les Etats là-dessus; mais les avis se trouvèrent partagés. Les uns vouloient qu'on accordât au Roi tout ce qu'il demanderoit, & c'étoit là le sentiment de ceux qui n'avoient aucune attache pour le Prince d'Orange. Mais les autres se récrioient contre ces conditions, comme n'y ayant rien de plus injuste. Cependant dans le tems qu'on déliberoit là-dessus, ceux d'Amsterdam, qui ne subsistoient que par le Commerce, & qui avoient peur que

que cette guerre ne les en privât, s'assemblerent entr'eux, pour savoir s'il ne leur seroit pas avantageux de se donner au Roi. Leur Assemblée étoit de trente-six personnes des plus considérables de la Ville, dont ce Conseil a coutume d'être composé. Et parmi tout ce nombre, il ne s'en trouva que deux qui furent d'avis de garder la forme de leur Gouvernement. Les autres vouloient que, puisque les autres Provinces étoient ou réduites ou sur le point de l'être bien-tôt, on fît une République à part de la Province de Hollande, laquelle ils croioient pouvoir conserver à cause de sa situation.

D'autres disoient qu'à l'exemple de Hambourg & de Danzick, il suffisoit de la seule Ville d'Amsterdam pour faire une Puissance considérable. Qu'aussi bien le Roi de France avoit déjà pris Woerden, Naerden, Oudewater, qui étoient de la Province, & que sans se mettre en peine de la défense des autres, c'étoit assez de songer à sa sûreté. Mais la plupart soutenoient qu'il étoit plus expédient de se soumettre au Roi, & tâchoient de ramener les autres à leur sentiment. Cependant Mrs. Hasselaer & Hop, celui-ci Pensionnaire de la Ville, celui-là Grand Baillif, qui étoient les deux qui vouloient demeurer dans l'union des autres Provinces, commencèrent à parler fortement contre ceux qui étoient de cet avis; sur quoi voyant que la brigue étoit si forte, qu'à peine les pouvoit-on écouter, ils ouvrirent une fenêtre qui répondoit sur la Place, & menacèrent d'appeler le Peuple, s'ils ne changeoient de sentiment. Cette menace étonna

Diversité
de senti-
mens sur
ce sujet.
*Mémoires
du Cheva-
lier Temple.*

1672.

les plus résolus, & comme le Prince d'Orange faisoit son possible pour insinuer qu'il y avoit des Traîtres dans toutes les Villes, ils aimèrent mieux ne pas s'obstiner davantage, que de s'exposer à la furie d'un Peuple, qui prendroit la première impression qu'on lui donneroit. Ainsi deux hommes seuls furent cause que le Roi ne fut pas Maître de toute la Hollande; car si Amsterdam se fût rendu, tout le reste se fût conformé sur cette Ville, qui est plus considérable toute seule, que dix autres ensemble.

Grotius
retourne
au Camp
du Roi.
*Mémoires
du Cheva-
lier Tem-
ple.
Mémoires
de Mr. du
Roi.*

Cependant il falloit renvoyer Grotius, & prendre sur cela des résolutions utiles à la République. On recueillit les voix de toutes les Villes, dont la plupart furent d'avis de s'accommoder avec le Roi, & de lui céder plutôt une partie que de perdre le reste. On expédia donc un pouvoir aux Ambassadeurs, & Grotius en ayant été chargé, il prit le chemin de l'Armée du Roi, où il arriva le soir. Il alla descendre chez le Marquis de Louvois, Ministre & Secrétaire d'Etat de la guerre, qui le retint à souper. Mais comme il ne vouloit rien faire sans ses Collègues, il se contenta d'apprendre à ce Ministre qu'on lui avoit expédié le pouvoir que le Roi avoit souhaité. On s'assembla le lendemain de part & d'autre, & le Roi ayant demandé qu'on lui laissât ses Conquêtes, & qu'on remboursât ses Alliez des fraix de la guerre; les Hollandois furent si étonnez de ces demandes qui leur paroissoient exorbitantes, qu'ils furent quelque tems sans rien offrir. Ils alléguoient pour raison, que leur pouvoir ne s'étendoit qu'à conserver l'Union qui étoit dans leur

leur Etat, laquelle seroit infailliblement rompuë s'il falloit qu'ils subissent des conditions si dures. Cependant on le pressa de dire ce qu'ils vouloient donner, & ils offrirent Maestricht avec six Millions, qu'ils firent monter ensuite jusqu'à dix, moyennant qu'on leur donnât du tems pour paier. Le Roi se relâcha de son côté, & offrit de se contenter des Places qui appartenoient en propre au Marquis de Brandebourg, & à l'Archevêque de Cologne: c'est-à-dire d'Orsoi, Rhimbergue, Weefel, Rées, & Emmerik, avec le Brabant Hollandois. Mais comme cela étoit au dessus des instructions que Grotius avoit apportées avec lui, il retourna une seconde fois à la Haïe où il trouva que les de Wit avoient été massacrez.

En vain le Pensionnaire avoit espéré de se decharger de la haine publique en se démettant de sa Charge; cette demarche ne servit qu'à hâter & à faciliter sa perte, parce que le Peuple ne trouvant plus en lui le même caractère, qui le faisoit auparavant craindre & respecter, ne fut retenu par aucune considération, & l'immola avec son Frère. Ces deux infortunez Ministres ne furent pas les seuls exposez, & livrez à la haine populaire; la plupart des Bourguemaîtres & Echevins, & autres Officiers de Police, aussi bien que de Guerre, se trouvèrent dans le même cas. Le Peuple ne put être appaisé que par un changement presque général dans la Magistrature, & par le sacrifice d'un grand nombre de Colonels & de Capitaines accusez de lâcheté ou de trahison. Pour surcroît de confusion

Divisions intestines en Hollande. Mémoires de Temple, & de du Mont. Hist. Secrète des Intrigues de la France.

1672. & de desordre, la division s'introduisit dans le Gouvernement des Provinces, & sur tout en Zélande, où le Prince fut obligé de faire un voïage pour réunir les esprits: & en Frise, où les anciens & les nouveaux Magistrats tenoient deux Assemblées séparées, l'une à Leeuwaarden, & l'autre à Sneek.

Il faut encore remarquer que la Province de Frise étoit tous les jours à la veille de se voir envahie par les armes de France, & par celles de Munster, & que la division qui y règnoit, augmentoit de la moitié le péril où elle se trouvoit. Les Magistrats qui composoient cette Assemblée factionnaire, le savoient bien aussi, mais aucun d'eux ne se soucioit d'y pourvoir, tant l'aveuglement étoit alors général. A la fin pourtant leurs differents se terminèrent, mais ce ne fut qu'au mois de Mai de l'année mil six cent septante trois, & après de longues Négociations par des Plenipotentiaires, comme entre Ennemis; les deux Partis étant assemblez séparément dans la Maison de la Province; & traitant par la Médiation du Gouverneur & des Députés des Etats Généraux. Avec tout cela, les Etats Généraux eurent le bonheur & la gloire de conserver toujours leur fermeté, & leur prudence accoutumée. Bien loin de se ressentir de la fraïeur qui règnoit alors, ou de se relâcher en quelque manière; ils semblèrent reprendre un nouveau courage, à mesure que la desolation augmentoit, & faisoient toujours de nouveaux efforts, lors même qu'on les croïoit hors d'état d'en plus faire.

D'a-

D'abord ils travaillèrent à calmer les troubles intérieurs, en concourant avec les Etats de Hollande & de West-Frise, pour revêtir le jeune Prince de la Charge & Dignité de Stathouder. Et en même ils firent lâcher les écluses, ce qui est la dernière ressource à laquelle on a recours, quand on desespère de pouvoir sauver le Pais autrement qu'en le perdant pour un tems. Par ce moyen toute la Province se trouva sous l'eau en très-peu de jours, & entièrement inaccessible aux armes de France. Il y avoit pourtant encore quelques Postes, où peut-être elles auroient pu aborder, savoir Bodegrave, Muiden, Weesop, Gorcum, l'Ecluse de Goverwelle & Schoonhoven; mais le Prince se chargea du soin de les garder avec les Troupes qu'il avoit sous son Commandement, & dont il fit la répartition selon qu'il le jugea le plus à propos. Voilà ce qu'on peut dire qui sauva la Hollande, & qui l'empêcha de devenir la Conquête du Roi Très-Chrétien.

Le bonheur qu'elle eut de résister aux forces navales de France & d'Angleterre unies ensemble, ne contribua pas moins à la délivrer. Le Vice-Amiral de Ruiter fit ce coup-là; mais peut-on dire que ce soit à sa prudence plutôt qu'à sa bonne fortune que le succès en doive être attribué? Il avoit exposé témérairement dans une même Campagne le salut de l'Etat au hazard de trois différentes batailles, malgré les ordres qu'il avoit reçus au contraire; & si la Flote Hollandoise eût été battuë, comme il y avoit grande apparence, celle des François & des

1672.

Par quels
moïens
elle se ga-
rantit de la
ruine dont
elle étoit
menacée.
Mém. Id.
Ibid.

Elle est
préservée
d'une des-
cente des
Anglois
au Texel.
*Vie de Rui-
ter.*
Mercur
Hollandois.

1672.

Anglois étant supérieure de plus d'un tiers, tout le reste des Sept Provinces étoit entièrement perdu. Le Ciel y pourvut visiblement & les sauva comme par miracle. On ne peut s'empêcher de nommer ainsi la voie extraordinaire & merveilleuse dont elles furent garanties de l'invasion dont elles étoient menacées, par la descente des Anglois au Texel; puisqu'au jour * fixé, lors qu'on n'attendoit plus que le Flot pour faire avancer les petits Bâtimens à terre, le Jussant † contre l'ordinaire, dura bien douze heures; accident dont les Mariniers du Texel furent tellement surpris, qu'ils en parlèrent comme d'un événement surnaturel. Toutes les bouches du Peuple en retentirent aussi comme d'un témoignage de l'Assistance Divine, & les Pasteurs en firent resonner les Chaires, en remerciant Dieu dans leurs Prières publiques de la protection qu'il avoit donnée à la Hollande en cet événement. En effet cette longue durée de l'E-be ‡ aiant fait passer le tems & perdre l'occasion dont les Ennemis s'étoient flatez, ils se virent contraints d'abandonner leur projet. Ce Reflux, contraire à l'ordre de la Nature, fut encore suivi d'une tempête, qui, achevant de déconcerter leurs desseins, contraignit l'Armée Roïale de s'éloigner avec effroi de la côte où elle avoit prétendu aborder.

Accom-
mode-
ment pro-
posé, mais
difficile à
ménager.

Telle étoit la situation des affaires, lors que l'on proposa un accommodement, qui, à la vérité, paroïssoit bien difficile à ménager.

* Le 14. Juillet.

† C'est-à-dire le Reflux.

‡ C'est-à-dire la Basse-marée.

nager. Car sans parler de l'Alliance des deux Rois, & de l'ajustement de leurs intérêts, qui y faisoient un obstacle très-grand, les Parties intéressées étoient aussi retenues de leur côté par diverses considérations importantes. Le Roi Très-Christien se flatoit de l'espérance d'attirer l'Espagne dans son parti, & se promettoit de réduire aisément la Hollande à son obéissance, dès que la gelée auroit rendu le terrain ferme & solide. Pour ce qui est des Etats Généraux, on ne sauroit nier que la paix ne fût le principal objet de toutes leurs vuës; mais ils avoient des Alliez, sans l'avis desquels ils ne pouvoient traiter ni de bonne grace, ni avec sûreté; & d'ailleurs comme ces mêmes Alliez étoient sur le point de s'unir avec eux d'une union plus étroite, & même de rompre ouvertement avec la France, ils avoient lieu d'espérer de voir bientôt un changement dans les affaires. Ajoutez à cela, que l'Espagne étoit pour lors intriguée si avant dans leur Conseil, qu'elle y régentoit en quelque manière. Il est du moins certain que Don Emanuel de Lira, Ministre de cette Couronne, les éclairoit de si près, que difficilement eussent-ils pu prendre aucune résolution contraire aux intérêts dont il étoit chargé.

Il n'est donc pas étonnant que la Députation des Etats au Roi de France n'eût point de succès, & il y auroit eu bien plutôt de quoi s'étonner si elle avoit réussi. J'ignore ce qui se passa depuis entre le Sieur de Pomponne & les Députés des Etats Généraux, & quelles propositions ces derniers

1672. firent pour parvenir à la paix. Je sai seulement qu'ils en firent, & qu'ils en donnèrent même un Mémoire par écrit, mais qu'elles furent rejetées; & pour réponse, on donna auxdits Députez deux Mémoires de la part des Rois de France & d'Angleterre, contenant des demandes & des conditions qui furent rejetées aussi.

Ces conditions sont rejetées, & les deux Parties se préparent à la guerre.

Depuis ce tems-là les Députez des Etats ne firent pas grand séjour à l'Armée du Roi Très-Chrétien. Ils furent rappelez, & de part & d'autre on prit des mesures pour se mettre en état de traiter à l'avenir sur un bon pié. Les François attendoient l'Hiver avec impatience, se persuadant qu'il les rendroit Maîtres sans difficulté du reste du Pais: & les Hollandois au contraire, qui ne voioient que trop d'apparence au dessein de leurs Ennemis, l'apréhendoient plus que toutes choses au monde. L'Hiver vint enfin, & de plus, il gela fortement: néanmoins les François ne tirèrent pas de cette gelée tout l'avantage qu'ils s'en étoient promis. Le Duc de Luxembourg, qui étoit sorti d'Utrecht avec une Armée de 14000. hommes, l'élite des Troupes de France, dans l'espérance de se rendre Maître de la Haïe, de Leide, & d'Amsterdam même, fut surpris d'un dégel si grand & si subit, qu'il fut heureux de pouvoir se retirer à tems, quoi qu'avec une perte considérable. Ce fut là le commencement de la délivrance: & de fait, depuis ce tems-là, les affaires des Etats allèrent toujours de mieux en mieux, si l'on en excepte la séparation de l'Electeur de Brandebourg.

Ce

L'Electeur
de Brande-
bourg
quitte le
parti des
Hollan-
dois.

Ce Prince voïant que l'Empereur & l'Espagne étoient sur le point de rompre ouvertement avec la France, & que par ce moyen l'Empire alloit être plongé dans les calamitez de la guerre, voulut, comme j'ai dit, avoir la gloire de lui procurer la paix avant que les choses en fussent venues à cette extremité. Dans cette vuë il ne balança plus à faire son Traité, & dès le 10. Avril 1673. les principales conditions en furent arrêtées à Paris. Cependant, pour faire goûter en quelque manière cette séparation aux Etats, ou du moins pour les y préparer, & se mettre à couvert du reproche de légèreté & de surprise, il leur écrivit une longue Lettre, qui commençoit par des plaintes contre des particuliers, Membres du Gouvernement, & autres qui publioient que Son Altesse n'avoit pas exécuté le Traité, en entrant dans la Westphalie, comme elle devoit &c.; & qui continuoit par une grande énumération de ses services, dans un tems où l'Etat en avoit absolument besoin, & par des reproches de n'avoir pas eux-mêmes exécuté le Traité; mais je ferai mieux de rapporter ici les propres termes de la Lettre.

*Lettre de Son Altesse Electorale
de Brandebourg aux Etats Gé-
néraux.*

„ **N**ous avons appris par dessous main,
„ que Vos Hautes Puissances, ou quel-
„ ques uns d'entr'elles, n'étoient par con-
„ tens de notre conduite, que nous avons

„ observée jusques à present, comme si
„ nous eussions bien pu exécuter de plus
„ grandes choses pour le bien de l'Etat que
„ nous n'avons fait jusques ici : & même
„ quelques uns ont voulu dire que le Trai-
„ té que nous avons conclu ensemble, n'é-
„ toit nullement satisfait, & que nous n'a-
„ vons rien voulu entreprendre soit ici, soit
„ dans la Westphalie contre Turenne, non-
„ obstant toutes les instances & les propo-
„ sitions qu'on nous a faites pour ce sujet.
„ Toutes ces accusations ne seront pas
„ cause de nous faire étendre bien ample-
„ ment sur les services que nous avons
„ rendus à votre Etat, & sur ce que nous
„ avons fait depuis quelque tems en çà pour
„ sa conservation. Nous ne pouvons pas
„ aussi nous imaginer que Vos Hautes Puif-
„ sances, qui ont tant vu de marques de
„ notre sincère & cordiale affection, aient
„ une telle opinion de nous, ou fassent un
„ tel jugement de notre conduite en leur
„ endroit, parce que de ce côté-là nous en
„ provoquons franchement à la connois-
„ sance qu'elles en ont, & à celle de tout
„ le monde, comme aussi à la vérité ma-
„ nifeste de la chose même, & que nous
„ pouvons assurer dans le fonds que nous
„ n'avons épargné aucune peine, soins ni
„ fraix pour delivrer Vos Hautes Puissan-
„ ces de l'opression en laquelle elles & tous
„ leurs Etats sont plongez par la permis-
„ sion de Dieu : & si selon le sens littéral,
„ & le contenu du Traité, nous n'a-
„ vons pas d'abord adressé notre marche
„ dans la Westphalie, nous en avons don-

„ né & fait donner de tems en tems des
 „ raisons à Vos Hautes Puissances & à leur
 „ Deputé extraordinaire qui est en notre
 „ Cour, tant de bouche que par écrit, aux-
 „ quelles ni lui ni aucun autre n'ont ja-
 „ mais pu rien repliquer. Car lors que
 „ dans ledit Traité notre marche étoit de-
 „ terminée pour entrer dans la Westphalie,
 „ Vos Hautes Puissances avoient encore en
 „ leur pouvoir toutes leurs Places qui é-
 „ toient sur le rivage du Rhin, de l'Issel
 „ & ailleurs, d'où elles nous avoient pro-
 „ mis qu'aussi-tôt que nous serions entrez
 „ dans la Westphalie, avec notre armée,
 „ elles nous envoïeroient toutes les provi-
 „ sions nécessaires, & joindroient à notre
 „ dite Armée un corps de 24000. hommes
 „ pour agir conjointement contre les en-
 „ nemis. Et même dans ledit Traité Vos
 „ Hautes Puissances se sont obligées d'en-
 „ gager encore en cette Alliance d'autres
 „ Couronnes & Potentats, & particulière-
 „ ment les deux Ducs de Brunswic-Zell,
 „ & Wolfenbittel ; mais à quel change-
 „ ment toute l'affaire est parvenue peu de
 „ tems après, & même devant la Ratifi-
 „ cation dudit Traité par Vos Hautes Puif-
 „ sances, & en quelle manière toutes leurs
 „ Forteresses sur les bords du Rhin & ail-
 „ leurs, avec des Provinces toutes entières,
 „ sont tombées entre les mains des enne-
 „ mis? Cela n'est que trop connu ; comme
 „ aussi que jusqu'à l'heure présente on n'a
 „ fait aucun ajustement ni avec le Danne-
 „ marc ni avec Brunswic, & qu'on n'a
 „ conclu aucun Traité d'assistance avec eux.

1673.

„ Et Vos Hautes Puissances peuvent facile-
„ ment comprendre suivant les grandes lu-
„ mières que Dieu leur a données, que si
„ suivant la pure teneur du Traité nous
„ fussions entrez en ce tems-là dans la West-
„ phalie avec le peu de forces que nous a-
„ vions, & que nous eussions voulu atta-
„ quer les Ennemis qui y étoient; nous
„ n'eussions pu apporter le moindre avanta-
„ ge à leur Etat ni à leurs intérêts, & n'euf-
„ sions pas beaucoup gagné sur l'Ennemi
„ qui nous surpassoit de beaucoup en hom-
„ mes, Places & autres avantages; mais
„ eussions plutôt par là ruiné entièrement
„ notre Armée, & mis toute l'affaire en
„ un danger très-évident; ce que nous n'a-
„ vons point appréhendé pour l'amour de
„ nous-même & de notre Etat, mais avons
„ tâché d'éviter pour le regard de Vos Hau-
„ tes Puissances; si bien que par consé-
„ quent il a été absolument nécessaire de
„ prendre une autre marche & une autre
„ résolution, dont on donna aussi-tôt avis,
„ tant à Monfr. le Prince d'Orange, qu'au
„ Député extraordinaire de Vos Hautes
„ Puissances; & ladite marche, par l'affis-
„ tance de Dieu, a fait néanmoins en sorte
„ que le Maréchal de Turenne a été con-
„ traint de déloger, avec la plus grande par-
„ tie des forces du Roi Très-Chrétien, des
„ terres de Vos Hautes Puissances, &
„ comme du cœur desdites terres, & d'en-
„ trer au très-grand préjudice & dommage
„ de l'Ennemi, premièrement dans la West-
„ phalie, & puis après repasser le Rhin & la
„ Moselle, & s'avancer jusques à Trèves,

„ au

„ au moien dequoi l'Armée de Vos Hau-
„ tes Puissances a eu le tems & l'occasion
„ d'agir à l'offensive contre l'Ennemi, tant
„ dedans que dehors le Pais. Et nous som-
„ mes au reste dans cette ferme intention
„ de faire tout ce qui sera possible pour le
„ bien & la delivrance de l'Etat; mais de
„ contenter tout le monde dans ce dessein,
„ & faire tantôt une chose, & tantôt une
„ autre, selon que les sentimens sont dif-
„ férens, outre que c'est une chose impos-
„ sible en elle même, aussi personne ne
„ l'exigera de nous avec raison, vu qu'on
„ fait assez que les operations de la guerre
„ ne doivent pas toujours être dirigées se-
„ lon le souhait de l'un des Partis, mais
„ selon la raison de guerre, suivant la con-
„ tenance de l'Ennemi, la situation des
„ lieux, & plusieurs autres circonstances
„ semblables. Nous aurions souhaité de
„ tout notre cœur de nous être pu condui-
„ re en telle sorte, que l'événement eût
„ déjà été à l'entière satisfaction & parfaite
„ délivrance de Vos Hautes Puissances: &
„ quoi quoi-qu'elle ait été empêchée par
„ les obstacles invincibles qui s'y sont opo-
„ sez, nous voulons espérer néanmoins que
„ notre expédition ne sera point blâmée,
„ comme entièrement inutile à votre Etat,
„ & qu'on fera une fin de nous calom-
„ nier contre toute sorte de raison, & con-
„ tre la verité de ce qui s'est passé, com-
„ me nous l'avons fait voir suffisamment.
„ Nous attendons un meilleur jugement
„ de l'équité de Vos Hautes Puissances, &
„ sommes assurez qu'elles n'ajouteront,

1673.

„ non plus que nous, aucune foi à ceux
 „ qui inventent & raportent de telles cho-
 „ ses, par le moïen desquelles ils tâchent
 „ d'affoiblir la confiance qui nous est si né-
 „ cessaire aux uns & aux autres.

Cette Lettre fut regardée en Hollande comme l'Avant-coureur d'une prochaine séparation, & l'on ne se trompa pas, car elle arriva un peu après. Le Colonel Pelvits; vint à la Haïe de la part de l'Electeur chercher quelques millions de Risdalers, qui lui étoient dûs: ensuite dequoi le Traité fut divulgué. Quelques uns néanmoins ont cru que l'Electeur n'avoit rien fait en cela sans la participation des Etats, & que la Lettre pleine d'aigreur qu'il avoit écrite auparavant, n'avoit été que pour jeter de la poudre aux yeux des Ministres de France, & pour les faire consentir plutôt à lui accorder la Médiation conjointement avec la Suède; mais cela me paroît trop recherché pour être bien sûr. Quoi-qu'il en soit, l'Electeur ne crut pas que cette Lettre fût suffisante toute seule pour produire l'effet qu'il s'en étoit proposé, & dans le même tems que son Traité parut, il fit publier les raisons qu'il avoit eues de le faire. Ces raisons étoient en substance:

„ I. Que le Roi de Dannemark n'étoit
 „ pas entré en Traité avec les Hollandois
 „ selon l'accord stipulé entre ledit Seigneur
 „ Electeur & eux.

„ II. Que lesdits Hollandois n'avoient
 „ pas effectué l'Alliance avec le Duc de
 „ Brunswick & de Lunebourg selon leur
 „ promesse, laquelle leur auroit été fort
 „ avantageuse.

„ III.

„ III. Qu'il étoit nécessaire d'obtenir de
 „ l'Electeur de Trèves le passage pour les
 „ Troupes auxiliaires par le Pont de Co-
 „ blents, & de faire en sorte qu'il fournît
 „ les vivres pour lesdites Troupes, & que
 „ néanmoins on n'avoit mis ordre à pas
 „ une de ces deux choses.

„ IV. Que la Reine d'Espagne n'avoit
 „ pas rompu avec la France ainsi que les
 „ Hollandois avoient assuré qu'elle fe-
 „ roit.

„ V. Que M. le Prince d'Orange ne s'é-
 „ toit point trouvé avec les quinze mille
 „ hommes de pié, & les huit mille Che-
 „ vaux, pour marcher du côté du Rhin
 „ ainsi qu'il avoit été accordé.

„ VI. Et enfin que les Hollandois n'a-
 „ voient pas payé les subsides destinez pour
 „ l'Armée au tems qu'il avoit été stipulé.

J'en'examine point ici si ces raisons étoient bien ou mal fondées. Il suffit de dire que si l'Electeur avoit differé encore quelques semaines seulement, il auroit vu la plupart des difficultez, dont il se plaignoit, aplanies. En effet deux mois furent à peine écoulés, que l'Empereur & l'Espagne se déterminèrent définitivement pour la Hollande, & que l'Electeur de Trèves & l'Electeur Palatin suivirent le Parti de l'Empereur. Il y a apparence que le Traité de l'Electeur de Brandebourg contribua beaucoup à hâter l'effet de la résolution qui avoit été prise dans le Conseil de Vienne, & dans celui de Madrid, de se liguier offensivement & défensivement avec les Etats. La réponse qui fut donnée, par ordre de l'Empereur,

1673.

à leur Envoïé, en est en quelque manière une preuve. Mais il faut reprendre ce qui regarde la Médiation du Roi de Suède, dont j'ai commencé de parler.

Ce Prince l'avoit offerte au Roi par le Comte de Conigsmark, son Ambassadeur auprès de lui; elle avoit même été acceptée avec toute la promptitude favorable qu'un Allié pouvoit montrer à son Allié en pareille occasion, & il ne restoit que de la faire agréer pareillement au Roi d'Angleterre d'une part, & aux Etats Généraux de l'autre, ce qui ne paroïssoit pas difficile. Il ne fut donc plus question que d'envoïer des Ambassadeurs aux Parties combattantes, pour leur offrir la Médiation dans les formes, & pour l'exercer au cas qu'elles voulussent en venir là. Le Roi de Suède en nomma quatre, qui furent le Comte de Erenstein, le Comte Tot, le Baron Spar, & le Comte de la Garde; & comme un Médiateur puissamment armé a toujours beaucoup plus de crédit qu'un autre, il fit assembler une grande quantité de gens de guerre à Schoonen pour s'en servir selon les occurences. Il écrivit aussi une Lettre au Roi à laquelle Sa Majesté fit réponse *. Cependant le Comte Tot se rendit en Cour & obtint une Audience favorable. Le Comte de la Garde passa aussi en Angleterre, où il ne fut pas moins bien reçu, & le Comte Erenstein avec le Baron Spar allèrent en Hollande auprès des Etats Généraux. A peu près dans le même tems †, l'Electeur de Brandebourg

* Dès le 15. Octobre 1672. † Sur la fin de l'année 1672.

debourg fit aussi offrir sa Médiation, & les Etats l'auroient volontiers préférée ou unie à celle de Suède, mais le Roi d'Angleterre ne l'agréa point, de sorte qu'elle n'eut aucune suite.

La Suède ainsi demeurée unique Médiatrice, proposa d'abord un lieu d'Assemblée pour y traiter de la paix, & les Sieurs Spar & Erenstein étant allez s'aboucher avec le Prince devant Charleroi, aussi-tôt après leur arrivée, proposèrent d'abord Dunkerque & Cologne, & passèrent incontinent en Angleterre pour recevoir particulièrement les instructions de Sa Majesté Britannique là-dessus. Leur voyage ne fut pas long, & au retour ils demandèrent une Audience des Etats qu'ils obtinrent le 6. Janvier de cette année, & dans laquelle ils présentèrent un Mémoire qui n'étoit tout au plus qu'un Préliminaire de Négociation; mais ensuite ils en présentèrent un autre qui contenoit les propositions suivantes :

„ I. Que puisqu'il avoit plu à Leurs Hautes Puissances d'accepter la Médiation de Sa Majesté Suédoise, il leur plût aussi d'avancer une œuvre si charitable, & de faire de leur côté les démarches nécessaires pour en venir à une Conférence.

„ II. Que puisque la Ville de Dunkerque avoit été nommée par les Rois de France & d'Angleterre, il plût à Leurs Hautes Puissances d'y envoyer leurs Ambassadeurs au plutôt.

„ III. Qu'il plût à Leurs dites Hautes Puissances de choisir pour cet effet des personnes aimant la paix, & de leur don-

„ ner

Les Médiateurs Suédois présentent un Mémoire aux Etats Généraux. *Memoires de Temple. Memoires Politiques de Mr. du Mont.*

1673.

„ ner les ordres & les instructions néces-
 „ saires , à ce qu'une œuvre de telle im-
 „ portance fût amenée à une bonne fin en
 „ peu de tems.

„ IV. Et enfin qu'il plût à Leurs dites
 „ Hautes Puissances de donner les mains à
 „ une suspension d'armes, jusqu'à ce qu'on
 „ eût trouvé les moyens de conclure une
 „ bonne paix.

Leur pro-
 position
 est rejet-
 tée.

M m. Id.
Ibid.

Là-dessus les Etats Généraux aiant nom-
 mez des Députés pour traiter, le résultat
 fut de refuser également & la suspension
 d'armes , & le lieu designé par les deux
 Rois pour la Négociation. Ils résolurent
 néanmoins de donner communication de
 toute l'affaire aux Ministres de l'Empereur
 & de Sa Majesté Catholique, afin de savoir
 avant toute chose leur sentiment. Cette
 communication se fit les jours suivans, &
 l'on peut juger par ce qui a déjà été dit,
 que le résultat n'en fut pas contraire à ce-
 lui des Etats Généraux; mais que les deux
 Ministres apuierent de diverses raisons les
 résolutions qu'ils avoient prises.

Plaintes
 des Média-
 teurs.

M m. Id.
Ibid.

La réponse en aiant été portée aux Am-
 bassadeurs Médiateurs, ils ne purent s'em-
 pêcher de se plaindre dans deux Mémoires
 * qu'ils présentèrent, de ce qu'on avoit
 rejeté le lieu du Traité, à l'instigation des
 Ministres des Alliez qui n'avoient rien à
 démêler en cela, vu que la chose étoit en-
 tièrement à la disposition de Leurs Hau-
 tes Puissances comme Parties principales.
 Quant à la suspension d'armes, ils disoient
 qu'ils

* L'un du 21. & l'autre du 26. Janvier.

qu'ils n'eussent pas cru que ce qu'ils avoient jugé avantageux pour l'État, eût été expliqué à son désavantage; mais que cela n'empêcheroit pas qu'ils ne continuassent à faire tous leurs efforts auprès des deux Rois, afin que Leurs Hautes Puissances pussent obtenir la satisfaction qu'elles desiroient, sur tout à l'égard du lieu du Traité. Ils y travaillèrent en effet le plus efficacement qu'ils purent, & même ils avoient écrit dès le 21. de longues dépêches en France & en Angleterre sur ce sujet; mais ce n'étoit pas une affaire aussi aisée à accommoder que bien des gens auroient pu penser. Le Roi Très-Chrétien, qui se croioit en état de donner la Loi, ne souffroit pas volontiers que les Etats Généraux prétendissent contester avec lui dès les premiers Préliminaires; il croioit aussi que le refus qu'ils faisoient d'une suspension d'armes étoit encore une reste de leur orgueil passé, & la pensée, que ce refus n'étoit peut-être qu'un effet de leur entière & aveugle complaisance pour la Maison d'Autriche, ne pouvoit l'adoucir. Le Roi d'Angleterre de son côté, plus animé à la guerre que le Roi de France même, déclamoit contr'eux tant qu'il pouvoit, & leur imputoit tout à crime. Selon lui les Etats Généraux n'avoient aucun desir sincère de faire la paix: leur fierté continuoit dans leur infortune, comme dans leur prospérité: ils refusoient une suspension d'armes qu'ils auroient dû demander avec supplication; & ils prétendoient primer dans le choix du lieu où l'on devoit traiter, refusant par caprice celui de

1673.

Dunkerque, dont la situation étoit d'un commun aveu plus favorable aux trois Parties combattantes, que celle d'aucune autre Ville que l'on eût pu choisir. Il ajoûtoit qu'il étoit inutile de lui alléguer l'invalidé raison de la Fortification de la Place & de la dépendance du Roi Très-Chrétien, à lui qui quelques années auparavant avoit bien voulu traiter avec eux dans leur propre Païs & dans une Ville non seulement close, mais aussi fortifiée comme Breda.

Autre Mé-
moire pré-
senté aux
Etats Gé-
néraux.
Mém. Id.
Ibid.

Tout cela aiant été écrit, pour réponse de la part des deux Rois, aux Sieurs Spar & Erenstein, ils en donnèrent avis aux Etats Généraux le 13. Fevrier, par un Mémoire qui contenoit en substance :

„ Qu'aiant communiqué la résolution de
„ Leurs Hautes Puissances aux Rois de
„ France & d'Angleterre, ils avoient tâ-
„ ché de leur faire accepter l'une des Pla-
„ ces proposées, & que le Roi de France
„ n'avoit donné là-dessus ni refus positif,
„ ni espérance considérable, mais que le
„ Roi d'Angleterre avoit expliqué leur refus
„ comme une marque d'averfion pour la
„ paix, & qu'il avoit fait savoir à eux Mé-
„ diateurs, que la peine qu'ils prenoient lui
„ étoit bien agréable; mais que puisque les
„ Etats ne satisfaisoient pas aux moïens
„ qu'on avoit proposez, il étoit obligé de
„ laisser le cours des affaires entre les mains
„ de Dieu & à ses armes. Surquoi ils
„ prioient Messieurs les Etats qu'il leur plût
„ de leur fournir les moïens nécessaires
„ pour l'avancement de la paix, afin que
„ leur peine ne fût pas inutile. Là-dessus
les

„ les Etats délibérèrent & ordonnèrent le 21. 1673.
 „ que les Ambassadeurs seroient affectueu-
 „ sement remerciez de la peine qu'ils pre-
 „ noient toujours pour une si sainte œu-
 „ vre que l'étoit celle de la paix ;” mais
 on leur représenta aussi que la Ville de
 Dunkerque n'étoit pas un lieu propre : qu'ils
 avoient laissé aux deux Rois le choix de
 plusieurs autres Places neutres , & qu'il n'é-
 toit pas juste que le Traité fût rompu pour
 un si léger sujet.

On voit par tout cela combien les Pré-
 liminaires donnèrent de peine aux Média-
 teurs. Les obstacles qui y survenoient de
 tous côtez, furent comme un présage du
 peu de succès qu'ils avoient à espérer de
 leur Médiation. Néanmoins ils ne se re-
 butoient pas , & comme plus l'affaire étoit
 épineuse & difficile, plus ils pouvoient s'en
 promettre d'honneur & de gloire au cas
 qu'ils y réussissent, ils se roidissoient con-
 tre les difficultez, & ne donnoient aucun
 relâche à leurs offices, ni à leurs instances.
 Ils avoient écrit de nouveau aux Cours de
 France & d'Angleterre , pour obtenir des
 deux Rois un desistement touchant la Ville
 de Dunkerque, & leur approbation en fa-
 veur de l'une des huit Places proposées par
 les Etats ; mais la réponse n'ayant pas été
 telle qu'ils desiroient (soit que les deux
 Rois fussent bien - aises de gagner du tems,
 ou qu'en effet celui de la Grande Bre-
 tagne fût aussi difficile sur le choix du lieu
 qu'il le faisoit paroître) il ne leur resta point
 d'autre parti à prendre que de renouveler
 leurs instances auprès de Leurs Hautes Puif-
 sances,

Les Rois
 de France
 & d'An-
 gleterre
 refusent le
 lieu pro-
 posé pour
 traiter.

1673.

sances, pour obtenir d'elles la condescendance que les autres refusoient d'avoir. Dans cette vuë ils donnèrent un Mémoire le 9. ou 10. de Mars qui contenoit en substance :

Nouveau
Mémoire
présenté
aux Etats
pour obtenir leur
consentement à ce
que les
deux Rois
desiroient.

„ Que le Roi Très-Chrétien n'auroit eu
 „ aucune répugnance à choisir l'une des
 „ huit Places proposées , & que le Roi
 „ d'Angleterre ne se seroit pas non plus
 „ rendu difficile à cet égard, s'il y en avoit
 „ eu quelqu'une entre toutes aussi commode
 „ de pour la Négociation que celle de
 „ Dunkerque. Mais que Sa Majesté Britannique
 „ ayant considéré que toutes ces
 „ Places étoient fort éloignées de sa Cour,
 „ cela lui avoit fait croire que de ce côté
 „ on avoit fort peu d'inclination à la paix,
 „ & qu'à cause de cela il étoit marri (à ce
 „ qu'on disoit) de l'avoir fait paroître si
 „ grande de son côté, puisqu'on rejettoit
 „ une Place qui étoit propre à toutes les
 „ Parties indifféremment : qu'en ce rencontre
 „ on déféroit davantage aux Ministres
 „ étrangers qu'aux Rois mêmes, comme
 „ Parties principales, & à l'amour de la
 „ paix, voire mêmes plus qu'au propre
 „ bien de l'Etat ; & que partant lesdits
 „ Rois expliqueroient cette rejection du lieu
 „ & de la suspension d'armes qu'on avoit
 „ proposée, pour une marque évidente d'une
 „ aversion à la paix ; mais que nonobstant
 „ cela ils ne laisseroient pas de persister
 „ dans leurs bonnes inclinations, si
 „ on en faisoit de même de ce côté. Que leur
 „ cause étoit d'autant plus juste, qu'ils avoient
 „ été plus prompts à offrir la paix à leurs

En-

„ Ennemis , & qu'eux l'avoient rejetée avec 1673.
 „ d'autant plus d'animosité; mais que si l'An-
 „ gleterre persistoit opiniâtrément à ne vou-
 „ loir point d'autre lieu que la Ville de Dun-
 „ kerque , & que Messieurs les Etats de leur
 „ côté , à la persuasion des Ministres de leurs
 „ Alliez , se tinssent absolument à leur pre-
 „ mière proposition , ils prioient Leurs Hau-
 „ tes Puissances de penser sérieusement aux
 „ grans préparatifs de guerre qu'on faisoit en
 „ France & en Angleterre , & que partant ils
 „ les supplioient très-affectueusement de
 „ consentir enfin à envoyer leurs Ambassa-
 „ deurs à Dunkerque , &c.

Trois jours après* les Ambassadeurs Mé-
 diateurs redonnèrent sur le même sujet un
 autre Mémoire plus étendu que le précédent,
 mais qui ne fit pas plus d'effet pour cela. Il
 rouloit tout entier sur les raisons qui por-
 toient le Roi d'Angleterre à ne vouloir point
 se départir de la nomination qu'il avoit faite
 de la Ville de Dunkerque pour y traiter de
 la paix , & n'étoit proprement qu'une com-
 munication aux Etats des intentions de Sa
 Majesté Britannique , suivant les dernières
 Lettres que les Ambassadeurs Médiateurs en
 avoient reçues. Ils y remontoient à Leurs
 Hautes Puissances , qu'il étoit de leur pruden-
 ce & de leur équité de bien peser les raisons
 que Sadite Majesté alléguoit pour justifier le
 refus qu'elle faisoit des huit Places proposées,
 & sa résolution de ne point traiter ailleurs
 qu'à Dunkerque.

Malgré tous ces Mémoires , & les spécieu-
 ses raisons dont ils étoient remplis , il y a bien

Offices des
Média-
teurs sans
succès.

Mémoires
Politiques
de Mr. du
Mont.
Mémoires
du Cheva-
lier Tem-
ple.

La Ville
de Colo-
gne est en-
fin choisie
pour le

Congrès
Mem. Idem
de Ibid.

* Le 13. de Mars.

1673.

de l'apparence que les deux Rois ne se montrèrent si long-tems difficiles sur la nomination d'un lieu de Congrès, que pour fonder plus aisément les dispositions où étoient alors les Etats Généraux, & prendre leurs mesures avec plus de loisir pour la Campagne prochaine. Ce n'est pas que cette nomination ne soit d'ordinaire un avantage, & que le seul honneur qui en revient à celui qui le remporte, ne fasse presque toujours un des principaux intérêts des Parties en pareille occasion. Mais on peut dire qu'en celle-ci il n'en étoit pas de même: l'avantage extraordinaire que les deux Rois avoient sur les Etats Généraux par leurs armes, levant absolument toute la difficulté, & ne laissant aucun lieu de douter à qui que ce pût être, que si Leurs Majestez entroient en Négociations de paix, elles le faisoient en Victorieux, & n'y étoient portez que par les motifs de leur bonne & favorable intention. Quoi qu'il en soit, peu de jours après que les Ambassadeurs Médiateurs eurent présenté le dernier Mémoire dont je viens de donner un Extrait, ils reçurent une Lettre de Milord Arlington, par laquelle ce Seigneur leur aprenoit que le Roid'Angleterre, à la persuasion du Roi de France, avoit enfin accepté les Villes de Cologne ou d'Aix-la-Chapelle pour y traiter la paix; & l'ordinaire suivant une autre du Comte Tot avec l'avis du choix définitif que Sa Majesté Très-Chrétienne avoit fait de la Ville de Cologne.

FIN du VI. Livre & du Troisième Tome.



